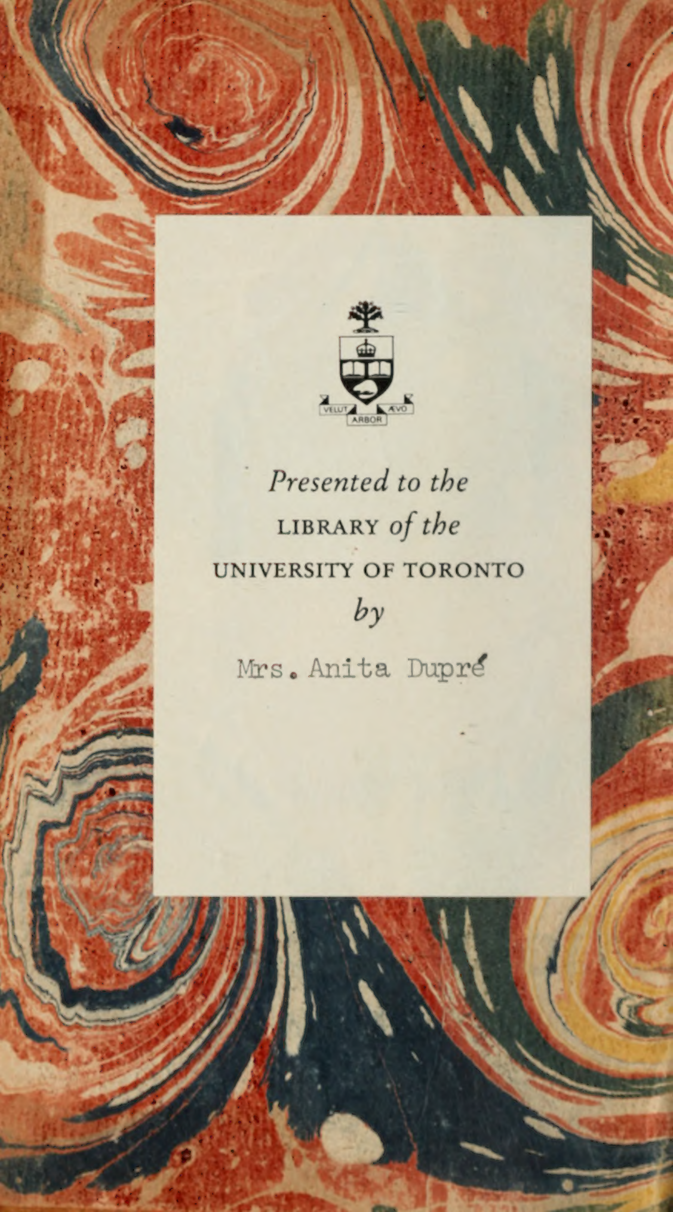
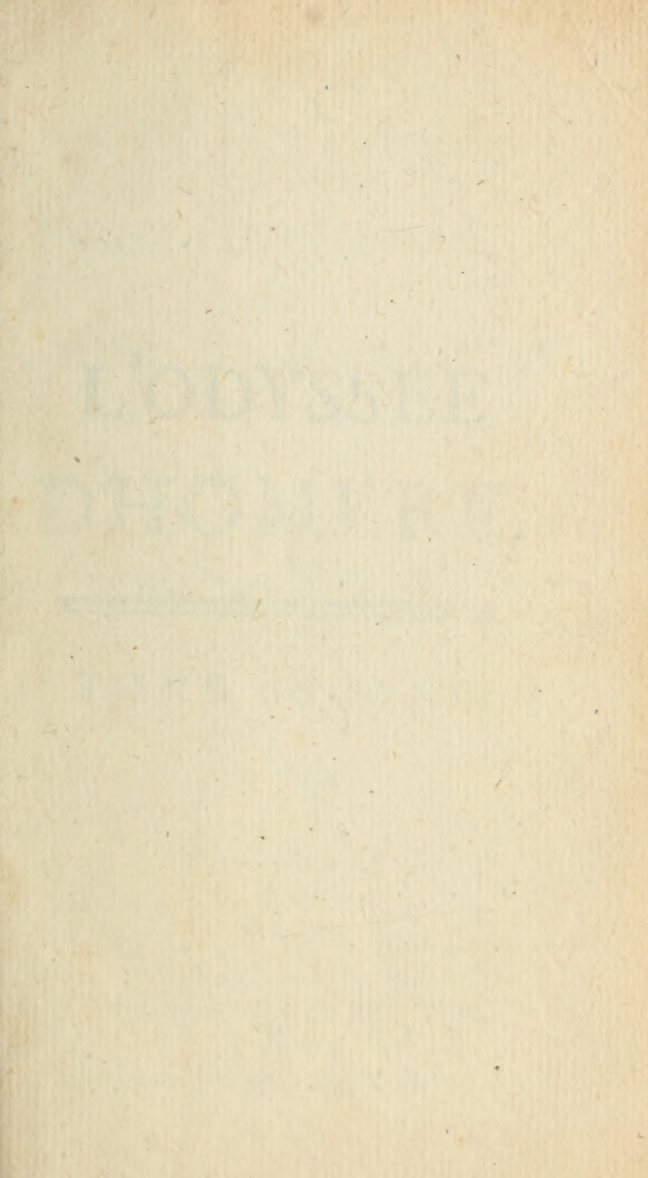
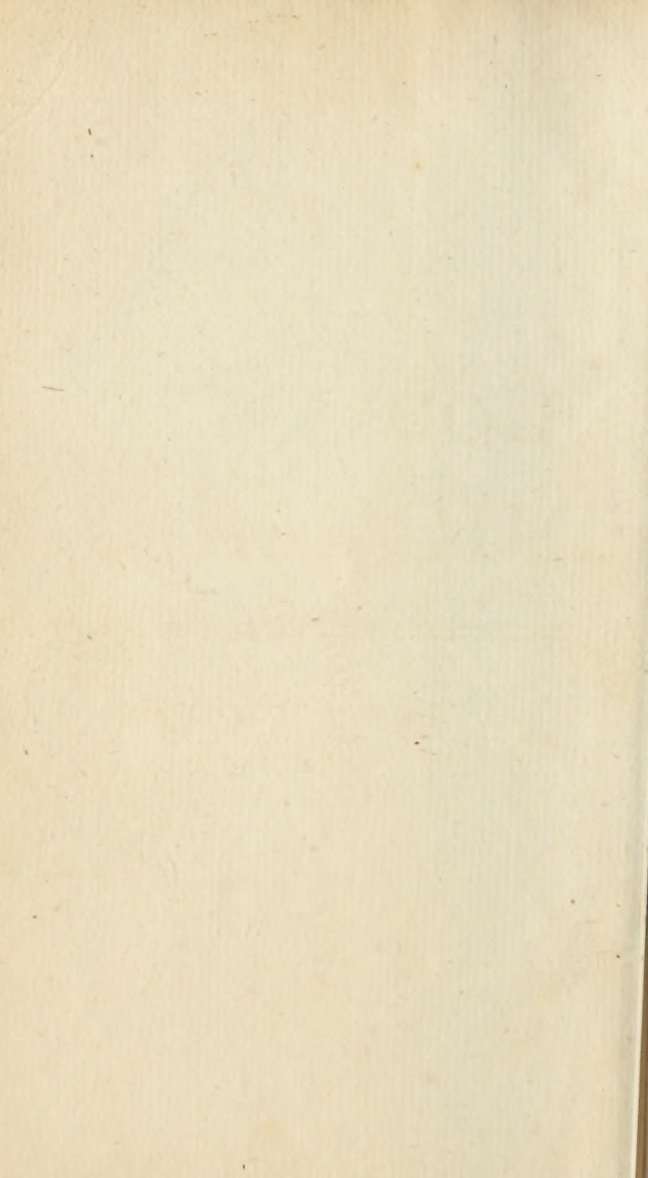



VELUT
ARBOR
ÆVO









L'ODYSSÉE D'HOMERE.

TOME SECOND.

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS, AVEC DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée.



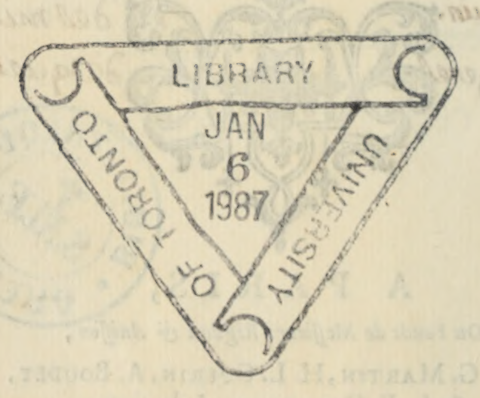
A PARIS,

Du Fonds de Messieurs Rigaud & Anisson,

Chez G. MARTIN, H. L. GUERIN, A. BOUDET, & L. F. DELATOUR, Libraires.

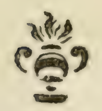
M. DCC. LVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.


LIBRARY
JAN
6
1987
UNIVERSITY
OF TORONTO

Argument du Livre V.

JUpiter, après avoir tenu un ſecond conſeil avec tous les Dieux, envoie Mercure à la Nymphe Calypſo, pour lui ordonner de renvoyer Ulyſſe. La Nimphe obéit, & Ulyſſe s'embarque; mais le dix-huitiéme jour Neptune briſe ſon vaiſſeau. Ino, pour ſauver ce Prince d'un ſi grand danger, lui donne ſon voile, & lui recommande de le jetter dans la mer dès qu'il aura pris terre. Ulyſſe après avoir beaucoup ſouffert dans ce naufrage, aborde enfin à l'iſle des Pheaciens.







L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE V.

L'AURORE quittant la couche du beau Tithon, annonçoit aux hommes l'arrivée du jour : déja les Dieux étoient assemblés pour le Conseil ; & Jupiter qui ébranle la terre par ses tonnerres, & dont la force est infinie, étoit à leur tête plein de majesté & de gloire. La Déesse Minerve leur racontoit toutes les peines que souffroit Ulysse dans le Palais de Calypso. Grand Jupi- « ter, & vous, Dieux immortels, «

» leur dit-elle, qui eſt le Roi portant ſceptre qui voudra être doux
» & clément, & ne marcher que
» dans les voies de la juſtice? ou
» plutôt qui eſt celui qui ne s'abandonnera pas à toutes ſortes d'injuſtices & de violences, en prenant ſa volonté ſeule pour la régle de toutes ſes actions, quand
» on voit que parmi les ſujets du divin Ulyſſe, il n'y en a pas un qui
» ſe ſouvienne de lui, quoiqu'il ait
» toujours eu pour eux les bontés
» d'un pere? Il eſt reſté dans une
» iſle accablé d'ennuis & de peines,
» retenu malgré lui dans le Palais
» de Calypſo, ſans aucun moyen
» de retourner dans ſa patrie; car
» il n'a ni vaiſſeau, ni rameurs, qui
» puiſſent le conduire ſur la vaſte
» mer. Et ſon fils unique, qui eſt
» allé à Pylos & à Lacedemone
» pour apprendre de ſes nouvelles,
» va tomber dans les piéges des

Pourſuivans, qui l'attendent pour «
lui ôter la vie. «

Ma fille, lui répond le maître «
du tonnerre, quels diſcours ve- «
nez-vous de nous tenir ? N'avez- «
vous pas pris les meſures néceſ- «
ſaires pour faire qu'Ulyſſe de re- «
tour dans ſes Etats, puiſſe ſe ven- «
ger de ſes ennemis ? & pour Te- «
lemaque, conduiſez-le vous-mê- «
me comme vous l'entendez. N'ê- «
tes-vous pas toute-puiſſante? Fai- «
tes qu'il arrive ſans nul accident «
dans ſa patrie, & que les Pour- «
ſuivans ſoient obligés de s'en re- «
tourner ſans avoir exécuté leur «
pernicieux complot. «

Ce Dieu parla ainſi, & appel-
lant ſon fils Mercure, il lui dit :
Mercure, car c'eſt vous, qui «
outre vos autres fonctions, êtes «
toujours chargé de mes ordres, «
allez donner à Calypſo un bon «
conſeil ; perſuadez-lui de laiſſer «

» partir Ulysse, afin qu'il retourne
» dans ses Etats, & que sans être
» conduit ni par les Dieux ni par
» aucun homme, mais abandonné
» seul sur un radeau, après des pei-
» nes infinies, il arrive enfin le ving-
» tiéme jour dans la fertile Scherie,
» terre des Pheaciens, dont le bon-
» heur approche de celui des Immor-
» tels mêmes. Ces peuples fortunés
» l'honoreront comme un Dieu,
» le remeneront dans ses Etats, &
» lui donneront de l'airain, de l'or,
» des étoffes magnifiques; en un
» mot, ils lui feront tant de présens,
» qu'il auroit été moins riche si sans
» aucun accident il avoit apporté
» chez lui tout le butin qu'il avoit
» eû pour sa part à Troye, & qu'il
» avoit embarqué sur ses vaisseaux.
» C'est ainsi que le Destin veut
» qu'il retourne dans sa chere pa-
» trie, & qu'il revoye ses amis &
» son Palais.

Il dit, & Mercure obéit à cet ordre : il ajuste d'abord sur ses pieds ses talonnieres immortelles & toutes d'or, avec lesquelles plus vîte que les vents il traverse les mers & toute l'étendue de la terre; il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil, & les en retire quand il lui plaît; & la tenant à la main il prend son vol, traverse la Pierie, & fondant du haut des airs, il vole sur les flots, semblable à un oiseau marin, qui chassant aux poissons, vole légérement sur la surface des ondes, qu'il bat de ses ailes; tel Mercure vole sur la cime des flots. Quand il fut parvenu à cette isle, qui est fort éloignée, il quitte la mer, & prenant la terre, il marche sur le rivage jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la grotte où la belle Nymphe habitoit. Il la trouva dans cet-

te grotte : à l'entrée il y avoit de grands brasiers magnifiques d'où s'exhaloit une odeur de cedre & d'autres bois odoriférans, qui parfumoient toute l'isle. Devant elle étoit un beau métier où elle travailloit à un ouvrage incomparable avec une navette d'or ; & en travaillant elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuse. La grotte étoit ombragée d'une forêt d'aunes, de peupliers & de cyprès, où mille oiseaux de mer avoient leur retraite, & elle étoit environnée d'une vigne chargée de raisins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre différens côtés, & formoient quatre grands canaux autour de prairies émaillées de toutes sortes de fleurs ; les Immortels mêmes n'auroient pû voir un si beau lieu sans l'admirer & sans sentir dans leur cœur une secrete

joie : auſſi Mercure en fut-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors, il entra dans la grotte. Dès que la Déeſſe Calypſo l'eut apperçu, elle le reconnut ; car un Dieu n'eſt jamais inconnu à un autre Dieu, quoiqu'ils habitent des régions très-éloignées. Ulyſſe n'étoit pas avec la Déeſſe ; il étoit aſſis ſur le rivage de la mer, où il alloit ordinairement exhaler ſa douleur & ſoupirer ſes déplaiſirs, le viſage baigné de larmes, dévorant ſon cœur, accablé de triſteſſe, & la vûe toujours attachée ſur la vaſte mer qui s'oppoſoit à ſon retour.

Calypſo ſe leve, va au-devant de Mercure, le fait aſſeoir ſur un ſiége admirable, qui brilloit comme le ſoleil, & lui adreſſe ces paroles: Divin interprete des Dieux, « Mercure, qui m'êtes ſi cher & ſi « reſpectable, pourquoi venez-vous «

» dans cette isle? Elle n'avoit jamais
» été honorée de votre présence ;
» dites tout ce que vous désirez, je
» suis prête à vous obéir, si ce que
» vous demandez est possible &
» qu'il dépende de moi. Mais avant
» que de me dire le sujet de votre
» voyage, venez que je vous pré-
» sente les rafraîchissemens qu'exi-
» ge l'hospitalité.

En même-tems elle met devant lui une table ; elle la couvre d'ambrosie & remplit les coupes de nectar. Mercure prend de cette nourriture immortelle, & le
» repas fini il dit à Calypso: Déesse,
» vous me demandez ce que je viens
» vous annoncer ; je vous le décla-
» rerai donc sans aucun déguise-
» ment, puisque vous me l'ordon-
» nez vous-même. Jupiter m'a com-
» mandé de venir ici, quelque ré-
» pugnance que j'y eusse ; car qui
» est-ce qui viendroit de son bon

gré traverser une si grande éten- «
due de mers, où l'on ne trouve «
pas sur sa route une seule ville qui «
fasse des sacrifices aux Dieux & «
qui leur offre des hecatombes. «
Mais il n'est pas permis à aucun «
Dieu d'enfraindre ou de négliger «
les ordres de Jupiter. Il dit que «
vous avez auprès de vous le plus «
malheureux de tous ceux qui ont «
combattu neuf années entieres «
sous les remparts de la ville de «
Priam, & qui après l'avoir sacca- «
gée la dixiéme année, se sont em- «
barqués pour retourner chez eux. «
Mais à leur départ ils ont offensé «
Minerve; cette Déesse dans sa fu- «
reur a excité contre eux une vio- «
lente tempête & a soulevé les «
flots. Ses vaisseaux ont été brisés, «
tous ses Compagnons engloutis «
dans les ondes; & lui, après avoir «
lutté long-tems contre la mort, a «
été poussé par les vents sur ce ri- «

» vage. C'eſt lui que Jupiter vous
» ordonne de renvoyer ſans aucun
» délai , car le Deſtin ne veut pas
» qu'il meure loin de ſes Etats ; la
» Parque file ſon retour , & veut
» qu'il revoie ſes amis , ſon Palais
» & ſa chere patrie.

Ces paroles remplirent de douleur & de dépit l'ame de la Déeſſe ; elle en frémit , & éclata en
» ces termes : Que vous êtes injuſ-
» tes, vous autres Dieux qui habitez
» l'Olympe ! L'envie la plus mali-
» gne a placé ſon thrône dans votre
» cœur. Vous ne pouvez ſouffrir
» que les Déeſſes choiſiſſent des
» mortels pour maris. La belle Au-
» rore n'eut pas plutôt regardé fa-
» vorablement le jeune Orion , que
» l'envie s'alluma dans ces Dieux
» toujours heureux, & elle ne ceſſa
» qu'après que la chaſte Diane avec
» ſes fleches mortelles eut privé cet-
» te Déeſſe de ſon cher amant dans

l'isle d'Ortygie. Dès que la blonde « Cerès eut accordé ses bonnes gra- « ces au sage Jasion, voilà d'abord « l'œil envieux de Jupiter ouvert « sur ce mystere, & ce malheureux « Prince en bute à ses traits. Moi « de même je ne puis, sans exciter « votre envie, m'attacher un hom- « me que je sauvai du naufrage, « comme il flottoit sur une planche « du débris de son vaisseau, après « que d'un coup de foudre Jupiter « l'eut brisé au milieu de la vaste « mer, & que tous ses Compagnons « étant péris, les vents & les flots « l'eurent poussé sur cette côte. Je « le tirai de ce danger, je le recueil- « lis; je l'ai tenu depuis ce tems-là « chez moi, & je lui ai fait tous les « bons traitemens dont j'ai pû m'a- « viser; je voulois même le rendre « immortel & lui communiquer une « vie exempte de vieillesse. Mais il « n'est permis à aucun autre Dieu «

» d'enfraindre ou de négliger les
» loix ſuprêmes de ce fils de Satur-
» ne. Que ce cher Prince périſſe
» donc, puiſque ce Dieu le veut ſi
» fort, & qu'il ordonne qu'on l'ex-
» poſe encore aux mêmes périls dont
» je l'ai tiré. Pour moi je ne le ren-
» verrai point; car je n'ai ni vaiſ-
» ſeau ni rameurs à lui donner pour
» le conduire. Tout ce que je puis
» faire, c'eſt, s'il veut me quitter,
» de lui donner les avis & les con-
» ſeils dont il a beſoin pour arriver
» heureuſement dans ſa patrie.

Le Meſſager des Dieux l'entendant parler de la ſorte, lui dit:
» Déeſſe, renvoyez ce Prince, &
» prévenez la colere de Jupiter, de
» peur qu'elle ne vous ſoit funeſte.

En achevant ces mots, il la quitte, & prend ſon vol vers l'Olympe. En même tems la belle Nymphe, pour exécuter les ordres de Jupiter, prend le chemin

de la mer, & va chercher Ulysse. Elle le trouve assis sur le rivage, où il passoit les jours à pleurer & à se consumer, les regards toujours attachés sur la mer, & soupirant toujours après son congé qu'il ne pouvoit obtenir de cette Déesse; & la nuit il alloit coucher dans la grotte, mais toujours malgré lui. La Déesse s'approchant, lui adressa ces paroles :

« Malheureux Prince, ne vous « affligez plus sur ce rivage, & « ne vous consumez plus en re- « grets; je suis prête à vous ren- « voyer aujourd'hui même; coupez « tout-à-l'heure des arbres de cette « forêt; assemblez un radeau & cou- « vrez-le de planches, afin qu'il « vous porte sur les flots. Je vous « donnerai les provisions qui vous « sont nécessaires, & de bons ha- « bits pour vous garentir des injures « de l'air, & je vous enverrai un «

» vent favorable qui vous conduira
» heureusement dans votre patrie,
» si les Dieux qui habitent l'Olym-
» pe, & qui sont plus puissans que
» moi, soit pour bien penser, soit
» pour exécuter leurs pensées, veu-
» lent vous accorder un heureux
» retour.

Elle dit, & Ulysse frémissant à cette proposition, lui répondit
» tout consterné : Déesse, appa-
» remment vous avez d'autres vûes
» que celles de me renvoyer, puis-
» que vous m'ordonnez de traver-
» ser sur un radeau une mer si diffi-
» cile, si dangereuse, & que les
» meilleurs & les plus forts navires
» accompagnés du vent le plus fa-
» vorable, ne passent qu'avec beau-
» coup de danger. Je vous déclare
» donc que je ne partirai point mal-
» gré vous, & à moins que vous ne
» me fassiez le plus grand des ser-
» mens que vous ne formez aucun

mauvais dessein contre ma vie. «

Il parla ainsi, & la Déesse se mit à rire; & le prenant par la main, elle lui dit: Il faut avouer « que vous êtes un homme bien fin, « & d'un esprit très-profond & plein « de solidité & de prudence. Le « discours que vous venez de me « tenir en est une grande preuve. « Je vous jure donc, & je prends « à témoin la terre, le ciel & les « eaux du Styx; & c'est le plus « grand & le plus terrible serment « que les Dieux puissent faire. Je « vous jure que je ne forme aucun « mauvais dessein contre votre vie, « & que je vous donne les mêmes « conseils & les mêmes avis que je « prendrois moi-même si j'étois « dans le même état où vous vous « trouvez. Car mon esprit suit les « regles de la justice, & mon cœur « n'est point un cœur de fer, mais « un cœur sensible & plein de com- « passion. «

En finiſſant ces mots, elle ſe mit à marcher, & Ulyſſe la ſuivit. Ils arriverent enſemble dans la grotte. Ulyſſe ſe plaça ſur le ſiége que Mercure venoit de quitter. La Déeſſe ſervit devant lui une table couverte de tous les mets dont les hommes peuvent ſe nourrir; & s'étant aſſiſe vis-à-vis de lui, ſes Nymphes mirent devant elle une autre table, & lui ſervirent l'ambroſie & le nectar, nourriture ordinaire des Immortels.

Quand le repas fut fini, Calypſo prenant la parole, dit à ce
» Prince : Fils de Laerte, vous voi-
» là donc prêt à partir pour retour-
» ner dans votre chere patrie ; vous
» voulez me quitter ; malgré votre
» dureté je vous ſouhaite toute ſorte
» de bonheurs ; mais ſi vous ſaviez
» tous les maux que vous aurez à
» ſouffrir dans ce retour, vous choi-
» ſiriez aſſurément de demeurer ici

avec moi, & vous préféreriez «
l'immortalité à tant de travaux & «
de peines, quelque impatience «
que vous ayez de revoir votre «
femme, dont l'image vous occu- «
pe nuit & jour. J'ose me flatter «
que je ne lui suis inférieure ni en «
beauté, ni en bonne mine, ni en «
esprit; les mortelles pourroient- «
elles disputer quelque avantage «
aux Déesses? «

Le sage Ulysse lui répond: Vé- «
nérable Déesse, que ce que je vais «
prendre la liberté de vous dire, «
n'allume point contre moi votre «
couroux. Je sai parfaitement com- «
bien la sage Penelope vous est in- «
férieure en beauté & en majesté; «
car elle n'est qu'une simple mor- «
telle, au lieu que ni la mort ni la «
vieillesse n'ont point d'empire sur «
vous. Cependant je ne demande «
qu'à me revoir dans ma patrie; «
jour & nuit je ne soupire qu'après «

» cet heureux retour. Que ſi quel-
» que Dieu veut me perſécuter au
» milieu des flots, je prendrai le
» parti de ſouffrir & d'armer mon
» cœur de patience. J'ai ſoutenu
» tant de travaux, & eſſuyé tant de
» peines & à la guerre & ſur la mer,
» que j'y ſuis accoûtumé; ces der-
» niers maux ne feront qu'augmen-
» ter le nombre de ceux que j'ai dé-
» ja ſoufferts.

Il parla ainſi. Le ſoleil ſe coucha dans l'onde, & les ténébres ſe répandirent ſur la terre. Calypſo & Ulyſſe ſe retirerent dans le fond de la grotte, & oublierent leurs chagrins & leurs inquiétudes entre les bras du ſommeil.

Le lendemain dès que l'aurore eut doré l'horiſon, Ulyſſe ſe leva, prit ſa tunique & ſon manteau, & la Déeſſe mit une robe d'une blancheur qui éblouiſſoit les yeux, & d'une fineſſe & d'une beauté que

rien n'égaloit ; c'étoit l'ouvrage des Graces ; elle en arrêta les plis avec une ceinture d'or, & couvrit ſa tête d'un voile admirable. Dès qu'elle fut habillée, elle ne penſa plus qu'à fournir à Ulyſſe ce qui étoit néceſſaire pour ſon départ. Elle lui donna une belle hache à deux tranchans, dont le manche étoit de bois d'olivier, & une ſcie toute neuve ; & ſe mettant à marcher devant lui, elle le mena à l'extrémité de l'iſle où les arbres étoient les plus grands: il y avoit des aulnes, des peupliers & des ſapins, qui ſont le bois le plus ſec, & par conſéquent le plus léger & le plus propre pour la mer. Quand elle lui eut montré les plus grands & les meilleurs, elle le quitta & s'en retourna dans ſa grotte. Ulyſſe ſe met à couper ces arbres & à les tailler, & il avançoit conſidéra-

blement ſon ouvrage, parce qu'il étoit ſoutenu dans ſon travail par l'eſpérance d'un prompt départ qui le combloit de joie. Il abbattit vingt arbres en tout, les tailla, les polit & les dreſſa. Cependant la Déeſſe lui apporta des terieres, dont il ſe ſervit pour les percer & les aſſembler. Il les arrêta avec des clous & des liens, & fit un radeau auſſi long & auſſi large que le fond d'un vaiſſeau de charge qu'un habile charpentier a bâti ſelon toutes les regles de ſon art. Il l'environna de planches, qu'il attacha à des ſolivaux qu'il mit debout d'eſpace en eſpace, & le finit en le couvrant d'ais fort épais & bien joints; il y dreſſa un mât traverſé d'une antenne; & pour le bien conduire il y fit un bon gouvernail, qu'il munit des deux côtés de bons cables de ſaule, afin qu'il réſiſtât à l'impétuoſité des flots.

Enfin il mit au fond beaucoup de matiere comme une eſpéce de leſt. Calypſo lui apporta des toiles pour faire des voiles, qu'il tailla parfaitement; il les attacha aux vergues, & mit les cordages qui ſervent à les plier & à les étendre, après quoi il tira ſon petit bâtiment ſur le rivage avec de bons leviers pour le lancer à l'eau. Tout cet ouvrage fut fait le quatriéme jour. Le lendemain, qui étoit le cinquiéme, la Déeſſe le renvoya de ſon iſle après l'avoir baigné & lui avoir donné des habits magnifiques & très-parfumés. Elle mit ſur le radeau un outre de vin & un autre d'eau qui étoit beaucoup plus grand: elle y mit auſſi dans des peaux le pain & toutes les autres proviſions dont il avoit beſoin & lui envoya un vent favorable. Ulyſſe plein de joie déploye ſes voiles, & prenant le gouvernail;

ſe met à conduire ſa nacelle ſans jamais laiſſer fermer ſes paupieres au ſommeil ; regardant toujours attentivement les Pleïades & le Bouvier qui ſe couche ſi tard, & la grande Ourſe, qu'on appelle auſſi le Chariot, qui tourne toujours ſur ſon pole, obſervant ſans ceſſe l'Orion, & qui eſt la ſeule conſtellation qui ne ſe baigne jamais dans les eaux de l'Ocean. La Déeſſe avoit obligé Ulyſſe de faire route en laiſſant à gauche cette conſtellation.

Il vogua ainſi dix-ſept jours entiers. Le dix-huitiéme jour il découvrit les ſombres montagnes de la terre des Pheaciens par où ſon chemin étoit le plus court. Cette iſle lui parut comme un bouclier au milieu de cette mer obſcurcie par les brouillards & les nuages.

Neptune, qui revenoit de chez les Ethiopiens, l'apperçut de loin de

de dessus les montagnes des Solymes comme il voguoit heureusement. En même tems il est enflammé de colere, & branlant la tête, il dit en son cœur : Qu'est-ce « que je vois ! les Dieux ont donc « changé de résolution en faveur « d'Ulysse pendant que j'ai été chez « les Ethiopiens ! le voilà déja près « de l'isle des Pheaciens, où le destin « veut qu'il trouve la fin de tous les « maux qui le menacent. Mais je « trouverai bien le moyen de l'en « éloigner, & de l'exposer à des mi- « seres encore plus grandes. «

En finissant ces mots, il assemble les nuages, bouleverse la mer avec son trident, excite toutes les tempêtes, couvre la terre & la mer d'épaisses ténébres ; une nuit obscure tombe du ciel & cache le jour. Le vent de midi, le vent d'Orient, le violent Zephyre, & le Borée, ce tyran des mers, se dé-

chainent & élevent des montagnes de flots. Alors Ulysse sent ses forces & son courage l'abandonner, & dans son desespoir il s'é-
» crie : Ah ! malheureux que je suis,
» quels malheurs m'attendent enco-
» re ! Que je crains que la Déesse
» Calypso ne m'ait dit la vérité,
» quand elle m'a averti que j'avois
» encore bien des maux à essuyer
» avant que de pouvoir arriver dans
» ma chere patrie ! voilà sa prédic-
» tion qui s'accomplit. De quels nua-
» ges noirs Jupiter a couvert le ciel !
» Quel mugissement affreux des
» flots ! Tous les vents ont rompu
» leurs barrieres ; on ne voit qu'ora-
» ges affreux de tous côtés, je ne
» dois plus attendre que la mort.
» Heureux & mille fois heureux les
» Grecs qui, pour la querelle des
» Atrides, sont morts sous les murs
» de la superbe ville de Priam ! Eh
» pourquoi les Dieux ne me laisse-

rent-ils pas perir auſſi le jour que «
les Troyens dans une ſortie firent «
pleuvoir ſur moi une ſi furieuſe «
grêle de traits autour du corps «
d'Achille? on m'auroit fait des fu- «
nérailles honorables, & ma gloi- «
re auroit été célébrée par tous les «
Grecs; au-lieu que préſentement «
je péris d'une mort triſte & mal- «
heureuſe? «

Il achevoit à peine ces mots, qu'un flot épouvantable venant fondre ſur la pointe de la nacelle, la fait tourner avec rapidité; ce mouvement impétueux jette Ulyſſe bien loin, en lui faiſant abandonner le gouvernail; un furieux coup de vent briſe le mât par le milieu; la voile & l'antenne ſont emportées, & ce Prince eſt longtems enſeveli dans les ondes ſans pouvoir vaincre l'effort de la vague qui le couvroit; car il étoit appeſanti par les habits que lui avoit

donnés la Déesse. Enfin après beaucoup de peines il surmonte le flot, & reparoit ; en même tems il rend par la bouche une grande quantité d'eau; il en coule des ruisseaux de sa tête & de ses cheveux. Dans cet état, quoiqu'abbattu & sans forces, il ne perd pourtant pas le jugement & n'oublie pas son radeau ; mais faisant effort & s'élevant au-dessus des vagues, il l'approche, s'en saisit, s'assied au milieu & évite ainsi la mort qui l'environne: la nacelle est le jouet des flots qui la poussent ça & là. Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes, quoiqu'elles soient fort épaisses & entrelacées, de même les vents balotoient la nacelle de tous côtés. Tantôt le vent du midi la laisse emporter à l'Aquilon, & tantôt le vent d'Orient la cede au Zephyre.

La fille de Cadmus, la belle Ino, qui n'étoit autrefois qu'une mortelle, & qui alors étoit déja adorée comme Déesse de la mer, sous le nom de Leucothée, voyant Ulysse accablé de maux, & porté de tous côtés par la tempête, fut touchée de compassion, & sortant tout d'un coup du sein de l'onde, avec la rapidité d'un plongeon, elle vole sur la nacelle, & s'arrêtant vis-à-vis d'Ulysse, elle lui dit : Malheureux Prince, « pourquoi le redoutable Neptune « est-il entré dans une si funeste co- « lere contre vous? Il vous poursuit « avec tant d'animosité, & il vous « expose à tant de miseres ; mais « quelqu'envie qu'il ait de vous fai- « re périr, il n'en viendra pourtant « pas à bout. Faites donc ce que je « vais vous dire ; vous me paroissez « homme prudent & avisé : « quittez vos habits, abandonnez «

» votre nacelle aux vents, & vous
» jettant à la mer, gagnez à la na-
» ge l'isle des Pheaciens, où le De-
» stin veut que vous trouviez votre
» salut. Prenez seulement ce voile
» immortel que je vous donne, é-
» tendez-le devant vous & ne crai-
» gnez rien; non-seulement vous
» ne périrez point, mais il ne vous
» arrivera pas le moindre mal. Et
» dès que vous aurez gagné le riva-
» ge, ôtez ce voile, jettez-le dans
» la mer le plus loin que vous pour-
» rez; & en le jettant, souvenez-
» vous de détourner la tête.

En finissant ces mots, elle lui présente ce voile, & se replonge dans la mer. Ulysse repasse dans son esprit ce qu'il vient d'entendre, & pénétré de douleur, il dit
» en lui-même : Ah, malheureux !
» que je crains que ce Dieu, quel
» qu'il soit, ne machine encore ma
» perte, puisqu'il me presse d'aban-

donner mon radeau. Mais je n'ai « garde de lui obéir ; car la terre, « où il dit que je dois me ſauver, je « la vois encore fort éloignée. Voi- « ci ce que je m'en vais faire, & « c'eſt aſſurément le meilleur parti. « Pendant que mon radeau ſera en- « tier, & que les liens maintien- « dront l'aſſemblage des planches « & des ſolives qui le compoſent, « je ne l'abandonnerai point, & j'y « attendrai tout ce qui pourra m'ar- « river. Mais ſi-tôt que la violence « des flots l'aura deſuni & mis en « piéces, je me jetterai à la nage ; « je ne ſaurois rien imaginer de « meilleur. «

Pendant que le divin Ulyſſe s'entretenoit de ces penſées, Neptune excita une vague épouvantable auſſi haute qu'une montagne, & la pouſſa contre lui. Comme un tourbillon diſſipe un monceau de pailles ſéches, & les diſperſe

çà & là, cette vague dissipe de même toutes les piéces du radeau. Ulysse se saisit d'une solive, monte dessus, & la mene comme un cheval de selle. Alors il dépouille les habits que Calypso lui avoit donnés, attache devant lui le voile de Leucothée, se jette à la mer, & se met à nager. Neptune le vit, & branlant la tête, il dit
» en son cœur : Après avoir tant
» souffert va encore ; erre en cet
» état sur les ondes, jusqu'à ce que
» tu abordes chez ces heureux mor-
» tels que Jupiter traite comme ses
» enfans. Quand tu y seras arrivé,
» je ne crois pas que tu ayes sujet
» de rire des maux que tu auras
» soufferts.

En même tems il pousse ses fougueux coursiers, & arrive à Aigues où il avoit un magnifique Palais.

Cependant la fille de Jupiter,

ſa puiſſante Minerve, penſa bien différemment : elle ferma les chemins des airs à tous les vents & leur commanda de s'appaiſer; elle ne laiſſa en liberté que le ſeul Borée avec lequel elle briſa les flots, juſqu'à ce qu'Ulyſſe fût arrivé chez les Pheaciens, & qu'il ſe fût dérobé aux attentats de la Parque. Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté ſur les flots, toujours entre les bras de la mort ; mais quand la belle Aurore eut amené le troiſiéme jour, le vent s'appaiſa, la tempête fit place au calme, & Ulyſſe élevé ſur la cime d'une vague, vit de ſes yeux la terre aſſez près de lui. Telle qu'eſt la joie que des enfans ſentent de voir revenir tout d'un coup à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui conſumé par une longue maladie, dont un Dieu ennemi l'avoit affligé, étoit prêt à rendre

le dernier ſoupir ; telle fut la joie d'Ulyſſe quand il découvrit la terre & les forêts : il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner le rivage; mais quand il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix, il entendit un bruit affreux; les flots, qui venoient ſe briſer contre des rochers dont le rivage étoit bordé, mugiſſoient horriblement & les couvroient d'écume. Il n'y avoit là ni ports à recevoir les vaiſſeaux, ni abri commode ; le rivage étoit avancé & tout hériſſé de rochers & ſemé d'écueils. A cette vue Ulyſſe ſent ſon courage & ſes forces l'abandonner, & dans cette extrémité il dit en ſon
» cœur : Helas ! après que Jupiter
» a permis que je viſſe la terre que
» je n'eſpéroisplus de voir; après que
» j'ai paſſé avec tant de travaux &
» de peines ce long trajet de mer, je
» ne trouve aucune iſſue pour ſortir

de ces abymes ; je ne vois de tous «
côtés que des pointes d'écueils «
que les flots heurtent impétueuse- «
ment avec des meuglemens épou- «
ventables. Plus près du rivage je «
ne découvre qu'une chaîne de ro- «
chers escarpés, & une mer pro- «
fonde où l'on ne trouve point de «
fond pour se tenir sur ses pieds & «
reprendre haleine. Si j'avance, «
je crains que le flot m'envelop- «
pant ne me jette contre une de «
ces roches pointues, & que mes «
efforts ne me soient funestes. Si je «
suis assez heureux pour me tirer «
de ces écueils & pour approcher «
du rivage, j'ai à craindre qu'un «
coup de vent ne m'enleve & ne «
me rejette au milieu des flots, ou «
même que le puissant Dieu qui «
me persécute, n'envoye contre «
moi quelqu'un des monstres ma- «
rins qui sont en si grand nombre «
dans le sein d'Amphitrite ; car je «

» connois toute la colere dont Nep-
» tune est animé contre moi.

Dans le moment que toutes ces pensées lui passent dans l'esprit, le flot le pousse avec impétuosité contre le rivage bordé de rochers. Il se seroit brisé infailliblement si Minerve ne l'eût secouru, en lui inspirant d'avancer les deux mains, de se prendre au rocher, & de s'y tenir ferme jusqu'à ce que le flot fût passé : par ce moyen il se déroba à sa fureur ; mais le même flot repoussé par le rivage, le heurta à son retour & l'emporta bien loin dans la mer. Comme lorsqu'un polype s'est colé à une roche, on ne peut l'en arracher qu'il n'emporte avec lui des parties de la roche même ; ainsi Ulysse embrasse si fortement le rocher qu'il a saisi, que le choc violent de la vague ne peut l'en arracher sans qu'il y laisse une partie de la chair de

ses mains : cette vague en l'emportant le couvre tout entier. Ce malheureux Prince alloit périr, contre l'ordre même des Destinées, si Minerve ne lui eût donné en cette terrible occasion une présence d'esprit admirable. Dès qu'il fut revenu au-dessus de l'eau au milieu des vagues qui le poussoient contre le rivage, il se mit à nager sans approcher trop de la terre & sans s'en éloigner trop non plus, mais la regardant toujours & cherchant quelque roche avancée qui pût lui servir d'abri. Après beaucoup d'efforts il arrive vis-à-vis de l'embouchure d'un fleuve. Ce lieu-là lui parut très-commode; car il n'y avoit point d'écueils & il étoit à couvert des vents: il reconnut le courant, & dans son cœur adressant la parole au Dieu de ce fleuve, il dit : Grand Dieu, qui que vous «

» ſoyez , vous voyez un étranger
» qui a grand beſoin de votre ſe-
» cours & qui fuit la colere de Nep-
» tune. Tous les hommes, qui dans
» le pitoyable état où je me trouve
» s'adreſſent aux Dieux immortels ,
» ſont pour eux , ſi je l'oſe dire , un
» objet reſpectable & digne de com-
» paſſion. C'eſt pourquoi après avoir
» ſouffert des peines infinies , je
» viens avec confiance dans votre
» courant embraſſer vos genoux ;
» ayez pitié de ma miſere , je me
» rends votre ſuppliant.

Il dit , & le Dieu auſſi-tôt arrête ſon cours , retient ſes ondes , fait devant ce Prince une ſorte de ſérénité & de calme , & le ſauve en le recevant au milieu de ſon embouchure dans un lieu qui étoit à ſec. Ulyſſe n'y eſt pas plutôt que les genoux & les bras lui manquent , car ſon cœur étoit preſque ſuffoqué par l'eau de la mer ; il

avoit tout le corps enflé, l'eau lui ſortoit par la bouche & par les narines, & il demeura ſans voix, ſans reſpiration & ſans poulx, tous les membres étant également accablés de fatigue & de laſſitude. Quand il fut revenu de cette défaillance, il détache le voile que Leucothée lui avoit donné, & le jette dans l'embouchure du fleuve : les flots l'emporterent bien loin derriere lui, & Ino le retira promptement.

Ulyſſe ſort enſuite du fleuve, & ſe couchant ſur du jonc qui le bordoit, il baiſe la terre, & plein d'inquiétude il dit en lui-même : « Que vais-je devenir, & que doit-il encore m'arriver ! Si je couche ici près du fleuve, le froid de la nuit & la roſée du matin acheveront de m'ôter la vie dans la foibleſſe où je ſuis ; car il ſe leve le matin des rivieres un vent très-

» froid. Que si je gagne la coline,
» & qu'entrant dans le fort du bois
» je me jette sur des broussailles,
» quand même je pourrois dissiper
» le froid & la lassitude, & m'en-
» dormir, je crains de servir de pâ-
» ture aux bêtes carnacieres de la
» forêt.

Après avoir bien balancé dans son esprit, ce dernier parti lui parut le meilleur. Il prend donc le chemin du bois, qui étoit assez près du fleuve dans un lieu un peu élevé, il se mit entre deux arbres qui sembloient sortir de la même racine, dont l'un étoit un olivier sauvage, & l'autre un olivier franc. Leurs rameaux étoient si entrelacés & si serrés, que ni les souffles des vents, ni les rayons du soleil, ni la pluie ne les avoient jamais pénétrés, & qu'ils offroient une retraite tranquille. Ulysse s'y retira, & se fit un lit de feuilles; car

la terre en étoit ſi couverte, qu'il y en auroit eu aſſez pour coucher deux ou trois hommes dans la ſaiſon de l'hyver quand le froid auroit été le plus rude. Ulyſſe voyant cette richeſſe ſentit une joie extrême; il ſe coucha au milieu, & ramaſſant les feuilles des environs, il s'en fit une bonne couverture pour ſe garentir des injures de l'air. Comme un homme qui habite dans une campagne écartée & qui n'a autour de lui aucun voiſin, couvre la nuit un tiſon ſous la cendre pour ſe conſerver quelque ſemence de feu, de peur que s'il venoit à lui manquer, il ne pût en avoir d'ailleurs : ainſi Ulyſſe ſe couvrit tout entier de feuilles, & Minerve fit couler ſur ſes paupieres un doux ſommeil pour le délaſſer de toutes ſes fatigues.

REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE V.

Page 3. DEja les Dieux étoient assemblés pour le Conseil] Le premier Livre a commencé par un Conseil des Dieux qui se déterminent enfin à sauver Ulysse & à le tirer de l'isle d'Ogygie où il étoit retenu. Et voici dans ce Livre un second Conseil des Dieux, où ils déliberent sur les moyens.

Page 5. *N'avez vous pas pris les mesures nécessaires*] Car dans le premier Conseil il avoit été arreté que l'on enverroit Mercure à Calypso.

Car c'est vous qui, outre vos autres fonctions, êtes toujours chargé de mes ordres] Il veut dire que Mercure a des fonctions qui lui sont particulierement assignées, & qu'il exécute sans être envoyé de Jupiter, comme par exemple celle de conduire les ames dans les Enfers. Au-reste il est aisé de voir pourquoi c'est Mercure qui est envoyé à Calypso. C'est la raison qui est au-dedans de

nous qui nous inſpire tout le bien que nous devons faire ; & cette raiſon eſt une émanation de la raiſon ſouveraine. Cela a déja été expliqué.

Page 6. *Et que ſans être conduit ni par les Dieux ni par aucun homme*] C'eſt-à-dire, ſans être conduit viſiblement par aucun Dieu ; car quoiqu'Ulyſſe parût abandonné des Dieux, il étoit pourtant conduit par les Dieux. Ce que Jupiter dit ici en ſept ou huit vers, eſt le ſommaire des huits Livres ſuivans, dans leſquels s'exécute tout ce qui eſt dit ici.

Sur un radeau] C'eſt ainſi que j'explique, ἐπὶ σχεδίης. *Schedia*, eſt un petit bateau fait à la hâte, un bâtiment compoſé de pluſieurs planches & de ſolivaux aſſemblés & liés enſemble. Σχεδία μικρὰ ναῦς ἢ ξύλα ἃ συνδέουσι καὶ οὕτω πλέουσι. Schedia, *petite barque, ou pluſieurs bois liés enſemble, & ſur leſquels on navige.* Heſychius.

Il arrive enfin le vingtiéme jour] Homere fonde toujours ce qu'il a déja dit de l'éloignement de l'iſle de Calypſo, qu'il place contre la vérité dans la mer Atlantique pour rendre ſon récit plus merveilleux, comme nous le verrons dans la ſuite.

Dans la fertile Scherie, terre des Pheaciens, dont le bonheur approche de celui des Immortels] C'eſt l'iſle de Corcyre, aujourd'hui *Corfou.* Je découvrirai dans la ſuite les fondemens ſur leſquels Homere a bâti tout

ce qu'il dit de cette isle anciennement si heureuse.

Qu'il auroit été moins riche si sans aucun accident] Avec quel art Homere mêle des instructions morales dans ses simples recits. Un homme qui fait naufrage & qui a perdu tout son bien, qu'il avoit chargé sur ses vaisseaux, ne laisse pas d'arriver chez lui plus riche qu'il n'étoit. Il y a un Dieu puissant qui peut reparer ses pertes, & lui donner plus de richesses qu'il n'en avoit auparavant.

C'est ainsi que le Destin veut] Le Destin n'est donc autre chose que la volonté de Jupiter, & ce qu'il a une fois prononcé.

Page 7. *Il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil*] De très-savans hommes ont fort bien vû que Mercure avec sa verge d'or a été forgé par les anciens Mythologistes sur Moyse. Les convenances qu'ils trouvent entre leurs fonctions le prouvent suffisamment. On peut voir les Remarques sur la dixiéme Ode du 1. Livre d'Horace. Mais indépendamment de cette découverte, qui me paroit sure, je crois que ce qu'Homere dit ici de Mercure, qui plonge les hommes dans le sommeil & les en retire quand il lui plait, peut n'avoir été imaginé que pour exprimer la force de la parole, qui calme les plus emportés, & qui excite les plus lâches & les plus tranquilles, & qui, comme par une espece d'enchan-

tement, nous fait recevoir des fables comme des vérités. La force de cette parole paroît bien dans ces vers ; il semble qu'Homere nous ait touchés avec cette verge de Mercure, tant nous sentons de plaisir à lire cette belle poësie où tout est si animé. Les Poëtes postérieurs ont fait de cette verge de Mercure un caducée ; mais Homere n'a jamais connu ce mot.

Tel Mercure vole sur la cime des flots] Eustathe nous avertit que ce vers

Τῷ ἴκελος πολέεσσιν ὀχήσατο κύμασιν Ἑρμῆς.

avoit été marqué par les anciens Critiques comme un vers qui devoit être rejetté & qu'on avoit fourré là mal-à-propos. Le fondement de cette critique étoit que le mot ὀχήσατο, *étoit porté*, ne répondoit pas à la vitesse du vol de Mercure ; mais cette censure est très-mal fondée, & Eustathe s'en est mocqué avec raison. *Etre porté* se peut dire du vol comme d'une simple marche.

Quand il fut parvenu à cette isle, qui est fort éloignée] J'ai déja dit dans le premier Livre que c'est l'isle appellée *Gaulus*, qui est très-voisine de Melite, ou Malte, & qui est comme elle entre le rivage d'Afrique & le promontoire de Sicile appellé *Pachine*. Homere en fait l'isle Atlantique pour rendre sa narration plus merveilleuse. Il ne faut pas confondre cette isle de *Gaulus* avec l'isle de *Caude* ou *Gaude*, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres ; celle-ci est près de Crete.

Page 8. *A l'entrée il y avoit de grands braziers magnifiques*] Il ne faut pas douter qu'Homere ne peigne par-tout les mœurs anciennes, & même celles de son tems. C'étoit une partie de la magnificence d'avoir dans les appartemens de grands braziers de quelque riche métal, où l'on faisoit brûler incessamment le bois le plus précieux. Chez les Grands le feu étoit en usage dans toutes les saisons; car on le croyoit bon pour la santé.

Autour de prairies émaillées de toutes sortes de fleurs] J'ai mis les fleurs au lieu des *herbes*, qui sont dans l'original. Le Roi Ptolomée Evergete avoit fort bien vû que dans le vers Grec au lieu du mot *ἴν* qui signifie une *violette*, il falloit remettre le mot *σίν*, qui est une sorte d'herbe semblable à l'ache ou au persil. Le *Sion* vient ici fort bien avec le *Selinon*, mais non pas la *violette*. Il est glorieux à Homere d'avoir un si grand Roi pour restaurateur de son texte; mais il ne l'est pas moins à ce Roi d'avoir si heureusement corrigé le texte d'un si grand Poëte.

Les Immortels mêmes n'auroient pû voir un si beau lieu sans l'admirer] C'est à mon avis le véritable sens de ce passage. Homere parle en général. Au reste l'admiration que les Dieux mêmes auroient pour ce beau lieu, nous ne saurions nous empecher de l'avoir pour la belle description qu'Homere en a faite. Que n'ai-je pû en conserver les graces & les beautés dans ma Traduction!

Page 9. *Ulysse n'étoit pas avec la Déesse*] Eustathe a crû qu'Homere avoit imaginé cette absence d'Ulysse, afin qu'il ne sût pas qu'elle avoit ordre de le laisser partir, & qu'il lui en eût toute l'obligation comme d'une grace qu'elle lui faisoit de son pur mouvement sans y être forcée. Mais cette raison me paroît froide. Il y en a une plus forte, qui est une raison de sagesse. La bienséance vouloit qu'Ulysse ne fût pas auprès de Calypso quand Mercure arriva. S'il avoit été auprès d'elle, cela auroit pû donner des soupçons désagréables, & Ulysse auroit fait le personnage d'un homme amoureux, qui n'auroit pû quitter un seul moment sa maîtresse, au-lieu qu'Homere lui fait jouer le rôle d'un homme sage, qui est uniquement occupé de ses malheurs, & qui bien loin de s'oublier dans les délices, passe ses jours à aller entretenir ses tristes pensées sur le rivage de la mer. Il y a là beaucoup de sagesse & de décence.

Page 10. *Car qui est-ce qui viendroit de son bon gré traverser une si grande étendue de mers où l'on ne trouve pas sur sa route*] C'est pour mieux fonder l'éloignement de cette isle, & pour faire entendre qu'elle est au milieu de l'Ocean. Tout ce qu'Homere dit de cette isle fait comprendre que la tradition de l'isle Atlantique, telle que Platon l'avoit reçue, est fort ancienne, puisqu'elle étoit avant lui.

Page 11. *Mais il n'est permis à aucun Dieu*]

Cela eſt fort adroit, en parlant pour lui il parle auſſi pour Calypſo ; car il lui donne par-là un conſeil plein de ſageſſe, qui eſt d'obéir aux ordres de Jupiter. C'eſt une inſinuation délicate, plus efficace qu'un conſeil direct. Calypſo le ſent fort bien, car elle va bientôt repéter les mêmes termes.

Page 12. *La belle Aurore n'eut pas plutôt regardé favorablement le jeune Orion*] Avec quelle adreſſe Homere fonde la vraiſemblance de ſa fable de l'amour de Calypſo pour Ulyſſe, en rapportant des fables ſemblables divulguées & reçues avant lui ! Qui eſt-ce qui refuſera de croire la paſſion de Calypſo pour Ulyſſe, après celle de l'Aurore pour Orion, & celle de Cerès pour Jaſion ? Voilà comme Homere ſait donner des couleurs à tout ce qu'il invente.

Que l'envie s'alluma dans ces Dieux toujours heureux] C'eſt une ironie amere, c'eſt comme ſi elle diſoit : Dans ces Dieux qui ſe vantent d'être toujours heureux, & qui cependant ſont rongés d'envie.

Et elle ne ceſſa qu'après que la chaſte Diane avec ſes fleches mortelles] Nous avons vû dans l'Iliade que les morts ſubites des hommes étoient attribuées à Apollon, & celles des femmes à Diane ; cependant voici Diane qui tue un homme avec ſes fléches. Cela a rendu ces vers ſuſpects à quelques anciens Critiques, qui n'ont pas compris la raiſon de ce changement. La mort d'Orion eſt juſtement

tement attribuée à Diane, parce qu'étant une Déesse chaste, c'est à elle plutôt qu'à Apollon à punir un crime commis contre la chasteté. Au reste, le sens caché sous cette fable de l'amour de l'Aurore pour Orion, est sensible. Orion étoit un chasseur; l'Aurore est favorable aux chasseurs, & Diane leur est contraire, parce que comme ils couchent souvent à la belle étoile, la plupart périssent par des maladies que leur causent l'humidité & la fraîcheur des nuits.

Page 13. *Dès que la blonde Cerès eut accordé ses bonnes graces au sage Jasion*] Voici le sens caché sous cette fable: Cerès est la même que la terre; Jasion étoit un laboureur. Comme le laboureur jette son grain dans le sein de la terre, on a feint que la terre étoit amoureuse de lui. Et comme les excessives chaleurs sont contraires aux semences, on a feint sur cela que Jupiter avec ses foudres avoit puni ces amours, & ruiné ce commerce. Et une marque sûre que c'est là le mystere caché sous cette enveloppe, c'est ce qu'Homere ajoûte, νειῷ ἔνι τριπόλῳ, *dans un gueret labouré qui a eu trois façons.*

Je ne puis sans exciter votre envie m'attacher un homme que je sauvai du naufrage] Cela est plaisant; Calypso regarde Ulysse comme un bien qui lui appartient par droit d'application.

Mais il n'est permis à aucun autre Dieu d'enfraindre ou de négliger les loix supré-

mes] Calypſo répéte les mêmes termes dont Mercure s'eſt ſervi en parlant de lui-même.

Page 14. *Que ce cher Prince périſſe donc, puiſque ce Dieu le veut*] Homere fait voir ici fort adroitement combien la paſſion aveugle ceux qu'elle poſſéde. Calypſo croit avoir raiſon contre Jupiter, & elle donne de ſi belles couleurs à ſa cauſe, qu'on croiroit preſque que la juſtice eſt de ſon côté. C'eſt elle qui a ſauvé Ulyſſe, qui l'a recueilli, qui lui a fait toutes ſortes de bons traitemens, qui lui a offert l'immortalité même; n'eſt-il pas juſte qu'elle le garde? & c'eſt Jupiter qui veut le tirer d'un lieu où rien ne manque à ſon bonheur, & qui veut l'expoſer encore aux mêmes périls pour le perdre; n'eſt-ce pas là une grande cruauté? Mais elle ne dit pas qu'Ulyſſe ſe trouve très-malheureux auprès d'elle; qu'il a une femme qu'il veut aller retrouver, des peuples auxquels il ſe doit; qu'en un mot elle le retient avec une extrême injuſtice, & que c'eſt Jupiter, ennemi de la violence, qui veut le tirer de cette captivité.

Page 15. *Mais toujours malgré lui*] Homere remet toujours devant les yeux la ſageſſe d'Ulyſſe, & la violence qu'il ſe faiſoit. Les bienſéances ſont bien obſervées. Mais dans le même-tems qu'il marque la répugnance d'Uliſſe, il peint par ſon expreſſion l'empreſſement & l'amour de Calypſo, *παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ*, *nolens juxta volentem. Il ſe coucha malgré lui auprès de celle qui ne deſi-*

roit que lui. Il ne faudroit que ce seul endroit pour faire juger de la bonne foi & de la rare prudence de l'Auteur du Parallele, qui dans l'envie de critiquer Homere, fait faire par son Abbé cette réflexion si judicieuse : *Ulysse va tous les jours soupirer pour sa chere Penelope en se tournant vers le royaume d'Ithaque où elle étoit, & ensuite il alloit coucher avec la Nymphe Calypso.* A quoi le Chevalier répond très-sagement : *Voilà un bel exemple de l'amour conjugal ; car on dit qu'il fit cette vie-là pendant sept ans.* Ce pauvre Critique n'a pas daigné prendre garde à ces mots, *mais toujours malgré lui*, qui marquent & la sagesse d'Ulysse & l'amour qu'il conservoit pour Penelope, & les bienséances que ce Poëte observoit, sans jamais les perdre de vûe.

Page 16. *Et qui sont plus puissans que moi, soit pour bien penser, soit pour exécuter leurs pensées*] Homere marque par-tout la différence & la subordination qu'il reconnoît entre les Dieux. Il en marque un seul tout-puissant dont tous les autres sont les créatures ; & ces derniers, il reconnoît qu'ils n'ont pas été tous également partagés, & que les uns ont reçu plus de lumiere & de puissance que les autres.

Accompagnés du vent le plus favorable] Le Grec dit *réjouis*, comme donnant du sentiment à ces vaisseaux.

Que vous ne formez aucun mauvais dessein

contre ma vie] Ulysse croyoit que Calypso pleine de ressentiment lui conseilloit de partir sur ce radeau, afin que l'effort des vagues venant à le délier, il périt malheureusement.

Page 17. *Il faut avouer que vous êtes un homme bien rusé*] Ἀλιτρὸς signifie un *scélérat*, & comme les scélérats sont ordinairement plus rusés que les gens de bien, qui sont presque tous simples, ce mot a été pris pour un *rusé*, un homme *défiant*, οὐκ ἀποφώλια εἰδώς, *non vana sciens*.

Et je prends à témoin la terre, le ciel] C'étoit là le formulaire des anciens sermens; on intéressoit toute la nature, afin que si on venoit à les violer, toute la nature conspirât pour punir le parjure. C'est ainsi que dans le 12. liv. de l'Eneïde, Enée jure,

Esto nunc sol testis, & hæc mihi terra precanti.

Et le Roi Latinus répond,

Hæc eadem, Ænea, terram, mare, sidera juro.

Et pour remonter plus haut & à des témoignages plus respectables, Moyse dans son Cantique dit, comme le savant Grotius l'a remarqué, *Audite, cœli, quæ loquor; audiat terra verba oris mei. Cieux, écoutez ce que je déclare, & que la terre entende les paroles qui sortent de ma bouche.* Deuteron. 32. 1. Dans tous ces passages, on regarde les cieux & la terre comme des êtres animés.

Et mon cœur n'est point un cœur de fer, mais un cœur sensible] Ulysse auroit eu tort s'il avoit exigé d'elle qu'elle en eût juré.

Page 18. *Ulysse se plaça sur le siége que Mercure venoit de quitter*] L'homme sage est seul digne de remplir un siége où Mercure a été assis.

La Déesse servit devant lui une table] La Déesse se fait servir par ses Nymphes, mais elle ne souffre pas qu'elles servent Ulysse; elle veut avoir le plaisir de le servir elle-même. Sa passion se marque par-tout.

Vous choisiriez assûrément de demeurer ici avec moi, & vous préféreriez, &c.] Qu'Homere peint bien dans cette image la force ou plutôt la tyrannie de l'amour. Calypso vient de recevoir un ordre de Jupiter de renvoyer Ulysse; Mercure lui a déclaré que si elle n'obéit, la colere de ce Dieu lui sera funeste. Malgré tout cela elle fait tous ses efforts pour le retenir. Les préceptes directs pourroient-ils être aussi instructifs que cette image?

Page 19. *Je sai parfaitement combien la sage Penelope vous est inférieure*] Je suis charmée de l'adresse & de la finesse de cette réponse, & je ne saurois la mieux faire sentir qu'en rapportant la remarque d'Eustathe, qui en a parfaitement connu la beauté. *Remarquez*, dit-il, *la force de cette réponse, il en a adouci d'abord la dureté, en demandant pardon par avance de ce qu'il va dire.*

il amadoue la Déesse par une épithete de respect, en l'appellant vénérable, πότνια θεά, *& enfin il ravale extrémement Penelope, en la mettant infiniment au-dessous d'elle; mais autant qu'il la rabaisse d'un côté, autant la releve-t-il de l'autre par cette seule épithete qu'il glisse finement*, la sage Penelope, *faisant entendre que cette sagesse étoit ce qui excitoit le plus en lui ce désir & cette impatience de la revoir, & comme lui disant, Elle vous est inférieure en beauté, en majesté, en adresse; mais elle est bien au-dessus de vous par sa sagesse & par sa chasteté.* Que servent aux femmes la beauté, la majesté, l'adresse, les agrémens de l'esprit sans la sagesse? L'immortalité même seroit pour elles en cet état un présent funeste. Homere fait donc entendre ici que par la sagesse seule une femme s'éleve au-dessus d'une Déesse même qui manque de cette qualité, quoiqu'elle ait toutes les autres. En effet, quelle comparaison de Calypso à Penelope! Celle-ci est environnée d'une foule d'amans, tous Princes, tous ses égaux, & elle résiste constamment à toutes leurs poursuites. Et Calypso n'a pas plutôt reçu chez elle un étranger, un mortel, qui ne peut l'aimer, qu'elle tombe dans les plus indignes foiblesses.

Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie] Il y a ici une politesse qu'il est bon de remarquer. Il semble que la suite du discours d'Ulysse demandoit qu'il dit: *cependant j'aime mieux la voir que de demeurer près de vous*; mais comme ces termes

ſont trop durs pour être dits en face, il change ſon expreſſion, & dit qu'il *ne demande qu'à ſe revoir dans ſa patrie :* ce qui eſt beaucoup plus doux.

Page 21. *Ulyſſe ſe met à couper ces arbres & à les tailler*] On demande, eſt-il vraiſemblable qu'un homme ſeul faſſe tout ce que fait ici Ulyſſe ? Oui, très-vraiſemblable, & l'hiſtoire fournit des exemples de choſes encore plus difficiles, que la néceſſité a fait exécuter à des hommes ſeuls & dénués de tout ſecours.

Page 22. *Il abbattit vingt arbres en tout*] Je ſuis très-fâchée de ne pouvoir être ici du ſentiment de l'Auteur du Traité du Poëme Epique, qui a cru qu'Ulyſſe avoit employé vingt jours à faire ſon navire. Il s'eſt trompé manifeſtement à ce paſſage. Il y a dans le Grec, εικοσι δ' ἔκβαλε πάντα, il l'a expliqué, *il les abbattit en vingt jours*, & c'eſt ce qu'Homere n'a nullement dit ; il eſt même ſans exemple qu'on ait jamais dit en Grec εἴκοσι, *en vingt*, pour εἴκοσι ἡμέραις, *en vingt jours*. Le mot εικοσι ne marque pas ici le nombre des jours, mais le nombre des arbres ; c'eſt un accuſatif qui ſe joint avec πάντα δένδρεα, *il abbattit vingt arbres*. Et c'eſt ce qu'Euſtathe avoit bien ſenti ; car il a écrit que ce nombre de vingt arbres marque bien que ce radeau étoit fort large, & qu'il avoit fallu beaucoup de liens pour l'aſſembler. D'ailleurs Homere a fait entendre aſſez clairement ſa penſée, en diſant que l'ouvrage fut fait très-

promptement. Or il auroit été fait fort lentement si Ulysse avoit employé vingt jours à abbattre vingt arbres. Il ne fut à les abbattre, à les assembler & à faire son navire, que quatre jours, comme Homere le dit dans la suite, pour expliquer & confirmer ce qu'il a dit de la diligence avec laquelle tout cet ouvrage fut fait. Ce savant homme, qui a fait un ouvrage admirable, que les gens sensés loueront toujours, a été trompé par les traductions Latines.

Il les arréte avec des clous & des liens] Je voudrois que Platon eût fait attention aux passages où Homere fait une imitation des arts les plus méchaniques ; je suis persuadée qu'il auroit rendu plus de justice à son imitation, & qu'il auroit été forcé d'avouer qu'un charpentier n'auroit pas mieux bâti ce radeau qu'Homere l'a décrit.

Page 23. *Calypso lui apporta des toiles*] Les Anciens ont bien senti la beauté de cet endroit, & démélé la finesse de Calypso ; elle auroit pû lui donner tout à la fois tout ce qui lui étoit nécessaire pour achever & perfectionner son ouvrage, la hache, la scie, les terrieres, les toiles. Mais elle ne les donne que les unes aprés les autres, afin de se ménager des prétextes de le recevoir plus souvent, & de faire plus d'efforts pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise.

Et mit les cordages qui servent à les plier & à les étendre] C'est ce que signifie propre-

ment πόδες, les cordages des voiles. Les Latins les nomment de même *pedes*. C'est-à-dire des cordages attachés aux coins des voiles, & qui servent à les tourner du côté qu'on veut pour leur faire recevoir le vent; ce que Virgile appelle *facere pedem.*

Unà omnes fecere pedem, pariterque sinistros,
Nunc dextros solvere sinus.

Tout cet ouvrage fut fait le quatriéme jour] C'est-à-dire, il fut fait à la fin du quatriéme jour depuis qu'il fut commencé, & ce quatriéme étoit le cinquiéme depuis l'arrivée de Mercure. Ulysse ne fut donc que quatre jours à faire son navire; c'est pourquoi Homere a dit plus haut que son ouvrage fut fait promptement.

Ulysse plein de joie déploya ses voiles] Le Poëte ne s'amuse point à rapporter les adieux de Calypso & d'Ulysse; car outre qu'il va toujours à son but, *semper ad eventum festinat*, que faire dire à deux personnages, dont l'un part avec tant de joie & l'autre le voit partir avec tant de douleur?

Page 24. *Sans jamais laisser fermer ses paupieres au sommeil*] Un pilote peut-il dormir? Lycophron a fort bien défini l'art du pilote, *l'art où l'on ne dort point*, ἄυπνον τέχνην.

Et le Bouvier qui se couche si tard] Car on prétend que le Bouvier, *Arctophylax*, ne se couche qu'apres tous les autres astres qui se sont levés avec lui.

Et qui est la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Ocean] On peut voir ce qui a été remarqué sur le XVIII. Livre de l'Iliade.

La Déesse avoit obligé Ulysse de faire route en laissant à gauche cette constellation] Il falloit effectivement qu'Ulysse eût toujours le pole à sa gauche, soit que l'on considere la véritable situation de l'isle de *Gaule* d'où il partoit, soit que l'on considere la situation fabuleuse qu'Homere lui donne dans l'Ocean. Car pour aller à Ithaque de l'Ocean, il faut toujours avoir le pole à sa gauche, puisqu'on va du couchant au levant.

Il vogua ainsi dix-sept jours] Voilà un grand trajet pour un homme seul ; cela est-il vraisemblable, & Homere ne passe-t-il point ici les bornes des mensonges qu'il lui est permis de forger ? Homere ne blesse point ici la vraisemblance, & l'Histoire nous a conservé des faits aussi prodigieux. Eustathe nous en rapporte un entierement semblable. Il dit qu'un homme de la Pamphylie ayant été fait prisonnier & emmené esclave à Taniathis d'Egypte, qui est la même que Damiette, il fut là plusieurs années ; qu'enfin l'amour de la patrie se réveilla dans son cœur, & lui inspira un violent desir d'y retourner. Pour y parvenir, il fit semblant d'être homme de mer ; son maître lui confia une barque pour la pêche ; il servit si bien qu'on lui laissa une entiere liberté de s'adonner à cette profession. Il profita de cette confiance, &

après avoir fait secretement provision d'une voile & de tout ce qui étoit nécessaire pour un long voyage, un beau jour il prit l'occasion d'un vent favorable, & se hasarda à voguer seul. Mettant donc à la voile, & gouvernant lui-même son bateau, il traversa cette vaste étendue de mers, & arriva heureusement chez lui; spectacle nouveau, & qu'on n'auroit jamais espéré. Cet événement parut si prodigieux, qu'il fit changer son nom: on l'appella *Mononautes*, *celui qui vogue seul.* Et pour ne pas laisser perdre la mémoire d'un si grand bonheur, sa famille conserva toujours depuis le même nom, & s'appella la famille de *celui qui vogue seul.* Eustathe témoigne qu'elle subsistoit encore de son tems.

Le dix-huitiéme jour il découvrit les sombres montagnes de la terre des Pheaciens] Si l'on prend la peine de compter les lieues qu'un navire peut faire en dix-huit jours par un vent favorable, on imaginera à peu près la position qu'Homere donne à l'isle de Calypso dans l'Ocean. Ulysse arrive le dix-huitiéme jour à la vue de Corfou.

Cette isle lui parut comme un bouclier] Par sa petitesse & par sa figure qui est plus longue que large. D'autres expliquent autrement le mot ῥινόν; car ils disent que les Illyriens appellent ἀχλὺν, ῥινόν. Je ne saurois être du sentiment de ceux qui, au lieu de ῥινόν, ont lu ἐρινὸν, *un figuier sauvage.* Cette idée est fausse.

Page 25. *De dessus les montagnes des Solymes*] Les Solymes sont dans la Pisidie en Asie. Comment Neptune, qui revient de chez les Ethiopiens, c'est-à-dire, de la plage méridionale de l'Ocean, peut-il donc appercevoir Ulysse de dessus les montagnes des Solymes, qui sont si éloignées de son chemin ? Strabon, pour répondre à cette difficulté, suppose qu'Homere a donné à quelques montagnes de l'Ethiopie méridionale le nom de *Solymes*, parce qu'elles ont par leur situation quelque rapport & quelque ressemblance avec les montagnes de la Pisidie. Que sait-on même si de son tems ce nom de *Solymes* ne s'étendoit point à toutes les montagnes les plus élevées ? Selon Bochart le nom de *Solymes* vient de l'Hebreu *Selem*, qui signifie *ombre*, *ténébres*. De-là les pays montagneux & couverts de bois, ont été appellés *Solymi*, *noirs*, *ténébreux*.

Les Dieux ont donc changé de résolution en faveur d'Ulysse] Neptune animé contre Ulysse se flattoit que les Dieux vouloient absolument le faire périr; mais il se trompoit, & il étoit mal instruit de l'ordre des Destinées.

En finissant ces mots il assemble les nuages] Cette description d'une affreuse tempête ne porte aucune marque de la vieillesse d'Homere; il y a au contraire une force de Poësie dont rien ne peut approcher. Si Homere étoit vieux quand il composa ce Livre, il faut dire que sa vieillesse est plus jeune que la jeunesse des autres Poëtes.

Page 27. *Le jour que les Troyens dans une ſortie firent pleuvoir ſur moi une ſi furieuſe grêle de traits autour du corps d'Achille*] Quand Achille eut été tué en trahiſon par Paris, les Troyens firent une ſortie pour enlever ſon corps. Il ſe fit là un grand combat. Ulyſſe pour dégager le corps de ce héros le chargea ſur ſes épaules, & Ajax le couvrit de ſon bouclier. Comme la guerre de Troye n'eſt pas le ſujet de l'Iliade, Homere n'a pû y parler de cette mort; mais, & Longin l'a remarqué, il rapporte dans l'Odyſſée beaucoup de particularités qui ſont les ſuites de ce qui s'eſt paſſé dans l'Iliade.

Page 28. *Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes*] Homere compare fort bien le radeau d'Ulyſſe à des épines, parce que les épines étant épaiſſes & entrelaſſées, elles reſſemblent parfaitement à ce radeau, compoſé de differentes piéces engagées les unes dans les autres.

Page 29. *La fille de Cadmus, la belle Ino*] Il n'étoit ni poſſible ni vraiſemblable qu'Ulyſſe échappât d'un ſi grand danger par ſes ſeules forces. C'eſt pourquoi le Poëte fait venir à ſon ſecours la Déeſſe Ino ou Leucothoé. Et cet épiſode eſt fort bien choiſi. Ino a été une mortelle, elle s'intéreſſe pour les mortels; elle a été maltraitée par ſon mari Athamas, & elle s'intéreſſe pour Ulyſſe qui eſt ſi bon mari.

Page 30. *Prenez ſeulement ce voile immor-*

tel que je vous donne, étendez-le devant vous & ne craignez rien] On conjecture par cet endroit que du tems d'Homere, & plus avant encore, on connoissoit ces préservatifs, τὰ περίαπτα, que l'on portoit sur soi, & ausquels on attribuoit la vertu de délivrer des dangers contre lesquels on les avoit pris ; souvent même on leur donnoit le nom des Dieux ausquels ils étoient comme dédiés, & qui les rendoient si salutaires. On peut donc croire qu'Ulysse, homme pieux, avoit sur lui une écharpe, une ceinture de Leucothoé, que l'on croyoit bonne contre les périls de la mer ; & que c'est ce qui a fourni l'idée de cet épisode, dont la fable n'est que l'enveloppe de la vérité. Cela me paroît fort naturel & fort vraisemblable ; car les hommes ont toujours été ce qu'ils sont.

Otez ce voile, jettez-le dans la mer le plus loin que vous pourrez] Comme Ino le lui avoit ordonné. C'étoit un hommage qu'il devoit rendre à la divinité à laquelle il devoit son salut.

Page 31. *Mais je n'ai garde de lui obéir*] Homere fait bien éclater ici le caractere de sagesse qu'il a donné à Ulysse, en lui faisant imaginer un parti plus sage & plus prudent que celui que la Déesse lui avoit conseillé de prendre. Et toute cette belle Poësie n'est que pour dire qu'une seconde réflexion est souvent meilleure que la premiere.

Page 32. *Et arrive à Aigues*] Ville sur la

côte Orientale de l'Eubée, où Neptune avoit un magnifique Temple. On peut voir ce qui a été remarqué sur le XIII. Livre de l'Iliade, tome 3. pag. 236.

Page 33. *Elle ferma les chemins des airs à tous les vents, & leur commanda de s'appaiser*] Homere reconnoît ici que Minerve commande aux vents; c'est-à-dire, qu'il donne à cette Déesse le même pouvoir & la même autorité qu'à Jupiter même. Et c'est sur cela que Callimaque a fort bien dit dans son hymne sur les bains de Pallas, *Que Minerve est la seule fille de Jupiter à qui ce Dieu ait donné ce grand privilége d'avoir le même pouvoir que lui.*

. . . . Ἐπεὶ μόνᾳ Ζεὺς τόγε θυγατέρων
Δῶκεν Ἀθηναίῃ πατρῷα πάντα φέρεσθαι.

Comme je l'ai déja remarqué ailleurs.

Elle ne laissa en liberté que le seul Borée, avec lequel elle brisa les flots] Car c'est le vent le plus propre pour ramener le calme & pour applanir la mer irritée. C'est pourquoi il l'a appellé plus haut αἰθρηγενέτης, *qui ramene la sérénité*, quoiqu'il parle d'une violente tempête. Mais il ne produit ce bon effet que quand il regne seul; car avec les autres il est furieux & augmente l'orage.

Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté] Le dix-huit & le dix-neuf.

Mais quand la belle Aurore eut amené le

troisiéme jour] Qui étoit le vingt. La Déesse Calypso lui avoit prédit qu'il n'arriveroit que le vingtiéme jour.

Telle qu'est la joie que des enfans sentent de voir revenir tout d'un coup à la vie] Homere ne compare pas Ulysse à ces enfans, la comparaison ne seroit pas juste ; car Ulysse souffre, & les enfans ne souffrent point ; mais il compare la joie d'Ulysse de se voir échappé de tant de dangers, à celle de ces enfans, qui voyent revenir leur pere à la vie, après qu'il a été si long-tems entre les bras de la mort. Et cette comparaison fait honneur & à Homere & à ces tems héroïques. Rien n'égaloit la joie que les enfans avoient de voir leur pere se tirer d'un si grand danger. Car alors les peres étoient regardés comme un précieux trésor dans la maison, & comme l'image même de la Divinité. Présentement pour rendre la joie d'Ulysse plus sensible, il faudroit peut être changer la comparaison, & dire, *telle qu'est la joie d'un pere qui voit revenir de la mort son fils unique, &c.* Car aujourd'hui l'amour des enfans pour les peres, est bien refroidie, au lieu que celle des peres pour les enfans se maintient toujours. Je connois pourtant encore des enfans capables de sentir la force & la beauté de la comparaison d'Homere, & qui ne permettroient pas de la changer.

Dont un Dieu l'avoit affligé] Car ils étoient persuadés que c'étoit toujours quelque Dieu irrité qui envoyoit les maladies.

Et Hippocrate lui-même a reconnu qu'il se trouve des maladies où il y a quelque chose de divin, θεῖόν τι. La saine Théologie n'est pas contraire à ce sentiment.

Page 36. *Comme lorsqu'un polype s'est colé à une roche*] Voici encore une comparaison qui n'est juste que par un endroit. Homere ne compare nullement Ulysse à un polype ; la comparaison seroit vicieuse & contraire puisque c'est le polype qui arrache des parties du rocher, & que c'est le rocher qui emporte des morceaux des mains d'Ulysse. Mais la comparaison n'est faite, comme les anciens Critiques en ont averti, que pour marquer la force avec laquelle Ulysse empoigne ce rocher. Comme le polype s'attache si fortement à une roche, qu'il ne peut en être arraché sans emporter avec lui des parties de cette roche ; ainsi Ulysse empoigne si fortement son rocher, qu'il ne peut en être arraché qu'il n'y laisse une partie de ses mains. La cause de l'un & de l'autre c'est la force avec laquelle ils se tiennent tous deux à leur rocher. Ainsi la comparaison est très-juste & très-sensible.

Page 38. *Sont pour eux, si je l'ose dire, un objet respectable*] L'expression est hardie, mais pourtant vraie. Dieu respecte en quelque façon la misere & l'affliction des gens de bien ; car il ne les perd pas de vûe, & il les en délivre enfin. Quelqu'un a fort bien dit, *res est sacra miser. Un malheureux est une chose sacrée.*

Fait devant ce Prince une sorte de sérénité & de calme] Homere parle ainsi avec des termes mesurés, *il fit la sérénité devant lui*, ποίησε δέ οἱ πρόσθε γαλήνην, parce qu'il ne dépendoit pas du Dieu d'un fleuve de faire une bonnace entiere; il n'avoit ce pouvoir que dans son courant, qui étoit son district.

Ulysse n'y est pas plutôt, que les genoux & les bras lui manquent] Je ne saurois être ici du sentiment d'Eustathe, qui donne au texte une explication qui me paroit trop forcée. Il veut que dans ce vers, ὁ δ' ἄρ' ἄμφω γούνατ' ἔκαμψε, χεῖράς τε στιβαράς. *Ille autem ambo genua flexit, & manus robustas*: Homere ait dit qu'Ulysse après les violens efforts qu'il avoit faits en nageant si long-tems, se voyant à terre, se mit a remuer les jambes & les mains par une raison physique, de peur que s'il les laissoit en repos, la longue tension où ils avoient été ne leur fit perdre leur souplesse ordinaire & ne les rendit inutiles; il falloit par le mouvement y faire couler les esprits. Mais comment cela peut-il s'accorder avec l'état où étoit Ulysse, enflé par tout le córps, & qui demeure sans voix, sans respiration & sans poulx? Assurément qu'ici ἔκαμψε γούνατα καὶ χεῖρας, *il plia les genoux & les mains*, signifie qu'il laissa tomber ses bras & ses genoux, & qu'ils lui manquerent de lassitude. Eustathe ne se souvenoit pas que κάμπτειν γόνυ, signifie souvent dans Homere, *se reposer après un long travail.*

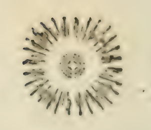
Page 41. *Car la terre en étoit si couverte*] La tempête qui venoit de cesser, les avoit abbattues.

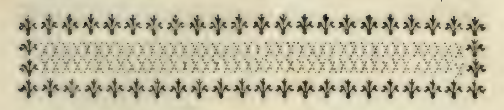
Comme un homme qui habite dans une campagne écartée, &c. couvre la nuit un tison] Cette comparaison est très-agréable & très-juste. Ulysse, à qui il ne restoit qu'un souffle de vie, & qui s'en va presque éteint, est très-bien comparé à un tison qui ne conserve que dans un bout un reste de feu. Comme ce tison caché la nuit sous la cendre se ranime le lendemain & s'embrase, de même Ulysse réchauffé pendant la nuit sous cette couverture de feuilles, se ranimera le lendemain. Nous voyons de même dans l'Ecriture un homme comparé à une étincelle. Une mere qui n'a plus qu'un fils qu'on veut lui arracher pour le faire mourir, dit à David, *& quærunt extinguere scintillam meam quæ relicta est.* II. Rois 14. 7.

Pour se conserver quelque semence de feu] J'ai hazardé en notre langue la figure de l'original, σπέρμα πυρὸς, *la semence du feu.* Elle me paroît heureuse. Ce tison, qui ne conserve qu'une étincelle de feu, ne conserve pas, à parler proprement, du feu, mais une semence de feu, parce qu'on allume du feu à la faveur de cette étincelle, qui est par-là comme une semence, *à scintilla una augetur ignis.* Ecclesiastic. 11. 34.

Argument du Livre VI.

Minerve va dans l'isle des Pheaciens, apparoît en songe à Nausicaa, fille du Roi Alcinoüs, & lui ordonne d'aller laver ses robes dans le fleuve, parce que le jour de ses noces approche. Nausicaa obéit. Après qu'elle eut lavé ses robes, elle se divertit avec ses femmes. A ce bruit Ulysse se réveille, & adresse ses prieres à la Princesse, qui lui donne de la nourriture & des habits, & le mene dans le Palais de son pere.





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VI.

PENDANT que le divin Ulysse, accablé de sommeil & de lassitude après tant de travaux, repose tranquillement, la Déesse Minerve va à l'isle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie, près des Cyclopes, hommes violens, qui les maltraitoient & les pilloient, en abusant injustement de leur force. Le divin Nausithoüs, lassé de ces violences, les retira de ces lieux, où ils étoient exposés à tant de maux, & les mena dans l'isle de

Scherie, loin des demeures des gens d'esprit, où il bâtit une ville qu'il environna de murailles ; éleva des temples aux Dieux, bâtit des maisons, & fit un partage des terres.

Après que Nausithoüs, vaincu par la Parque, fut passé dans le séjour ténébreux, Alcinoüs son fils, instruit dans la justice par les Dieux mêmes, regna en sa place ; & ce fut dans le Palais de ce Roi que Minerve se rendit pour ménager le retour d'Ulysse. Elle entre dans un magnifique appartement où étoit couchée la fille d'Alcinoüs, la belle Nausicaa, parfaitement semblable aux Déesses, & par les qualités de l'esprit, & par celles du corps. Dans la même chambre aux deux côtés de la porte couchoient deux de ses femmes, faites comme les Graces ; la porte étoit bien fermée sur elles.

La Déesse se glisse comme un vent léger sur le lit de Nausicaa, se place sur sa tête, & prenant la figure de la fille de Dymes, une des compagnes de la Princesse, qui étoit de même âge, & qu'elle aimoit tendrement, elle lui adressa ces paroles : Nausicaa, « pourquoi êtes-vous si paresseuse « & si négligente ? Vous laissez là « vos belles robes sans en prendre « aucun soin ; cependant le jour de « votre mariage approche où il fau- « dra que vous preniez la plus belle, « & que vous donniez les autres aux « amis de votre époux, qui vous « accompagneront le jour de vos « noces. Voilà ce qui donne aux « Princesses comme vous une gran- « de réputation dans le monde, & « ce qui fait la joie de leurs parens. « Allons donc laver ces belles ro- « bes dès que l'Aurore aura amené « le jour. Je vous accompagnerai, «

» & je vous aiderai à préparer tout
» ce qui eſt néceſſaire pour cette
» grande fête ; car aſſûrément vous
» ne ſerez pas long-tems ſans être
» mariée. Vous êtes recherchée par
» les principaux des Pheaciens qui
» ſont de même nation que vous.
» Allez donc promptement trouver
» le Roi votre pere ; priez-le de
» vous donner des mulets & un
» char où vous mettrez les couver-
» tures , les manteaux , les robes ,
» & où vous monterez vous-même;
» il eſt plus honnête que vous y al-
» liez ainſi , que d'y aller à pied ;
» car les lavoirs ſont trop loin de la
» ville.

Après avoir ainſi parlé,la Déeſſe ſe retire dans le haut Olympe , où eſt le ſéjour immortel des Dieux , ſéjour toujours tranquille,que les vents n'agitent jamais; qui ne ſent jamais ni pluies,ni frimats,ni nèiges ; où une ſérénité ſans nuages

regne toujours ; qu'une brillante clarté environne, & où les Dieux ont ſans aucune interruption des plaiſirs auſſi immortels qu'eux-mêmes. C'eſt dans cet heureux ſéjour que la ſage Minerve ſe retira.

Dans le moment la riante Aurore vint éveiller la belle Nauſicaa. Cette Princeſſe admire en ſecret le ſonge qu'elle a eu, & elle ſort de ſa chambre pour aller en faire part à ſon pere & à ſa mere. Elle traverſe le Palais, & trouve le Roi & la Reine dans leur appartement. La Reine étoit aſſiſe près de ſon feu au milieu de ſes femmes, filant des laines de la plus belle pourpre, & le Roi ſortoit pour aller trouver les Princes de ſa Cour, & ſe rendre avec eux à un Conſeil que les Pheaciens devoient tenir, & où ils l'avoient appellé. Nauſicaa s'appro-

» che du Roi, & lui dit : Ne vou-
» lez-vous pas bien, mon pere,
» qu'on me prépare un de vos meil-
» leurs chars, afin que je porte au
» fleuve les robes & les habits qui
» ont besoin d'être lavés. Il est de la
» dignité d'un Prince comme vous,
» & de la bienséance, de paroître
» tous les jours aux assemblées &
» aux Conseils avec des habits pro-
» pres. Vous avez cinq fils, deux
» qui sont déja mariés, & trois qui
» sont encore dans la fleur de la pre-
» miere jeunesse. Ils aiment tous à
» avoir tous les jours des habits lui-
» sans de propreté, pour paroître aux
» danses & aux divertissemens; &
» vous savez que ce soin-là me re-
» garde.

Elle parla ainsi. La pudeur ne
lui permit pas de dire un seul mot
de ses noces. Le Prince qui pé-
nétroit les sentimens de son cœur,
» lui répondit : Je ne vous refuserai,

ma chere fille, ni ce char, ni au- «
tre chose que vous puissiez me «
demander; allez, mes gens vous «
prépareront un char bien couvert. «

En même-tems il donna l'ordre, qui fut aussi-tôt exécuté. On tire le char de la remise, & on y attelle les mulets. Nausicaa fait apporter de son appartement une grande quantité de robes & d'habits précieux, & on les met dans le char. La Reine sa mere a soin d'y faire mettre dans une belle corbeille tout ce qui est nécessaire pour le dîner, avec une outre d'excellent vin; & elle donne une phiole d'or remplie d'essence, afin que la Princesse & ses femmes eussent de quoi se parfumer après le bain. Tout étant prêt, Nausicaa monte sur le char avec ses femmes, prend les rênes & pousse les mulets, qui remplissent l'air de leurs hennissemens.

Dès qu'elle fut arrivée au fleuve, où étoient les lavoirs, toujours pleins d'une eau plus claire que le cryſtal, les Nymphes dételerent les mulets, & les lâcherent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve étoient revêtus, & tirant les habits du char, elles les porterent à braſſées dans l'eau, & ſe mirent à les laver & à les nettoyer avec une ſorte d'émulation, & ſe défiant les unes les autres. Quand ils furent bien lavés, ces Nymphes les étendirent ſur le rivage de la mer, que les ondes avoient rempli de petits cailloux. Elles ſe baignerent & ſe parfumerent, & en attendant que le ſoleil eût ſéché leurs habits, elles ſe mirent à table pour dîner. Le repas fini, elles quittent toutes leur voile, & commencent à jouer toutes enſemble à la paume; Nauſicaa ſe met enſuite

à chanter. Telle qu'on voit Diane parcourir les ſommets des montagnes du vaſte Taigette ou du ſombre Erymanthe, & ſe divertir à chaſſer le ſanglier ou le cerf, ſuivie de ſes Nymphes, filles de Jupiter, qui habitent toujours les campagnes, la joie remplit le cœur de Latone ; car quoique ſa fille ſoit au milieu de tant de Nymphes, toutes d'une beauté parfaite & d'une taille divine, elle les ſurpaſſe toutes en beauté, en majeſté & en belle taille, & on la reconnoît aiſément pour leur Reine ; telle Nauſicaa paroît au-deſſus de toutes ſes femmes.

Quand elle fut en état de s'en retourner au Palais de ſon pere, & qu'elle ſe préparoit à faire atteler les mulets, après avoir plié les robes, alors Minerve ſongea à faire qu'Ulyſſe ſe réveillât & qu'il vît la Princeſſe, afin qu'elle

le menât à la ville des Pheaciens. Nausicaa prenant donc une balle, voulut la pousser à une de ses femmes ; mais elle la manqua, & la balle alla tomber dans le fleuve ; en même-tems elles jettent toutes de grands cris : Ulysse s'éveilla à ce bruit, & se mettant en son » séant, il dit en lui-même : En quel » pays suis-je venu ? ceux qui l'ha- » bitent sont-ce des hommes sauva- » ges, cruels & injustes, ou des » hommes touchés des Dieux, & » qui respectent l'hospitalité ? Des » voix de jeunes filles viennent de » frapper mes oreilles ; sont-ce des » Nymphes des montagnes, des » fleuves ou des étangs ? ou se- » roient-ce des hommes que j'au- » rois entendus ? Il faut que je le » voie, & que je m'éclaircisse.

En même-tems il se glisse dans le plus épais du buisson, & rompant des branches pour couvrir

ſa nudité ſous les feuilles, il ſort de ſon fort comme un lion, qui ſe confiant en ſa force, après avoir ſouffert les vents & la pluie, court les montagnes ; le feu ſort de ſes yeux, & il cherche à ſe jetter ſur un troupeau de bœufs ou de moutons, ou à déchirer quelque cerf; la faim qui le preſſe eſt ſi forte, qu'il ne balance point à s'enfermer même dans la bergerie pour ſe raſſaſier. Tel Ulyſſe ſort pour aborder ces jeunes Nymphes, quoique nud ; car il eſt forcé par la néceſſité.

Dès qu'il ſe montre défiguré comme il eſt par l'écume de la mer, il leur paroît ſi épouvantable, qu'elles prennent toutes la fuite pour aller ſe cacher, l'une d'un côté, l'autre d'un autre, derriere des rochers dont le rivage eſt bordé. La ſeule fille d'Alcinoüs attend ſans s'étonner; car la Déeſ-

se Minerve bannit de son ame la frayeur, & lui inspira la fermeté & le courage. Elle demeure donc sans s'ébranler, & Ulysse délibera en son cœur s'il iroit embrasser les genoux de cette belle Nymphe, ou s'il se contenteroit de lui adresser la parole de loin, & de la prier dans les termes les plus touchans de lui donner des habits & de lui enseigner la ville la plus prochaine.

Après avoir combattu quelque tems, il crut qu'il étoit mieux de lui adresser ses prieres sans l'approcher, de peur que s'il alloit embrasser ses genoux, la Nymphe, prenant cela pour un manque de respect, n'en fût offensée. Choisissant donc les paroles les plus insinuantes & les plus capables de la fléchir, il dit : Grande Princesse, vous voyez à vos genoux un suppliant; vous êtes une Déesse,

ou une mortelle. Si vous êtes une « des Déesses qui habitent l'Olympe, je ne doute pas que vous ne « soyez Diane, fille du grand Jupiter; « vous avez sa beauté, sa majesté, « ses charmes; & si vous êtes une « des mortelles qui habitent sur la « terre, heureux votre pere & votre mere, heureux vos freres! « Quelle source continuelle de plaisirs pour eux de voir tous les jours « une jeune personne si admirable « faire l'ornement des fêtes! Mais « mille fois plus heureux encore « celui qui après vous avoir comblée de présens, préféré à tous « ses rivaux, aura l'avantage de « vous mener dans son Palais. Car « je n'ai jamais vû un objet si surprenant; j'en suis frappé d'étonnement & d'admiration. Je crois « voir encore cette belle tige de « palmier que je vis à Delos près de « l'autel d'Apollon, & qui s'étoit «

» élevée tout d'un coup du fond de
» la terre. Car dans un malheureux
» voyage, qui a été pour moi une
» source de douleurs, je passai au-
» trefois dans cette isle, suivi d'une
» nombreuse armée que je com-
» mandois. En voyant cette belle
» tige, je fus d'abord interdit &
» étonné; car jamais la terre n'en-
» fanta un arbre si admirable. L'é-
» tonnement & l'admiration que me
» cause votre vûe ne sont pas moins
» grands. La crainte seule m'a em-
» pêché de vous approcher pour
» embrasser vos genoux; vous voyez
» un homme accablé de douleur &
» de tristesse; hier j'échappai des
» dangers de la mer, après avoir été
» vingt jours entiers le jouet des
» flots & des tempêtes, en reve-
» nant de l'isle d'Ogygie; un Dieu
» m'a jetté sur ce rivage, peut-être
» pour me livrer à de nouveaux mal-
» heurs; car je n'ose pas me flatter

que les Dieux soient las de me « persécuter ; ils me donneront en- « core des marques de leur haine. « Mais, grande Princesse, ayez « pitié de moi. Après tant de travaux « vous êtes la premiere dont j'im- « plore l'assistance ; je n'ai rencon- « tré personne avant vous dans ces « lieux. Enseignez-moi le chemin « de la ville, & donnez-moi quel- « que méchant haillon pour me cou- « vrir, s'il vous reste quelque enve- « loppe de vos paquets. Ainsi les « Dieux vous accordent tout ce que « vous pouvez désirer ; qu'ils vous « donnent un mari digne de vous, & « une maison florissante, & qu'ils y « répandent une union que rien ne « puisse jamais troubler. Car le plus « grand présent que les Dieux puis- « sent faire à un mari & à une fem- « me, c'est l'union. C'est elle qui « fait le désespoir de leurs ennemis, « la joie de ceux qui les aiment, & «

» qui eſt pour eux un tréſor de gloi-
» re & de réputation.

La belle Nauſicaa lui répondit :
» Etranger, toutes vos manieres &
» la ſageſſe que vous faites paroître
» dans vos diſcours, font aſſez voir
» que vous n'êtes pas d'une naiſſan-
» ce obſcure. Jupiter diſtribue les
» biens aux bons & aux méchans,
» comme il plait à ſa providence. Il
» vous a donné les maux en partage,
» c'eſt à vous de les ſupporter. Pré-
» ſentement donc que vous êtes ve-
» nu dans notre iſle, vous ne man-
» querez ni d'habits ni d'aucun ſe-
» cours qu'un étranger, qui vient
» de ſi loin, doit attendre de ceux
» chez qui il aborde. Je vous en-
» ſeignerai notre ville & le nom des
» peuples qui l'habitent. Vous êtes
» dans l'iſle des Pheaciens, & je ſuis
» la fille du grand Alcinoüs, qui re-
» gne ſur ces peuples.

Elle dit, & adreſſant la parole à

ſes femmes, elle leur crie : Arrê- «
tez, où fuiez-vous pour avoir vû «
un ſeul homme ? penſez-vous que «
ce ſoit quelque ennemi ? Ne ſa- «
vez-vous pas que tout homme qui «
oſeroit aborder à l'iſle des Phea- «
ciens pour y porter la guerre, ne «
ſeroit pas long-tems en vie ; car «
nous ſommes aimés des Dieux, «
& nous habitons au bout de la «
mer, ſéparés de tout commerce. «
Celui que vous voyez eſt un hom- «
me perſécuté par une cruelle deſ- «
tinée, & que la tempête a jetté «
ſur ces bords. Il faut en avoir ſoin, «
car tous les étrangers & tous les «
pauvres viennent de Jupiter ; le «
peu qu'on leur donne leur fait «
beaucoup de bien, & ils en ont «
de la reconnoiſſance ; donnez-lui «
donc à manger, & baignez-le «
dans le fleuve à l'abri des vents. «

A ces mots ſes femmes s'arrê-
tent & obéiſſent ; elles menent

Ulysse dans un lieu couvert, comme la Princesse l'avoit ordonné, mettent près de lui le linge, la tunique & les autres habits dont il avoit besoin ; lui donnent la phiole d'or, où il restoit encore assez d'essence, & le pressent de se baigner dans le fleuve.

Alors Ulysse prenant la parole, » leur dit : Belles Nymphes, éloi- » gnez-vous un peu, je vous prie, » afin que je nettoie moi-même tou- » te l'écume & l'ordure de la mari- » ne dont je suis couvert, & que je » me parfume avec cette essence ; » il y a long-tems qu'un pareil ra- » fraîchissement n'a approché de » mon corps. Mais je n'oserois me » baigner en votre présence, la pu- » deur & le respect me défendent de » paroître devant vous dans un état » si indécent. En même-tems les Nymphes s'éloignent, & vont rendre compte à Nausicaa de ce

qui les obligeoit de se retirer.

Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, nettoie l'écume qui étoit restée sur son corps, essuie sa tête & ses cheveux, & se parfume; il met ensuite les habits magnifiques que la Princesse lui avoit fait donner. Alors la fille du grand Jupiter, la sage Minerve, le fait paroître d'une taille plus grande & plus majestueuse, donne de nouvelles graces à ses beaux cheveux, qui semblables à la fleur d'hyacinthe & tombant par gros anneaux ombrageoient ses épaules. Comme un habile ouvrier, à qui Vulcain & Minerve ont montré tous les secrets de son art, mêle l'or à un ouvrage d'argent, pour faire un chef-d'œuvre; ainsi Minerve répand sur toute la personne d'Ulysse la beauté, la noblesse & la majesté. Ce héros se retirant un peu, va s'asseoir un moment sur

le rivage de la mer ; il étoit tout brillant de beauté & de graces. La Princesse ne peut se lasser de l'admirer, & s'adressant à ses femmes, elle leur dit : « Assûrément » ce n'est point contre l'ordre de » tous les Dieux que cet étranger » est abordé dans cette isle, dont le » bonheur égale la félicité qui re- » gne dans le ciel. D'abord il m'a- » voit paru un homme vil & mépri- » sable, & présentement je vois » qu'il ressemble aux Immortels qui » habitent le haut Olympe. Plût à » Jupiter que le mari qu'il me des- » tine fût fait comme lui ; qu'il vou- » lût s'établir dans cette isle, & qu'il » s'y trouvât heureux ! mais donnez- » lui vîte à manger, afin qu'il réta- » blisse ses forces.

Elles obéissent aussi-tôt, & elles servent une table à Ulysse, qui n'avoit pas mangé depuis longtems, & qui avoit grand besoin de prendre de la nourriture.

Cependant la belle Nauſicaa penſe à ce qu'elle doit faire pour ſon retour : elle attelle ſon char, met dedans les paquets, & y monte. Enſuite s'adreſſant à Ulyſſe, elle lui parle en ces termes pour l'obliger de partir : Levez-vous, « étranger, lui dit-elle, partons, « afin que je vous mene dans le Pa- « lais de mon pere, où je m'aſſûre « que les Principaux des Pheaciens « vous viendront rendre leurs reſ- « pects. Voici la conduite que vous « devez tenir ; car vous êtes un « homme ſage. Pendant que nous « ſerons encore loin de la ville, & « que nous traverſerons les campa- « gnes, vous n'avez qu'à ſuivre « doucement mon char avec mes « femmes, je vous montrerai le « chemin. La ville n'eſt pas fort éloi- « gnée ; elle eſt ceinte d'une haute « muraille, & à chacun de ſes deux « bouts elle a un bon port, dont «

» l'entrée eſt étroite & difficile, ce
» qui en fait la ſûreté. L'un & l'au-
» tre ſont ſi commodes, que tous
» les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous
» les vents : entre les deux ports il
» y a un beau temple de Neptune, &
» autour du temple une grande pla-
» ce qui leur eſt commune, toute
» bâtie de belles pierres, & où l'on
» prépare l'armement des vaiſſeaux,
» les cordages, les mâts, les voi-
» les, les rames. Car les Pheaciens
» ne manient ni le carquois ni la flé-
» che ; ils ne connoiſſent que les
» cordages, les mâts, les vaiſſeaux
» qui ſont tout leur plaiſir, & ſur
» leſquels ils courent les mers les
» plus éloignées. Quand nous ap-
» procherons des murailles, alors
» il faut nous ſéparer ; car je crains
» la langue des Pheaciens, il y en
» a beaucoup d'inſolens & de mé-
» diſans parmi ce peuple ; je crain-
» drois qu'on ne gloſât ſur ma con-

duite, si l'on me voyoit avec vous. «
Car quelqu'un qui me rencontre- «
roit, ne manqueroit pas de dire: «
Qui est cet étranger si beau & si «
bien fait qui suit Nausicaa? où l'a- «
t-elle trouvé? Est-ce un mari qu'elle «
amene? est-ce quelque voyageur, qui «
venant d'un pays éloigné, car nous «
n'avons point de voisins, & étant «
abordé dans notre isle se soit égaré & «
qu'elle ait recueilli? ou plutôt est-ce «
quelqu'un des Dieux qui à sa priere «
soit descendu du ciel, & qu'elle pré- «
tende retenir toujours? Elle a très- «
bien fait d'aller d'elle-même donner «
la main à un étranger. Car il est «
aisé de voir qu'elle méprise sa na- «
tion, & qu'elle rebute les Phea- «
ciens, dont les principaux la re- «
cherchent en mariage. Voilà ce «
que l'on ne manqueroit pas de «
dire, & ce seroit une tache à ma «
réputation; car moi-même je ne «
pardonnerois pas à une autre fille «

» qui en uſeroit ainſi, & qui ſans la
» permiſſion de ſon pere & de ſa
» mere paroîtroit avec un homme
» avant que d'être mariée à la face
» des autels. C'eſt pourquoi, géné-
» reux étranger, penſez bien à ce que
» je vais vous dire, afin que vous
» puiſſiez obtenir promptement de
» mon pere tout ce qui eſt néceſſai-
» re pour votre départ. Nous allons
» trouver ſur notre chemin un bois
» de peupliers, qui eſt conſacré à
» Minerve; il eſt arroſé d'une fon-
» taine, & environné d'une belle
» prairie. C'eſt là que mon pere a un
» grand parc & de beaux jardins, qui
» ne ſont éloignés de la ville que de
» la portée de la voix. Vous vous
» arrêterez là, & vous y attendrez
» autant de tems qu'il nous en faut
» pour arriver au Palais. Quand vous
» jugerez que nous pourrons y être
» arrivées, vous nous ſuivrez, &
» en entrant dans la ville vous de-

manderez le Palais d'Alcinoüs. «
Il eſt aſſez connu, & il n'y a pas un «
enfant qui ne vous l'enſeigne ; car «
dans toute la ville, il n'y a point de «
Palais comme celui du héros Alci- «
noüs. Quand vous aurez paſſé la «
cour, & que vous aurez gagné l'eſ- «
calier, traverſez les appartemens «
ſans vous arrêter, juſqu'à ce que «
vous ſoyez arrivé auprès de la Rei- «
ne ma mere. Vous la trouverez «
auprès de ſon foyer, qui à la clar- «
té de ſes braſiers, & appuyée con- «
tre une colomne, filera des laines «
de pourpre d'une beauté merveil- «
leuſe ; ſes femmes ſeront auprès «
d'elle attentives à leur ouvrage. «
Mon pere eſt dans la même cham- «
bre, & vous le trouverez aſſis à «
table comme un Dieu. Ne vous «
arrêtez point à lui ; mais allez em- «
braſſer les genoux de ma mere, «
afin que vous obteniez prompte- «
ment les ſecours néceſſaires pour «

» vous en retourner. Car ſi elle vous
» reçoit favorablement, vous pour-
» rez eſpérer de revoir vos amis &
» votre patrie.

En finiſſant ces mots elle pouſſe ſes mulets, qui s'éloignent des bords du fleuve. Mais elle menage ſa marche, de maniere que ſes femmes & Ulyſſe, qui étoient à pied, puſſent ſuivre ſans ſe fatiguer. Comme le ſoleil alloit ſe coucher ils arrivent au bois de peupliers qui étoit conſacré à Minerve. Ulyſſe s'y arrêta, & adreſſa cette priere à la fille du grand Jupiter :
» Invincible fille du Dieu qui porte
» l'égide, vous avez refuſé de m'é-
» couter lorſque je vous ai invoquée
» dans les dangers auxquels le cou-
» roux de Neptune m'a expoſé. Mais
» écoutez-moi aujourd'hui, faites
» que je ſois bien reçu des Phea-
» ciens, & qu'ils ayent pitié de l'é-
» tat où je ſuis réduit.

Minerve exauça ſa priere, mais elle ne lui apparut point ; car elle craignoit ſon oncle Neptune, qui étoit toujours irrité contre le divin Ulyſſe avant ſon retour à Ithaque.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VI.

Page 69. A *L'isle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie*] Homere nous apprend ici que les peuples qui habitoient l'isle des Pheaciens, appellée aussi *Scherie*, qui est la même que Corcyre, Corfou, y étoient allés de la Sicile, où ils habitoient les plaines de Camarine, qu'arrose le fleuve Hipparis, d'où cette ville de Camarine avoit été appellée *Hyperie*. Car il y a bien de l'affinité entre *Hyperie* & *Hipparis* ou *Hyparis*. Or cette migration étoit récente, puisqu'elle ne fut faite que par Nausithoüs, pere d'Alcinoüs, qui regnoit quand Ulysse arriva dans cette isle.

Et les mena dans l'isle de Scherie] L'Histoire nous apprend une infinité d'exemples de peuples qui quittoient leurs pays pour aller chercher d'autres terres. *Scherie* étoit l'ancien nom de Corcyre ou Corfou, isle qui est vis-à-vis du continent d'Epire. Et les Pheniciens lui avoient donné ce nom du mot *schara*,

ſchara, qui ſignifie *lieu de commerce* ou *de négoce*. Car, comme Homere nous l'a déja dit, les Corcyriens ne s'appliquoient qu'à la marine, & a l'exemple des Pheniciens ils alloient au loin pour le commerce. *Boch. Chanaan, liv.* I. *chap.* 23.

Page 70. *Loin des demeures des gens d'eſprit*] C'eſt ce que ſignifie ici ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων, *loin des hommes ingenieux, inventifs, qui trouvent dans leur eſprit de grandes reſſources.* Et Homere n'ajoute pas cela en vain; il prépare déja ſon lecteur à la ſimplicité & à la crédulité des Pheaciens; & par-là il fonde à leur égard la vraiſemblance des contes incroyables qu'Ulyſſe leur va faire dans les Livres ſuivans, comme je l'expliquerai ſur le IX. Livre. Je ſai bon gré à Homere d'avoir marqué cette particularité, pour faire voir à tout Lecteur ſage, d'un côté, que la vie molle & efféminée que menoient les Pheaciens, ôte l'eſprit; & de l'autre que c'eſt une marque de petiteſſe & de foibleſſe d'eſprit, de n'écouter & de n'aimer que ces contes fabuleux & incroyables.

Et fit un partage des terres] Comme cela ſe pratiquoit dans tous les nouveaux établiſſemens. L'Hiſtoire ſainte & l'Hiſtoire profane en fourniſſent aſſez d'exemples.

Dans la même chambre, aux deux côtés de la porte, couchoient deux de ſes femmes] Elles étoient comme ſes gardes, & cette coûtume eſt remarquable; car il paroît que

les Princeſſes & les filles de perſonnes conſidérables faiſoient coucher dans leur chambre près de la porte, des femmes pour les garder.

Page 71. *Qui étoit de même âge & qu'elle aimoit tendrement*] Voila pourquoi l'idée de cette chere compagne devoit plutôt revenir dans l'eſprit de Nauſicaa que celle d'une autre.

Et que vous donniez les autres aux amis de votre époux, qui vous accompagneront le jour de vos noces] Voici une coûtume remarquable, les Pheniciens pouvoient l'avoir portée à Corcyre; car nous voyons quelque choſe de fort approchant qui ſe pratiquoit parmi les Iſraëlites, & nous en voyons des veſtiges dans l'Hiſtoire même de ces tems-là. Samſon, contemporain d'Ulyſſe, ayant épouſé une fille des Philiſtins, donna à trente de ſes amis, pour cette fête, trente manteaux & trente tuniques, après les leur avoir fait gagner par l'explication d'une énigme. De cette coûtume viennent encore les livrées que la mariée donne à ſes amis & aux amis du marié.

Jug. 14.

Allons donc laver ces belles robes] Dans mes Remarques & dans ma Préface ſur l'Iliade j'ai aſſez parlé des mœurs de ces tems héroïques, où les plus grands Princes & les plus grandes Princeſſes faiſoient eux-mêmes ce que les perſonnes les plus médiocres font faire aujourd'hui par des valets & des ſer-

vantes. C'est selon cette coûtume, reste précieux de l'âge d'or, & que nous voyons si bien pratiquée dans l'Ecriture sainte, que Nausicaa va elle-même laver ses robes avec ses amies & ses femmes. J'ai oui dire qu'encore aujourd'hui dans quelque Province du Royaume les filles de condition assistent elles-mêmes à ces fonctions du ménage, & qu'elles se font une espéce de fête de ces jours-là. Nous serions bienheureux de conserver encore dans leur entier des mœurs si simples & si sages, & avec lesquelles on ne ruineroit point sa maison.

Page 72. *Où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes*] Minerve fait porter au lavoir toute la garderobe de la Princesse, & celle du Roi & des Princes ses enfans, afin qu'il s'y trouve de quoi couvrir la nudité d'Ulysse quand on l'aura découvert. Eustathe fait remarquer encore ici une simplicité, une modestie & une propreté de ces tems-là; toutes ces robes sont sans or, & peuvent toutes être lavées.

Page 73. *La Reine étoit assise près de son feu au milieu de ses femmes, filant des laines de la plus belle pourpre*] Voici une Reine qui dès le point du jour est à filer auprès de son feu au milieu de ses femmes, *De nocte surrexit, & digiti ejus apprehenderunt fusum.* Cela est bien aussi éloigné de nos mœurs que d'aller laver des robes. Cependant cette Reine si laborieuse vivoit au milieu d'un peuple mou & efféminé, qui n'aimoit que les

plaiſirs. Ces mauvais exemples ne l'avoient pas entraînée.

Page 74. *Ne voulez-vous pas bien, mon pere, qu'on me prépare un de vos meilleurs chars*] Le Grec dit, ἀπήνην ὑψηλὴν εὔκυκλον. Le Critique dont j'ai ſi ſouvent parlé, & qui veut à toute force trouver du ridicule dans Homere, qu'il n'a jamais entendu, pour ſe mocquer de tout cet endroit, écrit avec cette fineſſe d'eſprit qui lui étoit naturelle : *Le ſixiéme Livre de l'Odyſſée ou la Princeſſe Nauſicaa, fille du Roi Alcinoüs, va laver la leſſive, eſt delicieux d'un bout à l'autre, &c. Elle prie ſon pere de lui prêter ſes mules & ſon chariot* haut & rond *pour s'en aller à la riviere.* Il n'a pas vû que le ridicule qu'il donne ne vient que de lui, c'eſt-à-dire, de cette traduction plate, *ſon chariot haut & rond*, au lieu des termes nobles & harmonieux dont le Poëte s'eſt ſervi. Nauſicaa dit une choſe très-ſenſée, elle demande un char fort exhauſſé, ὑψηλὴν, parce qu'elle a beaucoup de hardes à porter. C'étoit un char a deux étages, comme il l'explique dans la ſuite. Et εὔκυκλον ne ſignifie pas *rond*, mais *garni de bonnes roues*, εὔτροχον, comme Didyme l'a expliqué. Voila comme ces grands Critiques montrent par-tout leur grande ſcience & leur bon ſens.

Pour paroître aux danſes] Car les jeux, les danſes & tous les plaiſirs, étoient l'unique occupation des Pheaciens, comme nous le verrons dans la ſuite.

Et vous ſçavez que ce ſoin-là me regarde] C'étoit à la fille aînée de la maiſon d'avoir ſoin de toute cette ſorte de ménage.

Le Prince qui pénétroit les ſentimens de ſon cœur] Le Grec dit, *le Prince qui ſavoit tout.* Peut-être que Minerve l'avoit averti de ce qu'elle venoit de faire. Ou peut-être que le ſeul empreſſement de Nauſicaa lui fit ſoupçonner ce qu'elle avoit dans l'eſprit.

Page 75. *Nauſicaa monte ſur le char avec ſes femmes*] Pluſieurs anciens Peintres avoient peint ce ſujet. Pauſanias dans ſon 5. Liv. qui eſt le premier des Eliaques, parle d'un tableau où l'on voyoit παρθένους ἐπὶ ἡμιόνων, τὴν μὲν ἔχουσαν ἡνίας, τὴν δὲ ἐπικειμένην κάλυμμα ἐπὶ τῇ κεφαλῇ, Ναυσικᾶν τε νομίζουσιν εἶναι τὴν Ἀλκινόου καὶ τὴν θεράπαιναν, ἐλαυνούσας ἐπὶ τοὺς πλυνούς. *Des Nymphes ſur un char traîné par des mulets, dont l'une tient les rénes, & l'autre a la téte couverte d'un voile. On croit que c'eſt Nauſicaa, fille d'Alcinous, & une de ſes femmes, qui vont au lavoir.* Ἐπὶ ἡμιόνων ne ſignifie pas *ſur des mulets*, mais *ſur un char traîné par des mulets*, comme l'Interprete Latin l'a fort bien vû. Voici un paſſage de Pline qui ſert à expliquer celui de Pauſanias. Il dit, Liv: 35. chap. 10. que Protogene avoit peint dans le temple de Minerve à Athenes *Hemionida, quam quidam Nauſicaam vocant.* Ce que Pauſanias dit, παρθένους ἐπὶ ἡμιόνων, on voit manifeſtement que Pline l'explique par *Hemionida*, avec cette différence que Pline en fait un ſingu-

lier. Ce qui étoit apparemment le terme de l'art. Mais l'un & l'autre doivent être expliqués par cet endroit d'Homere.

Page 76. *Les porterent à brassées dans l'eau*] C'est ainsi à mon avis qu'il faut expliquer ce vers, καὶ ἐσφόρεον μέλαν ὕδωρ, car c'est pour φόρεον ἐς μέλαν ὕδωρ, & non pas *& infundebant nigram aquam, & elles portoient l'eau dans les lavoirs*, ce qui me paroît ridicule; ces lavoirs étoient toujours remplis d'eau, comme Homere vient de nous le dire, ἐπηετανοὶ, qu'Hesychius a fort bien expliqué, ἀδιάλειπτοι, *qui ne tarissent jamais.* Au reste, Plutarque dans son premier Livre des *propos de table*, fait proposer cette question, pourquoi Nausicaa lave ses robes plutôt dans la riviere que dans la mer, qui étoit si proche, & dont l'eau étant plus chaude & plus claire que celle de la riviere, paroissoit plus propre à bien laver & bien nettoyer. Le Grammairien Théon répond par une solution d'Aristote, qui dit dans ses problêmes que c'est parce que l'eau de la riviere étant plus déliée, plus légere & plus pure que celle de la mer, qui est grossiere, terrestre & salée, pénétre plus facilement, & par conséquent nettoie mieux & emporte mieux la saleté & les taches. Themistocle, philosophe Stoïcien, combat cette raison, en faisant voir au contraire que l'eau de la mer étant plus grossiere & plus terrestre que l'eau de la riviere, est plus propre à laver, ce qu'il confirme par la pratique ordinaire; car pour communiquer à l'eau de riviere cette vertu detersive,

on met des poudres ou des cendres dans la lessive. Il faut donc chercher quelque autre raison ; & la véritable raison qu'il donne, est que l'eau de la mer est onctueuse & grasse, & que ce qui est gras tache plutôt qu'il ne nettoie ; au lieu que l'eau de riviere étant subtile & pénétrante, elle s'insinue dans les moindres petits pores, les ouvre, les débouche, & en fait sortir toute la saleté.

Et se mirent à les laver] Le Grec dit, *& les foulerent.* C'est-à-dire qu'en ces tems-là on lavoit les hardes en foulant, & non pas en battant comme on fait aujourd'hui.

Elles quittent toutes leur voile, & commencent à jouer toutes ensemble à la paume] Eustathe croit que c'est un jeu appellé ἐφετίνδα & φεννὶς, où l'on ne cherchoit qu'à se surprendre ; car on faisoit semblant de jetter la bale à un des joueurs, & on la jettoit à un autre, qui ne s'y attendoit pas. Sophocle avoit fait une tragédie sur ce sujet d'Homere, qu'il appelloit Πλυντρίας, & où il représentoit Nausicaa jouant à ce jeu. Cette piéce réussit fort. Je voudrois bien que le tems nous l'eût conservée, afin que nous vissions ce que l'art pouvoit tirer d'un tel sujet. Au reste, ce jeu de la paume, tel qu'Homere le décrit ici, étoit fort ordinaire, même aux femmes. Suidas écrit qu'une femme nommée Larisse, tomba dans le Penée en jouant à ce jeu-là.

Page 77. *En majesté & en belle taille*] Le Grec dit qu'elle avoit au-dessus d'elles, κάρη

[illegible] μέτωπα, c'eſt-à-dire les épaules en haut ; comme l'Ecriture dit de Saül, *ab humero & ſurſum eminebat ſuper omnem populum.* 1. Rois 9. 2. Car c'eſt cette grande taille qui fait la majeſté, & c'eſt pourquoi les peuples d'Orient la recherchoient ſur-tout pour leurs Rois.

Page 78. *En quel pays ſuis-je venu ? ceux qui l'habitent ſont-ce des hommes ſauvages, cruels & injuſtes*] C'eſt la même réflexion que fit Abraham quand il arriva à Gerare : *cogitavi mecum dicens, forſitan non eſt timor Domini in loco iſto.* Geneſ. 20. 11. Car dans les lieux où la crainte de Dieu n'eſt point, là regnent tous les vices, & il ne faut attendre rien de bon de ſes habitans, comme Grotius l'a remarqué.

Page 79. *Pour couvrir ſa nudité ſous les feuilles*] C'eſt ainſi que nos premiers parens après que leurs yeux furent ouverts, ſe couvrirent de feuilles pour cacher leur nudité : *Et aperti ſunt oculi amborum, cumque cognoviſſent ſe eſſe nudos, conſuerunt folia ficûs, & fecerunt ſibi perizomata.* Geneſ. 3. 7. C'eſt une remarque de Grotius, qui ajoute que cette honte fut le premier effet du péché, & qu'Ariſtote même a reconnu que ce n'eſt pas la paſſion de l'homme de bien, de l'innocent, mais de celui qui ſe ſent coupable. *Οὐδὲ γὰρ ἐπιεικοῦς ἐστιν ἡ αἰσχύνη, εἴπερ γίγνεται ἐπὶ τοῖς φαύλοις*, *La honte*, dit-il, *n'eſt pas de l'homme de bien, puiſqu'elle ſurvient après de mauvaiſes actions.* Liv. 4. des Morales à Nicom. chap. 9.

Il sort de son fort comme un lion qui se confiant en sa force] On veut qu'Homere tire cette comparaison, non de la disposition où étoit Ulysse, ou de l'action qu'il faisoit en se montrant, mais de l'impression qu'il fit sur ces jeunes personnes, qui en le voyant, furent épouvantées comme si elles avoient vû un lion. Mais je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, & je crois qu'Homere peut aussi avoir égard à la disposition où Ulysse se trouvoit ; il entend de loin le bruit de plusieurs personnes, il ne sait s'il n'y a pas des hommes avec ces femmes dont la voix l'a frappé, & si ce sont des gens féroces ou des gens pieux ; il est nud & sans armes, en cet état il a besoin de s'armer de résolution. Ainsi de ce côté-là il peut fort bien être comparé à un lion que la nécessité presse de s'exposer à tout pour se rassasier, & la comparaison est fort naturelle & fort juste. Cependant pour la rendre ridicule, voici comme l'Auteur du Parallele a jugé à propos de la rendre : *Ulysse s'en vint tout nud a elles, comme un lion de montagne, qui se fiant sur ses forces, s'approche des bœufs & des cerfs sauvages.* Avec un si heureux talent de rendre platement & grossierement les choses, qu'est-ce qu'on ne pourra pas flétrir ?

Tel Ulysse sort pour aborder ces jeunes Nymphes] Le Peintre Polygnotus avoit peint ce sujet dans une des chambres de la citadelle d'Athenes. Pausanias dans ses Attiques, *ἔγραψε δὲ ϰ̀ πρὸς τῷ ποταμῷ ταῖς ὁμοῦ Ναυσικάᾳ πλυνούσαις ἐφιστάμενον Ὀδυσσέα*, &c. Ce que l'In-

terprète Latin a fort mal traduit. *Addidit Ulyssem Nausicaæ & lavantibus cum ea vestem puellis assistentem.* Le mot ἐφιστάμεναι ne signifie pas ici *assistant*, mais *s'approchant*, *abordant.*

La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'étonner, car la Déesse Minerve bannit de son ame la frayeur] Comme une certaine timidité sied bien aux femmes, qui ne doivent pas être trop hardies, & qu'il pourroit y avoir quelque chose contre la bienséance dans cette audace de Nausicaa, qui ne s'enfuit pas avec ses femmes en voyant approcher un homme nud, Homere a soin d'avertir que la Déesse Minerve bannit de son cœur la crainte. C'est pour dire que ce fut par une réflexion pleine de sagesse qu'elle demeura.

Page 80. *Choisissant donc les paroles les plus insinuantes & les plus capables de la fléchir, il dit*] Je ne crois pas qu'il y ait nulle part un discours de suppliant plus rempli d'insinuation, de douceur & de force que ce discours d'Ulysse.

Page 81. *Vous avez sa beauté, sa majesté, ses charmes*] Il parle, soit qu'il eût vû Diane elle-même chassant dans les forêts, comme la Fable le suppose, soit qu'il n'en eût vû que des portraits & des statues.

Quelle source continuelle de plaisirs pour eux de voir tous les jours] Dans le texte il y a un désordre d'expression qui marque bien

le trouble que la vûe d'une si belle Princesse a jetté dans l'ame d'Ulysse. Aprés avoir dit σφίσι θυμὸς ἰαίνεται, il dit λευσσόντων, au-lieu de λευσσόντι, que demandoit la construction. Mais, comme dit fort bien Eustathe, un homme dans la passion n'est pas toujours maître de construire ses phrases. Et ce qui marque son trouble, marque aussi son respect.

De voir tous les jours une personne si admirable] L'expression Grecque est remarquable. Il y a mot à mot, *de voir une telle plante d'olivier.* Cette idée étoit familiere aux Orientaux. C'est ainsi que David a dit, *Filii tui sicut novellæ olivarum.* Psal. 127. 3. Il n'y a rien de plus poli ni de plus flatteur que tout ce qu'Ulysse dit ici à cette Princesse. Mais l'Auteur du Parallele a jugé encore à propos de le gâter, en le rendant de cette maniere : *Ulysse lui dit en l'abordant, qu'il croit qu'étant si belle & si grande, son pere, sa vénérable mere & ses bienheureux freres sont bien aises quand ils la voyent danser.* Il n'y a rien de plus divertissant que de voir comment ces beaux Critiques modernes défigurent ce qu'il y a de plus beau & de plus sensé.

Qui après vous avoir comblée de présens, préféré à tous ses rivaux] Le Grec dit cela en deux mots, ἐέδνοισι βρίσας. Et Eustathe l'a fort bien expliqué : *Ce mot* βρίσας, dit-il, *signifie* après avoir vaincu par ses présens tous ses rivaux : *ce qui marque combien cette Nymphe étoit recherchée, & c'est une meta-*

phore empruntée des balances, dont on fait pancher un des bassins par un plus grand poids qui l'emporte sur un moindre. M. Dacier m'a avertie que ce passage servoit à en corriger un d'Hesychius qui n'est pas intelligible. Βρίσαι, dit-il, βαρῦναι, ὁρμῆσαι, καὶ νυμφαι. Ce dernier mot νύμφαι est manifestement corrompu, il faut lire βρίσας, βαρύνας, ὁρμήσας καὶ νικήσας. Ce mot βρίσας veut dire *ayant appesanti, s'étant jetté impétueusement, & ayant vaincu.* Ce νικήσας prouve qu'Hesychius a fait allusion au passage d'Homere.

Je crois voir encore cette belle tige de palmier que je vis à Delos près de l'autel d'Apollon] Ulysse a déja comparé la Princesse à une plante, τοῖον δὲ θάλος. Cette expression lui rappelle l'idée de ce beau palmier qui étoit à Delos. Car la fable dit qu'à Delos, dans le lieu où Latone devoit accoucher d'Apollon, la terre produisit tout-à-coup un grand Palmier contre lequel Latone s'appuya. Callimaque dans l'hymne à Delos,

Λύσατο δὲ ζώνην, ἀπὸ δ' ἐκλίθη ἔμπαλιν ὤμοις,

Φοίνικος ποτὶ πρέμνον.

Latone délia sa ceinture, & s'appuya des épaules contre le pied d'un palmier. Après ses couches on éleva à ce Dieu auprès de ce palmier un autel, qui par conséquent étoit à découvert, comme nous en voyons beaucoup d'autres dans l'Histoire sainte & dans l'Histoire prophane. Ce palmier étoit très-célébre, comme étant né pour servir à la

naissance d'Apollon. C'est pourquoi la Religion l'avoit consacré, & les peuples toujours superstitieux, le regardoient comme immortel encore du tems de Ciceron, qui dit dans son 1. liv. des Loix : *Aut quod Homericus Ulysses Deli se proceram & teneram palmam vidisse dixit, hodie monstrant eandem.* Et du tems de Pline, qui écrit, liv. 14. chap. 44. *Nec non palma Deli ab ejusdem Dei ætate conspicitur.*

Page 83. *Car le plus grand présent que les Dieux puissent faire à un mari & à une femme, c'est l'union*] C'est une vérité qui n'est pas difficile à croire, quelque rare que soit cette union. Parmi les trois choses qui sont agréables à l'Esprit saint, l'Auteur de l'Ecclesiastique met, *Vir & mulier bene sibi consentientes.* Eccl. 25. 2. Et, *amicus & sodalis in tempore convenientes, & super utrosque mulier cum viro.* 40. 23. C'est dans cette vue que Salomon a dit : *tecta jugiter perstillantia litigiosa mulier.* Proverb. 19. 13. Et, *melius est habitare in terra deserta, quàm cum muliere rixosa & iracunda.* 21. 19. Il y a encore plusieurs passages semblables ; & ce qui me fâche, c'est que les femmes sont toujours mises comme la source de la mauvaise humeur, & par conséquent de la désunion & du malheur des familles. Les hommes n'y pourroient-ils pas avoir aussi leur part ?

Page 84. *Jupiter distribue les biens aux bons & aux méchans*] Ce passage d'Homere a paru difficile à quelques anciens Critiques,

Il me paroît pourtant fort aisé. On peut voir Eustathe, pag. 1560. sur ce qu'Ulysse vient de dire qu'il est un homme accablé de douleur & de tristesse, & l'objet de la haine des Dieux, Nausicaa lui fait cette réponse, qui renferme une grande vérité, & qui est d'une grande politesse pour Ulysse. Elle lui dit que les Dieux distribuent les biens comme il leur plaît aux bons & aux méchans, pour lui faire entendre qu'il ne faut pas juger d'un homme par la fortune que les Dieux lui envoyent, puisqu'on voit souvent les méchans heureux & les bons persécutés; & qu'ainsi on se tromperoit très-souvent, si l'on pensoit qu'un homme malheureux fût un méchant homme; car au contraire le malheur est le plus souvent la marque d'un homme de bien, sur-tout quand il supporte son malheur constamment, avec douceur & patience.

Qu'un étranger qui vient de si loin] Le mot τηλεπείρος signifie proprement un homme qui vient d'une terre éloignée, τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης ἀφιγμένος, comme Ulysse le dira bien-tôt lui-même. De-là ce mot a été pris dans les suites pour un homme malheureux, qui a éprouvé bien des misères.

Qui regne sur ces peuples] Le Grec dit, *de qui dépend toute la puissance & toute la force des Pheaciens.* L'expression est remarquable. Il paroît par la suite que le gouvernement des Pheaciens étoit mêlé de Royauté, d'Aristocratie & de Democratie.

Page 85. *Que tout homme qui seroit assez hardi pour aborder à l'isle des Pheaciens, & pour y porter la guerre, ne seroit pas long-tems en vie*] Elle ne veut pas louer par-là le courage, la force & la valeur de ces peuples; car on a déja vû qu'ils n'étoient point belliqueux, & qu'ils ne connoissoient pas les armes. Mais elle veut faire valoir la protection des Dieux pour eux, protection plus sûre que toutes les forces. Et c'est cela même qui avoit fait donner le nom à cette isle; car, comme le savant Bochart l'a remarqué, les Pheniciens lui donnerent le nom de *Corcyra*, du mot Arabe *Carcura*, qui signifie une terre où on vit tranquillement & en assûrance. Dans l'Ecriture sainte il est dit, *Zebee & Salmana erant in carcor.* Ce que saint Jerôme a traduit, *Zebee & Salmana requiescebant.* Jud. 8. 10. Cela fonde admirablement ce que Nausicaa dit ici, & fait voir la profonde connoissance qu'Homere avoit de toutes les Antiquités qui regardoient les lieux dont il parle.

Et nous habitons au bout de la mer, séparés de tout commerce] Cela est faux, puisqu'ils sont très-voisins de l'Epire; mais Nausicaa dépayse ici son isle, pour la rendre plus considérable, & pour mieux fonder ce qu'elle dit de son bonheur.

Car tous les étrangers & tous les pauvres viennent de Jupiter] Les Païens dans tous les tems ont senti cette vérité, que les étrangers & les pauvres viennent de Dieu,

qui les adresse aux hommes pour exercer leur charité. Il semble qu'ils eussent vû dans les Livres de Moyse le soin que Dieu en prend, & les ordres qu'il donne en leur faveur en les joignant : *pauperibus & peregrinis carpenda dimittes.* Levit. 14. 10. *nec remanentes spicas colligetis, sed pauperibus & peregrinis dimittetis.* cap. 23. 22.

Le peu qu'on leur donne leur fait beaucoup de bien, & ils en ont de la reconnoissance] C'est le sens de ces mots, δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε, mots pleins de sens. Pour exciter à exercer cette sorte de charité, Nausicaa dit qu'il faut peu de chose aux pauvres & aux étrangers pour les tirer de leur misere ; qu'on leur donne beaucoup en leur donnant peu, & que la reconnoissance qu'ils en ont vaut mieux que le bien qu'on leur fait.

Page 87. *Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, nettoie l'écume qui étoit restée sur son corps*] Je ne saurois mieux faire ici que de rapporter la remarque de Plutarque, qui à la fin de la dix-neuviéme Question de son 1. liv. des *propos de table*, fait dire à Themistocle, Philosophe Stoïcien, qu'Homere a parfaitement connu & proprement exprimé, ce qui se fait quand ceux qui sortent de la mer se tiennent au soleil, la chaleur dissipe d'abord la partie la plus subtile & la plus légere de l'humidité, & ce qu'il y a de plus terrestre demeure & s'attache à la peau comme une croute, jusqu'à ce qu'on l'ait lavée dans de l'eau douce & propre à boire,

Alors la fille du grand Jupiter, la sage Minerve, le fait paroître d'une taille plus grande & plus majestueuse, &c.] Homere a déja dit souvent que les Dieux relevent, quand il leur plaît, la bonne mine des hommes; qu'ils augmentent leur beauté & les font paroître tres-différens de ce qu'ils étoient; cela est conforme à ce que nous voyons dans l'Ecriture sainte. Nous lisons dans l'histoire de Judith, qu'après qu'elle se fut baignée & parfumée d'essences, &c. Dieu lui donna encore un éclat de beauté qui la fit paroître beaucoup plus belle qu'elle n'étoit auparavant: *Cui etiam Dominus contulit splendorem, quoniam omnis compositio non ex libidine, sed ex virtute pendebat, & ideò Dominus hanc in illam pulchritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret.* Judith. 10. 4. Ce sentiment d'Homere a donc son fondement dans la vérité; mais cela n'empêche pas qu'on n'explique simplement ce miracle, en disant qu'il ennoblit par les fictions de la Poësie une chose très-ordinaire: la misere d'Ulysse & tout ce qu'il avoit souffert avoient effacé sa bonne mine & changé ses traits; il se baigne, il se nettoie, il se parfume & met de beaux habits, le voilà tout changé, il revient à son naturel, & il paroît un autre homme; il n'y a rien là que de très-ordinaire, car la belle plume fait le bel oiseau. Mais ce qui est ordinaire, la Poësie le releve par une belle fiction, en attribuant ce changement a un miracle qui devient très-vraisemblable par la connoissance qu'on a du pouvoir de la Divinité.

Qui semblable à la fleur d'hyacinthe] C'est-à-dire d'un noir ardent, comme l'hyacinthe des Grecs, qui est le *vaccinium* des Latins, & notre glayeul, dont la couleur est d'un pourpre enfumé ; c'est pourquoi Theocrite l'appelle *noir* :

Καὶ τὸ ἴον μέλαν ἐστὶ ϗ ἁ γραπτὰ ὑάκινθος,

que Virgile a traduit,

Et nigræ violæ sunt, & vaccinia nigra.

Cette couleur de cheveux étoit la plus estimée. Anacreon après avoir dit au Peintre qui peignoit sa maîtresse, *fais-lui les cheveux déliés & noirs*, fait entendre ensuite de quel noir il les veut, en les appellant *subpurpureos*, ὑποπορφύροισι χαίταις. Od. 28.

A qui Vulcain & Minerve ont montré tous les secrets de son art] Pourquoi Vulcain & Minerve ? l'un des deux ne suffit-il pas ? Vulcain c'est pour la main, & Minerve pour l'esprit, c'est-à-dire, pour l'imagination & le dessein.

Page 88. *Assurément ce n'est point contre l'ordre de tous les Dieux*] Ulysse a fait entendre à Nausicaa qu'il étoit l'objet de la haine des Dieux qui ne cessent de le persécuter. Nausicaa conjecture au contraire que tous les Dieux ne le persécutent point, & qu'il y en a qui lui sont favorables, puisqu'il est abordé à l'isle des Pheaciens, dont le bonheur égale celui des Dieux mêmes, & que les Dieux ont produit sur lui un si grand changement ; s'ils avoient voulu le perdre, ils l'auroient éloigné

d'une isle où il n'y a point de malheureux, & ils n'auroient pas opéré sur lui un si grand miracle. Voilà la premiere idée qui vient dans l'esprit de la Princesse, qui déja prévenue favorablement pour Ulysse, se fait un plaisir de penser qu'il y a aussi des Dieux pour lui. Mais il y a ici une bienséance qu'il faut remarquer sur-tout; c'est que Nausicaa dit tout ceci à ses femmes sans être entendue d'Ulysse, qu'Homere a fait retirer exprès pour donner le tems à cette Princesse d'expliquer ses sentimens, qu'elle n'auroit pû faire paroître en sa présence.

Plût à Jupiter que le mari qu'il me destine fût comme lui] Ce discours de Nausicaa n'est pas un discours dicté par une passion violente qu'elle ait conçue tout d'un coup pour cet étranger, dont la beauté l'a séduite; ce seroit une foiblesse dont une Princesse aussi vertueuse n'étoit pas capable. Mais elle parle comme une personne qui rappellant le songe qu'elle a eu le matin, & charmée d'ailleurs des sages discours qu'elle a entendus, voudroit que cet étranger fût celui que le songe lui auroit désigné pour mari. Et il n'y a rien là que de louable, sur-tout avec les ménagemens qui y sont observés.

Page 89. *Et qui à chacun de ses deux bouts a un port dont l'entrée est étroite & difficile, ce qui en fait la sûreté*] Toute cette description étoit fort difficile, & personne n'avoit tâché de l'expliquer; heureusement un Scholiaste de Dionysius Periegetes m'a servi à l'é-

claircir. Δύο λιμένας ἔχει ἡ Φαιακὶς, τὸν μὲν Ἀλκινόου, τὸν δὲ Ὕλλου. διὸ φησὶ Καλλίμαχος, Ἀμφίδυμος Φαίαξ. *L'isle des Pheaciens a deux ports, l'un appellé le port d'Alcinoüs, & l'autre le port de Hyllus ; c'est pourquoi Callimaque l'a appellée la Pheacie au double port.* Et Apollonius l'appelle par la même raison ἀμφιλαφὴς, *où l'on aborde de deux côtés.*

Page 90. *Qui font tout leur plaisir*] J'ai tâché de rendre la force du mot ἧσιν ἀγαλλόμεναι. Homere fait de ces vaisseaux les ἀγάλματα, comme les poupées des Pheaciens.

Il y a beaucoup d'insolens & de médisans parmi ce peuple] Comme cela est ordinaire dans toutes les villes où regnent les jeux & les plaisirs ; car si l'on y prend garde, ce sont ces vains amusemens qui produisent la médisance & qui la nourrissent. Il est aisé d'en voir la raison.

Page 91. *Qui est cet étranger si beau, si bien fait, qui suit Nausicaa*] L'adresse d'Homere est admirable ; toutes les douceurs & toutes les politesses que la Princesse n'auroit osé dire à Ulysse en parlant de son chef, car la passion y auroit été trop marquée, il trouve moyen de les lui faire dire, en faisant parler les Pheaciens : Καὶ οὕτως, dit fort bien Eustathe, ὃ ἐν σφαῖς εἶχεν εἰς νοῦν, ἀνεκάλυψε κατὰ θαυμαστὴν μέθοδον, ὡς ἄλλου τινὸς ἐνθεῦν τοιαῦτα ἐροῦντος, ἄλλως γὰρ ἀνέκφορος ἦν. *Et ainsi la passion qui s'étoit déja emparée de son cœur, elle la découvre par cette méthode admirable, en*

rapportant ſimplement ce que les autres di-ſoient ; car autrement elle n'auroit pû la découvrir.

Où l'a-t-elle trouvé] Elle lui marque par cette expreſſion que les Pheaciens le regar-deroient comme un précieux tréſor qu'elle auroit trouvé par la faveur des Dieux. Cela eſt aſſez flatteur ; mais ce qui ſuit l'eſt encore davantage.

Eſt-ce quelqu'un des Dieux] Ulyſſe a com-paré la Princeſſe à Diane, & elle lui rend ici cette louange avec uſure, en le faiſant prendre pour un des Dieux, non par un ſeul homme, mais par pluſieurs. Toutes les beau-tés de ce diſcours de la Princeſſe n'ont pas touché le Critique moderne dont j'ai déja tant parlé. Voici comme il rend tout cet en-droit : *Nauſicaa dit à Ulyſſe, en l'entretenant dans le chemin, que ceux qui la verront ac-compagnée d'un homme ſi bien fait, croiront qu'elle l'a choiſi pour ſon époux ; mais qu'un tel jugement l'offenſeroit, parce qu'elle n'ap-prouve point qu'une fille couche avec un homme avant que de l'avoir épouſé.* La ſecon-de Remarque après celle-ci fera mieux ſentir la groſſiereté de cette traduction.

Qui à ſa priere ſoit deſcendu du Ciel] Nau-ſicaa fait entendre ici que les Pheaciens la regardoient comme une perſonne ſuperbe qui les dédaignoit, & à qui il ne falloit pas moins qu'un Dieu pour mari. Et ſi elle ſe ſert admirablement de ces diſcours publics

pour louer Ulyſſe, elle ne s'en ſert pas moins bien pour ſe louer elle-même ; car il y a ici un éloge bien adroit.

Page 92. *Et qui ſans la permiſſion de ſon pere & de ſa mere paroîtroit avec un homme avant que d'être mariée*] En Grece les filles étoient fort retirées, & elles n'avoient la permiſſion de voir des hommes que très-rarement & dans des occaſions extraordinaires, & toujours en préſence du pere & de la mere, à moins qu'ils ne les confiaſſent à des perſonnes dont on connoiſſoit la vertu. Mais quand elles étoient mariées, elles avoient plus de liberté, & elles voyoient des hommes comme Helene & Andromaque dans l'Iliade, & comme nous avons déja vû Penelope ſe montrer aux Pourſuivans. Voilà le ſens de ces paroles de Nauſicaa, paroles pleines de pudeur & de modeſtie. Cependant c'eſt de ces paroles que l'Auteur du Parallele a tiré un ſens très-effronté. Il a été aſſez imprudent pour traiter Homere de groſſier, & pour l'accuſer d'avoir fait dire par Nauſicaa à Ulyſſe, *Qu'elle n'approuvoit pas qu'une fille ſans la permiſſion de ſes parens couchât avec un homme, avant que de l'avoir épouſé.* Voilà la plus inſigne bévue qui ait jamais été faite, & qui marque la plus parfaite ignorance. M. Deſpreaux l'a fort bien relevée dans ſes Réflexions ſur Longin, Réflex. 3. & fait voir les impertinences & les abſurdités qu'elle entraine. En cet endroit, *ἀνδράσι μισγέσθαι*, *être mêlée avec les hommes*, ſignifie *paroître avec*

eux, *les voir*, *les fréquenter.* Et jamais il n'est dans l'autre ſens que lorſqu'il y eſt déterminé par la ſuite naturelle du diſcours, ou par quelqu'autre mot qui y eſt joint. Μίσγεται, ὅ ἐστι σύνεστι : *eſt mêlee*, *c'eſt-à-dire*, *eſt avec lui*, dit Euſtathe ; il ajoute, *ſans la permiſſion des parens. Car avec cette permiſſion les filles pourront en leur préſence ſe mêler avec les hommes*, *c'eſt-à-dire*, *paroître avec eux*, *être en leur compagnie.* Καὶ ἄλλως δὲ μιχθήσονται, ὅ ἐστι παρέσονται καὶ παρθένοι ἀνδράσιν ἐνώπιον γονέων. Mais quand perſonne ne l'auroit expliqué, la ſageſſe d'Homere & la vertu & l'honnêteté que Nauſicaa a fait paroître dans tout ce qu'elle a dit & fait, devoient empêcher un Critique, quelque ignorant qu'il fût, de tomber dans une ſi étrange bévue.

Afin que vous puiſſiez obtenir promptement de mon pere tout ce qui eſt néceſſaire pour votre départ] La paſſion que Nauſicaa a commencé à ſentir pour Ulyſſe, & les ſouhaits qu'elle a formés, que ce ſoit lui que les Dieux lui ont deſtiné pour mari, n'empêchent pas qu'elle ne lui donne tous les avis néceſſaires pour obtenir ce qu'il faut pour ſon départ. Voilà tout ce que peut la ſageſſe.

Page 93. *Car dans toute la ville il n'y a point de Palais comme celui du heros Alcinoüs*] Elle inſinue par-là qu'il y avoit dans la ville pluſieurs autres Palais. Il y avoit en effet pluſieurs Princes, qui devoient être bien logés.

Vous la trouverez auprès de son foyer; qui a la clarté de ses brasiers] Voila encore la Reine à son travail avec ses femmes comme elle y a été dès le matin. Et elle travaille à la *lueur du feu*; car c'est ce que porte la lettre du texte. Mais on se tromperoit si on prenoit ceci pour une marque d'économie; quand Homere dit que la Reine travailloit à la lueur du feu, il veut dire que c'étoit à la clarté du bois qui brusloit sur les brasiers & qui tenoit lieu de flambeaux.

Mon pere est dans la même chambre, & vous le trouverez assis à table comme un Dieu] Le Grec dit: *Le thrône de mon pere est dans cette même chambre, éclairé par le feu de ces brasiers.* Car au lieu d'*αὐτῇ*, il y a dans quelques exemplaires *αὐγῇ*, *à la clarté, à la lueur.* Ce qui suit, *& il est assis à table, où il fait grande chere comme un Dieu*, Homere le fait dire par Nausicaa, pour faire entendre que les Pheaciens faisoient consister la félicité dans le plaisir de la table, & qu'ils jugeoient les Dieux heureux, parce qu'ils les imaginoient passant les jours dans des festins continuels. Le Critique moderne a si peu compris le sens & la raison de ces paroles, qu'il les rend très-ridiculement. *Auprès d'elle*, dit-il, *est la chaise de mon pere, où il s'assied comme un Dieu quand il se met à boire.* Cela n'est-il pas d'un grand goût?

Mais allez embrasser les genoux de ma mere] Nausicaa veut marquer à Ulysse l'estime & la considération qu'Alcinoüs avoit

pour

pour la Reine sa femme, & lui fait entendre par-là que l'union, qu'il a tant vantée, regnoit entr'eux.

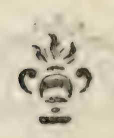
Page 94. *Et adressa cette priere à la fille du grand Jupiter*] A chaque nouvelle action une nouvelle priere. Voilà le précepte qu'Homere veut nous donner par cet exemple de la piété d'Ulysse.

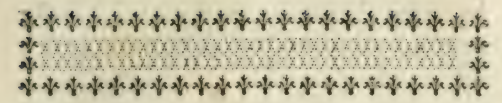
Page 95. *Car elle craignoit son oncle Neptune, qui étoit toujours irrité*] Neptune venoit de marquer encore ce courroux implacable par la tempête qu'il venoit d'exciter, c'est ce qui oblige Minerve à garder ces mesures.



Argument du Livre VII.

Nausicaa arrive dans la ville sur le soir. Ulysse la suit de près, entre dans le Palais sans être apperçu, & va se jetter aux pieds d'Areté femme du Roi Alcinous. Après le souper, la Reine demande à Ulysse d'où il avoit les habits qu'il portoit; car elle les reconnut. Sur cela Ulysse lui raconte tout ce qui lui est arrivé dans son voyage, depuis son départ de l'isle d'Ogygie jusqu'à son arrivée chez les Pheaciens.





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VII.

TELLE fut la priere qu'Ulysse, exercé par tant de travaux, adressa à Minerve. Cependant Nausicaa arrive au Palais de son pere. Elle n'est pas plutôt entrée dans la cour, que ses freres, semblables aux Dieux, viennent au devant d'elle, détellent ses mulets, & portent dans le Palais les paquets qui étoient dans le char. La Princesse va dans son appartement; Eurymeduse, qui l'avoit élevée, & qui avoit alors soin de sa chambre, lui alluma du feu.

C'étoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire sur leurs vaisseaux, & qu'ils choisirent pour en faire présent à Alcinoüs, parce qu'il étoit leur Roi, & qu'ils l'écoutoient comme un Dieu. Eurymeduse lui alluma donc du feu, & prépara son souper.

Alors Ulysse jugea qu'il étoit tems de partir pour arriver à la ville. La Déesse Minerve, qui l'accompagnoit de sa protection, l'environna d'un nuage & le rendit invisible, de peur que quelqu'un des superbes Pheaciens le rencontrant ne lui dit quelque parole de raillerie, & ne lui demandât qui il étoit, & ce qu'il venoit faire. Comme il étoit donc près d'entrer, la Déesse alla à sa rencontre sous la figure d'une jeune fille qui portoit une cruche.
» Ulysse la voyant, lui dit : Ma fil-
» le, voudriez-vous bien me mener

au Palais d'Alcinoüs, Roi de cet- «
te isle ; je suis un étranger qui «
viens d'une contrée fort éloignée, «
& je ne connois aucun des habi- «
tans de ce pays. «

La Déesse lui répondit : Etran- «
ger, je vous montrerai avec plai- «
sir le Palais que vous demandez ; «
car il est près de celui de mon «
pere. Vous n'avez qu'à marcher «
dans un profond silence, je vous «
conduirai moi-même ; souvenez- «
vous seulement de ne regarder & «
de n'interroger aucun de ceux que «
vous rencontrerez : ces habitans «
ne reçoivent pas volontiers les «
étrangers, ils ne les voient pas de «
bon œil, & ne leur rendent pas «
tous les soins qu'ils méritent : ce «
sont des hommes nés pour la ma- «
rine, & qui se confiant en la «
bonté de leurs vaisseaux, font des «
voyages de long cours ; car Nep- «
tune les a fait comme maitres de «

» la mer. Leurs vaiſſeaux volent
» plus vîte qu'un oiſeau, ou que
» la penſée même.

En finiſſant ces mots elle marche la premiere, & Ulyſſe la ſuit; aucun des Pheaciens ne l'apperçut comme il traverſoit la ville au milieu d'eux; car la Déeſſe Minerve l'avoit environné d'un épais nuage, qui les empêchoit de le voir. Ulyſſe en marchant ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les ports, la beauté des navires dont ils étoient remplis, la magnificence des places publiques, la hauteur des murailles, & les remparts paliſſadés; autant de merveilles dont il étoit ſurpris.

Quand ils furent arrivés tous deux devant le Palais du Roi,
» la Déeſſe dit à Ulyſſe: Etranger,
» voilà le Palais que vous deman-
» dez. Vous allez trouver le Roi à
» table avec les Princes. Entrez har-

diment, & ne témoignez aucune «
crainte ; car un homme hardi, «
quoiqu'étranger, réussit mieux «
qu'un autre dans tout ce qu'il en- «
treprend. Les affaires demandent «
du courage. Vous adresserez d'a- «
bord vos prieres à la Reine, elle «
se nomme Areté, & elle est de «
la même maison que le Roi son «
mari. Car il faut que vous sachiez «
que le Dieu Neptune eut de Peri- «
bée un fils nommé Nausithoüs ; «
Peribée étoit la plus belle des fem- «
mes de son tems, & fille du bra- «
ve Eurymedon, qui regnoit sur les «
superbes Geants. Cet Eurymedon «
fit périr tous ses sujets dans les «
guerres qu'il entreprit, & périt «
aussi avec eux. Après sa mort, «
Neptune devenu amoureux de «
sa fille, eut d'elle ce Nausithoüs, «
qui étoit un homme d'un courage «
héroïque, & qui regna sur les «
Pheaciens. Nausithoüs eut deux «

» fils, Rhexenor & Alcinoüs. Rhe-
» xenor peu de tems après son ma-
» riage fut tué par les fléches d'A-
» pollon, & ne laissa qu'une fille,
» qui est cette Areté. Alcinoüs l'a
» épousée, & jamais femme n'a été
» plus estimée ni plus honorée de
» son mari qu'Areté l'est d'Alci-
» noüs. Ses fils ont aussi pour elle
» tout le respect & toute la soumis-
» sion qu'ils lui doivent, & elle est
» adorée de ses peuples, qui la re-
» gardent comme leur Déesse tute-
» laire, & qui ne la voyent jamais
» passer dans les rues sans la com-
» bler de bénédictions. Aussi est-ce
» une femme d'une prudence con-
» sommée & d'une rare vertu. Tous
» les différends qui s'élevent entre
» ses sujets, elle les termine par sa
» sagesse. Si vous pouvez attirer sa
» bienveillance & gagner son esti-
» me, comptez que bien-tôt vous
» aurez tous les secours nécessaires

pour vous en retourner dans vo- «
tre patrie, & revoir vos amis & «
votre Palais. «

Après avoir ainsi parlé, la Déesse disparut, quitta l'aimable Scherie, & prenant son vol vers les plaines de Marathon, elle se rendit à Athenes, & entra dans la célébre cité d'Erecthée. Dans le même tems Ulysse entre dans le Palais d'Alcinoüs. En entrant il s'arrête, l'esprit agité de différentes pensées; car tout le Palais brilloit d'une lumiere aussi éclatante que celle de la lune, ou même que celle du soleil. Toutes les murailles étoient d'airain massif. Une corniche d'un bleu céleste regnoit tout autour. Les portes étoient d'or, les chambranles d'argent sur un parquet d'airain, le dessus des portes de même, & les anneaux d'or. Aux deux côtés des portes on voyoit des chiens d'une grandeur ex-

traordinaire, les uns d'or, les autres d'argent ; Vulcain les avoit faits par les ſecrets merveilleux de ſon art, afin qu'ils gardaſſent l'entrée du Palais d'Alcinoüs. Ils étoient immortels & toujours jeunes, la vieilleſſe n'ayant point de pouvoir ſur eux. Des deux côtés de la ſale les murs étoient bordés de beaux ſiéges tout d'une ſeule piéce, & couverts de beaux tapis d'une fineſſe merveilleuſe, ouvrage des femmes du pays. Les principaux des Pheaciens aſſis ſur ces ſiéges célébroient un grand feſtin; car ce n'étoit tous les jours que nouvelles fêtes. Sur des piédeſtaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or, tenant des torches allumées pour éclairer la ſale du feſtin. Il y avoit dans ce Palais cinquante belles eſclaves, dont les unes ſervoient à moudre les dons de la blonde

Cerès, les autres filoient ou travailloient ſur le métier, & faiſoient des étoffes précieuſes. Elles étoient toutes aſſiſes de ſuite, & on voyoit en même-tems remuer toutes leurs mains comme les branches des plus hauts peupliers quand elles ſont agitées par les vents. Les étoffes qu'elles travailloient étoient d'une fineſſe & d'un éclat qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer; l'huile même auroit coulé deſſus ſans y laiſſer de tache. Car autant que les Pheaciens ſont au-deſſus des autres hommes pour gouverner les vaiſſeaux au milieu de la vaſte mer, autant leurs femmes ſurpaſſent toutes les autres en adreſſe pour faire les plus beaux ouvrages, la Déeſſe Minerve leur ayant donné le bon eſprit pour imaginer les plus beaux deſſeins, & toute l'habileté néceſſaire pour les bien exécuter,

De la cour on entre dans un grand jardin de quatre arpens, enfermé d'une haie vive. Dans ce jardin il y a un verger planté d'arbres fruitiers en plein vent, toujours chargés de fruits ; on y voit des poiriers, des grenadiers, des orangers, dont le fruit est le charme des yeux, des figuiers d'une rare espéce, & des oliviers toujours verds. Jamais ces arbres ne sont sans fruit ni l'hyver ni l'été. Un doux zephyre entretient toujours leur vigueur & leur séve ; & pendant que les premiers fruits mûrissent, il en produit toujours de nouveaux. La poire prête à cueillir en fait voir une qui nait ; la grenade & l'orange déja mûres, en montrent de nouvelles qui vont mûrir ; l'olive est poussée par une autre olive, & la figue ridée fait place à une autre qui la suit.

D'un autre côté il y a une vigne

qui porte des raiſins en toute ſai-
ſon. Pendant que les uns ſéchent
au ſoleil dans un lieu découvert,
on coupe les autres, & on foule
dans le preſſoir ceux que le ſoleil
a déja préparés ; car les ſeps char-
gés de grappes toutes noires qui
ſont prêtes à couper, en laiſſent
voir d'autres toutes vertes, qui
ſont prêtes à tourner & à mûrir.
Au bas du jardin il y a un potager
très-bien tenu, qui fournit toutes
ſortes d'herbages, & qui par ſes
différens carrés, toujours verds
& toujours fertiles, réjouit toute
l'année celui qui l'entretient. Il y
a deux fontaines, dont l'une ſe
partageant en différens canaux,
arroſe tout le jardin ; & l'autre
coulant le long des murs de la
cour, va former devant le Palais
un grand baſſin qui ſert à la com-
modité des citoyens. Tels ſont
les magnifiques préſens dont les

Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs. Ulysse s'arrête pour les considérer, & ne peut se lasser de les admirer.

Après les avoir admirés il entre dans la sale, où il trouve les Princes & les Chefs des Pheaciens, qui après le repas faisoient des libations à Mercure ; ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils versoient le vin de leurs coupes quand ils étoient sur le point de s'aller coucher. Ulysse s'avance couvert du nuage dont la Déesse l'avoit environné pour l'empêcher d'être vû ; il s'approche d'Areté & d'Alcinoüs, & embrasse les genoux de la Reine. Le nuage se dissipe dans ce moment, & les Pheaciens appercevant tout d'un coup cet étranger, demeurent dans le silence, remplis d'étonnement & d'admiration. Ulysse tenant toujours les genoux de la

Reine, dit: Areté, fille de Rhe- «
xenor, qui étoit égal aux Dieux, «
après avoir souffert des maux in- «
finis, je viens me jetter à vos «
pieds & embrasser vos genoux, «
ceux du Roi & ceux de tous ces «
Princes qui sont assis à votre table; «
veuillent les Dieux faire couler «
leurs jours dans une longue prof- «
périté, & leur faire la grace de «
laisser à leurs enfans, après eux, «
toutes leurs richesses & les hon- «
neurs dont le peuple les a revêtus. «
Mais donnez-moi les secours «
nécessaires pour m'en retourner «
promptement dans ma patrie; car «
il y a long-tems qu'éloigné de ma «
famille & de mes amis, je suis «
en butte à tous les traits de la for- «
tune. «

En finissant ces mots il s'assied sur la cendre du foyer. Le Roi & les Princes demeurent encore plus interdits. Enfin, le héros

Echeneus, qui étoit le plus âgé des Pheaciens, qui favoit le mieux parler, & de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit instruit, rompit le premier le silence, & dit: Alcinoüs, il n'est
» ni féant ni honnête que vous laissiez cet étranger assis à terre sur
» la cendre de votre foyer. Tous
» ces Princes & Chefs des Pheaciens n'attendent que vos ordres;
» relevez-le donc, & faites-le asseoir
» sur un de ces siéges: ordonnez
» en même-tems aux hérauts de verser de nouveau du vin dans les
» urnes, afin que nous fassions nos
» libations au Dieu qui lance la foudre; car c'est lui qui tient sous sa
» protection les supplians, & qui
» les rend respectables à tous les
» hommes. Et que la maîtresse de
» l'office lui serve une table de ce
» qu'elle a de plus exquis.

Alcinoüs n'eut pas plutôt entendu ces paroles, que prenant Ulysse par la main, il le releve & le fait asseoir sur un siége magnifique, qu'il lui fait ceder par son fils Laodamas qui étoit assis près de lui, & qu'il aimoit plus que tous ses autres enfans. Une esclave bien faite apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent, & donne à laver à Ulysse. Elle dresse ensuite une table, & la maîtresse de l'office la couvre de tout ce qu'elle a de meilleur.

Ulysse mange & boit. Et le Roi adressant la parole à un de ses hérauts, Pontonoüs, lui dit-il, « mêlez du vin dans une urne, & « servez-en à tous les convives, afin « que nous fassions nos libations au « Dieu qui lance le tonnerre, & qui « accompagne de sa protection les « supplians. «

Il dit: Pontonoüs mêle du vin

dans une urne, & en présente à tous les conviés. Après qu'on eut bû & que les libations furent faites, Alcinoüs élevant sa voix, dit: » Princes & chefs des Pheaciens, » puisque le repas est fini, vous pou- » vez vous retirer dans vos mai- » sons; il est tems d'aller goûter le » repos du doux sommeil; demain » nous assemblerons nos vieillards » en plus grand nombre; nous ré- » galerons notre hôte; nous ferons » des sacrifices à Jupiter, & nous » penserons aux moyens de le ren- » voyer, afin que sans peine & » sans inquiétude, par notre secours, » il retourne promptement dans sa » patrie, quelqu'éloignée qu'elle » soit, & qu'il ne lui arrive rien de » fâcheux dans son voyage. Quand » il sera chez lui, & dans la suite » des tems, il souffrira tout ce que » la Destinée & les Parques inexo- » rables lui ont préparé par leurs

fuseaux, dès le moment de sa naissance. Que si c'est quelqu'un des Immortels qui soit descendu de l'Olympe pour nous visiter, c'est donc pour quelque chose d'extraordinaire ; car jusqu'ici les Dieux ne se sont montrés à nous que lorsque nous leur avons immolé des hecatombes. Alors ils nous ont fait l'honneur d'assister à nos sacrifices, & de se mettre à table avec nous. Et quand quelqu'un de nous est parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de se rendre visibles, & de nous accompagner. Car je puis dire que nous leur ressemblons autant par notre piété & par notre justice, que les Cyclopes & les Geans se ressemblent par leur injustice & par leur impiété. «

Ulysse entendant le Roi parler de la sorte, lui répondit : Alcinoüs, changez de sentiment, je «

» vous prie ; je ne ressemble en rien
» aux Immortels qui habitent le bril-
» lant Olympe : je n'ai ni leur corps
» ni aucune de leurs propriétés :
» mais je ressemble aux mortels,
» & à un des plus misérables mor-
» tels que vous puissiez connoitre ;
» car je le dispute aux plus infortu-
» nés. Si je vous racontois tous les
» maux que j'ai eu à souffrir par la
» volonté des Dieux, vous verriez
» que j'ai plus souffert que tous les
» malheureux ensemble. Mais per-
» mettez que j'acheve mon repas,
» malgré l'affliction qui me consu-
» me ; il n'y a point de nécessité
» plus impérieuse que la faim ; elle
» force le plus affligé à la satisfaire ;
» elle me fait oublier tous mes
» malheurs & toutes mes pertes,
» pour lui obéir. Demain dès la
» pointe du jour ayez la bonté de
» me fournir les moyens de retour-
» ner dans ma chere patrie, tout

malheureux que je ſuis. Après tout «
ce que j'ai ſouffert, je conſens de «
tout mon cœur à mourir, pour- «
vû que j'aye le plaiſir de revoir «
mon Palais & ma famille. «

Il dit : & tous les Princes loue-
rent ſon diſcours, & ſe préparerent
à lui fournir tout ce dont il auroit
beſoin ; car ſa demande leur parut
juſte. Les libations étant donc fai-
tes, ils ſe retirerent tous dans
leur maiſon pour ſe coucher. Ulyſ-
ſe demeura dans la ſale, Areté &
Alcinoüs demeurerent près de
lui, & pendant qu'on déſervoit
& qu'on ôtoit les tables, la Rei-
ne reconnoiſſant le manteau &
les habits dont il étoit couvert,
& qu'elle avoit faits elle-même
avec ſes femmes, prit la parole,
& dit : Etranger, permettez-moi «
de vous demander premierement «
qui vous êtes, d'où vous êtes, «
& qui vous a donné ces habits ? «

» Ne nous avez-vous pas dit qu'er-
» rant ſur la vaſte mer, vous avez
» été jetté ſur nos côtes par la tem-
» pête?
» Grande Reine, répond le pru-
» dent Ulyſſe, il me ſeroit difficile
» de vous raconter en détail tous les
» malheurs dont les Dieux m'ont
» accablé, ils ſont en trop grand
» nombre; je ſatisferai ſeulement à
» ce que vous me faites l'honneur
» de me demander. Fort loin d'ici
» au milieu de la mer eſt une iſle ap-
» pellée Ogygie, où habite la fille
» d'Atlas, la belle Calypſo, Déeſſe
» très-dangereuſe par ſes attraits &
» par ſes careſſes, qui ſont autant
» de piéges dont il eſt difficile de ſe
» garantir. Aucun ni des Dieux ni
» des hommes ne fréquente dans
» cette iſle; un Dieu ennemi m'y
» fit aborder moi ſeul, après que
» Jupiter lançant ſa foudre eut briſé
» mon vaiſſeau, & fait périr mes

Compagnons. Dans ce péril j'em- «
braſſai une planche du débris de «
mon naufrage, & je fus neuf jours «
le jouet des flots. Enfin la dixié- «
me nuit les Dieux me pouſſerent «
ſur la côte d'Ogygie, où Calypſo «
me reçut avec toutes les marques «
d'affection & d'eſtime, & me fit «
tous les meilleurs traitemens «
qu'on peut déſirer. Elle m'offroit «
même de me rendre immortel, & «
de m'exempter pour toujours de «
la vieilleſſe; mais elle n'eut pas la «
force de me perſuader. Je demeu- «
rai avec elle ſept années entieres, «
baignant tous les jours de mes lar- «
mes les habits immortels qu'elle «
me donnoit. Enfin la huitiéme an- «
née étant venue, elle me preſſa «
elle-même de partir; car elle avoit «
reçu par le meſſager des Dieux un «
ordre exprès de Jupiter, qui avoit «
entierement changé ſon eſprit. El- «
le me renvoya donc ſur une eſpéce «

» de radeau; elle me fournit de tout
» ce qui m'étoit néceſſaire, de pain,
» de vin, d'habits, & m'envoya
» un vent très-favorable. Je voguai
» heureuſement dix-ſept jours. Le
» dix-huitiéme je découvris les
» noirs ſommets des montagnes de
» votre iſle, & je ſentis une très-
» grande joie. Malheureux! toute
» ma mauvaiſe fortune n'étoit pas
» encore épuiſée; Neptune me pré-
» paroit de nouvelles perſécutions.
» Pour me fermer les chemins de
» ma patrie, il déchaîna contre moi
» les vents, & ſouleva la mer pen-
» dant deux jours & deux nuits. Les
» flots qui heurtoient impétueuſe-
» ment ma petite nacelle, me mon-
» troient la mort à tout moment;
» enfin la tempête devint ſi furieuſe
» qu'elle briſa & diſſipa ce frêle vaiſ-
» ſeau. Je me mis à nager; le vent
» & le flot me pouſſerent hier con-
» tre le rivage. Et comme je penſois
m'y

m'y ſauver, la violence du flot me « repouſſa contre de grands rochers « dans un lieu fort dangereux ; je « m'en éloignai en nageant encore, « & je fis tant que j'arrivai à l'em- « bouchure du fleuve. Là je dé- « couvris un endroit commode, « parce qu'il étoit à couvert des « vents, & qu'il n'y avoit aucun ro- « cher ; je le gagnai en raſſemblant « le peu qui me reſtoit de forces, « & j'y arrivai preſque ſans vie. La « nuit couvrit la terre & la mer de « ſes ombres, & moi, après avoir « un peu repris mes eſprits, je m'é- « loignai du fleuve ; je me fis un lit « de branches & je me couvris de « feuilles ; un Dieu favorable m'en- « voya un doux ſommeil qui ſuſpen- « dit toutes mes douleurs. J'ai dor- « mi tranquillement toute la nuit & « la plus grande partie du jour. Com- « me le ſoleil baiſſoit, je me ſuis « éveillé, & j'ai vû les femmes de «

» la Princesse votre fille qui jouoient
» ensemble. Elle paroissoit au mi-
» lieu d'elles comme une Déesse.
» J'ai imploré son secours ; elle n'a
» pas manqué de donner en cette
» occasion des marques de son bon
» esprit & de ses inclinations nobles
» & généreuses ; vous n'oseriez at-
» tendre de si beaux sentimens de
» toute autre personne de son âge,
» soit homme, soit femme ; car la
» prudence & la sagesse ne sont pas
» le partage des jeunes gens. Elle
» m'a fait donner à manger ; elle a
» ordonné qu'on me baignât dans
» le fleuve, & elle m'a donné ces
» habits. Voilà la pure vérité & tout
» ce que mon affliction me permet
» de vous apprendre.

Le Roi prenant la parole, dit
» à Ulysse : Etranger, il y a une
» seule chose où ma fille a manqué ;
» c'est qu'étant la premiere à qui
» vous vous êtes adressé, elle ne

vous a pas conduit elle-même «
dans mon Palais avec ses femmes. «

Grand Prince, repartit Ulysse, «
ne blâmez point la Princesse vo- «
tre fille, elle n'a aucun tort; elle «
m'a ordonné de la suivre avec ses «
femmes: c'est moi qui n'ai pas «
voulu, de peur qu'en me voyant «
avec elle, votre esprit ne fût obs- «
curci par quelque soupçon com- «
me par un nuage; car nous au- «
tres mortels nous sommes fort ja- «
loux & fort soupçonneux. «

Etranger, répond Alcinoüs, je «
ne suis point sujet à cette passion, «
& je ne me mets pas légerement «
en colere. J'approuve toujours «
tout ce qui est honnête & juste. «
Plût à Jupiter, à Minerve & à «
Apollon, que tel que vous êtes & «
ayant les mêmes pensées que moi, «
vous pussiez épouser ma fille & «
devenir mon gendre! je vous «
donnerois un beau Palais & de «

» grandes richesses, si vous preniez
» le parti de demeurer avec nous.
» Il n'y a personne ici qui veuille
» vous retenir par force, à Dieu ne
» plaise. Je vous promets que de-
» main tout sera prêt pour votre
» voyage, dormez seulement en
» toute sûreté. Les gens que je vous
» donnerai observeront le moment
» que la mer sera bonne, afin que
» vous puissiez arriver heureuse-
» ment dans votre patrie, & par-
» tout où vous voudrez aller ; duss-
» siez-vous aller au-delà de l'Eubée,
» qui est fort loin d'ici, comme nous
» le savons par le rapport de nos Pi-
» lotes, qui y menerent autrefois
» le beau Rhadamanthe lorsqu'il al-
» la voir Tityus, le fils de la terre.
» Quelqu'éloignée qu'elle soit, ils
» le menerent & le ramenerent dans
» le même jour sans beaucoup de
» peine. Et vous-même vous con-
» noitrez par expérience la bonté &

la légereté de mes vaiſſeaux, & « l'adreſſe & la force de mes ra- « meurs. «

Il dit; & Ulyſſe pénétré d'une joie qu'il n'avoit pas encore ſentie, leva les yeux au ciel, & fit cette priere. Grand Jupiter, faites « qu'Alcinoüs accompliſſe ce qu'il « me promet; que la gloire de ce « Prince, ſans jamais s'affoiblir, « rempliſſe la terre entiere, & que « je retourne heureuſement dans « mes Etats! «

Comme cette converſation alloit finir, Areté commanda à ſes femmes de dreſſer un lit à Ulyſſe ſous le portique, de le garnir de belles étoffes de pourpre, d'étendre ſur ces étoffes de beaux tapis, & de mettre par-deſſus des couvertures très-fines. Ces femmes traverſent auſſi-tôt les appartemens, tenant dans leurs mains des flambeaux allumés. Quand el-

les eurent préparé le lit, elles revinrent avertir Ulysse que tout étoit prêt. Aussi-tôt il prend congé du Roi & de la Reine, & il est conduit par ces femmes dans le superbe portique qui lui étoit destiné. Alcinoüs alla aussi se coucher dans l'appartement le plus reculé de son Palais, & la Reine se coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi.



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

Livre VII.

Page 123. *Eurymeduse qui l'avoit élevée, & qui avoit alors soin de sa chambre*] Le mot θαλαμηπόλος signifie une personne qui a soin de la chambre, à qui on a commis la garde de la chambre. Cette Eurymeduse, qui avoit élevé la Princesse, étoit parvenue à cet emploi, & c'étoit la fortune ordinaire dans les maisons des Princes; ils récompensoient de cette charge ceux qui les avoient élevés.

Page 124. *C'étoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire*] Comme ces peuples-là faisoient un grand commerce, ils achetoient des esclaves qu'ils revendoient. Ils avoient fait présent au Roi de celle-ci, & Homere fait entendre par-là que c'étoit une personne considérable.

Et qu'ils l'écoutoient comme un Dieu] Et c'est comme les bons Rois doivent être écoutés; leurs paroles sont respectables comme des oracles.

Page 125. *Car il est près de celui de mon pere*] Voici une fille qui va chercher de l'eau avec une cruche, & dont le pere a un Palais. J'ai fait voir ailleurs que les Princesses alloient elles-mêmes à la fontaine. Cette jeune fille répond donc comme une fille de qualité ; mais cette réponse lui convient encore entant qu'elle est la Déesse Minerve. Car les Palais des bons Princes sont toujours près du Palais de Jupiter ; c'est-à-dire, que Jupiter habite près d'eux.

Ces habitans ne reçoivent pas volontiers chez eux les etrangers, & ils ne les voyent pas de bon œil] Cependant nous verrons qu'Ulysse sera fort bien reçu dans la Cour d'Alcinoüs. Comment accorder donc avec cette bonne reception ce que cette fille dit ici ? Parleroit-elle ainsi pour rendre Ulysse plus précautionné ? Je suis persuadée qu'elle dit la vérité. Ce qu'elle dit ici des Pheaciens est vrai de presque tous les insulaires ; il n'y a que les honnêtes gens & les gens de condition qui traitent bien les étrangers, le peuple ne leur est point du tout favorable ; nous en avons des exemples bien voisins. Les Pheaciens jouissoient d'un si grand bonheur, qu'ils pouvoient craindre que cela ne donnât envie aux étrangers de venir s'établir dans leur isle, ou même de les en chasser.

Ce sont des hommes nés pour la marine] Et par conséquent plus grossiers & plus intraitables que les peuples qui cultivent les autres arts.

Car Neptune les a fait comme maîtres de la mer] Voilà pourquoi, comme je l'ai déja dit, cette isle avoit été anciennement appellée *Scherie*, c'est-à-dire, l'*isle du commerce.* Mais si cette isle étoit si puissante, si son commerce étoit si étendu, d'où vient qu'Ulysse n'en connoît pas même le nom? Est-il possible qu'avant la guerre de Troye cette isle n'eût pas souvent envoyé des vaisseaux à Ithaque, qui n'en étoit qu'à une journée? C'est à mon avis une des raisons qui ont obligé Homere à faire de cette isle une isle fort éloignée, afin de donner plus de vraisemblance à son récit. Cela aura pû aussi obliger Homere à grossir l'aversion que ces peuples avoient pour les étrangers.

Page 126. *Leurs vaisseaux volent plus vîte qu'un oiseau, ou que la pensée même*] Cette isle n'est véritablement qu'à une journée d'Ithaque; aussi verra-t-on qu'Ulysse y arrivera en une nuit. Mais comme le Poëte la fait très-éloignée, il a recours ici à cette hyperbole pour sauver cette prompte arrivée, qui ne devient vraisemblable que par l'extrême légereté de ces vaisseaux, ils *volent plus vîte qu'un oiseau, ou que la pensée même.* Cette hyperbole, dont se sert ici cette jeune fille, fait connoître à Ulysse que ces peuples sont forts sur la figure; c'est pourquoi il les payera bien-tôt de la même monnoie, & ne gardera pas beaucoup de mesure dans les contes qu'il leur fera.

Ulysse en marchant ne pouvoit se lasser

d'admirer les ports] Homere parle de ce que vit Ulysse avant que d'entrer dans la ville.

La hauteur des murailles & les remparts palissadés] Le Grec dit, *les murailles hautes & fortifiées de palissades.* Il me paroit ridicule de placer ces palissades sur les murailles; leur hauteur suffisoit. Homere veut dire, à mon avis, que devant ces murailles il y avoit des fossés ou des remparts qui étoient palissadés. Sur cette sorte de fortification on peut voir ce que j'ai remarqué dans l'Iliade.

Entrez hardiment & ne témoignez aucune crainte] Minerve se déclare ici pour ce qu'elle est; une jeune fille ne pouvoit pas donner ces sages conseils à Ulysse. Aussi cet episode de Minerve auroit été chétif, si elle n'étoit venue que pour lui enseigner le chemin; au lieu qu'il est grand & noble quand c'est pour lui donner des avis qui lui sont necessaires. Et c'est ce qu'Eustathe a fort bien senti.

Page 127. *Car un homme hardi, quoiqu'étranger, réussit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend*] Il est certain que la timidité a gâté beaucoup de grandes affaires. Il faut de la hardiesse; mais il faut que cette hardiesse soit conduite par la prudence.

Cet Eurymedon fit périr tous ses sujets dans les guerres injustes qu'il entreprit] Ce passage est considérable, en ce qu'il nous fait entendre le tems où le reste des anciens

Geans avoit péri. Eurymedon leur Roi étoit grand-pere de Nausithoüs, pere d'Alcinoüs. Ainsi les Geants furent exterminés quarante ou cinquante ans avant la guerre de Troye; ce qui s'accorde avec l'ancienne Tradition, qui nous apprend qu'Hercule & Thesée acheverent d'en purger la terre. On peut voir ce que Plutarque a dit dans la vie de Thesée, & le beau portrait qu'il fait de ces Geans.

Page 128. *Fut tué par les fleches d'Apollon*] C'est-a-dire, qu'il mourut de mort subite.

Et jamais femme] Le Grec dit, *& de toutes les femmes qui gouvernent leur maison sous les ordres de leurs maris.* Homere enseigne par-là que le mari est le maitre de la maison. L'éloge qu'il fait ici de cette Reine est d'une grande beauté.

Page 129. *Car tout le Palais brilloit d'une lumiere aussi éclatante que celle de la lune, ou même que celle du soleil*] Homere ne fait cette description si pompeuse du Palais d'Alcinoüs, que pour vanter les avantages du commerce, qui est la source inépuisable des richesses d'un Etat. Dans les lieux où le commerce fleurit, tout devient or ou métal précieux. L'Auteur du Parallele a si peu senti la beauté de cette Poësie, qu'il la deshonore à son ordinaire, & par la maniere dont il la rend, & par les réflexions dont il l'accompagne. *La Princesse Nausicaa*, dit-il, *étant arrivée chez le Roi son pere, ses freres, semblables à des Dieux, dételerent les mules*

& porterent les robes dans le Palais, dont les murs étoient d'airain, la porte d'or, ayant à ses côtés des chiens d'argent, immortels & non sujets à vieillir, que le sage Vulcain avoit faits pour garder la maison du magnanime Alcinoüs. Où est la Poësie qui se soutiendroit dans un stile si malheureux? Après le texte si indignement rendu, viennent les réflexions du Chevalier & de l'Abbé, deux assez fades personnages. *Vous vous mocquez, Monsieur*, dit le premier, *voilà une chose bien remarquable, que des chiens d'argent soient immortels & ne vieillissent point. Aimez-vous bien que ces chiens d'argent soient mis là pour garder le Palais d'Alcinoüs? Mais comment peut-on concevoir qu'un Roi, dont le Palais est d'airain, qui a des portes d'or & d'argent, n'ait pas des palefreniers pour dételer les mules de son chariot, & qu'il faille que ses enfans les détellent eux-mêmes? Cela est étonnant*, répond l'Abbé; *mais ne faut-il pas qu'il y ait du merveilleux dans un Poëme!* Voilà comme ce grand Critique se mocque toujours de la raison & de la plus belle Poësie, évitant sur-tout avec grand soin de dire quelque chose de sensé.

Et les anneaux d'or] Les anneaux que l'on mettoit au milieu des portes pour les tirer ou les pousser, ou même pour frapper. C'étoit comme les marteaux.

Page 130. *Vulcain les avoit faits par les secrets merveilleux de son art, afin qu'ils gardassent l'entrée du Palais*] Nous ne ferons

pas étonnés de voir des chiens d'or & d'argent garder le Palais comme s'ils étoient vivans, après les merveilles que nous avons vû exécuter à Vulcain dans l'Iliade, ces trepieds qui alloient aux assemblées & qui en revenoient, ces femmes d'or qui aidoient ce divin forgeron à son travail, &c. C'est ainsi que la Poësie d'Homere anime toutes choses.

De beaux siéges tout d'une seule piéce] Homere ne dit point de quelle matiere étoient ces siéges, il y a de l'apparence qu'il a voulu faire entendre qu'ils étoient aussi de métal, puisqu'il se sert de la même expression, ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ, pour dire qu'ils étoient massifs, & qu'ils n'étoient point en dedans d'une vile matiere couverte de feuilles de métal.

Sur des piédestaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or] On a fort bien remarqué avant moi que c'est ce passage d'Homere que Lucrece a imité dans son second livre :

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
Nec domus argento fulget auroque renidet.

Tenant des torches allumées] Car alors on ne brûloit au lieu de flambeaux que des

torches, c'eſt-à-dire, des branches de bois qui bruloient par le bout, comme dit Virgile,

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.

On n'avoit encore inventé ni les flambeaux, ni les lampes, ni les chandeles. A propos de chandeles, je vois dans Euſtathe que ce mot eſt purement Grec; car il cite un ancien Auteur qui a dit, *ἀσσαρίʼ κανδήλας πρίω.* *Achete des chandeles pour une petite piece d'argent.*

Page 131. *Et on voyoit toutes leurs mains ſe remuer en méme-tems comme les branches des plus hauts peupliers*] Homere eſt un grand peintre, & il peint toujours; ainſi, pour bien entrer dans ſa penſée, le véritable ſecret eſt de ſe remettre devant les yeux les ſujets dont il parle, & avec le ſecours de ſes expreſſions on s'en forme la méme image qu'il s'eſt formée. Par exemple dans ce paſſage, ſi l'on ne ſuivoit cette maxime, on ſeroit embarraſſé à exprimer la penſée du Poëte; mais ſi l'on ſe repréſente toutes ces femmes qui travaillent en méme-tems, & dont les mains ſe remuent tout à la fois, les unes deça, les autres de-là, on conçoit une image de branches de peupliers agitées par les vents, & l'on connoit par-là que c'eſt ce qu'Homere a voulu dire par ces ſeuls mots, *οἷά τε φύλλα μακεδνῆς αἰγείροιο.*

L'huile méme auroit coulé deſſus ſans y laiſſer de tache] C'eſt à mon avis le ſeul véri-

table sens du vers Grec. Homere pour louer la manufacture de ces étoffes, dit qu'elles étoient si fines & si serrées, que l'huile même auroit coulé dessus sans pouvoir s'y attacher, & sans y laisser par conséquent la moindre tache; car les taches ne viennent que de l'impression que fait l'huile en s'insinuant.

Autant leurs femmes surpassent toutes les autres en adresse] Par ce qu'Homere dit ici, car c'est lui qui parle, on ne peut pas douter que les femmes de Corcyre n'eussent de son tems cette réputation d'habileté. Apparemment leurs maris par leur commerce leur avoient amené des esclaves Sidoniennes qui les avoient instruites.

Page 132. *La poire prête à cueillir en fait voir une qui naît*] La plus grande idée que Dieu lui-même donne de la plus heureuse terre du monde, d'une terre découlante de lait & de miel, c'est que *les arbres y seront chargés de fruit, que les vendanges attraperont la moisson, & que la moisson suivra immédiatement les vendanges. Pomis arbores replebuntur; apprehendet messium tritura vindemiam, & vindemia occupabit sementem.* La Poësie enchérit sur cette heureuse fécondité, en disant que les arbres portent des fruits sans discontinuation; que pendant qu'il y en a de mûrs, on en découvre de verts qui vont mûrir, & d'autres qui poussent. Ainsi c'est une récolte, une cueillete continuelle & égale dans toutes les sai-

sons. On prétend que cela est fondé sur une vérité naturelle ; car il y a véritablement, dit-on, des arbres qui ont toujours fruit & fleurs, comme le citronnier, dont Pline dit après Theophraste, *Arbos ipsa omnibus horis pomifera, aliis cadentibus, aliis maturescentibus, aliis verò subnascentibus.* Le même Pline étend cela à d'autres arbres, *Novusque fructus in his cum annotino pendet :* Et il assure que le pin *habet fructum maturescentem, habet proximo anno ad maturitatem venturum, ac deinde tertio, &c.* Homere grossit bien le miracle, en l'étendant à tous les arbres de cet heureux terroir. Mais on sait ce qu'il faut rabattre des hyperboles poëtiques.

Page 133. *Pendant que les uns séchent au soleil dans un lieu découvert*] Pour bien entendre cet endroit, il faut savoir la maniere dont les Grecs faisoient leurs vendanges ; car ils ne les faisoient pas comme nous. J'en ai fait autrefois une Remarque sur la cinquantiéme Ode d'Anacreon. On portoit à la maison tous les raisins que l'on avoit coupés ; on les exposoit au soleil dix jours ; on les laissoit aussi pendant ce tems-là exposés à la fraîcheur de la nuit. Après cela on les laissoit à l'ombre cinq jours, & au sixiéme on les fouloit & on mettoit le vin dans les vaisseaux. Voici le précepte qu'en donne Hesiode lui-même dans son Traité des œuvres & des jours, vers 607. *Lorsque l'Orion & la Canicule seront au milieu du ciel, & que l'aurore regardera l'Arcture, alors, mon cher*

Persa, porte tous tes raisins à la maison, expose-les dix jours au soleil & autant de nuits à l'air; tiens-les à l'ombre cinq jours, & au sixiéme fais couler dans les vaisseaux les présens de l'enjoué Bacchus. Homere marque ces trois états différens; le premier, des raisins qui ont déja été au soleil & qu'on foule; le second, de ceux qu'on expose au soleil pendant qu'on foule ceux-là; & le troisiéme, de ceux qui, pendant que les seconds sont au soleil, sont prêts à couper pour être mis à leur place. Et il en donne la raison dans la suite; c'est que pendant que les ceps sont chargés de grappes noires & mûres, il y en a de vertes qui sont prêtes à tourner. Voilà, si je ne me trompe, la véritable explication de ce passage d'Homere, qui sans doute a fondé ce miracle poëtique sur ce qu'il y avoit des vignes qui portoient des raisins trois fois l'année, comme Pline l'a remarqué: *Vites quidem & trifera sunt, quas ob id* insanas *vocant, quoniam in iis aliæ maturescunt, aliæ turgescunt, aliæ florent.* Lib. 16. cap. 27. *Il y a des vignes qui portent trois fois, & qu'on appelle* folles *par cette raison: parce que pendant qu'il y a des grappes qui mûrissent, il y en a d'autres qui commencent à grossir, & d'autres qui sont en fleur.*

Tels sont les magnifiques présens dont les Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs] Il n'y a rien en effet de plus admirable que ces jardins d'Alcinoüs tels qu'Homere les décrit, & j'ai toujours admiré le mauvais sens d'un

Ecrivain moderne, qui pour mettre notre siecle au-dessus du siecle d'Homere, a osé préférer nos magnifiques, mais stériles jardins, a ces jardins où la Nature toujours féconde prodiguoit en toute saison toutes ses richesses. Et voici comme il s'explique :

Le jardin de ce Roi, si l'on en croit Homere,
Qui se plût à former une belle chimere,
Utilement rempli de bons arbres fruitiers,
Renfermoit dans ses murs quatre arpens tous entiers,
Là je cueilloit la poire, & la figue & l'orange;
Ici dans un recoin se fouloit la vendange.

Mais outre que dans cette misérable Poësie le Poëte ruine & détruit tous les miracles de la Poësie d'Homere & ceux de la Nature; car il n'y a rien de bien extraordinaire qu'on cueille dans un jardin des poires, des figues, des raisins, des oranges, & il n'y a point là de *belle chimere*, puisqu'on le voit très-souvent dans des jardins fort communs; où est le bon sens de préférer ces jardins stériles que le luxe a imaginés & où la Nature gémit de se voir captive, de les préférer, dis-je, à un jardin où la Nature renouvelle toujours ses dons? C'est là le langage d'un homme qui a cru & enseigné que le luxe étoit un des beaux présens que Dieu ait faits aux hommes. Ce n'étoit pas là le sentiment des sages païens; & pour ne pas sortir de notre sujet, voyons ce qu'Horace dit des vas-

ces & somptueux jardins des Romains :

..... Platanusque cælebs *Od. 15. lib. 2.*
Evincet ulmos. Tum violaria &
Myrtus & omnis copia narium,
Spargent olivetis odorem
Fertilibus domino priori.

Le stérile plane va faire négliger l'ormeau. Les violiers, les myrtes & toutes sortes de fleurs parfumeront bientôt les lieux que l'on avoit auparavant plantés d'oliviers, & qui étoient d'un si grand revenu pour leurs premiers maîtres. Et il ajoûte, *Bientôt on verra les lauriers, qui par l'épaisseur de leur ombre défendront des rayons du soleil, quoique cela soit expressément défendu par les ordonnances de Romulus, par les loix du sévére Caton, & par toutes les regles des premiers Legislateurs.* Mais sans regarder ni à l'utile ni au moral, qui est-ce qui ne préférera pas à toutes les plus grandes merveilles de l'art les merveilles de la Nature ? D'ailleurs la Poësie qu'Homere étale dans cette description est si charmante, que je ne puis assez m'étonner qu'un homme qui se piquoit d'être Poëte n'en ait pas été touché.

Page 134. *Ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils versoient le vin de leurs coupes*] Mercure étoit le dernier à qui on faisoit des libations quand on étoit sur le point de s'aller coucher ; car il présidoit au sommeil,

Dat somnos adimitque. *Horace.*

Page 135. *Et les honneurs dont le peuple les a revêtus*] Il paroit par ce passage que le gouvernement des Corcyriens étoit, comme les gouvernemens de ces tems-là, un composé de Royauté & de Democratie, puisque nous voyons que le peuple donnoit les dignités. On peut voir une Remarque sur un passage du Livre suivant.

En finissant ces mots il s'assied sur la cendre du foyer] Le foyer etoit un lieu sacré à cause de Vesta. Et c'étoit la maniere de supplier la plus touchante & la plus sûre. Themistocle l'imita long-tems aprés, lorsqu'il se réfugia chez Admete, Roi des Molosses : *Il s'assit*, dit Plutarque, *au milieu de son foyer entre ses Dieux domestiques.* Que peut-on répondre à l'Auteur du Parallele, qui pour rendre ridicule cet endroit, qu'il n'a point entendu, nous le présente ainsi : *Ulysse étant parvenu dans la chambre de la Reine, alla s'asseoir à terre parmi la poussiere auprés du feu.* Voilà un Critique bien instruit de l'Antiquité.

Page 136. *Et de qui la prudence étoit augmentee par les exemples des anciens tems dont il etoit instruit*] Le Grec dit : *Et qui savoit les choses anciennes & plusieurs autres.* Il n'y a rien de plus capable d'instruire les hommes que l'Histoire ; c'est pourtant une connoissance assez négligée. L'Auteur du Livre de la Sagesse en connoissoit bien le prix ; car en parlant du sage, il dit comme Homere, *Scit præterita & de futuris æstimat.* Sap. 8. 8.

Voilà le portrait qu'Homere fait d'Echenée.

Et qui accompagne de sa protection les supplians] Homere enseigne par-tout que Dieu protége les pauvres & les étrangers, & qu'il a une attention particuliere sur les supplians ; car les Prieres sont ses filles, comme nous l'avons vû dans l'Iliade ; aussi Dieu dit lui-même qu'il aime les étrangers & qu'il leur donne tout ce qui leur est nécessaire : *Amat peregrinum, & dat ei victum & vestitum. Et vos ergo amate peregrinos.* Deuteron. 10. 18. 19.

Page 138. *Tout ce que la Destinée & les Parques inexorables lui ont préparé par leurs fuseaux dès le premier moment de sa naissance*] Ce passage est remarquable. Homere separe la Destinée & les Parques ; c'est-à-dire, que les Parques ne font qu'exécuter les ordres de la Destinée, qui n'est autre que la Providence, & qui a réglé & détermine la fortune de tous les hommes dès le moment qu'elle leur fait voir le jour.

Page 139. *Que si c'est quelqu'un des Immortels qui soit descendu de l'Olympe*] Quand Nausicaa a comparé Ulysse à un Dieu, on auroit pû croire que c'étoit l'effet de sa passion qui l'avoit aveuglée. Mais Homere la justifie bien ici, en faisant qu'Alcinoüs soupçonne de même que c'est un des Immortels.

Car jusqu'ici les Dieux ne se sont montrés

à nous] Alcinoüs n'est point surpris que les Dieux daignent se montrer aux Pheaciens, qui sont hommes justes ; mais il est surpris que ce soit à l'heure qu'il étoit, & delà il juge que si c'est un Dieu, c'est pour quelque chose d'extraordinaire qu'il leur apparoit.

Que lorsque nous leur avons immolé des hecatombes] C'est ainsi qu'Homere recommande la piété envers les Dieux, en faisant voir qu'ils honorent de leur présence les sacrifices qu'on leur fait.

Et quand quelqu'un de nous est parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de se rendre visibles] Les hommes ont toujours besoin de la protection de Dieu ; mais cette protection leur est encore plus necessaire dans les voyages. Homere savoit que les Dieux, c'est-à-dire les Anges, se sont souvent rendu visibles pour conduire eux-mêmes des gens pieux ; c'est sur cela qu'il a imaginé ces conduites miraculeuses dont il est parlé dans l'Iliade & dans l'Odyssée. Alcinoüs releve bien ici les Pheaciens par cette distinction si marquée des Dieux en leur faveur.

Car je puis dire que nous leur ressemblons autant par notre piété & par notre justice] C'est cette piété & cette justice qui leur avoient attiré tout le bonheur dont ils jouissoient. Et c'est cela même qui leur avoit fait donner le nom de *Pheaciens* ; car selon la savante remarque de Bochart, ils furent ainsi

nommés de l'Arabe *phaik*, qui signifie, *éminent*, *sublime*, *qui est au-dessus des autres par sa dignité & par sa vertu.* Or il n'y a point d'hommes plus éminens & plus distingués que ceux qui s'élevent au-dessus des autres par leur piété, & qui ressemblent aux Dieux par leur justice. Mais il est bien difficile de conserver ces vertus dans une longue prospérité. Ces Pheaciens, qui se disent ici si pieux & si vertueux, sont plongés dans le vice, comme Homere le fera voir, en nous les représentant uniquement occupés des plaisirs de l'amour & de la bonne chere. C'est donc en vain qu'ils se donnent un éloge qui n'appartient qu'à leurs ayeux, de la vertu desquels ils avoient fort dégeneré. Après être devenus très-vicieux, ils devinrent si superbes, qu'ils s'attirerent de grandes guerres, & qu'ils périrent enfin par leur orgueil. Tout ce discours d'Alcinoüs est très-sensé. Cependant voici comme l'a traité l'Auteur du Parallele. *Le Roi pendant le souper fait un long discours à Ulysse, où je crois qu'il y a du sens, mais où je n'en vois point du tout: Ulysse prie qu'on le laisse manger parce qu'il en a besoin, & qu'il n'est pas un Dieu.* La lecture seule de cet endroit de l'original fait voir le sens de ce Critique.

Changez de sentiment] Ulysse ne peut souffrir qu'Alcinoüs le prenne pour un Dieu, & il reconnoit qu'il ne ressemble à aucun des Dieux, ni par le corps, ni par les propriétés qui élevent si fort la Divinité au-dessus de l'homme.

Page 141. *Pourvû que j'aye le plaisir de revoir mon Palais*] Il ne nomme pas sa femme, de peur de refroidir par-là le Roi, que l'esperance de faire de lui un gendre, prevenoit en sa faveur.

Page 142. *Aucun ni des Dieux ni des hommes ne frequente dans cette isle*] Homere a le secret admirable de renfermer de grandes leçons dans les narrations les plus simples. Il nous fait voir l'indigne passion dont la Déesse Calypso a été prévenue pour Ulysse, & les avances honteuses qu'elle lui a faites; objet dangereux pour les mœurs. Que fait-il donc pour prévenir le poison que cet objet présente? Il ne s'est pas contenté d'opposer la sagesse de Penelope à la folie de Calypso, & de faire sentir le grand avantage que la mortelle avoit sur la Déesse; il nous découvre ici la cause de cette folle passion, en nous disant qu'aucun des Dieux & des hommes ne fréquentoit dans cette isle. D'un côté l'éloignement des Dieux, & de l'autre la rareté des objets font qu'elle succombe à la vue du premier qui se présente. Tout objet est dangereux pour une personne qui est dans la solitude & qui n'a aucun commerce avec les Dieux, comme parle Homere.

Page 143. *Mais elle n'eut pas la force de me persuader*] Car il savoit que l'immortalité ne dépend point de ces Divinités inférieures; & il n'ignoroit pas qu'une personne qui aime promet toujours plus qu'elle ne peut & qu'elle ne veut même tenir.

Page

Page 147. *Elle ne vous a pas conduit elle-même dans mon Palais avec ses femmes*] Alcinoüs croit que sa fille a fait une faute, non-seulement contre la politesse, mais encore contre l'hospitalité, de n'avoir pas conduit elle-même cet étranger ; elle n'avoit rien à craindre puisqu'elle étoit avec ses femmes.

C'est moi qui n'ai pas voulu] Ulysse en homme fin & rusé croit que le discours d'Alcinoüs est un discours que le soupçon lui fait tenir, & que le Prince ne lui parle ainsi que pour découvrir comment tout s'est passé entre lui & la Princesse ; c'est pourquoi il déguise un peu la vérité.

Vous pussiez épouser ma fille] Alcinoüs a beau assurer Ulysse qu'il est incapable de concevoir aucun soupçon, Ulysse l'en croit fort capable ; & l'offre si prompte que lui fait le Roi, le fortifie dans cette opinion ; il est persuadé, comme l'insinue Eustathe, que ce Prince ne cherche qu'à découvrir si sa fille n'a point conçu quelque passion pour lui, & s'il n'y a pas répondu. Au reste cette proposition que lui fait Alcinoüs, à cela près qu'elle est un peu prématurée, n'a rien d'extraordinaire pour ces tems-là ; tout étoit plein d'exemples de ces sortes de mariages faits par occasion : un Roi prenoit pour gendre un étranger qui étoit arrivé chez lui, quand il connoissoit à ses manieres qu'il étoit digne de cet honneur. C'étoit ainsi que Bellerophon, Tydée, Polynice avoient été ma-

riés. On ne s'informoit pas alors si un homme étoit riche ; il suffisoit qu'il eut de la naissance & de la vertu.

Page 148. *Dussiez-vous aller au-delà de l'Eubée qui est fort loin d'ici, comme nous le savons par le rapport de nos pilotes*] L'Eubée est en effet assez éloignée de *Corcyre* ou *Corfou*, puisque pour y aller il faut passer de la mer d'Ionie dans la mer Icarienne, & doubler tout le Peloponese. Mais Alcinoüs fait cet éloignement encore beaucoup plus grand en dépaysant son isle, & en la faisant une des Isles Fortunées ; car c'est de cette idée & de cette fausse supposition qu'il tire la particularité de Rhadamanthe qu'il va raconter.

Qui y menerent autrefois le beau Rhadamanthe, lorsqu'il alla voir Tityus le fils de la Terre] Nous avons vû dans le IV. Livre que Rhadamanthe habitoit les champs Elysées en Espagne sur les bords de l'Ocean. Alcinoüs veut donc faire entendre que son isle est près de cet heureux séjour, & pour le persuader il dit que Rhadamanthe voulant aller voir le Titan Tityus fils de la Terre, se servit des vaisseaux des Pheaciens, parce qu'ils étoient plus légers que les autres. Ce voyage de Rhadamanthe est imaginé sur ce que c'étoit un Prince très-juste, & que Tityus étoit un Titan très-injuste & très-insolent ; Rhadamanthe l'alloit voir pour le ramener à la raison par ses remontrances.

Quelqu'éloignée qu'elle soit, ils le menerent

& le ramenerent dans le même jour sans beaucoup de peine] Quand Homere n'auroit pas déplacé Corcyre, & qu'il l'auroit laissée où elle est vis-à-vis du continent de l'Epire, cette hyperbole d'aller de Corcyre en Eubée & d'en revenir dans le même jour, seroit excessivement outrée ; & c'est bien pis encore en la plaçant près des Isles Fortunées dans l'Ocean. Mais rien n'est impossible à des vaisseaux qui vont aussi vîte qu'un oiseau, ou que la pensée même. Cela abrege bien le chemin & rapproche les distances les plus éloignées. Homere fait voir ici que les Pheaciens étoient si fiers de leur bonheur & de la protection des Dieux, qu'ils croyoient que rien ne leur étoit impossible. C'est sur cela que sont fondées toutes ces hyperboles si extrémes. Plus les hommes sont heureux, plus leur langage est outré, & plus ils sont portés à se forger des chimeres avantageuses.

Page 149. *Grand Jupiter, faites qu'Alcinoüs accomplisse*] Ulysse ne répond pas directement à l'obligeante proposition que le Roi lui a faite de lui donner sa fille, un refus auroit été trop dur. D'ailleurs comme il a connu ses soupçons, il répond a tout indirectement par cette priere, qui fait voir l'impatience qu'il a de retourner dans ses Etats, & la reconnoissance dont il est pénétré pour la promesse qu'il lui a faite de lui en fournir les moyens.

Page 150. *Que tout étoit prêt*] Le Grec dit, *votre lit est fait*, qui est notre façon de

parler ordinaire. La phrase Grecque est souvent la même que la Françoise.

Il est conduit par ces femmes dans le superbe portique qui lui étoit destiné] Le Grec dit, ὑπ' αἰθούσῃ ἐριδούπῳ, & cette épithete ἐριδούπῳ, qui signifie *valdè sonante*, *fort sonore*, *fort resonnante*, est très-magnifique, pour dire un portique *superbe*, *fort élevé*, & qui par conséquent rend un grand bruit ; car ces sortes de lieux retentissent à proportion de leur exhaussement. Comment donc l'Auteur du Parallele, qui se piquoit de se connoître en bâtimens & en architecture, a-t-il cherché à rendre cet endroit ridicule, en le traduisant de cette maniere : *Ensuite*, dit-il, *on le mena coucher dans une galerie fort résonnante.* Ce n'est pas l'original qui est ridicule, c'est la Traduction. Quel goût faut-il avoir pour faire d'une épithete noble, harmonieuse & pleine de sens, une chose très-absurde & très-plate ? Mais c'est là le talent de certains Critiques modernes ; ils flétrissent tout par leurs expressions, & ensuite ils accusent Homere d'un ridicule qui ne vient pas de lui. On dira de même que ce Poëte est un sot d'avoir dit que *Minerve seringua une telle pensée dans l'esprit de Nausicaa*, parce que c'est ainsi qu'a traduit l'ancien Traducteur de l'Odyssée.

Et la Reine se coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi] Nous avons vû à la fin du premier Liv. de l'Iliade, que Junon se couche près de Jupiter, & ici nous

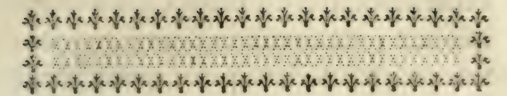
voyons que la Reine Areté se couche dans un lit dressé près du lit d'Alcinoüs. Jupiter & Junon n'ont qu'un lit, & Alcinoüs & la Reine sa femme en ont deux. Homere a peut-être voulu par-là marquer le luxe & la délicatesse de ces peuples heureux, qui vivant dans l'abondance & dans la molesse, fuyoient tout ce qui pouvoit les incommoder & les gêner.



Argument du Livre VIII.

ALcinoüs assemble le conseil des Pheaciens sur le port près des vaisseaux, pour déliberer sur la demande de l'étranger qui est arrivé chez lui. On équipe un vaisseau pour son départ, & les principaux des Pheaciens sont invités à un festin dans le Palais; ils jouent ensuite au palet avec Ulysse, & on fait venir le chantre Demodocus, qui chante les amours de Mars & de Venus, & ensuite l'histoire du cheval de bois qui fut introduit dans la ville de Troye. A ce recit, Ulysse fond en larmes; Alcinoüs, qui s'en apperçoit, lui demande le sujet de ses larmes, & le prie de lui dire qui il est, & d'où il est.





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VIII.

L'Aurore avoit à peine annoncé le jour, que le Roi Alcinoüs se leva. Ulysse ne fut pas moins diligent. Le Roi le mena au lieu où il avoit convoqué l'assemblée pour le Conseil, & c'étoit sur le port devant les vaisseaux.

A mesure que les Pheaciens arrivoient, ils se plaçoient sur des pierres polies. La Déesse Minerve, qui vouloit assurer un heureux retour à Ulysse, ayant pris la figure d'un heraut d'Alcinoüs,

étoit allée par toute la ville avant le jour, & avoit exhorté en ces termes tous les principaux des Pheaciens qu'elle avoit rencontrés : Princes & Chefs des peuples qui habitent cette isle, rendez-vous promptement au Conseil pour entendre les demandes d'un étranger, qui après avoir erré long-tems sur la vaste mer, est arrivé au Palais d'Alcinoüs, & qu'on prendroit pour un des Immortels.

Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous ces Princes. L'assemblée fut bien-tôt formée & tous les siéges remplis. On regardoit avec admiration le prudent fils de Laërte. Aussi la Déesse Minerve lui avoit inspiré une grace toute divine, elle le faisoit paroître plus grand & plus fort, afin que par cette taille avantageuse & par cet air de majesté, il attirât

l'eſtime & l'affection des Pheaciens, & qu'il ſe tirât avec avantage de tous les combats que ces Princes devoient propoſer pour éprouver ſes forces.

Lorſque tout le monde fut placé, Alcinoüs prit la parole, & dit : Princes & Chefs des Pheaciens, écoutez ce que j'ai à vous propoſer. Je ne connois point cet étranger, qui après avoir perdu ſa route ſur la mer, eſt arrivé dans mon Palais. Je ne ſai d'où il vient, ſi c'eſt des contrées du couchant ou des climats de l'aurore : mais il nous prie de lui fournir promptement les moyens de retourner dans ſa patrie. Ne nous démentons point en cette occaſion. Jamais étranger, qui eſt abordé dans notre iſle, n'a demandé inutilement les ſecours dont il a eu beſoin. Ordonnons donc ſans différer qu'on mette en mer un vaiſſeau

» tout neuf, le meilleur qui ſoit dans
» nos ports, & choiſiſſons cinquan-
» te-deux rameurs des plus habiles;
» qu'ils préparent les rames, &
» quand tout ſera prêt, qu'ils vien-
» nent manger chez moi, pour ſe
» diſpoſer à partir; on leur fournira
» tout ce qui eſt néceſſaire. Et pour
» vous, Princes, rendez-vous tous
» dans mon Palais, vous m'aiderez
» à faire les honneurs à mon hôte.
» Qu'aucun ne manque de s'y trou-
» ver, & qu'on faſſe venir le chan-
» tre Demodocus, à qui Dieu a
» donné l'art de chanter, & qui par
» ſes chants divins charme tous
» ceux qui l'entendent.

En finiſſant ces mots il ſe leve & marche le premier. Les Princes le ſuivent, & un heraut va avertir le chantre Demodocus. On choiſit cinquante-deux rameurs, qui ſe rendent auſſi-tôt ſur le rivage, mettent en mer

le meilleur vaisseau, dressent le mât, attachent les voiles & placent les avirons. Quand le vaisseau fut prêt à partir, ils se rendirent tous au Palais d'Alcinoüs. Les portiques, les cours, les salles furent bien-tôt remplies. Le Roi leur fit donner douze moutons, huit cochons engraissés & deux bœufs. Ils les dépouillerent & les préparerent, & se mirent à table.

Le heraut amene cependant le chantre divin, que les Muses avoient comblé de leurs faveurs; mais à ces faveurs elles avoient mêlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vue en lui donnant l'art de chanter. Le heraut Pontonoüs le place au milieu des conviés sur un siége tout parsemé de clouds d'argent, qu'il appuye contre une colomne à laquelle il pend sa lyre, en l'aver-

tiſſant de l'endroit où il l'a miſe, afin qu'il la puiſſe prendre quand il en aura beſoin. Il met devant lui une petite table ſur laquelle on ſert des viandes, une coupe & du vin. On fait bonne chere, & le repas étant fini, la Muſe inſpire à Demodocus de chanter les aventures des héros. Il commença par un chant fort connu, & dont la réputation avoit volé juſqu'aux cieux; il contenoit la célébre diſpute qu'Ulyſſe & Achille avoient eue devant les remparts de Troye, au milieu du feſtin d'un ſacrifice, & dans laquelle ils en étoient venus aux groſſes paroles, ce qui avoit fait un très-grand plaiſir à Agamemnon; car ce Prince voyoit avec une extrême joie les premiers des Grecs diſputer enſemble, parce que c'étoit là l'accompliſſement d'un oracle qu'il avoit reçu au-

trefois à Pytho, où il étoit allé consulter Apollon, lorsqu'un long enchaînement de malheurs commençoit déja à menacer les Troyens & les Grecs par les décrets de Jupiter. Ce chant étoit si admirable & si divin qu'il charma tout le monde. Ulysse, qui fondoit en larmes, eut toujours la tête couverte de son manteau pour cacher son visage; car il avoit quelque sorte de honte que les Pheaciens le vissent pleurer. Toutes les fois que Demodocus cessoit de chanter, Ulysse essuyoit ses larmes & rabaissoit son manteau, & prenant une coupe il faisoit des libations aux Dieux. Mais dès que les Princes le pressoient de reprendre sa lyre & qu'il recommençoit à chanter, Ulysse recommençoit aussi à répandre des larmes & à les cacher. Aucun des Princes, qui étoient à table, ne s'en apperçut :

Alcinoüs ſeul, qui étoit aſſis près de lui, vit ſes pleurs & entendit ſes profonds ſoupirs; auſſi-tôt élevant
» la voix, il dit: Princes & Chefs des
» Pheaciens, je crois que le repas eſt
» fini, & que nous avons entendu
» aſſez de muſique, qui eſt pourtant
» le plus doux accompagnement des
» feſtins: ſortons donc de table, &
» allons nous exercer à toutes ſortes
» de combats, afin que quand cet
» étranger ſera de retour dans ſa
» patrie, il puiſſe dire à ſes amis
» combien nous ſommes au-deſſus
» de tous les autres hommes aux
» combats du Ceſte & de la Lutte,
» à courir & à ſauter.

Il ſe leve en même-tems; les Princes le ſuivent, & le heraut ayant pendu à la colomne la lyre, il prend Demodocus par la main, le conduit hors de la ſale du feſtin, & le mene par le même chemin que tenoient tous les autres

pour aller voir & admirer les combats.

Quand ils arriverent au lieu de l'assemblée, ils y trouverent une foule innombrable de peuple qui s'y étoit déja rendu; plusieurs jeunes gens des mieux faits & des plus dispos se présenterent pour combattre, Acronée, Ocyale, Elatrée, Nautes, Prumnes, Anchiale, fils du charpentier Polynée, Eretmes, Pontes, Prores, Thoon, Anabesinée, Amphiale semblable à l'homicide Mars, & Naubolides qui par sa grande taille & par sa bonne mine étoit audessus de tous les Pheaciens après le Prince Laodamas. Trois fils d'Alcinoüs se présenterent aussi, Laodamas, Alius & le divin Clytonée. Voilà tous ceux qui se leverent pour le combat de la Course. On leur marqua donc la carriere. Ils partent tous en mê-

me-tems, & excitent des tourbillons de poussiere qui les dérobent aux yeux des spectateurs. Mais Clytonée surpassa tous ses concurrens, & les laissa tous aussi loin derriere lui que de fortes mules, traçant des sillons dans un champ, laissent derriere elles des bœufs pesans & tardifs.

Après la Course ils s'attachèrent au pénible combat de la Lutte. Et Euryale fut vainqueur. Amphiale fit admirer à ses rivaux mêmes sa légereté à sauter. Elatrée remporta le prix du Disque, & le brave Laodamas fils d'Alcinoüs, fut victorieux au combat du Ceste.

Cette jeunesse s'étant assez divertie à tous ces combats, le Prince Laodamas prit la parole, » & dit : Mes amis, demandons à » cet étranger s'il n'a point appris à s'exercer à quelque combat, car

il eſt très-bien fait & d'une taille « très-propre à fournir à toutes ſor- « tes d'exercices. Quelles jambes ! « quelles épaules ! quels bras ! Il « eſt même encore jeune. Mais « peut-être eſt-il affoibli par les « grandes fatigues qu'il a ſouffertes; « car je ne croi pas qu'il y ait rien « de plus terrible que la mer, & de « plus propre à épuiſer & anéantir « l'homme le plus robuſte. «

Vous avez raiſon, Laodamas, « répond Euryale, & vous nous re- « montrez fort bien notre devoir. « Allez donc, provoquez vous-mê- « me votre hôte. «

A ces mots le brave fils d'Alcinoüs s'avançant au milieu de l'aſſemblée, dit à Ulyſſe : Généreux « étranger, venez faire preuve de « votre force & de votre adreſſe ; « car il y a de l'apparence que vous « avez appris tous les exercices, & « que vous êtes très-adroit à toutes «

» ſortes de combats, & il n'y a
» point de plus grande gloire pour
» un homme, que de paroître avec
» éclat aux combats de la Courſe &
» de la Lutte. Venez donc, entrez
» en lice avec nous, & banniſſez de
» votre eſprit tous ces noirs cha-
» grins qui vous dévorent ; votre
» départ ne ſera pas long-tems dif-
» féré ; le vaiſſeau qui doit vous
» porter n'attend qu'un vent favo-
» rable, & vos rameurs ſont tous
» prêts.

Alors Ulyſſe prenant la parole,
» répond : Laodamas, pourquoi me
» provoquez-vous en me piquant &
» en aiguillonant mon courage ?
» Mes chagrins me tiennent plus au
» cœur que les combats. Juſqu'ici
» j'ai eſſuyé des peines extrêmes, &
» ſoutenu des travaux infinis ; pré-
» ſentement je ne parois dans cette
» aſſemblée que pour obtenir du
» Roi & de tout le peuple les

moyens de m'en retourner auplu- «
tôt dans ma patrie. «

Le fougueux Euryale ne gardant plus de mesures, s'emporta jusqu'aux invectives, & dit : Etranger, je ne vous ai jamais « pris pour un homme qui ait été « dressé à tous les combats qu'on « voit établis parmi les peuples les « plus célébres, vous ressemblez « bien mieux à quelque patron de « navire, qui passe sa vie à courir les « mers pour trafiquer, ou pour pil- « ler ; ou même à quelque écrivain « de vaisseau qui tient registre des « provisions & des prises ; vous n'a- « vez nullement l'air d'un guer- « rier. «

Ulysse le regardant avec des yeux pleins de colere, lui dit : Jeu- « ne homme, vous ne parlez pas « bien, & vous avez tout l'air « d'un écervellé. Certainement les « Dieux ne donnent pas à tous les «

» hommes toutes leurs faveurs en-
» ſemble, & le même homme n'a
» pas toujours en partage la bonne
» mine, le bon eſprit & l'art de bien
» parler. L'un eſt mal fait & de
» mauvaiſe mine; mais Dieu répare
» ce défaut, en lui donnant l'élo-
» quence comme une couronne qui
» le fait regarder avec admiration.
» Il parle avec retenue, il ne haſar-
» de rien qui l'expoſe au repentir,
» & toutes ſes paroles ſont pleines
» de douceur & de modeſtie; il eſt
» l'oracle des aſſemblées, & quand
» il marche dans la ville, on le re-
» garde comme un Dieu. Un autre
» a une figure ſi agréable, qu'on le
» prendroit pour un des Immortels;
» mais les graces n'accompagnent
» pas tous ſes diſcours. Il ne faut
» que vous voir; vous êtes parfaite-
» ment bien fait; à peine les Dieux
» mêmes pourroient-ils ajouter à
» cette bonne mine, mais vous man-

quez de ſens. Vos paroles étour- «
dies ont excité ma colere. Je ne «
ſuis pas ſi novice dans les combats «
que vous penſez. Pendant que j'ai «
été dans la fleur de la jeuneſſe, & «
que mes forces ont été entieres, «
j'ai toujours paru parmi les pre- «
miers. Préſentement je ſuis acca- «
blé de malheurs & de miſeres. Car «
j'ai paſſé par de grandes épreuves, «
& ſouffert bien des maux & bien «
des peines dans les diverſes guer- «
res où je me ſuis trouvé, & dans «
mes voyages ſur mer. Cependant «
quelque affoibli que je ſois par tant «
de travaux & de fatigues, je ne «
laiſſerai pas d'entrer dans les com- «
bats que vous me propoſez. Vos «
paroles m'ont piqué juſqu'au vif, «
& ont reveillé mon courage. «

Il dit, & s'avançant bruſquement ſans quitter ſon manteau, il prend un diſque plus grand, plus épais & beaucoup plus peſant

que celui dont les Pheaciens se servoient. Et après lui avoir fait faire deux ou trois tours avec le bras, il le pousse avec tant de force, que la pierre fendant rapidement les airs, rend un sifflement horrible. Les Pheaciens, ces excellens hommes de mer, ces grands rameurs étonnés & effrayés de cette rapidité, se baissent jusqu'à terre. Le disque poussé par un bras si robuste, passe de beaucoup les marques de ses rivaux. Minerve, sous la figure d'un homme, met la marque du disque d'Ulysse, & lui adressant la
» parole, elle lui dit : Etranger, un
» aveugle même distingueroit à tâ-
» tons votre marque de celle de
» tous les autres; car elle n'est point
» mêlée ni confondue avec les
» leurs, mais elle est bien au-delà.
» Ayez bonne espérance du succès
» de ce combat, aucun des Phea-

ciens n'ira juſques-là, bien loin «
de vous ſurpaſſer. «

La Déeſſe parla ainſi. Ulyſſe ſentit une joie ſecrete de voir dans l'aſſemblée un homme qui le favoriſoit. Et encouragé par ce diſcours, il dit avec plus de hardieſſe : Jeunes gens, atteignez ce «
but, ſi vous pouvez ; tout à l'heu- «
re je vais pouſſer un autre diſque «
beaucoup plus loin que le pre- «
mier. Et pour ce qui eſt des au- «
tres combats, que celui qui ſe «
ſentira aſſez de courage, vienne «
s'éprouver contre moi, puiſque «
vous m'avez offenſé. Au Ceſte, à «
la Lutte, à la Courſe, je ne céde «
à aucun des Pheaciens qu'au ſeul «
Laodamas, car il m'a reçu dans «
ſon Palais. Qui eſt-ce qui vou- «
droit combattre contre un Prince «
dont il auroit reçu des faveurs ſi «
grandes ? Il n'y a qu'un homme «
de néant & un inſenſé qui puiſſe «

» deffier au combat ſon hôte dans
» un pays étranger ; ce ſeroit con-
» noître bien mal ſes intérêts. Mais
» de tous les Pheaciens, je n'en re-
» fuſe ni n'en mépriſe aucun. Me
» voilà prêt d'entrer en lice contre
» tous ceux qui ſe préſenteront. Je
» puis dire que je ne ſuis pas tout
» à fait mal adroit à toutes ſortes de
» combats. Je ſai aſſez bien manier
» l'arc, & je me vante de frapper
» au milieu d'un nombre d'ennemis
» celui que je choiſirai, quoique
» tous ſes compagnons qui l'envi-
» ronnent ayent l'arc tendu & prêt
» à tirer ſur moi. Philoctete étoit le
» ſeul qui me ſurpaſſoit quand nous
» nous exercions ſous les remparts
» de Troye. Mais de tous les autres
» hommes, qui ſont aujourd'hui
» ſur la terre, & qui ſe nourriſſent
» des dons de Cerés, il n'y en a
» point ſur leſquels je ne remporte
» le prix. Car je ne voudrois pas
m'égaler

» s'égaler aux heros qui ont été a-
» vant nous, à Hercule & à Eurytus
» d'Oechalie, qui sur l'adresse à ti-
» rer de l'arc, osoient entrer en lice
» même contre les Dieux. Voilà
» pourquoi le grand Eurytus ne par-
» vint pas à une grande vieillesse : il
» mourut jeune ; car Apollon irrité
» de ce qu'il avoit eu l'audace de le
» défier, lui ôta la vie. Je lance la
» pique comme un autre lance le
» javelot. Il n'y a que la course, où
» je craindrois que quelqu'un des
» Pheaciens ne me vainquît. Car je
» suis bien affoibli par toutes les fa-
» tigues & par la faim même que j'ai
» soufferte sur la mer, mon vais-
» seau ayant été brisé après une fu-
» rieuse tempête, & les vivres
» m'ayant manqué, ce qui m'a cau-
» sé une foiblesse dont je ne suis
» pas encore revenu.

Après qu'il eut cessé de parler, un profond silence regna parmi

ces Princes. Alcinoüs ſeul pre-
nant la parole, lui répondit :
» Etranger, tout ce que vous ve-
» nez de dire nous eſt très-agréable,
» & nous voyons avec plaiſir que
» vous voulez bien faire preuve de
» votre force & de votre adreſſe,
» piqué des reproches qu'Euryale a
» oſé vous faire au milieu de nous.
» Il eſt certain qu'il n'y a point
» d'homme, pour peu qu'il ait de
» prudence & de ſens, qui ne ren-
» de juſtice à votre mérite. Mais é-
» coutez-moi, je vous prie, afin
» que quand vous ſerez de retour
» chez vous, & que vous ſerez à table
» avec votre femme & vos enfans,
» vous puiſſiez raconter aux heros
» qui vous feront la cour, l'heureu-
» ſe vie que nous menons, & les
» exercices dont Jupiter veut bien
» que nous la partagions ſans diſ-
» continuation depuis nos premiers
» peres. Nous ne ſommes bons aux

combats ni du Cefte ni de la «
Lutte ; notre fort eft la Courfe & «
l'art de conduire des vaiffeaux ; «
nos divertiffemens de tous les «
jours ce font les feftins, la mufi- «
que & la danfe ; nous aimons la «
magnificence en habits, les bains «
chauds & la galanterie. Allons «
donc, que nos plus excellens dan- «
feurs viennent tout préfentement «
faire voir leur adreffe, afin que cet «
illuftre étranger puiffe dire à fes a- «
mis combien les Pheaciens font au «
deffus des autres hommes à la «
Courfe, à la danfe & dans la mufi- «
que, auffi bien que dans l'art de «
conduire des vaiffeaux. Que quel- «
qu'un aille promptement prendre «
la lyre qui eft dans mon Palais, & «
qu'il l'apporte à Demodocus. «

Ainfi parla le divin Alcinoüs, & un heraut partit pour aller chercher la lyre dans le Palais ; & neuf juges choifis par le peuple, pour

régler & préparer tout ce qui é-
toit néceſſaire pour les jeux, ſe le-
vent en même-tems. Ils applaniſ-
ſent d'abord le lieu où l'on devoit
danſer, & marquent un aſſez
grand eſpace libre.

Cependant le heraut apporte la
lyre à Demodocus qui s'avance
au milieu, & les jeunes gens, qui
devoient danſer, ſe rangent au-
tour de lui, & commencent leur
danſe avec une légereté merveil-
leuſe. Ulyſſe regardoit attentive-
ment les vifs & brillans mouve-
mens de leurs pieds & la juſteſſe
de leurs cadences, & ne pouvoit
ſe laſſer de les admirer. Le chan-
tre chantoit ſur ſa lyre les amours
de Mars & de Venus; comment
ce Dieu avoit eu pour la premiere
fois les faveurs de cette Déeſſe
dans l'appartement même de Vul-
cain, & comment il l'avoit com-
blée de préſens pour ſouiller la

couche de son mari. Le Soleil qui les vit, en alla d'abord avertir ce Dieu, qui apprenant cette fâcheuse nouvelle, entre d'abord dans sa forge, l'esprit plein de grands desseins de vengeance; il met son énorme enclume sur son pied, & commence à forger des liens indissolubles pour arrêter les coupables. Quand il eut trouvé ces liens en état de servir son ressentiment, il alla dans la chambre où étoit son lit, que l'on avoit deshonoré. Il étendit ces liens en bas tout autour & en haut, il en couvrit le dedans du ciel du lit & des pantes, & les disposa de maniere, que par un secret merveilleux ils devoient envelopper ces deux amans dès qu'ils seroient couchés. C'étoient comme des toiles d'araignée, mais d'une si grande finesse, qu'ils ne pouvoient être apperçus d'aucun homme, non

pas même d'un Dieu, tant ils étoient imperceptibles, & se déroboient aux yeux les plus fins.

Quand ce piége secret fut bien dressé, il fit semblant de partir pour Lemnos, qu'il aime plus que toutes les autres terres qui lui sont consacrées. Son départ n'échappa pas au Dieu Mars, que son amour tenoit fort éveillé. Il ne le vit pas plutôt parti, qu'il se rendit chez ce Dieu, dans l'impatience de revoir sa belle Cytherée. Elle ne venoit que d'arriver du Palais de Jupiter son pere, & elle s'étoit assise toute brillante de beauté. Le Dieu de la guerre entre dans sa chambre, lui prend la main, & lui parle en ces termes : Belle Déesse, profitons d'un tems si favorable ; les momens sont précieux aux amans ; Vulcain n'est point ici, il vient de partir pour Lemnos, & il est

allé voir ſes Sintiens au langage «
barbare. «

Il dit, & Venus ſe laiſſa perſuader. Ils ne furent pas plutôt couchés, que les liens de l'induſtrieux Vulcain ſe répandirent ſur eux & les envelopperent de maniere, qu'ils ne pouvoient ni ſe dégager ni ſe remuer. Alors ils connurent qu'il ne leur étoit pas poſſible d'éviter d'être ſurpris. Vulcain de retour de ce voyage, qu'il n'avoit pas achevé, entre dans ce moment; car le Soleil, qui étoit en ſentinelle pour lui, l'avertit du ſuccès de ſes piéges. Il s'avance ſur le ſeuil de la porte; à cette vue il eſt ſaiſi de fureur, & ſe met à crier avec tant de force, qu'il eſt entendu de tous les Dieux de l'Olympe. Pere «
Jupiter, s'écria-t-il, & vous, «
Dieux immortels, accourez tous «
pour voir des choſes très-infâ- «

» mes, & qu'on ne peut ſupporter.
» La fille de Jupiter, Venus me
» mépriſe parce que je ſuis boiteux,
» & elle eſt amoureuſe de Mars, de
» ce Dieu pernicieux qui devroit
» être l'horreur des Dieux & des
» hommes. Elle l'aime parce qu'il
» eſt beau & bien fait, & que je ſuis
» incommodé. Mais eſt-ce moi qui
» ſuis cauſe de mon malheur, ne
» ſont-ce pas ceux qui m'ont donné
» la naiſſance? hé pourquoi me la
» donnoient-ils? Venez, venez voir
» comme ils dorment tranquille-
» ment dans ma couche, enyvrés d'a-
» mour. Quel ſpectacle pour un ma-
» ri! Mais quelqu'amoureux qu'ils
» puiſſent être, je ſuis ſûr que bien-
» tôt ils voudroient bien n'être pas
» ſi unis, & qu'ils maudiront l'heu-
» re de ces rendez-vous; car ces
» liens, que j'ai imaginés, vont les
» retenir juſqu'à ce que le Pere de
» cette débauchée m'ait rendu la

dot & tous les présens que je lui «
ai faits pour elle. Sa fille est assuré- «
ment fort belle, mais ses mœurs «
deshonorent sa beauté. «

A ces cris tous les Dieux se rendent dans son appartement. Neptune qui ébranle la terre, Mercure si utile aux hommes, & Apollon dont les traits sont inévitables, s'y rendirent comme les autres. Les Déesses par pudeur & par bienséance demeurerent dans leur Palais. Les Dieux étant arrivés, s'arrêterent sur le seuil de la porte, & se mirent à rire de tout leur cœur en voyant l'artifice de Vulcain. Et l'on entendoit qu'ils se disoient les uns aux autres : Les mauvaises actions ne «
prosperent pas; le pesant a surpris «
le léger. Car nous voyons que «
Vulcain, qui marche pesamment «
& lentement parce qu'il est boi- «
teux, a attrapé Mars, qui est le plus «

» léger & le plus vîte de tous les
» Immortels. L'art a ſuppléé à la
» nature. Mars ne peut s'empêcher
» de payer la rançon que doivent
» les adulteres pris ſur le fait.

Voilà ce qu'ils ſe diſoient les uns aux autres. Mais Apollon adreſſant la parole à Mercure, lui
» dit: Fils de Jupiter, Mercure,
» qui portez les ordres des Dieux,
» & qui faites de ſi utiles préſens aux
» hommes, ne voudriez-vous pas
» bien tenir la place de Mars, &
» être ſurpris dans ces piéges avec
» la belle Venus?

Le Meſſager des Immortels lui
» répondit: Apollon, je m'eſtime-
» rois très-heureux d'avoir une pa-
» reille aventure, ces liens duſſent-
» ils encore être plus forts, & duſ-
» ſiez-vous tous, tant que vous êtes
» de Dieux & de Déeſſes dans l'O-
» lympe, être ſpectateurs de ma
» captivité; les faveurs de la belle

Venus me consoleroient de vos «
brocards & de toutes vos raille- «
ries. «

Il dit, & le ris des Immortels recommença. Neptune fut le seul qui ne rit point; mais prenant son sérieux, il prioit instamment Vulcain de délier Mars. Déliez ce « Dieu, lui disoit-il, je vous prie, « & je vous réponds, devant tous « les Dieux qui m'entendent, qu'il « vous payera tout ce qui sera jugé « juste & raisonnable. «

Vulcain lui répond: Neptune, « n'exigez point cela de moi; c'est « une méchante affaire que de se « rendre caution pour les méchans. « D'ailleurs comment pourrois-je « vous retenir dans mes liens au mi- « lieu de tous les Dieux, si Mars en « liberté emportoit ma dette? «

N'ayez point cette crainte, ré- « partit Neptune; si Mars délivré « de ses liens s'enfuit sans vous sa- «

» tisfaire, je vous assure que je vous
» satisferai.

» Cela étant, reprit Vulcain, je
» ne puis ni ne dois rien refuser à
» vos prieres.

En même-tems il délie ces merveilleux liens. Les captifs ne se sentent pas plutôt libres, qu'ils se levent & s'envolent : Mars prend le chemin de Thrace, & la Mere des jeux & des ris celui de Cypre, & se rend à Paphos où elle a un temple & un autel, où les parfums exhalent continuellement une fumée odoriférante.

Dès qu'elle y est arrivée, les Graces la deshabillent, la baignent, la parfument d'une essence immortelle qui est reservée pour les Dieux, & l'habillent d'une robe charmante, qui releve sa beauté & qu'on ne peut voir sans admiration.

Voilà quelle étoit la chanson

que chantoit Demodocus. Ulysse l'entendoit avec un merveilleux plaisir, & tous les Pheaciens étoient charmés. Alcinoüs appelle ses deux fils Halius & Laodamas, & voyant que personne ne vouloit leur disputer le prix de la danse, il leur ordonne de danser seuls. Ces deux Princes, pour montrer leur adresse, prennent un balon rouge que Polybe leur avoit fait. L'un d'eux se pliant & se renversant en arriere, le pousse jusqu'aux nues; & l'autre s'élançant en l'air avec une admirable agilité, le reçoit & le repousse avant qu'il tombe à leurs pieds. Après qu'ils se furent assez exercés à le pousser & le repousser plusieurs fois, ils finirent cette danse haute & en commencerent une basse. Ils firent plusieurs tours & retours avec une justesse merveilleuse. Tous les autres jeunes gens,

qui étoient debout tout autour, battoient des mains, & tout retentiſſoit du bruit des acclamations & des louanges.

Alors Ulyſſe dit à Alcinoüs : » Grand Prince, qui par votre bonne mine effacez tout ce que je voi » ici, vous m'aviez bien promis » que vous me feriez voir les plus » habiles danſeurs qui ſoient ſur la » terre. Vous m'avez tenu parole, » & je ne puis vous exprimer toute » mon admiration.

Ce diſcours fut très-agrèable à Alcinoüs, qui prenant auſſi-tôt la » parole, dit : Princes & Chefs des » Pheaciens, écoutez-moi. Cet é» tranger me paroît homme ſage » & d'une rare prudence ; faiſons» lui, ſelon la coutume, un pré» ſent, mais un préſent qui ſoit pro» portionné à ſon merite. Vous ê» tes ici douze Princes qui gouver» nez ſous moi, & qui rendez la

justice au peuple; portons ici cha- «
cun un manteau, une tunique & «
un talent d'or, afin que cet étran- «
ger les recevant de notre main, «
se mette à table ce soir avec plus «
de joie. J'ordonne aussi qu'Eu- «
ryale l'appaise par ses soumissions «
& par ses présens, parce qu'il ne «
lui a pas parlé avec le respect «
qu'il lui devoit, & qu'il l'a offen- «
sé contre toute sorte de justice. «

Il dit. Tous les Princes ap-prouverent son discours, & en-voyerent chacun leur heraut pour apporter les présens. En même-tems Euryale dit à Alcinoüs : Grand Roi, je ferai à cet étran- «
ger la satisfaction que vous m'or- «
donnez, & je lui donnerai une «
belle épée d'un acier très-fin, dont «
la poignée est d'argent, & le four- «
reau de la plus belle ivoire qu'on «
ait jamais travaillée: je suis sûr qu'il «
ne la trouvera pas indigne de lui. «

En finiſſant ces mots, il préſente cette épée à Ulyſſe, & lui » dit : Généreux étranger, ſi je vous » ai dit quelque parole trop dure, » ſouffrez que les vents l'emportent ; ayez la bonté de l'oublier, » & je prie les Dieux qu'ils vous » faſſent la grace de revoir votre » femme & votre patrie, & qu'ils » finiſſent les maux que vous ſouffrez depuis long-tems, éloigné » de vos amis & de votre famille.

» Mon cher Euryale, repart » Ulyſſe, puiſſiez-vous n'avoir jamais que des ſujets de joie, & » que les Dieux vous comblent de » proſpérités, & faſſent que vous » n'ayez jamais beſoin de cette é- » pée dont vous me faites préſent, » après m'avoir appaiſé par vos pa- » roles pleines de douceur & de » politeſſe. En achevant ces mots, il met à ſon côté cette riche épée.

Comme le ſoleil étoit près de ſe coucher, les magnifiques préſens arrivent, & les hérauts les portent au Palais d'Alcinoüs, où les fils du Roi les prennent eux-mêmes des mains des hérauts & les portent chez la Reine leur mere. Le Roi marchoit à leur tête.

Dès qu'ils furent arrivés dans l'appartement de la Reine, ils s'aſſirent, & Alcinoüs dit à Areté : Ma femme, faites apporter « ici le plus beau coffre que vous « ayez, après y avoir mis un riche « manteau & une belle tunique, & « ordonnez à vos femmes d'aller « tout à l'heure faire chauffer de « l'eau ; notre hôte, après s'être « baigné & après avoir vû ces pré- « ſens bien rangés dans ce coffre, « en ſoupera plus gayement & goû- « tera mieux le plaiſir de la muſi- « que. Je lui donnerai ma belle cou- «

» pe d'or, afin que quand il ſera de
» retour chez lui, il s'en ſerve à fai-
» re des libations à Jupiter & aux
» autres Dieux, en ſe ſouvenant tou-
» jours de moi.

La Reine en même-tems donne ordre à ſes femmes d'aller promptement faire chauffer un bain. Elles obéiſſent, & mettent ſur le feu un grand vaiſſeau d'airain, elles le rempliſſent d'eau & elles mettent deſſous beaucoup de bois; dans un moment le vaiſſeau eſt environné de flammes & l'eau commence à frémir.

Cependant Areté ayant fait tirer de ſon cabinet ſon plus beau coffre, le préſente à Ulyſſe, & devant lui elle y met l'or, les manteaux & les tuniques dont les Pheaciens lui avoient fait préſent, & elle y ajoûte un beau manteau & une tunique magnifique. Quand elle eut tout bien rangé,

elle lui dit : Etranger , voyez ce «
coffre , il ferme fort bien , vous «
n'avez qu'à y faire votre nœud , «
de peur que dans votre voyage «
quelqu'un ne vous vole pendant «
que vous dormirez tranquille- «
ment dans votre vaiſſeau. «

Le divin Ulyſſe n'eut pas plutôt entendu la Reine parler ainſi , qu'il jetta les yeux ſur ces riches préſens , les enferma & les ſcella du nœud merveilleux dont l'ingenieuſe Circé lui avoit donné le ſecret. Dans le moment la maîtreſſe de l'office le preſſe de s'aller mettre au bain. Ils vont dans la chambre des bains. Ulyſſe eſt ravi de voir des bains chauds ; car depuis qu'il avoit quitté le Palais de la belle Calypſo , il n'avoit pas eu la commodité d'en uſer. Mais alors il avoit tout à ſouhait comme un Dieu.

Quand il fut baigné & parfu-

mé, & que les femmes lui eurent mis des habits magnifiques, il sortit de la chambre des bains & alla à la sale du festin.

La Princesse Nausicaa, dont la beauté étoit égale à celle des Déesses, étoit à l'entrée de la sale. Dès qu'elle vit Ulysse elle fut frappée d'admiration, & lui adressant la parole, elle lui dit : » Etranger, je vous souhaite toute sorte » de bonheur, mais quand vous serez de retour dans votre patrie, » ne m'oubliez pas ; souvenez-vous » que c'est à moi que vous avez l'obligation de la vie.

Le sage Ulysse lui répond : » Belle Princesse, fille du magnanime Alcinoüs, que le mari de » la vénérable Junon, le grand Jupiter, me conduise seulement » dans ma patrie, & me fasse la grace » de revoir ma femme & mes amis ; » je vous promets que tous les

jours je vous adresserai mes vœux «
comme à une Déesse, car je ne «
tiens la vie que de vous. «

Après avoir parlé de la sorte, il s'assied près du Roi. Cependant on fait les portions pour le festin, & on mêle le vin dans les urnes. Un héraut s'avance, conduisant par la main le divin chantre Demodocus, il le place au milieu de la table, & l'appuye contre une colomne. Alors Ulysse s'adressant au héraut, & lui mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on lui avoit servi, il lui dit : Héraut, «
prenez cette partie de la portion «
dont on m'a honoré, & donnez- «
la de ma part à Demodocus, l'as- «
surant que quelque affligé que je «
sois, je l'admire & je l'honore «
parfaitement ; les chantres com- «
me lui doivent être honorés & res- «
pectés de tous les hommes, parce «

» que c'eſt là Muſe elle-même qui
» leur a appris leurs chanſons, &
» qu'elle les aime & les favoriſe.

Il dit, & le héraut préſente de ſa part cette portion au héros Demodocus, qui la reçoit avec joie. On mange, on fait grand chere; & quand l'abondance eut chaſſé la faim, Ulyſſe prenant la
» parole, dit à Demodocus: Divin
» chantre, je vous admire, & je
» vous loue plus que tous les au-
» tres mortels; car ce ſont les Mu-
» ſes, filles du grand Jupiter, qui
» vous ont enſeigné, ou plutôt
» c'eſt Apollon lui-même; vous
» chantez avec une ſuite qui mar-
» que une connoiſſance profonde,
» les malheurs des Grecs, tout ce
» qu'ils ont fait & ſouffert, & tous
» les travaux qu'ils ont eſſuyés,
» comme ſi vous aviez été préſent,
» ou que vous l'euſſiez appris d'eux-
» mêmes. Mais continuez, je vous

prie, & chantez-nous le ſtrata- »
gême du cheval de bois qu'Epée «
conſtruiſit par le ſecours de Mi- «
nerve, & qu'Ulyſſe par un arti- «
fice aſſez heureux fit entrer dans «
la citadelle, après l'avoir rem- «
pli de guerriers qui ſaccagerent «
Troye. Si vous me chantez bien «
en détail toute cette aventure, je «
rendrai témoignage à tous les «
hommes que c'eſt Apollon lui- «
même qui vous a dicté une ſi «
merveilleuſe chanſon. «

Il dit, & le chantre rempli de l'eſprit du Dieu, commença à chanter, & expoſa parfaitement toute l'hiſtoire, comme fort bien informé, commençant au moment que les Grecs, faiſant ſemblant de ſe retirer, monterent ſur leurs vaiſſeaux, après avoir mis le feu à leurs tentes. Ulyſſe & tous les officiers d'élite, enfermés dans ce cheval, étoient au mi-

lieu de la place ; car les Troyens eux-mêmes l'avoient traîné jufques dans la citadelle. Ce cheval étoit là au milieu, & les Troyens aſſemblés tout autour, diſcouroient & propoſoient pluſieurs choſes ſans pouvoir convenir. Il y avoit trois avis principaux. Les uns vouloient que l'on mît en piéces cette énorme machine : les autres conſeilloient qu'on la traînât au haut de la citadelle & qu'on la précipitât des murailles ; & le troiſiéme parti étoit de ceux qui, frappés de la Religion, ſoutenoient qu'elle devoit être inviolable, & qu'il falloit la laiſſer comme une offrande agréable aux Dieux & capable de les appaiſer, & ce dernier avis l'emporta ; car c'étoit l'ordre des Deſtinées que Troye pérît, puiſqu'elle avoit reçu dans ſes murs cette grande machine, groſſe de tant de bra-

ves

ves capitaines, qui portoient aux Troyens la ruine & la mort. Il chanta ensuite comment les Grecs sortis du ventre du cheval, comme d'une vaste caverne, saccagerent la ville; il représenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers, & portant partout le fer & la flamme. Il raconta comment Ulysse accompagné de Menelas & semblable au Dieu Mars, alla dans le Palais de Deïphobus, & soutint là un grand combat, qui fut long-tems douteux, & dont la victoire leur demeura enfin par le secours de Minerve.

Voilà ce que chanta ce chantre divin. Ulysse fondoit en larmes, son visage en étoit couvert. Il pleuroit aussi amerement qu'une femme, qui voyant tomber son époux combattant devant les murailles de sa ville pour la défen-

ſe de ſa patrie & de ſes enfans ; ſort éperdue & ſe jette ſur ce cher mari palpitant encore, remplit l'air de ſes gémiſſemens & le tient embraſſé, pendant que ces barbares ennemis l'achevent à coups de piques, & préparent à cette infortunée une dure ſervitude & des maux infinis. Elle gémit, elle crie, elle pleure, pénétrée de la plus vive douleur. Ainſi pleuroit Ulyſſe. Ses larmes ne furent apperçues que du ſeul Alcinoüs, qui étoit aſſis près de lui & qui entendit ſes ſanglots. Touché de ſa douleur, il dit aux Pheaciens : Princes &
» Chefs de mon peuple, écoutez
» ce que j'ai à vous dire. Que De-
» modocus ceſſe de chanter & de
» jouer de la lyre ; car ce qu'il chan-
» te ne plait pas également à tous
» ceux qui l'entendent. Depuis que
» nous ſommes à table, & qu'il a

commencé à chanter, cet étran- «
ger n'a cessé de pleurer & de «
gémir, & une noire tristesse s'est «
emparée de son esprit. Que De- «
modocus cesse donc, afin que «
notre hôte ne soit pas le seul af- «
fligé, & qu'il ait autant de plai- «
sir que nous, qui avons le bon- «
heur de le recevoir; c'est ce que «
demande l'hospitalité & l'honnê- «
teté même. Cette fête n'est que «
pour lui seul; c'est pour lui que «
nous préparons un vaisseau; c'est «
à lui que nous avons fait de si «
bon cœur tous ces présens. Un «
suppliant & un hôte doivent être «
regardés comme un frere par tout «
homme qui a tant soit peu de sens. «
Mais aussi, mon hôte, ne nous «
cachez point par une finesse in- «
téressée ce que je vais vous de- «
mander; vous nous devez les mê- «
mes égards. Apprenez-nous quel «
est le nom que votre pere & vo- «

» tre mere vous ont donné, & sous
» lequel vous êtes connu de vos
» voisins ; car tout homme en ce
» monde, bon ou méchant, a né-
» cessairement un nom, qu'on lui
» donne dès qu'il vient de naître.
» Dites-nous donc quel est le vôtre,
» quelle est votre patrie & quelle est
» la ville que vous habitez, afin que
» nos vaisseaux, qui sont doués d'in-
» telligence, puissent vous reme-
» ner. Car il faut que vous sachiez
» que les vaisseaux des Pheaciens
» n'ont ni gouvernail ni pilote,
» comme les vaisseaux des autres
» nations ; mais ils ont de la con-
» noissance comme les hommes, &
» ils savent d'eux-mêmes les che-
» mins de toutes les villes & de tous
» les pays. Ils font très-prompte-
» ment les plus grands trajets, tou-
» jours enveloppés d'un nuage obs-
» cur qui les empêche d'être décou-
» verts. Et jamais ils n'ont à crain-

dre ni de périr par un naufrage, «
ni d'être endommagés par les «
flots, par les vents ou par les é- «
cueils. Je me souviens seulement «
d'avoir oui autrefois Nausithoüs «
mon pere, qui nous disoit que le «
Dieu Neptune étoit irrité contre «
nous, de ce que nous nous char- «
gions de reconduire tous les hom- «
mes sans distinction, & que par là «
nous les faisions jouir du privi- «
lége que nous avons seuls de «
courir les mers sans aucun péril, «
& qu'il nous menaçoit qu'un jour «
un de nos vaisseaux, revenant de «
conduire un étranger chez lui, «
seroit puni de ce bienfait, qu'il «
périroit au milieu de la mer, & «
qu'une grande montagne tombe- «
roit sur la ville des Pheaciens & «
la couvriroit toute entiere. Voilà «
ce que ce sage vieillard nous «
contoit sur la foi de quelque an- «
cien oracle. Et ce Dieu peut ac- «

» complir ces menaces ou les ren-
» dre vaines comme il le jugera à
» propos. Mais contez-moi, je
» vous prie, ſans déguiſement,
» comment vous avez perdu votre
» route; ſur quelles terres vous a-
» vez été jetté; quelles villes,
» quels hommes vous avez vus;
» quels ſont les peuples que vous
» avez trouvé cruels, ſauvages &
» ſans aucun ſentiment de juſtice,
» & quels ſont ceux qui vous ont
» paru humains, hoſpitaliers & tou-
» chés de la crainte des Dieux!
» Dites-nous auſſi pourquoi vous
» vous affligez en vous-même,
» & pourquoi vous pleurez en
» entendant chanter les malheurs
» des Grecs & ceux d'Ilion. Ces
» malheurs viennent de la main
» des Dieux, qui ont ordonné la
» mort de tant de milliers d'hom-
» mes, afin que la Poëſie en tire
» des chants utiles à ceux qui vien-

dront après eux. Avez-vous perdu «
devant les murs de cette place un «
beau-pere, un gendre, ou quel- «
que autre parent encore plus pro- «
che, ou quelque bon ami & com- «
pagnon d'armes ſage & prudent? «
Car un ami qui a ces bonnes qua- «
lités, n'eſt ni moins aimable ni «
moins eſtimable qu'un frere. «



REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

Livre VIII.

Page 175. ET *c'étoit sur le port devant les vaisseaux*] C'étoit dans la place qui étoit entre les deux ports, & au milieu de laquelle on avoit bâti un temple à Neptune, comme nous l'avons vû à la fin du sixiéme Livre.

La Déesse Minerve, &c. *ayant pris la figure d'un héraut d'Alcinoüs*] Homere feint que le héraut qu'Alcinoüs envoie appeller les Princes & les Chefs au Conseil, est Minerve elle-même, parce que cet envoi est l'effet de la sagesse du Prince, & que par conséquent c'est Minerve qui lui a inspiré ce conseil.

Page 176. *Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous les Princes*] Il n'y a point de peuple si curieux qu'un peuple riche, qui n'a d'autre occupation que les jeux & les divertissemens; car il cherche avidement tout ce qui peut lui fournir de nouveaux

plaisirs. Rien n'étoit donc plus capable d'exciter la curiosité des Pheaciens que de leur annoncer un étranger si extraordinaire, qui avoit erré si long-tems sur la mer, & qui devoit faire des demandes à l'assemblée.

Page 177. *Mais il nous prie de lui fournir promptement*] Il dit *nous*, parce que, comme je l'ai déja dit ailleurs, le gouvernement des Pheaciens n'étoit pas despotique, non plus que tous les gouvernemens de ces tems-là; le peuple avoit ses droits, & il étoit représenté par ces personnages qui sont appellés *Princes* & *Chefs*. C'est ce qu'Aristote a fort bien établi, quand il a dit: Βασιλείας μὲν οὖν εἴδη ταῦτα, τέτταρα τὸν ἀριθμόν. μία μὲν ἡ περὶ τοὺς Ἡρωικοὺς χρόνους. αὕτη δ' ἦν ἑκόντων μὲν, ἐπὶ τισὶ δ' ὡρισμένοις. Στρατηγὸς γὰρ ἦν καὶ δικαστὴς ὁ Βασιλεὺς, καὶ τῶν πρὸς τοὺς Θεοὺς κύριος. *Il y avoit donc quatre sortes de Royauté. La premiere celle des tems héroïques, qui commandoit à des hommes soumis volontairement, mais à de certaines conditions qui étoient réglées. Le Roi étoit le général & le juge, & il étoit le maître de tout ce qui regardoit la Religion.* Politiq. 3. 4.

Un vaisseau tout neuf, le meilleur qui soit dans nos ports] L'épithete de πρωτόπλοος signifie non-seulement un vaisseau qui vient d'être bâti & qui va faire son premier voyage, mais un vaisseau plus léger que les autres, qui va toujours devant les autres.

Page 178. *A qui Dieu a donné l'art de*

chanter] Homere insinue par-tout que toutes les bonnes & grandes qualités sont des dons de Dieu. On ne peut pas douter que la musique, qui embrasse la Poësie, n'en soit un considérable. Il y avoit de ces chantres dans toutes les Cours des Princes. Nous avons déja vu Phemius a Ithaque ; nous en avons vû un autre a Lacedemone chez Menelas, & voici Demodocus chez le Roi Alcinoüs. Le goût pour la musique a toujours été général. Les Hebreux l'avoient encore plus que les autres peuples. On sait les effets que les chants de David faisoient sur l'esprit de Saül. Salomon dit dans l'Ecclesiaste, *feci mihi cantores & cantatrices.* 11. 8. & comme les Grecs, ils admettoient ces chantres à leurs festins. C'est pourquoi l'Auteur de l'Ecclésiastique compare la musique des festins à une émeraude enchassée dans de l'or. 31. 8.

Page 179. *Mais à ces faveurs elles avoient mêlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vûe*] Je suis persuadée que c'est sur ce passage que les Anciens se sont imaginé qu'Homere étoit aveugle ; car ils ont crû que ce Poëte s'étoit dépeint lui-même sous le nom de Demodocus. Il est vrai que toutes les grandes choses qui sont dites ici de Demodocus, conviennent à Homere. Il est un chantre divin comme Demodocus ; comme lui il charme tous ceux qui l'entendent ; comme lui il a chanté les aventures des Grecs devant Troye. En un mot, pour me servir de ce qu'Eustathe a dit fort

ingénieusement, comme Hecube dit à sa fille dans Euripide, *Malheureuse; car en te donnant ce nom, je me le donne à moi-même.* Homere peut dire avec autant de raison à Demodocus : *Chantre divin, chantre merveilleux, chantre qui charmez les Dieux & les hommes ; car en vous donnant ces louanges je me les donne à moi-même.* Mais il ne faut pas pousser cette ressemblance plus loin.

Page 180. *Il contenoit la célébre dispute qu'Ulysse & Achille avoient eue devant les remparts de Troye au milieu d'un festin d'un sacrifice*] Didyme, & après lui Eustathe, nous ont conservé une ancienne tradition, qui portoit qu'après la mort d'Hector les Princes Grecs étant assemblés chez Agamemnon à un festin après un sacrifice, on agita quel moyen on prendroit pour se rendre maîtres de Troye, qui venoit de perdre son plus fort rempart, & que sur cela Ulysse & Achille eurent une grande dispute. Achille vouloit qu'on attaquât la ville à force ouverte ; Ulysse au contraire qu'on eut recours à la ruse. Et ce dernier avis l'emporta. C'est sur cela qu'Athenée a écrit, liv. I. *Dans Homere les généraux des troupes Grecques soupent modestement & frugalement chez Agamemnon ; & si l'on voit dans l'Odyssée qu'Ulysse & Achille disputent ensemble à un souper, à la grande satisfaction d'Agamemnon, ce sont de ces disputes utiles pour le bien des affaires, car ils cherchent si c'est par la force ou par la ruse qu'il faut attaquer Troye.*

Parce que c'étoit là l'accompliſſement d'un oracle] Agamemnon, avant que d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes conſulter l'oracle d'Apollon, & ce Dieu lui répondit que la ville ſeroit priſe *lorſque deux Princes qui ſurpaſſoient tous les autres en valeur & en prudence, ſeroient en diſpute à un feſtin.* Agamemnon voyant donc après la mort d'Hector Ulyſſe & Achille s'échauffer pour ſoutenir leurs avis, ne douta plus de l'accompliſſement de l'oracle.

Page 182. *Et allons nous exercer à toutes ſortes de combats*] Les Pheaciens d'abord après le dîner vont s'exercer à des combats fort rudes. Quoique ces peuples fuſſent fort adonnés aux plaiſirs & aux divertiſſemens, ils ne laiſſoient pas d'avoir toujours quelque choſe de ces tems héroïques. Ces exercices étoient un jeu pour eux.

Combien nous ſommes au-deſſus de tous les autres hommes] Alcinoüs dit, *nous ſommes*, en ſe mettant de la partie, parce que la gloire du peuple eſt la gloire du Roi.

Et le mene par le même chemin que tenoient tous les autres] On mene Demodocus à cette aſſemblée, parce qu'il y ſera queſtion de danſes & de muſique.

Page 183. *Acronée, Ocyale, Elatrée*] Tous ces noms, excepté celui de Leodamas, ſont tirés de la marine.

Page 184. *Et les laissa tous aussi loin derriere lui que de fortes mules*] C'est là même comparaison dont il s'est servi dans le x. Liv. de l'Iliade, où il fait voir l'avantage qu'une charue de mules a sur une charue de bœufs. On peut voir les Remarques, tom. 2. page 513. Les comparaisons qu'on tire de l'agriculture sont toujours agréables.

Et Euryale fut vainqueur] Homere passe rapidement sur ces jeux, & ne s'amuse pas à les décrire, comme il a fait ceux du XXIII. Liv. de l'Iliade. La raison de cela est qu'ici ils ne sont pas du sujet ; ils ne sont amenés que par occasion, & le Poëte a des choses plus pressées qui l'appellent ; au lieu que dans l'Iliade ils sont nécessaires & entrent dans le sujet ; car il falloit bien honorer les funérailles de Patrocle.

Page 187. *Et vous avez tout l'air d'un écervelé*] Ulysse répond dans les mêmes termes dont Euryale s'est servi. Euryale lui a dit par la négative, *vous n'avez nullement l'air d'un guerrier ;* & Ulysse lui répond par l'affirmative, *& vous, vous avez tout l'air d'un homme peu sage.* Quand on traduit, il faut s'attacher à rendre ces tours & ces finesses, parce qu'elles servent à la justesse des expressions.

Page 188. *Il parle avec retenue, il ne hazarde rien qui l'expose au repentir, & toutes ses paroles sont pleines de douceur & de modestie*] Homere dit tout cela en quatre

mots : ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύει Αἰδοῖ μειλιχίῃ. Mais ces quatre mots renferment tout ce que j'ai dit. Ἀσφαλέως ἀγορεύειν, *parler sûrement*, signifie, *parler avec retenue sans broncher*, c'est-à-dire, sans faire aucune faute contre la prudence. Il y a un proverbe Grec qui dit : *Il vaut mieux broncher des pieds que de la langue.*

A peine les Dieux même pourroient-ils ajoûter à cette bonne mine] Je suis étonnée de l'explication qu'Eustathe a donnée à ce vers, οὐδὲ κεν ἄλλως οὐδὲ θεὸς τεύξειε, qu'il explique, *Dieu même ne peut pas changer ce qui est fait.* Rien n'est plus hors de propos ni plus éloigné de la pensée d'Homere, qui donne ici un grand éloge à la beauté & à la bonne mine d'Euryale, en lui disant, *un Dieu même ne vous feroit pas autrement*, c'est-à-dire, vous ne seriez pas mieux fait si vous sortiez de la main d'un Dieu, & qu'un Dieu lui-même vous eût formé. Et la suite prouve que c'est là la véritable explication, *mais vous manquez de sens.*

Page 189. *Vos paroles étourdies ont excité ma colere*] Il dit cela pour excuser la dureté de sa réponse, & pour en demander une espéce de pardon à toute l'assemblée.

Sans quitter son manteau] Homere veut faire entendre que les Pheaciens étoient à demi nuds, ce qui étoit un grand avantage.

Page 190. *Les Pheaciens, ces excellens*

hommes de mer, ces grands rameurs] Ces épithétes ne sont pas ajoûtées ici inutilement. Ce sont autant de railleries pour faire entendre que ce peuple, si appliqué à la marine, ne devoit rien disputer aux autres hommes dans les jeux & les combats auxquels on s'éxerce sur terre.

Page 191. *Puisque vous m'avez offensé*] Ulysse ajoûte cette parenthese, pour adoucir en quelque sorte l'audace de son défi.

Page 192. *Quoique tous ses compagnons qui l'environnent ayent l'arc tendu & prêt à tirer sur moi*] Jusqu'ici on a fort mal expliqué ce passage : Eustathe méme s'y est trompé. Il a cru qu'Ulysse ne loue ici que sa promptitude à tirer, & qu'il dit que quand même il auroit autour de lui plusieurs compagnons avec l'arc tendu & prêt à tirer, il les préviendroit tous, & frapperoit son ennemi avant qu'ils eussent seulement pensé à décocher leur fléche. Ce n'est point là le sens. Ulysse dit une chose beaucoup plus forte. Il dit qu'au milieu d'une foule d'ennemis il frapperoit celui qu'il auroit choisi, quand même tous ces gens-là auroient l'arc bandé, & qu'ils seroient prêts à tirer sur lui ; ce qui marque en même-tems & l'assurance de la main & l'intrépidité du courage. Car j'ai toujours oui dire, & cette raison est bien naturelle, que ce qui fait très-souvent que ceux qui tirent le mieux à la chasse, tirent mal au combat, c'est qu'à la chasse ils n'ont rien à craindre, & qu'au combat ils voyent

des hommes prêts à tirer sur eux. Voilà ce qui rend tant de coups inutiles ; en un mot, il y a plus d'adresse & de fermeté à frapper un ennemi environné de gens qui tirent, que s'ils ne tiroient point. Le danger rend la main moins sûre.

Qui sont aujourd'hui sur la terre & qui se nourrissent des dons de Cerès] Σῖτον ἔδοντες, & par-là Ulysse veut marquer les nations civilisées, policées, & non pas des nations barbares qui ne connoissent pas l'usage du bled.

Page 193. *Ni à Eurytus d'Oechalie, qui sur l'adresse à tirer de l'arc, osoient entrer en lice même contre les Dieux*] Il falloit bien que cet Eurytus, Roi d'Oechalie, se sentît bien adroit à tirer de l'arc, puisque pour marier sa fille Iole il fit proposer un combat, promettant de la donner à celui qui le vaincroit à cet exercice. Au reste. Les Anciens ne s'accordent point sur cette ville d'Oechalie dont Eurytus étoit Roi, les uns la mettent en Thessalie, les autres en Eubée, les autres dans la Messenie, & Pausanias croit que les derniers ont raison. Je m'en étonne ; car Homere dans le II. Liv. de l'Iliade la met parmi les villes de Thessalie. *Ceux*, dit-il, *qui habitoient Tricca, l'escarpée Ithome & Oechalie qui étoient de la domination d'Eurytus.* Car toutes ces villes étoient de Thessalie.

Il n'y a que la course Il a déja défié les

Pheaciens à la courſe, emporté par la colere; ici il rabat un peu de cette audace, & ſentant ſes forces affoiblies par tout ce qu'il a ſouffert, il reconnoît qu'il pourroit etre vaincu à la courſe.

Mon vaiſſeau ayant été briſé après une furieuſe tempête, & les vivres m'ayant manqué] Il me ſemble qu'Euſtathe a fort mal expliqué ce paſſage, quand il a dit que le mot κομιδὴ, *proviſion*, étoit pour ναῦς ἔχουσα κομιδὴν, pour le navire même. Κομιδὴ ne ſignifie ici que la *proviſion.* Les proviſions qu'il avoit pû faire dans l'iſle de Circé où la tempête l'obligea de relâcher, furent perdues quand ſon vaiſſeau fut briſé par un coup de foudre; & après qu'il eut regagné ſon mât, que le flux lui ramena des gouffres de Charibde, il fut dix jours ſur ce mât le jouet des vents, ſans prendre aucune nourriture, comme Ulyſſe lui-même nous l'expliquera à la fin du douziéme Livre.

Page 195. *Et l'art de conduire des vaiſſeaux*] Il y a de l'apparence qu'il parle ici des courſes & des combats qu'ils faiſoient ſur l'eau pour s'exercer & pour ſe dreſſer à la marine.

Ce ſont les feſtins, la muſique & la danſe] Voilà, comme dit fort bien Euſtathe, la vie d'un Sardanapale ou d'un Epicure, le héraut de la volupté, & nullement d'un peuple vertueux. Mais Homere ne propoſe pas cela comme un exemple à ſuivre. Au contraire

il le propoſe comme un exemple à fuir, & c'eſt ce que l'on verra dans la ſuite.

Que nos plus excellens danſeurs] Il y a dans le Grec, *allons donc, nos plus excellens danſeurs*, παίσατε. Et on diſpute ſur ce mot pour ſavoir s'il vient de παίζειν, *ludere*, *danſer*, ou de παίειν, *ferire*, *frapper*. L'un & l'autre peuvent ſe ſoutenir. S'il vient de παίειν, *ferire*, il faut ſouſentendre γῆν *la terre*, & *frapper la terre* eſt le ſynonyme de *danſer*, c'eſt ainſi qu'Horace a dit *quatiunt terram*. Od. 6. du liv. 1. Et *pepuliſſe terram*. Od. 18. liv. 3.

Page 196. *Et commencent leurs danſes avec une légereté merveilleuſe*] Ce paſſage eſt remarquable, non en ce qu'il dit que ces danſeurs danſoient au ſon de la lyre & aux chanſons du muſicien; car il n'y a rien là d'extraordinaire, nous l'avons vû dans l'Iliade, Livre XVIII. mais en ce qu'il fait voir que dès ce tems-là on danſoit déja des hiſtoires, s'il m'eſt permis de parler ainſi, c'eſt-à-dire, que les danſeurs par leurs geſtes & par leurs mouvemens, exprimoient l'hiſtoire que chantoit le chantre, & que leur danſe étoit l'imitation des aventures exprimées dans la chanſon. On ſe rendit enſuite ſi habile dans cette ſorte d'imitation qu'on imitoit ces aventures ſans chant & ſans paroles.

Le chantre chantoit ſur ſa lyre les amours de Mars & de Venus] Scaliger a fait un cri-

me à Homere de cette chanſon, & par cette raiſon il lui préfére Virgile. *Demodocus*, dit-il, *chante les ſaletés des Dieux dans le feſtin d'Alcinoüs, & l'Iopas de Virgile chante des choſes dignes d'un Roi dans le feſtin de Didon.* Cette critique eſt mauvaiſe de toutes manieres. Scaliger ne s'eſt pas ſouvenu de la belle regle qu'Ariſtote a donnée pour juger ſi une choſe eſt bonne ou mauvaiſe, *c'eſt d'avoir égard à celui qui parle, & à ceux à qui il s'adreſſe.* Poëtiq. chap. 26. Cette regle juſtifie entierement Homere; ce n'eſt ni lui ni ſon héros qui chantent ces amours, c'eſt un muſicien qui les chante pendant le feſtin à un peuple mou & efféminé. Ainſi ſans avoir recours à l'allegorie phyſique & morale que cette fable peut renfermer, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du Poëme épique, liv. 5. chap. 11. on fait voir que ce ſujet eſt très-convenable aux mœurs des Pheaciens, gens mous & efféminés, qui ne penſoient tous les jours de leur vie qu'aux jeux, aux plaiſirs & à l'amour, & qu'Homere ſait parfaitement accommoder ſes recits aux genies des peuples dont il parle. Il enſeigne par-là que la vie molle & oiſive eſt la ſource des voluptés criminelles, & que les hommes qui vivent de cette maniere, uniquement occupés de leurs plaiſirs, n'aiment que ces contes d'amour libres & licencieux, qui ne ſeroient pas écoutés à la table des ſages, & qu'ils ſe plaiſent à entendre ces recits honteux, & à faire les Dieux auſſi vicieux & auſſi corrompus qu'eux-mêmes. L'on peut donc conclure

que ce récit d'Homere est bien moins un exemple pernicieux d'adultere & d'impiété, qu'un avis très-utile qu'il donne à ceux qui veulent être honnêtes gens, en leur insinuant que pour éviter ces crimes, il faut fuir les arts & les voyes qui y conduisent, & en mêlant à ce récit des termes infamans, qui font connoître le jugement qu'on doit porter de cette action honteuse, & qui sont les préservatifs contre le poison de la fiction. C'est ce que Plutarque a bien reconnu ; car dans son Traité *comment il faut lire les Poëtes*, il nous avertit que *dans cette fable des amours de Mars & de Venus, l'intention d'Homere est de faire entendre à ceux qui sont capables de réflexion, que la musique lascive, les chansons dissolues & les discours sur les sujets licencieux, rendent les mœurs desordonnées, les vies lubriques & effeminées, les hommes lâches & sujets à leurs plaisirs, aux délices, aux voluptés & aux amours de folles femmes. Il faut bien des précautions à un Poëte,* dit parfaitement le R. P. le Bossu, *pour traiter des incidens aussi dangereux que ceux-là, s'il veut faire plus de bien que de mal ; il doit étudier le besoin, l'intérêt, l'humeur de ses Auditeurs, & l'effet que ces sujets pourront faire sur leur esprit. Mais à vrai dire, nous ne sommes plus dans un tems où la simplicité puisse rendre cette matiere tolérable aux honnêtes gens, & où on puisse la proposer sans corrompre la meilleure partie de ses auditeurs, & sans entretenir la corruption & le vice qui est dans les autres.* Ainsi quelque judicieux ou excusable qu'ait été

Homere en cette invention, un Poëte ne ſeroit aujourd'hui ni judicieux ni excuſable, ſi en cela il oſoit imiter cet ancien. Il eſt bon d'enſeigner ce qu'il a enſeigné; mais il ſeroit très-mauvais de l'enſeigner comme il a fait, & encore plus mauvais d'étaler cette aventure ſur nos theâtres; ce ſeroit fouler aux pieds non-ſeulement les mœurs & les bienſéances, mais encore la Religion. Et malgré la licence de nos mœurs, j'oſe dire que jamais Poëte ne le feroit avec ſuccès. Homere eſt bien louable d'avoir mêlé à cette fiction ſi dangereuſe par elle-même des inſtructions qui la corrigent. On peut voir ce Poëte encore mieux juſtifié dans les Remarques de M. Dacier ſur la Poëtique d'Ariſtote, page 441. & 442. Au reſte, ce chant de Demodocus confirme parfaitement ce que j'ai dit de nos *Cantates*.

Et comment il l'avoit comblée de préſens] Il y a donc long-tems que les préſens ont un grand pouvoir, & ſur les Déeſſes mêmes.

Page 197. *Entre d'abord dans ſa forge, l'eſprit plein de grands deſſeins de vengeance; il met ſon énorme enclume ſur ſon pied, & commence à forger des liens indiſſolubles*] L'auteur du Parallele n'a pas mieux réuſſi à critiquer Homere ſur les arts, que ſur ſes idées & ſur ſes expreſſions. *On voit*, dit ſon Abbé, *que Vulcain forge ſur une groſſe enclume des liens auſſi menus que des toiles d'araignée.* Le Chevalier ſe recrie ſur cela & dit fort doctement: *Le pere de tous les arts*

peut-il parler ainsi? Est-il besoin d'une grosse enclume pour faire des liens aussi menus que des toiles d'araignée? Le bon homme savoit que les orfevres & les forgerons ont de grosses enclumes, il ne faut pas lui en demander davantage. Voilà un ridicule Critique. Homere a grande raison de dire que Vulcain eut recours à son enclume; car quoique ces liens fussent aussi déliés que des toiles d'araignée & imperceptibles, ils ne pouvoient être forgés que sur l'enclume, parce que tout déliés qu'ils étoient, il falloit encore qu'ils eussent beaucoup de force, afin que ceux qu'ils devoient retenir ne pussent les rompre. L'enclume a été malheureuse à ce Critique; car elle lui a fait déja commettre une faute très-grossiere, comme nous l'avons vû sur le III. Livre.

Page 198. *Qu'il aime plus que toutes les autres terres qui lui sont consacrées*] On a dit que Vulcain aimoit particulierement Lemnos, à cause des feux souterrains qui sortent de cette isle; car le feu est l'ame des forges. Et c'est pourquoi aussi on a feint qu'il étoit tombé dans cette isle quand il fut précipité du ciel.

Et il est allé voir ses Sintiens] Les Sintiens étoient les peuples de Lemnos, & ils étoient venus de Thrace s'établir dans cette isle. Il dit qu'ils parloient un langage barbare, parce que leur langue étoit un composé de la langue des Thraces, de celle des Asiatiques & de la Grecque fort altérée

& corrompue. Quand Mars dit, *il est allé voir ses Sintiens au langage barbare*, il y a dans ces paroles une sorte de raillerie & de mépris ; il veut faire sentir à Venus la sotise d'un homme qui quitte une si belle femme pour aller voir des peuples si grossiers.

Page 199. *Accourez tous pour voir des choses infames*] Il y a dans le texte, tel que nous l'avons aujourd'hui, *accourez pour voir des choses risibles.* Δεῦθ' ἵνα ἔργα γελαστὰ, &c. Or il n'est ni vraisemblable ni possible que Vulcain appelle cette aventure *risible*, car elle est très-peu risible pour un mari ; j'ai donc crû devoir suivre l'ancienne leçon qu'Eustathe a rapportée, ἔργ' ἀγέλαστα, *des choses dont je n'ai pas sujet de rire.* Les Dieux en riront, mais Vulcain n'en rit point.

Page 200. *Et que je suis incommodé*] Homere a bien senti que la laideur d'un mari est souvent un surcroit de beauté pour l'amant.

M'ait rendu la dot & tous les présens que je lui ai faits] Dans mes Remarques sur l'Iliade j'ai assez parlé de cet ancien usage, par lequel il étoit établi que le marié donnoit au pere de la mariée une sorte de *dot*, c'est-à-dire, qu'il lui faisoit des présens dont il achetoit en quelque façon sa fiancée. Voici donc la jurisprudence qu'Homere rapporte de ces anciens tems : le pere de la femme surprise en adultere, étoit obligé de rendre au mari tous les présens que le mari avoit faits. A plus forte raison

le mari étoit-il en droit de retenir la dot que le pere avoit donnée à sa fille, comme la jurisprudence des siécles suivans l'a décidé.

Page 201. *Mais ses mœurs deshonorent sa beauté*] Homere méle toujours quelque mot utile qui fait connoître le véritable jugement qu'il fait des actions qu'il décrit.

Les Déesses par pudeur & par bienséance demeurerent dans leur Palais] Ces Déesses ne devoient ni ne pouvoient assister à un tel spectacle. Homere donne toujours des marques de sagesse dans les fictions mémes les plus licentieuses.

Les mauvaises actions ne prospérent pas] Voici de ces instructions cachées qu'Homere méle adroitement dans ses narrations pour former les mœurs & pour empécher les jeunes gens d'avaler le poison que la fiction présente. Cette fable est d'un pernicieux exemple ; mais Homere en corrige autant qu'il peut le venin par cette réflexion très-sage qu'il fait faire aux Dieux, & qui enseigne aux hommes, méme aux plus puissans, qu'ils ne doivent pas se flatter que leurs mauvaises actions seront toujours heureuses ; que ce que l'on croit le plus caché, vient enfin en évidence, & que rien ne demeure impuni.

Page 202. *Mars ne peut s'empêcher de payer la rançon que doivent les adulteres pris sur le fait*] Il y avoit donc dans ces ancien tems

tems des peines pécuniaires pour les adulteres qui avoient été surpris.

Apollon, je m'estimerois très-heureux d'avoir une pareille aventure] On ne pouvoit pas attendre d'autre réponse de Mercure, qui avoit servi à tant de commerces secrets. D'ordinaire les confidens ne sont pas plus sages que ceux qu'ils servent.

Page 203. *Mais prenant son sérieux, il prioit instamment Vulcain de délier Mars*] Pourquoi Neptune prend-il plus d'intérêt à la délivrance de Mars que les autres Dieux? C'est ce que je voudrois que nous eussent expliqué ceux qui ont entrepris de développer l'allégorie de cette fiction, & qui nous disent que l'adultere de Mars avec Venus signifie que quand la planete de Mars vient à être conjointe avec celle de Venus, ceux qui naissent pendant cette conjonction, sont enclins à l'adultere, & que le Soleil venant à se lever là-dessus, les adulteres sont sujets à être découverts, & pris sur le fait. Que signifie donc Neptune intervenant pour la délivrance de Mars, & se rendant même caution pour lui? Il ne faut pas espérer de pouvoir rendre raison de toutes les fables.

C'est une méchante affaire que de se rendre caution pour les méchans] On a expliqué ce vers de trois différentes manieres, qu'Eustathe a rapportées page 1599. J'ai suivi le sens qui m'a paru le plus naturel. Dans le temple de Delphes on avoit écrit cette sentence,

ἐγγύα, πάρα δ' ἄτα. *La perte sûre suit la caution.* Et les sages ont toujours blâmé cette facilité de cautionner. Salomon a dit : *Stultus homo plaudet manibus cùm spoponderit pro amico.* Proverb. 17. 18. Mais comme il y auroit de la dureté à refuser en certaines occasions d'être caution, par exemple, pour un pere, pour un frere, pour un neveu, &c. Homere corrige cette sentence, en disant que *c'est une mauvaise affaire que de se rendre caution pour les méchans*; car il est indubitable qu'on sera obligé de payer pour eux. C'est pourquoi Salomon a dit aussi : *Emportez les meubles & les habits de celui qui a cautionné pour l'étranger. Tolle vestimentum ejus qui spoponderit pro extraneo.* Proverb. 20. 16. & 27. 13.

Page 204. *Mars prend le chemin de la Thrace, & la mere des jeux & des ris celui de Cypre*] Homere peint par-là le genie & le naturel de ces deux peuples. Mars va en Thrace, parce que les Thraces sont belliqueux, & Venus va en Cypre, dont les habitans sont mous & efféminés, & adonnés à l'amour.

Page 205. *Ulysse l'entendoit avec un merveilleux plaisir*] Homere enseigne par-là que les sages peuvent quelquefois entendre avec plaisir ces sortes de chansons ; mais le plaisir qu'elles leur donnent est bien différent de celui qu'elles font aux foux. *Le sage*, dit fort bien Eustathe, *est charmé de la beauté de la Poësie & de la musique, il sent ce qu'il*

y a d'utile & d'instructif, & il démêle même par son intelligence les mystères cachés sous une fiction ingénieuse ; au lieu que les autres ne goûtent que ce qui favorise leur corruption.

L'un d'eux se pliant & se renversant en arriere, le pousse jusqu'aux nues] C'étoit une sorte de danse où l'un poussoit un balon en l'air, l'autre le repoussoit, & ils se le renvoyoient ainsi plusieurs fois, sans le laisser tomber à terre, & cela se faisoit en cadence. C'étoit une espéce de danse haute, c'est pourquoi elle étoit appellée ἀερία & οὐρανία, *aërienne* & *celeste.* Le medecin Herophile avoit compris parmi les exercices de la Gymnastique cette *danse au balon.* C'est pourquoi l'on avoit ajoûté un balon à tous les instrumens de la gymnastique dont on avoit orné sa statue.

Ils finirent cette danse haute, & en commencerent une basse] C'est le véritable sens de ce vers ὠρχείσθην δὴ ἔπειτα ποτὶ χθονί. *Ils commencerent à danser à terre.* Il oppose manifestement la *danse à terre* à la danse au balon, dont il vient de parler, qui est la danse haute ; & comme celle-ci étoit appellée οὐρανία, *celeste ;* l'autre, comme dit Eustathe, pouvoit être appellée χθονία, c'est-à-dire, *terrestre.*

Page 206. *Vous m'aviez bien promis*] Le Grec dit : *Vous m'aviez menacé,* ἀπείλησας. Les Grecs ont dit *menacer* pour *promettre ;*

& les Latins les ont imités : c'est ainsi qu'Horace a dit,

. . . . . *Multa & præclara minantem.*

Vous êtes ici douze Princes] Il y a dans le Grec : *Il y a ici douze Rois qui regnent sur le peuple, & je suis le treiziéme.* Ces mots, *& je suis,* ne marquent pas l'égalité, mais au contraire la supériorité ; car on voit que c'est lui-même qui donne les ordres. Ces douze Rois ou Princes étoient les principaux qui gouvernoient sous lui ; car, comme je l'ai déja remarqué, c'étoit un état mêlé de Royauté, d'oligarchie & de democratie. Ces douze Rois ou Princes étoient à peu près ce qu'étoient autrefois les douze Pairs en France.

Page 208. *Il présente cette épée à Ulysse*] Il paroît par ce passage que les Pheaciens portoient l'épée ; car quoiqu'Alcinoüs ait dit qu'ils ne manioient ni l'arc ni le carquois, ils ne laissoient pas de porter des armes défensives.

Et fassent que vous n'ayez jamais besoin de cette épée] Eustathe a donné un sens tout contraire : *Puissai-je n'avoir jamais besoin de cette épée.* Car comme on croyoit que les présens des ennemis étoient funestes, Ulysse pour détourner l'augure, souhaite de n'avoir jamais besoin de recourir à cette épée, mais de la garder comme un dépôt. Je crois qu'Eustathe se trompe ; le souhait d'Ulysse ne doit pas être en faveur de lui-même, il

doit être en faveur de celui qu'il remercie & dont il reçoit le présent : c'est aussi le sens naturel que le vers d'Homere présente : *Μηδέ τι τοι ξίφεός γε ποθὴ μετόπισθε γένοιτο. Neque tibi in posterum desiderium ensis eveniat.* Ce *tibi* est décisif. *Fassent les Dieux que vous n'ayez jamais besoin de cette épée.* C'est-à-dire, fassent les Dieux que vos jours coulent en paix, & que jamais ni guerre étrangere ni démêlé domestique ne vous oblige à la tirer, & à regretter celle dont vous m'honorez.

Page 209. *Faites apporter ici le plus beau coffre que vous ayez*] Une des grandes somptuosités des femmes de ce tems-là consistoit en de beaux coffres, & c'est de ces coffres qu'on a voulu expliquer ce verset du Pseaume 44. *Myrrha & gutta & casia à vestimentis tuis à domibus eburneis.* Car les coffres sont élegamment appellés les *maisons des habits.* Le goût de ces beaux coffres s'est conservé fort long-tems, & ce n'est que le dernier siécle qui l'a vû finir.

Je lui donnerai ma belle coupe d'or] Il a ordonné que chacun des Princes donneroit un talent d'or, & lui il donne sa coupe. Il faut donc, ou que le talent d'or ne fût pas d'un si grand poids que celui que nous connoissons ; car le Roi ne doit pas donner moins que les autres ; ou que le travail rendît cette coupe plus précieuse ; ou que le Roi la donnât de surcroît, quoiqu'il n'en parle point ; ou enfin qu'elle pesât plus d'un talent.

Page 211. *Et les ſcella d'un nœud merveilleux dont l'ingenieuſe Circé lui avoit donné le ſecret*] Dans ces anciens tems, avant l'uſage des clefs, on avoit accoûtumé de fermer avec des nœuds que chacun faiſoit à ſa fantaiſie. Il y en avoit de ſi merveilleux & de ſi difficiles, que celui qui les avoit faits & qui en ſavoit le ſecret, étoit le ſeul qui pût les délier. Tel étoit par exemple le nœud Gordien.

Page 212. *Je vous promets que tous les jours je vous adreſſerai mes vœux comme à une Déeſſe*] Il ne ſe peut rien ajoûter à la politeſſe d'Ulyſſe; la Princeſſe le prie de ſe ſouvenir d'elle, & de ne pas oublier les ſecours qu'elle lui a donnés, & Ulyſſe lui promet de l'invoquer comme une Déeſſe.

Page 213. *Alors Ulyſſe s'adreſſant au héraut, & lui mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on lui avoit ſervi*] Il faut être entierement étranger dans l'Antiquité pour avoir tiré de cet endroit un ſujet de mocquerie, comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ulyſſe*, dit-il, *coupe un morceau de cochon, qu'il donne à manger au muſicien, qui étoit derriere lui, lequel en fut bien aiſe.* Rien n'eſt plus mal expoſé que le fait, & rien n'eſt plus ridicule que cette critique. Le dos d'un cochon étoit la partie la plus honorable; on la ſert à Ulyſſe, & Ulyſſe ne donne pas un morceau de cochon a Demodocus, mais il lui donne une partie de cette portion, & Demodocus

la reçoit avec joie comme une marque de distinction & d'honneur.

Page 214. *Car ce sont les Muses, filles du grand Jupiter, qui vous ont instruit, ou plutôt c'est Apollon lui-même*] Ulysse ne dit pas cela seulement pour louer la beauté des chants de Demodocus, mais pour faire voir qu'ils sont l'effet de l'inspiration & de l'enthousiasme. Car ce chantre habitant une isle si éloignée de tout commerce, selon la supposition des Pheaciens, il n'étoit pas possible qu'il eût été instruit par quelqu'un des aventures des Grecs. Il faut donc que ce soit Apollon qui les lui ait révélées. C'est pourquoi il dit ensuite qu'il les chante comme s'il avoit été présent, ou qu'il les eût apprises des Grecs mêmes. Ce passage est fort beau & d'une adresse merveilleuse; car en louant parfaitement les Poëtes, il fonde la vérité de toutes les aventures avec tant de sûreté & d'évidence, qu'il est impossible d'en douter.

Vous chantez avec une suite qui marque une connoissance profonde, les malheurs des Grecs] Il faut remarquer la grande sagesse qu'Homere donne ici à Ulysse. Demodocus a chanté deux fois. La premiere, pendant le festin, & il a chanté les aventures des héros & la célébre dispute d'Ulysse & d'Achille; & la seconde après le festin, pour faire danser les Pheaciens, & il a chanté les amours de Mars & de Venus. On se remet à table, & Demodocus va chanter pour la troisiéme

fois. Ulyſſe ne dit pas un mot de la ſeconde chanſon, il ne la loue point, il n'en demande point de ſemblable ; mais il témoigne l'admiration qu'il a pour la premiere, & il en demande la ſuite, qui eſt l'hiſtoire du cheval de bois : *Continuez*, *je vous prie*, lui dit-il, *& chantez-nous le ſtratagême du cheval de bois.* Voilà une grande inſtruction qu'Homere donne aux hommes. Les ſages peuvent entendre en paſſant une chanſon comme celle des amours de Mars & de Venus, mais ils ne la louent point, ils n'en demandent point de ſemblable ; mais pour celles qui chantent les grandes actions des héros, ce ſont les ſeules qu'ils admirent, qu'ils demandent, & dont ils ne peuvent ſe laſſer ; & en même-tems il fait entendre que les Poëtes & les Muſiciens doivent tirer des actions des hommes ſages & tempérans les ſujets de leurs chanſons & de toutes leurs Poëſies, comme Plutarque l'a fort bien remarqué.

Avec une ſuite qui marque une connoiſſance profonde] C'eſt ce que ſignifient ces mots, λίην γὰρ κατὰ κόσμον. *Vous chantez avec une grande ſuite & une grande méthode.* Ceux qui ne ſont pas bien inſtruits brouillent & confondent les matieres ; mais ceux qui ſavent bien les choſes, les racontent de ſuite, chaque choſe eſt dans ſon lieu.

Page 215. *Et qu'Ulyſſe par un artifice aſſez heureux fit entrer dans la citadelle*] Homere n'a point expliqué la ruſe dont Ulyſſe

se servit pour obliger les Troyens à faire entrer cet énorme cheval dans la citadelle. Cela auroit pourtant bien fait ici. Virgile ne l'a pas négligé ; & par l'heureux épisode de Sinon, il a jetté un grand ornement dans son Poëme.

Si vous me chantez bien en détail toute cette aventure, je rendrai témoignage] Ulysse ne se contente pas des preuves que Demodocus a déja données, qu'il est véritablement inspiré, puisqu'il a chanté ces aventures des Grecs avec autant de vérité que s'il les avoit vues, il veut s'en assurer encore davantage, & pour cela il lui propose de chanter l'histoire du cheval de bois ; car s'il la chante telle qu'elle est, on ne peut plus douter que ce ne soit Apollon qui l'instruit, en lui révélant les choses passées, & en lui dictant lui-même sa chanson. Encore une fois quelle adresse merveilleuse pour nous forcer à regarder toutes ces aventures de la guerre de Troye, non comme des fables, mais comme des histoires dont il n'est pas permis de revoquer en doute la certitude & la vérité. Homere est donc véritablement ce Poëte instruit par Apollon même, & ce qu'il chante est aussi vrai que s'il l'avoit vû.

Et le chantre rempli de l'esprit du Dieu] Homere ne veut pas que nous perdions un moment de vue cette vérité, que ce que chante Demodocus lui est revelé par Apollon même.

Commençant au moment] La chanſon qu'a chantée Demodocus ſur les amours de Mars & de Venus, eſt rapportée telle qu'il l'a chantée, mais il n'en eſt pas de même de celle-ci; Homere n'en rapporte que l'abrégé, & comme le cannevas; & cela paroît manifeſtement par la ſuite, comme lorſqu'il dit, *il chanta comment les Grecs ſaccagerent la ville;* ce qui n'eſt point détaillé ici. Et *il repréſenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers,* ce qui n'y eſt point repréſenté, non plus que le combat qu'Ulyſſe & Menelas ſoutinrent dans le Palais de Deïphobus. Homere enſeigne ici parfaitement l'art de faire des abrégés, comme Euſtathe l'a remarqué. Cette hiſtoire étoit trop longue pour la rapporter entiere.

Page 216. *Et les Troyens aſſemblés tout autour*] Virgile, qui a ſi bien profité de cet endroit, a changé le tems; car il feint que tout ceci ſe paſſa avant qu'on eût reçû ce cheval dans la ville.

Comme une offrande agréable aux Dieux & capable de les appaiſer] Homere ne dit point que cette machine étoit conſacrée à Minerve; il dit ſeulement qu'après que les Grecs l'eurent conſtruite, Ulyſſe par un artifice digne de lui, porta les Troyens à la faire entrer dans leur ville, & que la plupart furent d'avis qu'il falloit la reſpecter & la regarder comme inviolable, & la laiſſer comme une offrande agréable aux Dieux & capable de les appaiſer. De-là les Poëtes qui

ſont venus dans la ſuite ont tiré tout ce qu'ils ont dit du vœu fait à Minerve. Accius avoit traité ce ſujet dans ſa piéce intitulée *Deïphobus*, & je ne doute pas que Virgile n'ait profité des idées de ce Poëte dans l'admirable récit qu'il fait de cette aventure au II. liv. de ſon Eneïde.

Page 217. *Il pleuroit auſſi amerement qu'une femme qui voit tomber ſon époux*] Ceux qui voudroient critiquer cette comparaiſon, pourroient dire qu'elle n'eſt pas juſte, en ce que la femme a grand ſujet de verſer des larmes, puiſqu'elle tombe dans le plus grand de tous les malheurs, & qu'Ulyſſe n'a aucun ſujet de pleurer ; car de quoi pleure-t-il ? Pleure-t-il de ce que ſon artifice a eû tout le ſuccès qu'il avoit déſiré ? Mais ce ſeroit là une fauſſe critique. Homere ne compare nullement la fortune d'Ulyſſe à celle de cette femme ſi malheureuſe ; il compare ſeulement les larmes de l'un aux larmes de l'autre, & fait une image très-touchante. Et quant au ſujet des larmes d'Ulyſſe, c'eſt bien mal connoitre la nature que de demander ce qui l'obligeoit à pleurer.

Page 219. *Un ſuppliant & un hôte doivent être regardés comme un frere*] Voilà une maxime digne d'un Chrétien.

Apprenez-nous quel eſt le nom que votre pere & votre mere vous ont donné, & ſous lequel vous êtes connu] Alcinoüs ſpécifie cela en détail, pour l'obliger à dire ſon vérita-

ble nom, & non pas un nom ſuppoſé, un nom de guerre qu'il pourroit avoir pris pour ſe cacher & s'empêcher d'être connu. Cela eſt donc très-ſenſé. Cependant l'Auteur du Parallele releve cet endroit comme une grande ſottiſe d'Homere. *Alcinoüs*, dit-il, *demande à Ulyſſe de quel nom ſon pere, ſa mere & ſes voiſins l'appellent ; car*, ajoûte-t-il, *il n'y a point d'homme qui n'ait un nom, ſoit qu'il ait du mérite ou qu'il n'en ait point.* A quoi le Chevalier ajoûte cette ſage réflexion : *C'étoit dire à Ulyſſe que quand même il ſeroit le plus grand beliſtre du monde, comme il en avoit un peu la mine, il ne laiſſeroit pas d'avoir un nom, &c.* Voilà comment cet Auteur manioit la fine critique.

Page 220. *Car tout homme en ce monde, bon ou méchant*] Cela eſt vrai en général, mais il peut y avoir quelque exception : les Anciens ont marqué des nations barbares où perſonne n'avoit de nom.

Afin que nos vaiſſeaux, qui ſont doués d'intelligence, puiſſent vous remener, &c.] Alcinoüs ne s'eſt pas contenté de dire de ſes vaiſſeaux qu'ils étoient auſſi vîtes que l'oiſeau ou même que la penſée, il pouſſe l'hyperbole juſqu'au dernier excès, en leur attribuant de l'intelligence, & en en faiſant preſque des perſonnes animées à qui il ne manque que la parole. Alcinoüs fait ce conte prodigieux pour étonner ſon hôte, & pour lui faire enviſager que s'il ne dit la vérité, ſes vaiſſeaux, au lieu de le remener dans ſa

patrie, le meneront par-tout où il aura dit. Mais, diront nos judicieux Critiques, cette hyperbole n'est-elle pas insensée, *des navires qui ont de l'intelligence?* Non, elle ne l'est point du tout pour ce siécle-là. Ne disoit-on pas que le chêne de Dodone parloit? & n'a-t-on pas dit la même chose de la navire Argo?

Page 221. *Que le Dieu Neptune étoit irrité contre nous de ce que nous nous chargions de reconduire, &c.*] Cela est fondé sur ce qu'il est naturel qu'un Prince ne veuille point que dans son Empire il y ait quelqu'un qui ne soit pas soumis à son pouvoir, & qui se tire de sa dépendance. Les Pheaciens ne se contentoient pas d'avoir le privilége de courir les mers sans danger, ils associoient à ce privilége tous ceux qu'ils reconduisoient. Ainsi c'étoient autant de gens contre lesquels Neptune ne pouvoit rien entreprendre, ce qui blessoit beaucoup son autorité. Mais toutes ces fictions si poëtiques & si exagerées, ne sont que pour louer l'adresse & l'habileté des Pheaciens dans l'art de la marine, & leur générosité pour tous les étrangers, & on ne sauroit imaginer d'éloge plus parfait & plus magnifique.

Et qu'il nous menaçoit qu'un jour un de nos vaisseaux revenant de conduire un étranger chez lui] Eustathe nous avertit que dans les anciens manuscrits cet endroit étoit marqué d'une pointe & d'une étoile. De la pointe, pour marquer que tout cet ndroit, qui

regarde cet ancien oracle, eſt déplacé ici ; & de l'étoile, pour marquer qu'il eſt fort beau. On prétend que ſa véritable place eſt dans le XIII. Livre. Car, diſoit-on, il n'y a pas d'apparence que ſi Alcinoüs s'étoit ſouvenu dans cette occaſion de l'ancien oracle & de la menace de Neptune, il eût été aſſez hardi & aſſez imprudent pour remener l'ennemi de ce Dieu. Mais cette critique me paroît très-mal fondée, & il me ſemble qu'on en doit juger tout autrement, & que cet oracle eſt très-bien placé ici. Cet endroit renferme une leçon très-importante. Les Pheaciens ſont avertis par un ancien oracle des maux qui leur doivent arriver un jour pour avoir remené chez lui un étranger. Ils ne laiſſent pas de faire cette action de charité, & ils laiſſent aux Dieux le ſoin d'effectuer leurs menaces, ou de les changer, perſuadés que c'eſt aux hommes à faire leur devoir, & à laiſſer aux Dieux le ſoin du reſte. Et que ce fût là leur eſprit, ce qu'Alcinoüs ajoûte le marque certainement, *Et ce Dieu peut accomplir ſes menaces, ou les rendre vaines.* En effet Dieu peut changer ſes décrets, & on peut eſpérer qu'il les changera toujours en faveur de ceux qui font le bien.

Qu'il périroit au milieu de la mer] Cette premiere partie de l'oracle s'accomplit dans le XIII. Liv. ce vaiſſeau eſt changé en rocher. Mais il n'eſt rien dit de la montagne.

Et qu'une grande montagne tomberoit ſur

la ville des Pheaciens] On prétend qu'Homere a imaginé la chute de cette montagne, pour empêcher la postérité de rechercher où étoit cette isle des Pheaciens, & pour la mettre par-là hors d'état de le convaincre de mensonge ; car qui est-ce qui ira chercher une isle qui n'existe peut-être plus, & qui n'est qu'un écueil, & au milieu de la mer ? Homere fait tomber cette montagne sur cette isle, comme il a fait ruiner par les fleuves, par les vagues de la mer, & par les eaux des cieux la muraille qu'il a feint que les Grecs avoient bâtie au devant de leurs vaisseaux. Mais cette remarque n'est pas entierement juste ; car Homere ne dit pas formellement que cette montagne tomberoit véritablement sur la ville des Pheaciens ; mais il fait entendre qu'elle menaceroit d'y tomber, & que cette ville seroit couverte d'une montagne qui menaceroit toujours de l'écraser. C'est ainsi que Neptune s'explique lui-même dans le Liv. XIII. & l'on ne voit pas même que cette menace ait été effectuée. Homere donne lieu de penser que le repentir des Pheaciens & le sacrifice qu'ils offrirent à ce Dieu, l'empêcherent d'achever sa vengeance.

Page 222. *Afin que la Poësie en tire des chants utiles à ceux qui viendront après eux*] Car voilà la destination de la Poësie ; des choses qui sont arrivées, & dont Dieu s'est servi pour punir le crime & pour récompenser la vertu, la Poësie en tire des sujets utiles pour ses chants qui instruisent la posté-

rité. Celle qui n'eſt propre qu'à corrompre les hommes, n'eſt pas digne du nom de *Poëſie.* Et voilà pourquoi Homere mérite ſur tous les autres le nom de Poëte, & de Poëte divin, parce que des malheurs des Grecs & des Troyens il en a tiré des chanſons utiles à tous les ſiécles.

Page 223. *Avez-vous perdu devant les murs de cette place un beau-pere, un gendre*] Homere raſſemble ici les trois différens liens qui attachent les hommes les uns aux autres, & marque les dégrés de préférence, le ſang le premier, l'alliance le ſecond, & l'amitié le troiſiéme. Et ce n'eſt qu'après lui que les Philoſophes ont diſtingué ces trois différentes liaiſons.

Car un ami qui a ces bonnes qualités] Je ſuis charmée de voir qu'Homere, après avoir placé l'amitié dans le rang que la nature lui donne, la releve & l'égale au ſang même.



Argument du Livre IX.

U Lysse obligé de se déclarer, raconte aux Pheaciens toutes ses aventures, ses combats contre les Ciconiens, son arrivée chez les Lotophages, & de-là chez le Cyclope Polypheme. Il leur raconte aussi comment ce Cyclope dévora six de ses Compagnons, la vengeance qu'il en tira, & la ruse dont il se servit pour sortir de la caverne où il étoit enfermé.





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE IX.

LE prudent Ulysse, ne pouvant résister aux prieres d'Alcinoüs, lui répond : Grand Roi, » qui effacez tous les autres Prin-» ces, c'est assurément une belle » chose que d'entendre un chantre » comme celui que nous avons en-» tendu, dont les chants égalent » par leur beauté les chants des » Dieux mêmes. Et je suis persuadé » que la fin la plus agréable que » l'homme puisse se proposer, c'est » de voir tout un peuple en joie, & » dans toutes les maisons des festins

où l'on entende de belle musi- «
que, les tables bien couvertes & «
les urnes bien pleines de bon vin, «
d'où un échanson en verse dans «
toutes les coupes pour en donner «
à tous les conviés. Voilà ce qui «
me paroît très-beau. Mais pour- «
quoi m'ordonnez-vous de vous «
raconter tous mes malheurs, dont «
le recit ne peut que m'affliger en- «
core davantage & troubler vo- «
tre plaisir? Par où dois-je com- «
mencer ces tristes récits? par où «
dois-je les finir? car je suis l'hom- «
me du monde que les Dieux ont «
le plus éprouvé par toutes sortes «
de traverses. Il faut d'abord vous «
dire mon nom, afin que vous me «
connoissiez tous, & qu'après que «
je serai échappé de tous les mal- «
heurs qui me menacent encore, «
je sois lié avec vous par les liens «
de l'hospitalité, quoique j'habite «
une contrée fort éloignée. Je suis «

» Ulyſſe fils de Laërte. Ulyſſe ſi
» connu de tous les hommes par
» ſes ruſes & par ſes ſtratagêmes de
» guerre, & dont la gloire vole juſ-
» qu'au ciel ; je demeure dans l'iſle
» d'Ithaque, dont l'air eſt fort tem-
» péré, & qui eſt célébre par le
» mont Nerite tout couvert de bois.
» Elle eſt environnée d'iſles toutes
» habitées. Elle a près d'elle Duli-
» chium, Samé & plus bas Zacyn-
» the qui n'eſt preſque qu'une forêt,
» & elle eſt la plus prochaine du
» continent & la plus voiſine du
» pole : les autres ſont vers le mi-
» di & vers le levant. C'eſt une iſle
» eſcarpée, mais qui porte une
» brave jeuneſſe ; & pour moi je
» ne vois rien qui ſoit plus agréa-
» ble à l'homme que ſa patrie. La
» Déeſſe Calypſo a voulu me rete-
» nir dans ſes grotes profondes &
» me prendre pour mari. La char-
» mante Circé, qui a tant de mer-

veilleux ſecrets, m'a fait les mê- «
mes offres, & n'a rien oublié «
pour me retenir dans ſon Palais, «
mais inutilement. Jamais elle «
n'a pû me perſuader ; car nous «
n'avons rien de plus doux ni de «
plus cher que notre patrie & nos «
parens, & pour les revoir nous «
quittons volontiers le pays le plus «
abondant & les établiſſemens les «
plus avantageux & les plus ſoli- «
des. Mais il faut commencer à «
vous dire tous les malheurs qu'il «
a plû à Jupiter de m'envoyer de- «
puis mon départ de Troye. «

Je n'eus pas plutôt mis à la «
voile avec toute ma flotte, que je «
fus battu d'un vent orageux qui «
me pouſſa ſur les côtes des Cico- «
niens vis-à-vis de la ville d'Iſ- «
mare. Là je fis une deſcente ; je «
battis les Ciconiens ; je ſaccageai «
leur ville & j'emmenai un grand «
butin. Nous partageâmes notre «

» proie avec le plus d'égalité qu'il
» fut possible, & je pressois mes
» Compagnons de se rembarquer
» sans perdre de tems; mais les in-
» sensés refuserent de me croire, &
» s'amuserent à faire bonne chere
» sur le rivage; le vin ne fut pas
» épargné, ils égorgerent quantité
» de moutons & de bœufs. Cepen-
» dant les Ciconiens appellerent à
» leur secours d'autres Ciconiens
» leurs voisins, qui habitoient dans
» les terres, & qui étoient en plus
» grand nombre, plus aguerris
» qu'eux, mieux disciplinés & mieux
» dressés à bien combattre à pied &
» à cheval. Ils vinrent le lendemain
» à la pointe du jour avec des trou-
» pes aussi nombreuses que les feuil-
» les & les fleurs du printems.
» Alors la fortune commença à se
» déclarer contre nous par l'ordre
» de Jupiter, & à nous livrer à
» tous les malheurs ensemble. Les

Ciconiens nous attaquerent de- «
vant nos vaiſſeaux à grands coups «
d'épées & de piques. Le combat «
fut long & opiniâtré. Tout le ma- «
tin pendant que la ſacrée lumiere «
du jour croiſſoit, nous ſoutînmes «
heureuſement leurs efforts, quoi- «
qu'ils fuſſent très-ſupérieurs en «
nombre ; mais quand le ſoleil «
commença à pancher vers ſon «
couchant, ils nous enfoncerent & «
nous tuerent beaucoup de mon- «
de. Je perdis ſix hommes par cha- «
cun de mes vaiſſeaux, le reſte ſe «
ſauva, & nous nous éloignâmes «
avec joie d'une plage qui nous «
avoit été ſi funeſte. Mais quelque «
preſſés que nous fuſſions, mes «
navires ne partirent point que «
nous n'euſſions appellé trois fois à «
haute voix les ames de nos Com- «
pagnons qui avoient été tués. «
Alors le ſouverain maître du ton- «
nerre nous envoya un vent de nord «

» très-violent avec une furieuse
» tempête ; la terre & la mer furent
» en un moment couvertes d'épais
» nuages, & une nuit obscure tom-
» ba tout d'un coup des cieux. Mes
» vaisseaux étoient poussés par le
» travers sans tenir de route certai-
» ne ; leurs voiles furent bientôt
» en piéces par la violence du vent ;
» nous les baissâmes & les pliâmes
» pour éviter la mort qui nous me-
» naçoit, & à force de rames nous
» gagnâmes une rade où nous fû-
» mes à couvert. Nous demeurâ-
» mes là deux jours & deux nuits
» accablés de travail & dévorés par
» le chagrin. Le troisiéme jour,
» dès que l'aurore eut paru, nous
» relevâmes nos mâts, & déployant
» nos voiles, que nous avions ra-
» commodées, nous nous remîmes
» en mer. Nos pilotes, secondés
» par un vent favorable, nous me-
» noient par le plus droit chemin,
&

& je me flattois d'arriver heureu- «
sement dans ma patrie ; mais «
comme je doublois le cap de Ma- «
lée, le violent Borée & les cou- «
rans de cette mer me repousse- «
rent & m'éloignerent de l'isle de «
Cythere. De-là je voguai neuf «
jours entiers abandonné aux «
vents impétueux, & le dixiéme «
jour j'abordai à la terre des Lo- «
tophages, qui se nourrissent du «
fruit d'une fleur. Nous descendî- «
mes, nous fîmes de l'eau, & «
mes Compagnons se mirent à pré- «
parer leur dîner. Après le repas «
je choisis deux des plus hardis de «
la troupe, & je les envoyai avec «
un héraut reconnoître le pays & «
s'informer quels peuples l'habi- «
toient. Ils marchent bien délibé- «
rés, & se mêlent parmi ces peu- «
ples, qui ne leur firent aucun «
mauvais traitement ; ils leur don- «
nerent seulement à gouter de leur «

» fruit de lotos. Tous ceux qui man-
» gerent de ce fruit ne vouloient
» ni s'en retourner, ni donner de
» leurs nouvelles, ils n'avoient d'au-
» tre envie que de demeurer là avec
» ces peuples, & de vivre de lotos
» dans un entier oubli de leur pa-
» trie. Mais je les envoyai prendre,
» & malgré leurs larmes je les fis
» monter sur leurs vaisseaux, je les
» attachai aux bancs, & je comman-
» dai à tous mes autres Compa-
» gnons de se rembarquer, de peur
» que quelqu'un d'entre eux venant
» à goûter de ce lotos, n'oubliât son
» retour. Ils se rembarquent tous
» sans différer, & font écumer les
» flots sous l'effort de leurs rames.
» Nous nous éloignons de cette cô-
» te fort affligés, & nous sommes
» portés par les vents sur les terres
» des Cyclopes, gens superbes qui
» ne reconnoissent point de loix, &
» qui se confiant en la providence

des Dieux, ne plantent ni ne ſe- «
ment, mais ſe nourriſſent des «
fruits que la terre produit ſans être «
cultivée. Le froment, l'orge & le «
vin croiſſent chez eux en abon- «
dance, les pluies de Jupiter groſ- «
ſiſſent ces fruits, qui meuriſſent «
dans leur ſaïſon. Ils ne tiennent «
point d'aſſemblées pour délibérer «
ſur les affaires publiques, & ne «
ſe gouvernent point par des loix «
générales qui réglent leurs mœurs «
& leur police ; mais ils habitent «
les ſommets des montagnes, & «
ſe tiennent dans des antres. Cha- «
cun gouverne ſa famille & regne «
ſur ſa femme & ſur ſes enfans, & «
ils n'ont point de pouvoir les uns «
ſur les autres. «

Vis-à-vis & à quelque diſtance «
du port de l'iſle que ces Cyclo- «
pes habitent, on trouve une pe- «
tite iſle toute couverte de bois & «
pleine de chevres ſauvages, par- «

» ce qu'elles n'y font point epou-
» vantées par les hommes, & que
» les chaſſeurs, qui ſe donnent tant
» de peine en broſſant dans les fo-
» rêts & en courant ſur les cimes
» des montagnes, n'y vont point
» pour les pourſuivre. Elle n'eſt fré-
» quentée ni par des bergers qui
» gardent des troupeaux, ni par des
» laboureurs qui travaillent les ter-
» res, mais demeurant toujours in-
» culte, elle n'a point d'habitans :
» voilà pourquoi elle eſt ſi pleine de
» chevres ſauvages. Et ce qui la
» rend inhabitée, c'eſt que les Cy-
» clopes ſes voiſins n'ont point de
» vaiſſeaux, & que parmi eux il
» n'y a point de charpentiers qui
» puiſſent en bâtir pour aller com-
» mercer dans les autres villes,
» comme cela ſe pratique parmi les
» autres hommes qui traverſent les
» mers, & vont & viennent pour
» leurs affaires particulieres. S'ils a-

voient eu des vaisseaux, ils n'au- «
roient pas manqué de se mettre «
en possession de cette isle ; qui «
n'est point mauvaise, & qui por- «
teroit toutes sortes de fruits, car «
tous ses rivages sont bordés de «
prairies bien arrosées, toujours «
couvertes d'herbages tendres & «
hauts ; les vignes y seroient ex- «
cellentes & le labourage très-ai- «
sé, & l'on y auroit toujours des «
moissons très-abondantes ; car le «
terroir est fort gras. Elle a de plus «
un port commode & sûr, où l'on «
n'a besoin d'arrêter les vaisseaux «
ni par des ancres ni par des cor- «
dages ; quand on y est entré, on «
peut attendre tranquillement que «
les pilotes & les vents appellent. «
A la tête du port est une belle «
source d'une eau excellente sous «
une grote toute couverte d'aul- «
nes. Nous abordâmes à cette isle «
par une nuit fort obscure, un Dieu «

» ſans doute nous conduiſant, car
» nous ne l'avions pas apperçue ;
» ma flotte étoit enveloppée d'une
» profonde obſcurité, & la lune n'é-
» clairoit point ; car les nuages la
» couvroient toute entiere. Aucun
» de nous n'avoit donc découvert
» l'iſle, & nous ne nous apperçûmes
» que les flots ſe briſoient contre les
» terres que quand nous fûmes en-
» trés dans le port. Dès que nous y
» fûmes, nous pliâmes les voiles,
» nous deſcendîmes ſur le rivage,
» & nous abandonnant au ſommeil,
» nous attendîmes le jour. Le len-
» demain l'aurore n'eut pas plutôt
» ramené la lumiere que nous com-
» mençâmes à nous promener dans
» cette iſle dont la beauté nous ra-
» viſſoit. Les Nymphes, filles de
» Jupiter, firent lever devant nous
» des troupeaux de chevres ſauva-
» ges, afin que nous euſſions de
» quoi nous nourrir. Auſſi-tôt nous

allons prendre dans nos vaiſſeaux «
des dards attachés à des cour- «
roies, & nous étant partagés en «
trois bandes, nous nous mettons «
à chaſſer. Dieu nous eut bien-tôt «
envoyé une chaſſe aſſez abondan- «
te. J'avois douze vaiſſeaux, il y «
eut pour chaque vaiſſeau neuf «
chevres, & mes Compagnons en «
choiſirent dix pour le mien. Nous «
paſſâmes tout le reſte du jour à ta- «
ble juſqu'au coucher du ſoleil; «
nous avions de la viande en abon- «
dance, & le vin ne nous man- «
quoit point; car à la priſe de la «
ville des Ciconiens, mes Com- «
pagnons avoient eu ſoin de s'en «
fournir & d'en remplir de gran- «
des urnes. Nous découvrions la «
terre des Cyclopes, qui n'étoit «
ſéparée de nous que par un pe- «
tit trajet; nous voyions la fumée «
qui ſortoit de leurs cavernes, & «
nous entendions les cris de leurs «
troupeaux.

» Dès que le ſoleil ſe fut couché
» & que la nuit eut répandu ſes té-
» nébres ſur la terre, nous nous mî-
» mes à dormir ſur le rivage, & le
» lendemain à la pointe du jour j'aſ-
» ſemblai mes Compagnons, & je
» leur dis : Mes amis, attendez-moi
» ici; avec un ſeul de mes vaiſſeaux
» je vais reconnoître moi-même
» quels hommes habitent cette ter-
» re que nous voyons près de nous,
» & m'éclaircir s'ils ſont inſolens,
» cruels & injuſtes, ou s'ils ſont
» humains, hoſpitaliers & touchés
» de la crainte des Dieux. En ache-
» vant ces mots je montai ſur un de
» mes vaiſſeaux, & je commandai
» à un certain nombre de mes Com-
» pagnons de me ſuivre & de dé-
» lier les cables; ils obéiſſent, &
» s'étant aſſis ſur les bancs ils firent
» force de rames. En abordant à
» cette iſle, qui n'étoit pas éloi-
» gnée, nous apperçûmes dans l'en-

droit le plus reculé près de la mer «
un antre fort exhaussé, tout cou- «
vert de lauriers, où des trou- «
peaux de moutons & de chevres «
faisoient entendre leurs cris. Tout «
autour étoit une basse-cour spa- «
cieuse, bâtie de grosses pierres «
non taillées ; elle étoit ombragée «
d'une futaie de grands pins & de «
hauts chênes. C'étoit là l'habita- «
tion d'un homme d'une taille pro- «
digieuse, qui paissoit seul ses trou- «
peaux fort loin de tous les autres «
Cyclopes ; car jamais il ne se mê- «
loit avec eux, mais se tenant tou- «
jours à l'écart, il menoit une vie «
brutale & sauvage. C'étoit un «
monstre étonnant ; il ne ressem- «
bloit point à un homme, mais à «
une haute montagne dont le som- «
met s'éleve au-dessus de toutes «
les montagnes voisines. J'ordon- «
nai à mes Compagnons de m'at- «
tendre & de bien garder mon «

» vaisseau ; & après en avoir choisi
» seulement douze des plus déter-
» minés, je m'avançai portant avec
» moi un outre d'excellent vin rou-
» ge, que m'avoit donné Maron,
» fils d'Evanthes & grand Prêtre
» d'Apollon, qui étoit adoré à Is-
» mare. Il m'avoit fait ce présent par
» reconnoissance de ce que tou-
» chés de son caractere, nous l'a-
» vions sauvé avec sa femme & ses
» enfans, & garanti du pillage ; car
» il demeuroit dans le bois sacré
» d'Apollon. Il me donna encore
» sept talens d'or & une belle cou-
» pe d'argent ; & après avoir rem-
» pli douze grandes urnes de cet
» excellent vin, il fit boire tous
» mes Compagnons. C'étoit un vin
» délicieux sans aucun mélange,
» une boisson divine. Il ne la lais-
» soit à la disposition d'aucun de ses
» esclaves, pas même de ses en-
» fans ; il n'y avoit que sa femme

& lui & la maîtreſſe de l'office « qui en euſſent la clef. Quand on « en buvoit chez lui, il mêloit dans « la coupe vingt fois autant d'eau « que de vin, & malgré ce mêlan- « ge il en ſortoit une odeur céleſ- « te qui parfumoit toute la maiſon. « Il n'y avoit ni ſageſſe ni tempé- « rance qui puſſent tenir contre cet- « te liqueur. J'emplis donc un ou- « tre de ce vin, je le pris avec moi, « avec quelques autres proviſions; « car j'eus quelque preſſentiment « que nous aurions affaire à quelque « homme d'une force prodigieuſe, « à un homme ſauvage & cruel, « & qui ne connoîtroit ni raiſon ni « juſtice. En un moment nous arri- « vâmes dans la caverne. Nous ne « l'y trouvâmes point; il avoit me- « né ſes troupeaux au pâturage. « Nous entrons & nous admirons « le bel ordre où tout eſt dans cet « antre, les paniers de jonc pleins de «

» fromage ; les bergeries remplies
» d'agneaux & de chevreaux, & ces
» bergeries toutes séparées ; il y en
» avoit de différentes pour les diffé-
» rens âges. Les plus vieux étoient
» d'un côté, ceux d'un âge moyen
» d'un autre, & les plus jeunes é-
» toient aussi à part. Il y avoit quanti-
» té de vaisseaux pleins de lait caillé,
» & on en voyoit d'autres tout prêts
» pour traire ses brebis & ses che-
» vres quand elles reviendroient du
» pâturage. Tous mes Compa-
» gnons me prioient instamment de
» nous en retourner sur l'heure mê-
» me, de prendre ses fromages,
» d'emmener ses agneaux & ses che-
» vreaux, & de regagner prompte-
» ment notre vaisseau. Je ne voulus
» jamais les croire ; c'étoit pour-
» tant le meilleur parti : mais à quel-
» que prix que ce fût, je voulois voir
» le Cyclope, & savoir s'il ne me
» feroit pas les présens d'hospitalité,

quoique je cruſſe bien que ſa vûe « ne ſeroit pas fort agréable à mes « Compagnons. Nous allumons du « feu pour offrir aux Dieux un léger « ſacrifice, & nous nous mettons « à manger de ces fromages, en at- « tendant le retour de notre hôte. « Enfin nous le voyons arriver; il « portoit ſur ſes épaules une charge « horrible de bois ſec pour prépa- « rer ſon ſouper. En entrant il jette « à terre ſa charge, qui fit un ſi « grand bruit, que nous en fûmes « effrayés, & que nous allâmes « nous tapir dans le fond de l'antre. « Après cela il fit entrer les brebis « & laiſſa à la porte tous les mâles. « Il ferma enſuite ſa caverne avec « une roche que vingt charretes « attelées de bœufs les plus forts « n'auroient pû remuer, ſi énorme « étoit la maſſe de pierre dont il « boucha l'entrée de ſa caverne. « Quand il ſe fut bien fermé, il s'aſ- «

» ſit, commença à traire ſes brebis
» & ſes chevres, mit ſous chacune
» ſon agneau & ſon chevreau, fit
» cailler la moitié de ſon lait, qu'il
» mit dans des paniers pour en fai-
» re du fromage, & réſerva l'autre
» moitié dans des vaiſſeaux pour le
» boire à ſon ſouper. Tout ce mé-
» nage étant fini, il alluma du feu,
» & nous ayant apperçus à la clarté
» du feu, il nous cria : Etrangers,
» qui êtes-vous ? d'où venez-vous
» en traverſant les flots? Eſt-ce pour
» le négoce ? ou errez-vous à l'a-
» venture comme des pirates qui é-
» cument les mers, en expoſant leur
» vie pour piller tous ceux qui tom-
» bent entre leurs mains ?

» Il dit. Nous fumes ſaiſis de
» frayeur en entendant ſa voix épou-
» vantable, & en voyant cette taille
» prodigieuſe. Cependant je ne laiſ-
» ſai pas de lui répondre : Nous
» ſommes des Grecs qui après le ſié-

ge de Troye avons été long-tems « le jouet des vents & des tempê- « tes. En tâchant de regagner no- « tre patrie nous avons été écartés « de notre route, & nous avons été « portés en divers pays. C'est ainsi « que l'a ordonné le grand Jupiter, « maître de la destinée des hommes. « Nous sommes sujets du Roi Aga- « memnon, dont la gloire remplit « aujourd'hui la terre entiere ; car il « vient de saccager une ville célé- « bre, & de ruiner un empire flo- « rissant. Nous venons embrasser « vos genoux ; traitez-nous comme « vos hôtes, & faites-nous les pré- « sens qu'exige l'hospitalité ; res- « pectez les Dieux, nous sommes « vos supplians, & souvenez-vous « qu'il y a dans les cieux un Jupi- « ter qui préside à l'hospitalité, & « qui prenant en main la défense « des étrangers, punit sévérement « ceux qui les outragent. «

» Ces paroles ne toucherent
» point ce monſtre ; il me répondit
» avec une dureté impie : Etran-
» ger, tu es bien dépourvû de ſens,
» ou tu viens de bien loin, toi qui
» m'exhortes à reſpecter les Dieux
» & à avoir de l'humanité. Sache
» que les Cyclopes ne ſe ſoucient
» point de Jupiter ni de tous les
» autres Dieux ; car nous ſommes
» plus forts & plus puiſſans qu'eux ;
» & ne te flatte point que pour me
» mettre à couvert de ſa colere,
» j'aurai compaſſion de toi & de tes
» Compagnons, ſi mon cœur de lui-
» même ne ſe tourne à la pitié. Mais
» dis-moi où tu as laiſſé ton vaiſſeau?
» Eſt-ce près d'ici, ou à l'extrémi-
» té de l'iſle ? que je ſache où il eſt.
» Il parla ainſi pour me tendre
» des piéges; mais j'avois tròp d'ex-
» périence pour me laiſſer ſurpren-
» dre à ſes ruſes. J'uſai de ruſe à
» mon tour, & je lui répondis: Nep-

tune, qui ébranle la terre quand «
il lui plaît, a fracassé mon vais- «
seau en le poussant contre des ro- «
ches à la pointe de votre terre, «
les vents & les flots en ont dis- «
persé les débris, & je suis échap- «
pé seul avec les Compagnons que «
vous voyez devant vous. «

A peine eus-je fini ces mots «
que le barbare se jette sur mes «
Compagnons, en empoigne deux «
& les froisse contre la roche com- «
me de petits faons. Leur cervelle «
rejaillit de tous côtés, & le sang «
inonda la terre tout aux environs. «
Il les met en piéces, les prépare «
pour son souper, & les dévore «
comme un lion qui a couru les «
montagnes sans trouver de proye; «
il mange non-seulement les chairs, «
mais les entrailles & les os. A la «
vûe de cet horrible spectacle nous «
fondions en larmes, levant les «
mains au ciel & ne sachant que «

» devenir. Après qu'il eut rempli
» son vaste estomac des chairs de
» mes Compagnons, & bû une gran-
» de quantité de lait, il se jette par
» terre en s'étendant dans sa caver-
» ne au milieu de ses brebis. Cent
» fois mon courage m'inspira la pen-
» sée de mettre l'épée à la main, de
» me jetter sur lui & de lui percer
» le cœur, mais une considération
» très-forte me retint. Si je l'avois
» fait nous aurions tous péri mal-
» heureusement dans cette caverne;
» car jamais nous n'aurions pû ôter
» de la porte l'épouvantable roche
» dont il l'avoit bouchée. Nous paf-
» sâmes ainsi la nuit dans la dou-
» leur & dans les angoisses en at-
» tendant le jour. Le lendemain dès
» que l'aurore eut doré les cimes
» des montagnes, il allume du feu,
» se met à traire ses brebis les unes
» après les autres, & à donner à cha-
» cune ses agneaux. Sa besogne é-

tant faite, il prend encore deux «
de mes Compagnons & en fit ſon «
dîner. Quand il fut raſſaſié il ou- «
vrit la porte de l'antre, fit ſortir «
ſes troupeaux, ſortit avec eux & «
referma la porte ſur nous avec cet- «
te énorme roche, auſſi facilement «
qu'on ferme un carquois avec ſon «
couvercle; & faiſant retentir tou- «
te la campagne du ſon effroyable «
de ſon chalumeau, il mena ſes «
troupeaux vers la montagne. Je «
demeurai donc enfermé dans cet «
antre, méditant ſur les moyens de «
me venger, ſi Minerve vouloit «
m'accorder la gloire de punir ce «
monſtre. Pluſieurs penſées me paſ- «
ſerent dans la tête, mais enfin «
voici le parti qui me parut le «
meilleur. Dans la caverne il y a- «
voit une grande maſſue de bois «
d'olivier encore vert, que le Cy- «
clope avoit coupée pour la porter «
quand elle ſeroit ſéche; à la voir, «

» elle nous parut comme le mât
» d'un vaiſſeau de charge à vingt
» rames, qui affronte toutes ſortes
» de mers ; elle étoit auſſi haute &
» auſſi groſſe. J'en coupai moi-mê-
» me environ la longueur de quatre
» coudées, & la donnant à mes
» Compagnons, je leur ordonnai
» de la dégroſſir. Ils la raboterent
» & l'amenuiſerent, & moi la reti-
» rant de leurs mains, je l'aiguiſai
» par le bout ; j'en fis auſſi-tôt dur-
» cir la pointe dans le feu, & je la
» cachai dans du fumier dont il y a-
» voit grande quantité dans cette
» caverne. Enſuite je fis tirer tous
» mes Compagnons au ſort, afin que
» la fortune choiſît ceux qui de-
» voient avoir la réſolution de m'ai-
» der à enfoncer ce pieu dans l'œil
» du Cyclope, quand il ſeroit enſe-
» veli dans un profond ſommeil.
» Mes Compagnons tirerent, &
» heureuſement le ſort tomba ſur les

quatre que j'aurois moi-même « choisis, à cause de leur intrépidité « & de leur audace. Je me mis vo- « lontairement à leur tête pour « conduire cette entreprise si pé- « rilleuse. «

Sur le soir le Cyclope revint « des pâturages à la tête de ses trou- « peaux ; il les fait tous entrer, & « contre sa coutume il ne laissa au- « cune bête à la porte, soit qu'il crai- « gnît quelque surprise, ou que « Dieu l'ordonnât ainsi pour nous « sauver du plus grand de tous les « dangers. Après qu'il eut bouché « sa porte avec cet horrible rocher, « il s'assit & se mit à traire ses brebis « & ses chevres à son ordinaire, leur « donna à chacune leurs petits, & « quand tout fut fait, il prit encore « deux de mes Compagnons, dont « il fit son souper. Dans ce moment « je m'approchai de ce monstre, & « lui présentant de ce vin que j'avois «

» apporté, je lui dis : Cyclope, te-
» nez, buvez de ce vin, vous a-
» vez aſſez mangé de chair humai-
» ne ; vous verrez quelle eſt cette
» boiſſon, dont j'avois une bonne
» proviſion dans mon vaiſſeau ; le
» peu que j'en ai ſauvé, je l'ai ap-
» porté avec moi pour vous faire
» des libations comme à un Dieu,
» ſi touché de compaſſion vous avez
» la bonté de me renvoyer dans ma
» patrie. Mais vous vous êtes porté
» à des excès de cruauté indignes
» de vous. Eh qui penſez-vous de-
» ſormais qui voudra venir dans vo-
» tre iſle, quand on ſaura avec quel-
» le inhumanité vous traitez les é-
» trangers !
» Il prit la coupe de mes mains
» ſans me répondre, & but. Il trouva
» cette boiſſon ſi délicieuſe, qu'il
» m'en demanda encore. Donne-
» moi un ſecond coup de ce vin ſans
» l'épargner, me dit-il, & dis-moi

tout présentement ton nom, afin « que je te fasse un présent d'hospi- « talité dont tu sois content. Cette « terre fournit aux Cyclopes d'ex- « cellent vin que les pluies de Ju- « piter nourrissent, mais il n'appro- « che pas de celui-ci; ce vin que « tu me donnes, ce n'est pas du vin, « c'est la mere goute du nectar & « de l'ambrosie même des Dieux. « Je lui en présentai une troisiéme « coupe, & il eut l'imprudence de « la boire. Quand je vis que le vin « commençoit à faire son effet & à « lui porter à la tête, je lui dis a- « vec beaucoup de douceur: Cy- « clope, vous me demandez mon « nom, il est assez connu dans le « monde, je vais vous l'apprendre « puisque vous l'ignorez, & vous « me ferez le présent que vous m'a- « vez promis. Je m'appelle *Person- « ne*; mon pere & ma mere me « nommerent ainsi, & tous mes «

» Compagnons me connoiſſent par
» ce nom.

» Oh, bien puiſque tu t'appelles
» Perſonne, me répond ce monſ-
» tre avec une cruauté inouie, Per-
» ſonne ſera le dernier que je man-
» gerai ; je ne le mangerai qu'après
» tous ſes Compagnons ; voilà le
» préſent que je te prépare.

» En finiſſant ces mots il tombe
» à la renverſe, ſon énorme cou re-
» plié ſur ſon épaule. Le ſommeil,
» qui dompte tous les animaux,
» s'empare de lui. Le vin lui ſort de
» la gorge avec des morceaux de la
» chair de mes Compagnons qu'il
» a dévorés. Alors tirant le pieu
» que j'avois caché ſous le fumier,
» je le mis dans la cendre vive pour
» le faire chauffer, & m'adreſſant
» à mes Compagnons, je leur dis
» tout ce que je crus le plus capa-
» ble de fortifier leur courage, afin
» qu'aucun d'eux ne fût ſaiſi de
frayeur

frayeur & ne reculât dans le mo- «
ment de l'exécution. Bien-tôt le «
pieu fut si chaud que quoiqu'en- «
core vert, il alloit s'enflammer, «
& il étoit déja tout rouge. Je le «
tire donc du feu, mes Compa- «
gnons tout prêts autour de moi. «
Alors Dieu m'inspira une audace «
surnaturelle. Mes Compagnons «
prenant le pieu, qui étoit pointu «
par le bout, l'appuient sur l'œil «
du Cyclope, & moi m'élevant par «
dessus, je le faisois tourner. Com- «
me quand un charpentier perce «
avec un virebrequin une planche «
de bois pour l'employer à la cons- «
truction d'un vaisseau, il appuie «
l'instrument par-dessus, & ses gar- «
çons au-dessous le font tourner a- «
vec sa courroie qui va & vient «
des deux côtés, & le virebrequin «
tourne sans cesse; de même nous «
faisions tourner ce pieu dans l'œil «
de ce monstre. Le sang rejaillit «

» autour du pieu tout ardent. La va-
» peur qui s'éleve de ſa prunelle,
» lui brûle les paupieres & les four-
» cils, & les racines de ſon œil
» embraſées par l'ardeur du feu, jet-
» tent un ſifflement horrible. Com-
» me lorſqu'un forgeron, après a-
» voir fait rougir à ſa forge le fer
» d'une hache ou d'une ſcie, le jet-
» te tout brûlant dans l'eau froide
» pour le durcir; car c'eſt ce qui
» fait la bonté de ſa trempe, ce fer
» excite un ſifflement qui fait reten-
» tir la forge; l'œil du Cyclope ſif-
» fla de même par l'ardeur du pieu.
» Le Cyclope s'éveillant, jette
» des cris épouvantables dont tou-
» te la montagne retentit. Saiſis de
» frayeur nous nous éloignons; il
» tire de ſon œil ce pieu tout dé-
» goutant de ſang, le jette loin de
» lui, & appelle à ſon ſecours les
» Cyclopes qui habitoient tout au-
» tour dans les antres des monta-

gnes voiſines. Ces Cyclopes en- «
tendant ſa voix, arrivent en foule «
de tous côtés, & environnant l'an- «
tre, ils lui demandent la cauſe de «
ſa douleur : Polypheme, que «
vous eſt-il arrivé ? Qu'eſt-ce qui «
vous oblige à nous réveiller au «
milieu de la nuit, & à nous ap- «
peller à votre aide ? Quelqu'un «
emmene-t-il vos troupeaux ? «
Quelqu'un attente-t-il à votre «
vie à force ouverte ou par la ru- «
ſe ? Le terrible Polypheme ré- «
pond du fond de ſon antre : He- «
las ! mes amis, Perſonne. Plus il «
leur dit ce nom, plus ils ſont «
trompés par cette équivoque. «
Puiſque ce n'eſt perſonne qui vous «
a mis dans cet état, lui diſent-ils, «
que pouvons-nous faire ? Pou- «
vons-nous vous délivrer des «
maux qu'il plaît à Jupiter de vous «
envoyer ? Ayez donc recours à «
votre pere Neptune, & lui adreſ- «

» ſez vos vœux pour le prier de vous
» ſecourir.

» Après lui avoir donné cette bel-
» le conſolation, ils ſe retirent. Je
» ne pus m'empêcher de rire de
» l'erreur où ce nom ſi heureuſe-
» ment trouvé les avoit jettés.

» Le Cyclope ſoupirant & ru-
» giſſant de douleur, s'approche à
» tâtons de l'entrée de ſa caverne,
» en ôte la pierre & s'aſſied au mi-
» lieu, ſes deux bras étendus pour
» nous prendre quand nous ſorti-
» rions; car il me croyoit aſſez im-
» prudent pour tenter de ſortir a-
» vec ſes troupeaux. Mais le péril
» étoit trop manifeſte. Je me mis
» donc à penſer aux moyens que
» je pourrois trouver pour garantir
» de la mort mes Compagnons, &
» pour me ſauver moi-même. Il n'y
» a point de ruſe, point de ſtrata-
» gême qui ne me paſſât alors dans
» l'eſprit; car il s'agiſſoit de la vie,

& le danger étoit preſſant. Voici «
enfin le parti qui me parut le plus «
ſûr. «

Il y avoit dans ſes troupeaux «
des beliers fort grands & fort «
beaux, & dont la laine de cou- «
leur de violette étoit fort longue «
& fort épaiſſe. Je m'aviſai d'en lier «
trois enſemble, & pour cet effet «
je pris les branches d'ozier qui ſer- «
voient de lit à ce monſtre abomi- «
nable en toutes ſortes d'injuſtices «
& de cruautés. Avec ces branches «
j'aſſemble ces beliers & les lie «
trois à trois; celui du milieu portoit «
un de mes Compagnons, & les «
deux des côtés lui ſervoient com- «
me de rempart. Les voilà donc «
chacun d'eux portés par trois be- «
liers. Il y avoit un belier d'une «
grandeur & d'une force ex- «
traordinaire, qui marchoit tou- «
jours à la tête du troupeau, je le «
réſervai pour moi. M'étendant «

» donc ſous lui, & empoignant ſa
» laine à pleines mains, je me te-
» nois collé fortement à ſon ventre
» avec beaucoup de réſolution.
» Nous paſſons la nuit en cet état,
» non ſans beaucoup de crainte &
» d'inquiétude. Le lendemain dès
» que l'aurore eut ramené le jour,
» le Cyclope fit ſortir ſes troupeaux
» pour le pâturage. Les brebis n'é-
» tant point traites à leur ordinaire,
» & ſe ſentant trop chargées de lait,
» remplirent de leurs bêlemens la
» bergerie. Leur berger, qui ſentoit
» des douleurs très-aiguës, tâtoit
» avec ſes mains le dos de ſes mou-
» tons qui ſortoient, & jamais, in-
» ſenſé qu'il étoit, il ne ſoupçonna
» que mes Compagnons étoient é-
» tendus ſous le ventre de ceux du
» milieu. Le belier ſous lequel j'é-
» tois, ſortit le dernier, chargé
» d'une toiſon fort épaiſſe & de moi,
» qui étois fort agité & fort inquiet.

Le terrible Polypheme le tâte « avec ses mains, & lui parle en ces « termes : Mon cher belier, pour- « quoi sors-tu aujourd'hui le der- « nier de mon antre ? Avant ce jour « ce n'étoit pas ta coutume de sor- « tir après mes moutons, & tous « les matins tu marchois le premier « à la tête du troupeau. Tu étois « toujours le premier dans les ver- « tes prairies, toujours le premier « dans les eaux des fleuves, & tous « les soirs tu revenois le premier « dans ma caverne. Aujourd'hui tu « sors le dernier. Qu'est-ce qui peut « causer ce changement ? Est-ce la « douleur de voir que tu n'es plus « conduit par l'œil de ton maître ? « Un méchant, nommé Personne, « assisté de ses Compagnons, aussi « scélérats que lui, m'a rendu aveu- « gle, après avoir lié mes forces « par le vin. Ah, je ne crois pas qu'il « lui fut possible d'éviter la mort, «

» ſi tu avois de la connoiſſance, &
» que tu puſſes parler & me dire où
» ſe cache ce malheureux pour ſe
» dérober à ma fureur, bientôt é-
» craſé contre cette roche, il rem-
» pliroit ma caverne de ſon ſang &
» de ſa cervelle diſperſée de tous
» côtés, & alors mon cœur ſenti-
» roit quelque ſoulagement dans les
» maux affreux que m'a fait ce mi-
» ſérable, ce ſcélérat de Perſonne.
» En finiſſant ces mots il laiſſe
» paſſer ſon belier. Quand nous
» nous vîmes un peu loin de la ca-
» verne & de la cour, je me déta-
» chai le premier de deſſous mon
» belier, j'allai détacher mes Com-
» pagnons, & ſans perdre un mo-
» ment nous choisîmes les meilleurs
» moutons du troupeau, que nous
» pouſſâmes devant nous, & nous
» prîmes le chemin de notre navi-
» re. Notre arrivée cauſa une gran-
» de joie à nos Compagnons, qui

n'espéroient plus de nous revoir ; «
mais en même-tems ils se mi- «
rent à pleurer ceux qui nous man- «
quoient. Je leur fis signe de ces- «
ser ces larmes, & leur ordonnai «
d'embarquer promptement notre «
proie & de gagner la haute mer. «
Ils remontent tous dans le vaiſ- «
seau, & rempliſſant les bancs ils «
font gémir les flots sous l'effort «
de leurs rames. «

Quand je me vis éloigné de la «
caverne de la portée de la voix, «
j'adreſſai ces paroles piquantes au «
Cyclope, & je lui criai de toute «
ma force : Cyclope, tu as eu «
grand tort d'abuser de tes forces «
pour dévorer les Compagnons «
d'un homme sans défense, & ces «
maux vengeurs ne pouvoient pas «
manquer de t'arriver. Malheu- «
reux, tu as dévoré dans ton an- «
tre tes supplians & tes hôtes ; «
c'est pourquoi Jupiter & les au- «

» tres Dieux t'ont puni de ton in-
» humanité.

» Ces paroles augmenterent sa
» fureur. Il détacha la cime d'une
» haute montagne, & la jetta avec
» tant de force, qu'elle tomba de-
» vant notre vaisseau. La chute de
» cette masse énorme excita un
» mouvement si violent dans la
» mer, que le flot en reculant re-
» poussa notre vaisseau contre la
» terre, comme auroit pû faire le
» flux de l'océan, & pensa le briser
» contre le rivage ; mais moi pre-
» nant aussi-tôt un long aviron, je
» le repoussai & l'éloignai. Et ex-
» hortant mes Compagnons, je leur
» ordonnai d'un signe de tête de
» faire force de rames pour nous
» mettre à couvert du danger qui
» nous menaçoit. Ils rament en mê-
» me-tems sans se ménager. Quand
» nous fûmes une fois aussi loin,
» j'adressai encore la parole au Cy-

clope, quoique tous mes Compagnons tâchassent de m'en empêcher. Cruel que vous êtes, me disoient-ils, pourquoi voulez-vous irriter davantage cet homme barbare, qui en lançant contre nous cette énorme masse comme un trait, a ramené notre vaisseau contre le rivage? Nous avons cru n'en pas revenir. S'il entend encore vos insultes, ou seulement votre voix, il nous écrasera & brisera notre vaisseau avec quelque masse de rocher encore plus grande, qu'il lancera contre nous.

Leurs remontrances furent inutiles, j'étois trop irrité contre ce monstre, pour me retenir. Je lui criai donc : Cyclope, si un jour quelque voyageur te demande qui t'a causé cet horrible aveuglement, tu peux répondre que c'est Ulysse, le destructeur de vil-

» les, fils de Laërte, qui habite à
» Ithaque.

» A ces mots ses heurlemens re-
» doublerent, & il se mit à crier: He-
» las! voilà donc l'accomplissement
» des anciens oracles. Il y avoit au-
» trefois ici un célébre devin nom-
» mé Telemus, fils d'Eurymus, qui
» avoit le don de prédire l'avenir,
» & qui a vieilli parmi les Cyclo-
» pes en exerçant sa profession. Il
» m'avertit un jour que tout ce que
» je souffre m'arriveroit, & me dit
» en propres termes, que je serois
» privé de la vûe par les mains d'U-
» lysse. Sur cette prédiction je m'at-
» tendois à voir arriver ici quelque
» homme beau, bien fait, de gran-
» de taille & d'une force bien au-
» dessus de la nôtre. Et aujourd'hui
» c'est un petit homme, sans force,
» de mechante mine, qui m'a cre-
» vé l'œil après m'avoir dompté
» par le vin. Ha, je t'en prie, Ulys-

ſe, approche que je te faſſe les «
préſens d'hoſpitalité, & que je «
preſſe Neptune de favoriſer ton «
retour; je ſuis ſon fils, & il ſe «
glorifie d'être mon pere. S'il «
veut, il a le pouvoir de me guérir, «
& je n'attens ma guériſon ni d'au- «
cun autre Dieu, ni d'aucun hom- «
me. «

Ne te flatte point de ta guéri- «
ſon, lui répondis-je; & plût à «
Dieu que j'euſſe auſſi-bien pû te «
priver de la vie, & te précipiter «
dans le ſombre Royaume de Plu- «
ton, comme il eſt ſûr que Nep- «
tune ne te rendra pas l'œil que tu «
as perdu. «

Le Cyclope piqué de ces pa- «
roles, adreſſe en même-tems ſes «
prieres à Neptune, & lui dit en «
levant les mains au ciel: «

Grand Neptune, qui avez la «
force d'ébranler la terre juſqu'à ſes «
fondemens, écoutez les vœux que «

» je vous adresse: si je suis véritable-
» ment votre fils, & si vous êtes vé-
» ritablement mon pere, accordez-
» moi ce que je vous demande ;
» empêchez Ulysse, le destructeur
» de villes, fils de Laërte, qui ha-
» bite à Ithaque, de retourner ja-
» mais dans son Palais ; ou si c'est
» l'ordre des Destinées qu'il revoie
» sa patrie, sa famille & ses amis,
» qu'il n'y arrive qu'après longues
» années, qu'il n'y arrive qu'après
» avoir perdu ses Compagnons, en
» méchant équipage & sur un vais-
» seau d'emprunt, & qu'il trouve sa
» maison pleine de troubles.

» Il fit cette priere, & Neptune
» l'exauça. En même-tems il leve
» une roche plus grande que la pre-
» miere, & lui faisant faire plusieurs
» tours avec son bras pour lui don-
» ner plus de force, il la lance; la ro-
» che tombe derriere notre vaisseau.
» Il s'en fallut bien peu qu'elle ne

tombât ſur le bout de la poupe,& «
qu'elle ne fracaſſât le gouvernail. «
La chute de cette maſſe énorme «
fait reculer la mer, & le flot agi- «
té pouſſe en avant notre vaiſſeau «
& l'approche de l'iſle où nous a- «
vions laiſſé notre flotte, & où nos «
Compagnons nous attendoient «
dans une extrême affliction. Dès «
que nous fûmes abordés, nous ti- «
râmes notre vaiſſeau ſur le ſable, «
& deſcendus ſur le rivage, nous «
nous mîmes d'abord à partager les «
moutons que nous avions enlevés «
au Cyclope : tous mes Compa- «
gnons en eurent leur part, & «
d'un commun conſentement ils «
me firent préſent à moi ſeul du be- «
lier qui m'avoit ſauvé. Je l'offris «
dès le moment en ſacrifice au fils «
de Saturne,qui regne ſur les hom- «
mes & ſur les Dieux. Mais mon «
ſacrifice ne lui fut pas agréable ; il «
me préparoit de nouveaux mal- «

» heurs, & rouloit dans sa tête le
» dessein de faire périr mes vaisseaux
» seaux & tous mes chers Compa-
» gnons. Nous passâmes tout le
» reste du jour jusqu'au coucher du
» soleil à faire bonne chere & à boi-
» re de mon excellent vin. Quand
» le soleil fut couché, & que la nuit
» eut répandu ses voiles sur la ter-
» re, nous nous couchâmes sur le
» rivage même, & le lendemain à
» la pointe du jour je pressai mes
» Compagnons de se rembarquer
» & de délier les cables. Ils mon-
» tent tous dans leurs vaisseaux,
» prennent les rames & fendent le
» sein de la vaste mer. Nous nous
» éloignons de cette terre fort
» joyeux d'avoir échappé la mort,
» mais fort tristes de la perte que
» nous avions faite.



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

Livre IX.

Page 258. ET *je suis persuadé que la fin la plus agréable que l'homme puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple en joie*] Le but d'Homere est toujours de donner des instructions utiles, & de faire voir que la volupté est très-opposée à la vertu, & toujours très-pernicieuse. C'est ce qu'il fait en toute occasion. Cependant voici un passage considérable qui, en relevant la volupté, semble avoir pû donner lieu dans les siécles suivans à Epicure d'en faire la principale fin de l'homme. Les Anciens ont beaucoup discouru sur cet endroit, & le résultat de ce qu'ils ont dit, est qu'Ulysse s'accommode aux tems, aux coûtumes & aux mœurs de ceux à qui il parle; qu'il flate le Prince dont il a besoin, & qu'il loue ce que ce Prince trouve agréable & aimable. Alcinoüs lui a dit dans le Livre précédent, pag. 195. *Nos divertissemens de tous les jours ce sont les festins, la musique, la danse, la galanterie, &c.* Ulysse par complaisance fait sem-

blant de trouver cela fort beau. On peut voir Athenée, liv. 12. chap. 1. Je ne nie pas qu'il ne puisse y avoir de la complaisance & de la dissimulation dans ces paroles d'Ulysse ; mais je suis persuadée qu'on peut les prendre à la lettre sans que ce sentiment puisse être blâmé, & sans qu'Homere doive craindre aucun reproche. Ulysse vient d'essuyer des maux infinis ; il vient de voir finir une guerre qui a désolé une grande partie de l'Europe & de l'Asie, & après tant de malheurs il arrive dans une isle où l'on ne connoît point la guerre, & où le peuple est heureux & passe sa vie dans les plaisirs. Que fait-il sur cela ? il loue ce qu'il y a de plus honnête, les festins & la musique, & ne dit pas un mot de la galanterie dont Alcinoüs a parlé, ce qui me paroît très-digne d'attention ; ce n'est pas une petite marque de la sagesse d'Homere. De plus il tourne en éloge pour le Prince le bonheur dont ses peuples jouissent sous lui : *Je suis persuadé*, dit-il, *que la fin la plus agréable que l'homme*, c'est-à-dire le Prince, *puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple se divertir.* Certainement on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'un Prince est très-digne de louange, quand il se propose de rendre ses peuples heureux & de les voir dans la joie. Et la plus grande marque du bonheur & de la joie d'un peuple, ce sont les festins & la musique, quand on n'en abuse point. Il faudroit être bien sévère pour blâmer ces plaisirs, qui n'ont rien de contraire à l'honnêteté & à la vertu, & qui font un contraste admirable avec toutes les hor-

reurs qu'Ulysse vient de voir regner à Troye, & qui ont produit la ruine de tant d'Etats.

La fin la plus agréable] Le terme Grec τέλος signifie proprement la *fin*. Et je crois que c'est de ce passage d'Homere que les Philosophes ont pris leur mot τέλη, *fines*, dont ils se servent dans la morale, pour dire le but auquel on rapporte toutes ses pensées, toutes ses actions; en un mot la fin où tout le monde tend & que tout le monde se propose. On connoît les beaux livres de Ciceron *de Finibus*.

Page 259. *Quoique j'habite une contrée fort éloignée*] Ulysse sait bien faire sa cour à ce Prince, en lui faisant croire par ces paroles qu'il est convaincu de la vérité de tout ce qu'il lui a dit de l'éloignement de son isle.

Page 260. *Et plus bas Zacynthe, qui n'est presque qu'une forêt*] Zacynthe, *Zanthe* au midi de Cephalenie ou Samé. C'est une isle de soixante milles de tour, toute pleine de hautes montagnes couvertes de bois, & c'est ce qui lui fit donner ce nom; car, comme Bochart l'a remarqué, les Pheaciens la nommerent ainsi du mot *Zachuth*, qui signifie *hauteur*.

Et elle est la plus prochaine du continent & la plus voisine du pole] Strabon nous a avertis que ces vers

Αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἁλὶ κεῖται
Πρὸς ζόφον.

a été mal expliqué par quelques anciens Grammairiens :

Ipsa autem humilis & sublimis in mari sita est
Versùs caliginem.

Comment peut-on appeller *basse* une isle qu'Homere appelle encore ici τρηχεῖαν, *escarpée*, & qui est *comme un nid sur des rochers*, pour me servir des paroles de Ciceron ? & il nous en donne la véritable explication. *Ce mot* χθαμαλὴ, dit-il, *ne signifie pas ici* basse, *mais prochaine du continent ;* χθαμαλὴ pour χαμαλὴ, *voisine de la terre :* & πανυπερτάτη ne signifie pas *haute*, mais plus septentrionale, plus voisine du pole, ce qu'il détermine par ce mot πρὸς ζόφον, *versùs caliginem :* car par cette obscurité il désigne le nord, comme par l'*aurore* & le *soleil* il marque le côté du monde opposé au septentrion. On peut voir l'endroit dans son liv. 9. Il est vrai que pour ces derniers mots, πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε, je me suis éloignée de son sentiment, & je les ai expliqués, *les autres sont vers le midi & vers le levant.* Et je n'ai fait en cela que suivre la situation que nos Cartes mêmes donnent aujourd'hui à ces isles par rapport à Ithaque, qui est la plus voisine du continent de l'Epire, & la plus septentrionale. Elle a au levant Dulichium & quelques autres isles, & au midi elle a Samé & Zacynthe.

La charmante Circé] Il y a dans le Grec : *Circé de l'isle d'Æa*, & j'expliquerai au

commencement du XII. Liv. ce que c'eſt que cette iſle. On peut voir là mes Remarques. Circé eſt appellée δολόεσσα, à cauſe de ſes charmes & de ſes enchantemens.

Page 261. *Je n'eus pas plûtôt mis à la voile avec toute ma flotte*] Voici où il faut prendre le commencement de l'Odyſſée, pour la réduire à une narration ſimple, naturelle, & affranchie du renverſement poëtique.

Que je fus battu d'un vent violent qui me pouſſa ſur les côtes des Ciconiens] Ces Ciconiens étoient ſur les côtes de Thrace près de Maronée, qu'on prétend la même qu'Iſmare, dont Homere parle ici. Ulyſſe les attaqua, parce qu'ils avoient envoyé du ſecours aux Troyens, comme nous l'avons vû dans le II. Livre de l'Iliade, où Homere dit : *Euphemus, fils de Trœzenus & petit-fils de Ceus, commandoit les belliqueux Ciconiens.*

Page 262. *De ſe rembarquer ſans perdre tems.*] Le Grec dit, διερῷ ποδὶ, & je ne vois pas comment on a pû expliquer cela d'un vaiſſeau. Διερῷ ποδὶ ſignifie proprement *le pied encore mouillé*, & c'eſt pour dire *promptement*, *ſans ſe rafraîchir.*

Et s'amuſerent à faire bonne chere] Comme cela eſt fort naturel. La bonne chere eſt le premier fruit que les ſoldats veulent tirer de leur victoire.

Page 263. *Je perdis ſix hommes par chacun de mes vaiſſeaux*] Voici un des endroits que l'impertinent Zoïle avoit critiqués. Comment eſt-il poſſible qu'il périſſe juſtement ſix hommes de chaque vaiſſeau, & qu'aucun vaiſſeau n'en perde pas davantage ? Voilà, diſoit-il, un partage ridiculement égal. Mais c'eſt la critique qui eſt ridicule, & non pas le partage. Ulyſſe avoit douze vaiſſeaux ; dans ce combat il perdit ſoixante - douze hommes, ce n'eſt pas que la perte fût égale pour chaque vaiſſeau, mais c'eſt que prenant le total & le répandant enſuite ſur toute la flotte, c'étoit juſtement ſix hommes par chaque vaiſſeau.

Que nous n'euſſions appellé trois fois à haute voix les ames de nos Compagnons] C'étoit la coûtume quand les Païens n'avoient pas le tems d'enterrer les morts dans une terre étrangere, ils ſe contentoient d'appeller trois fois leurs ames à haute voix, comme pour déclarer qu'il ne tenoit pas à eux qu'ils ne les ramenaſſent dans leur patrie ; & par-là ils croyoient avoir ſatisfait à la Religion. C'eſt ainſi que dans le liv. 6. de l'Eneïde, Enée dit à Deïphobus :

. . . . . . *Et magna manes ter voce vocavi.*

Page 264. *Mes vaiſſeaux étoient pouſſés par le travers*] C'eſt ce que ſignifie ἐπικάρσιαι, *obliquæ*, *de côté*, lorſque les vaiſſeaux ne vont pas droit par la prouë, mais qu'ils ſont pouſſés par le côté.

Nous les baissâmes & les pliâmes pour éviter la mort] Car quoique les voiles fussent déchirées, elles ne laissoient pas de donner encore prise au vent.

Nous gagnâmes une rade où nous fûmes à couvert] Homere ne nomme pas la rade où Ulysse aborda ; car comme il ne s'attache pas toujours à l'exacte Géographie, & qu'il imagine une Géographie fabuleuse pour rendre ses contes plus merveilleux, il veut empêcher qu'on ne le suive, & qu'on ne découvre par-là les mensonges dont il enveloppe les vérités qu'il a prises pour fondement.

Page 265. *De-là je voguai neuf jours entiers abandonné aux vents impétueux, & le dixiéme jour j'abordai à la terre des Lotophages*] Il y avoit sur cet endroit une grande dissertation de Polybe, dont Strabon nous rapporte le précis, liv. I. Ce grand homme soutenoit qu'ici Homere n'avoit pas placé cette terre des Lotophages dans l'océan Atlantique, comme il y a placé celle de Calypso & celle de Circé, parce qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'en si peu de tems, en dix jours, les vents les plus forts eussent poussé Ulysse du cap de Malée dans l'ocean ; il faut donc convenir que le Poëte a suivi ici l'exacte Géographie, qu'il n'a point déplacé l'isle des Lotophages, & qu'il l'a laissée où elle est, c'est-à-dire, dans la méditerranée ; car un bon vent peut très-bien porter du cap de Malée à cette isle en dix jours. Et

quand Ulysse appelle les vents qui le poussent ὀλοοὺς, *impétueux*, *pernicieux*, c'est parce qu'ils l'écartoient de sa route, quoique d'ailleurs ils le poussassent tout droit. Cela fait voir qu'Homere suit quelquefois la vérité sans fiction, & que d'autres fois il ajoûte la fiction à la vérité.

Et le dixiéme jour j'abordai à la terre des Lotophages] Cette terre des Lotophages est une petite isle qui a trois cens stades de longueur & un peu moins de largeur près de la petite Syrte sur les côtes d'Afrique, dont elle n'est séparée que d'environ trois cens cinquante pas. Elle est appellée *Menix*, & par les Arabes *Girba*, nom qui a formé celui qu'elle conserve aujourd'hui ; car on la nomme *Gerbi* ou *Zerbi*. Bochart a découvert que cette isle étoit appellée *Menix*, du Phenicien *me-niks*, qui marque des eaux qui se retirent, *aquas desectis*, parce que le petit bras de mer qui la separe du continent est souvent à sec en été. Et elle a eu le nom de *Girba*, de l'Arabe *Chirba*, qui signifie un *Chameleon*, parce que ce petit animal abonde dans cette isle. *Habet lepores item multos*, dit M. de Thou, *& Chamæleontes, qui lacertæ magnitudine pares sunt.*

Lotophages] C'est-à-dire, qui se nourrissent du fruit du Lotos ; c'est pourquoi cette isle étoit aussi appellée *Lotophagitis* Il y a plusieurs espéces de Lotos, il y en a une qui est proprement une herbe comme du Sain-foin, qui servoit de pâture aux animaux ;

maux ; c'est de celle-là dont il est parlé dans le XIV. Liv. de l'Iliade & dans le IV. Liv. de l'Odyssée. Il y en a une autre appellée *Lotos Ægyptia*, c'étoit une sorte de Lys, qui selon Herodote naît abondamment dans les eaux du Nil quand il a inondé les terres. *Après qu'ils l'ont cueilli*, dit cet Historien, liv. 2. *ils le font sécher au soleil, & quand il est sec, ils prennent ce qui est au milieu du Lys, & qui ressemble à un pavot, le cuisent & en font du pain.* Cette espéce conviendroit assez au passage d'Homere, qui l'appelle le *fruit d'une fleur.* Mais les Anciens prétendent que ce Poëte parle d'une troisiéme espéce appellée *Libyca*, dont Polybe, qui l'avoit souvent vue & examinée, fait cette description selon le rapport d'Athenée, qui nous a conservé le passage. *Le Lotos est un petit arbre rude & epineux, qui a la feuille verte comme le buisson, mais un peu plus épaisse & plus large. Son fruit est d'abord semblable en couleur & en grosseur aux baies de Myrte ; mais en croissant il devient de couleur de pourpre. Il est de la grosseur de l'olive ronde, & a un noyau fort petit. Quand il est mûr on le cueille, on le fait broyer avec du bled, & on le conserve dans des pots pour la nourriture des esclaves. Pour les personnes libres, ils en font sans noyau qu'ils gardent de même. Cet aliment a le goût de la Figue & des Dates, & une odeur encore plus agréable. En le faisant tremper & broyer dans l'eau, on en tire un vin très agréable & qui a le goût du vin mêlé avec du miel. On le boit pur ; mais il ne se conserve que dix jours,*

c'est pourquoi on n'en fait qu'à mesure pour le besoin. On peut voir Pline, liv. 13. ch. 17. C'est cette derniere espéce qui parut si agréable aux Compagnons d'Ulysse.

Et je les envoyai avec un héraut] Il envoye avec eux un héraut pour les rendre plus respectables & inviolables.

Page 266. *Tous ceux qui mangent de ce fruit*] De la maniere dont Homere s'explique ici, il paroît qu'il y eut encore d'autres de ses Compagnons, outre les trois qu'il avoit envoyés, qui mangerent de ce fruit. Car en parlant de trois seulement, il n'auroit pas dit, τῶν δ' ὅστις.

Ils se rembarquent tous sans différer] Ulysse ne dit point combien de tems il séjourna dans cette isle des Lotophages. Il faut pourtant bien qu'il y ait fait quelque séjour, & il n'est pas vraisemblable qu'il en soit parti le jour même ; car une après-dînée ne suffiroit pas pour lui faire juger si ses Compagnons avoient perdu l'envie de s'en retourner, & s'ils ne pensoient pas seulement à donner de leurs nouvelles.

Et nous sommes portés par les vents sur les terres des Cyclopes] Voici encore une Géographie exacte sans melange de fiction ; car de l'isle des Lotophages on peut facilement être porté dans un jour sur les terres des Cyclopes, qui habitoient la Sicile qui est vis-à-vis. Car les Cyclopes occupoient

la partie occidentale de la Sicile, près de Lilybée & de Drepane; & c'eſt de-là même qu'ils ont tiré leur nom, comme Bochart l'a fort bien montré. *Les Cyclopes*, dit-il, *ont été ainſi nommés du Phenicien* Chek-lub, *par contraction, pour* Chek-lelub, c'eſt-à-dire, *le golphe de Lilybée*, ou *le golphe vers Lilybée.* Ainſi les habitans de ces terres furent appellés par les Pheniciens & les Libyens *homines Chek-lub*, c'eſt-à-dire, les habitans du golphe de Libye. Et les Grecs qui ne ſavoient pas cette langue, & qui vouloient rapporter à la leur tous les noms, de *Chek-lub* formerent le mot de *Cyclopes*, & donnerent à ce nom une origine Grecque, comme s'ils avoient été ainſi nommés, parce qu'ils n'avoient, diſoient-ils, qu'un œil tout rond au milieu du front.

Gens ſuperbes] Le mot Grec ὑπερφίαλοι peut ſignifier auſſi des *gens d'une taille prodigieuſe.* Et c'eſt dans ce ſens qu'Euſtathe le prend ici; car ces Cyclopes étoient une eſpéce de Geans. Et c'eſt de-là ſans doute que venoient ces oſſemens prodigieux qu'on a trouvés de tems en tems dans la Sicile.

Qui ne reconnoiſſoient point de loix] Le mot ἀθέμιστος ſignifie également celui qui connoît des loix & qui n'en ſuit point, & celui qui n'en a aucune connoiſſance. Et il eſt ici dans le dernier ſens. Les Cyclopes n'avoient point de loix; car ils ne vivoient point en police réglée, chacun regnoit chez ſoi, comme Homere va l'expliquer.

Et qui se confiant en la providence des Dieux] Quoique ces Cyclopes soient superbes, sauvages, & qu'ils ne reconnoissent point de loix qui reglent leurs mœurs & leur police, Homere ne laisse pas de leur attribuer quelque sentiment de la Divinité ; ils se reposent sur la Providence. Mais peut-être veut-il faire entendre que c'est plutôt par habitude que par sentiment.

Page 267. *Ils ne plantent ni ne sement ; mais ils se nourrissent des fruits que la terre produit sans être cultivée*] C'est pour louer la fertilité de la Sicile. Eustathe compare à cette vie des Cyclopes celle des Anachoretes qui habitent les montagnes & les antres des rochers, qui ne sement ni ne plantent, & qui se nourrissent des fruits que la terre leur fournit d'elle-méme, ou que la Providence a soin de leur envoyer. Cette comparaison m'a paru plaisante pour un Archevéque.

Ils ne tiennent point d'assemblées pour délibérer sur les affaires publiques, & ne se gouvernent point par des loix générales] Platon établit dans son liv. 3. des Loix, qu'après le Déluge il y eut trois formes de vie qui succéderent l'une à l'autre. La premiere fut simple & sauvage ; les hommes effrayés encore des eaux du Déluge, qu'ils venoient d'éviter, habiterent les sommets des montagnes sans aucune dépendance, & chacun regnant dans sa famille. A celle-là succéda la seconde forme, un peu moins sauvage ; les hommes commençant à se gué-

rir de la peur, deſcendirent au pied des montagnes, & commencerent à avoir un plus grand commerce entr'eux. De cette ſeconde vint la troiſiéme, plus polie, lorſque la confiance étant pleinement revenue on commença à habiter la plaine. Les Cyclopes menoient encore du tems d'Ulyſſe, la premiere vie; comme ils n'avoient jamais eû aucun commerce avec les autres peuples, à cauſe de leur férocité, leurs mœurs ni leurs coûtumes n'avoient point été adoucies. Ce que Platon a dit de ces trois ſortes de vie ſe peut juſtifier par l'Ecriture ſainte. Après le Déluge la vie des premiers hommes fut ſimple & ſauvage; ils s'occupoient à cultiver la terre & à nourrir des troupeaux, & chaque pere de famille regnoit ſur ſa maiſon ſans aucune ſubordination des uns aux autres.

Chacun gouverne ſa famille, & regne ſur ſa femme & ſur ſes enfans] C'eſt là la premiere vie que les hommes menerent après le Déluge, comme je viens de l'expliquer dans la Remarque précédente. Cette vie groſſiere & ſauvage ne laiſſa pas de continuer, même dans quelques villes Grecques, longtems après que le commerce eut donné lieu à la police & aux loix; car Ariſtote dans le 10. liv. de ſes Morales, ſe plaint que de ſon tems l'éducation des enfans étoit négligée dans pluſieurs villes, & que chacun y vivoit à ſa fantaiſie, gouvernant ſa famille a la maniere des Cyclopes, & regnant ſur ſa femme & ſur ſes enfans. Ἐν δὲ ταῖς πλείσταις τῶν πόλεων ἐξημέληται περὶ τῶν τοιούτων, καὶ ζῇ ἕκα-

στος ὡς ἐβούλετο Κυκλωπικῶς θεμιστεύων παίδων καὶ ἀλόχων. Aujourd'hui que notre police est si réglée, fortifiée par les loix & perfectionnée par la Religion, nous ne laisserions pas, si nous voulions, de trouver encore dans des familles quelque reste de cette vie de Cyclopes.

Vis-à-vis, à quelque distance du port de l'isle que ces Cyclopes habitent, on trouve une petite isle] Quand on ne sauroit pas certainement d'ailleurs que la Sicile étoit le pays des Cyclopes, la position & le voisinage de cette petite isle, dont Homere parle ici, le feroit assez connoître ; car il est évident qu'il parle de l'isle appellée *Ægusa*, qui signifie *l'isle des chevres*. Elle a des prairies, des fontaines, un port commode, & son terroir est fort gras. Cluvier, qui l'a visitée, y a observé toutes ces choses : *Prata mollia & irrigua, solum fertile, portum commodum, fontes limpidos :* ce qui fait grand honneur à Homere d'avoir si bien marqué & la situation & la nature du pays. Il ne nomme point l'isle, parce qu'il est vraisemblable que n'étant point encore habitée, elle n'avoit pas encore de nom.

Page 268. *Et que les Cyclopes ses voisins n'ont point de vaisseaux*] C'est ce qui pourroit faire croire que les Cyclopes n'étoient pas venus d'ailleurs, & qu'ils étoient nés dans le pays ; car s'ils étoient venus sur des vaisseaux, ils en auroient retenu l'usage, &, comme dit Homere, ils s'en seroient

ſervis pour ſe rendre maîtres d'une iſle ſi bonne, ſi commode & qui étoit ſi fort à leur bienſéance. Cela n'eſt pourtant pas concluant; car ils pouvoient être arrivés en Sicile ſur des vaiſſeaux étrangers, & n'en avoir pas conſervé l'uſage.

Page 269. *Nous abordâmes à cette iſle par une nuit fort obſcure, un Dieu ſans doute nous conduiſant*] Cela eſt menagé avec beaucoup d'art pour la vraiſemblance; car s'il eût fait jour & qu'ils euſſent vû à ſe conduire, ils ſeroient plutôt abordés en Sicile, & par-là ils ſe ſeroient perdus, & n'auroient jamais pû échapper des mains des Cyclopes. Au lieu qu'ayant été portés à cette petite iſle, Ulyſſe s'en ſervit comme d'un fort, y laiſſa ſes vaiſſeaux, & n'en retint qu'un ſur lequel il paſſa en Sicile, où il exécuta tout ce qu'il va nous raconter, & ſe ſauva heureuſement. C'eſt pourquoi il ajoûte, *un Dieu ſans doute nous conduiſant.* Cette remarque eſt d'Euſtathe, & elle m'a paru très-judicieuſe.

Page 270. *Les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous*] Le bon air & les pluies douces font croître les herbages & les plantes; & les bons herbages & les bonnes plantes nourriſſent les animaux. Ces chevres ſauvages étoient donc abondantes dans cette iſle, à cauſe de la bonne nourriture qu'elles y trouvoient en abondance; voilà pourquoi il dit, *les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous, &c.* Voilà comme la Poëſie fait des Divinités des vertus & des facul-

tés les plus naturelles. *Αἱ νύμφαι κοῦραι Διὸς, ἀλληγορικῶς αἱ τῶν φυτῶν αὐξητικαὶ δυνάμεις, ἃς ὁ Ζεὺς ποιεῖ*, dit fort bien Euſtathe.

Page 271. *Dieu nous eut bien-tôt envoyé une chaſſe aſſez abondante*] Homere attribue la bonne chaſſe à la bénédiction de Dieu, & c'eſt une ſuite de ſa doctrine ; car il a reconnu qu'une bête ne ſauroit être priſe par un chaſſeur ſi Dieu ne le permet. C'eſt ainſi que Jacob répondant à ſon pere, qui s'étonnoit de ce qu'il étoit ſi-tôt revenu de la chaſſe, & qui lui diſoit : *Quomodo tam citò invenire potuiſti ?* lui dit : *Voluntas Dei fuit ut citò occurreret mihi quod volebam. C'eſt la volonté de Dieu qui a fait trouver ſi promptement devant moi ce que je cherchois.* Geneſ. 27. 20.

Page 272. *Avec un ſeul de mes vaiſſeaux je vais reconnoître moi - même quels hommes habitent cette terre*] Il n'envoye plus de ſes Compagnons reconnoître le pays ; car il ne ſe fioit plus à eux, après ce qui venoit de lui arriver dans l'iſle des Lotophages & dans le pays des Ciconiens, il y va lui - même. Tout cela eſt admirablement bien conduit.

Page 273. *C'étoit là l'habitation d'un homme d'une taille prodigieuſe*] Ce qu'Homere dit ici eſt fondé ſur ce que dans ces ſiécles-là on voyoit des Geans. *Ce ſiécle-là*, dit Plutarque dans la vie de Theſée, *portoit des hommes d'une taille prodigieuſe.* Et cela eſt confirmé par l'Ecriture ſainte. Long-tems avant la guerre de Troye, ceux que Moyſe envoya

pour reconnoître la terre promise, rapporterent que le peuple qui l'habitoit, étoit de haute stature, & qu'ils y avoient vû des hommes monstrueux de la race des Geans. *Populus quem aspeximus proceræ staturæ est : ibi vidimus monstra quædam filiorum Enac de genere Giganteo.* Nombr. 13. 33. 34. Et Dieu lui-même dit à Moyse en parlant de la terre des fils d'Ammon, *Terra Gigantum reputata est, & in ipsa olim habitaverunt Gigantes, &c.* Deuteron. 2. 2. Og, Roi de Basan, étoit un de ces Geans. *Solus quippe Og Rex Basan restiterat de stirpe Gigantum ; monstratur lectus ejus ferreus qui est in Rabbath filiorum Ammon, novem cubitos habens longitudinis & quatuor latitudinis.* Ibid. 3. 11. Ce lit de neuf coudées de longueur & de quatre de largeur, fait voir quelle étoit la taille de ces Geans. Tel étoit Goliath que David tua ; il avoit six coudées & une paume de haut, sa cuirasse pesoit cinq mille sicles, c'est-à-dire, près de cent cinquante livres. Le bois de sa pique étoit comme l'ensuble d'un Tisseran, & le fer dont elle étoit armée pesoit six cens sicles, c'est-à-dire, dix-huit ou dix-neuf livres. Cependant cela n'approche point de la taille qu'Homere donne au Cyclope, qu'il égale à la plus haute montagne. Mais il faut se souvenir que ce Poëte exagere ici sur la taille de ce Geant, parce qu'il parle à des peuples simples & crédules, & qui n'aimoient rien tant que ces contes outrés.

Qui paissoit seul ses troupeaux fort loin de

tous les autres Cyclopes] Homere a grand ſoin de nous faire entendre que le Cyclope vivoit éloigné de tous les autres, *ſon antre étoit dans l'endroit le plus reculé ; il paiſſoit ſeul ſes troupeaux.* Cela ne lui ſuffit pas, il ajoûte, *fort loin de tous les autres.* Ce n'eſt pas encore aſſez, il nous dit qu'*il ne ſe mêloit jamais avec eux*, & il charge cela encore, en ajoûtant qu'*il ſe tenoit toujours à l'écart.* Et pourquoi cela ? pour fonder la vraiſemblance de ſa fable. Il ne faut pas que nous oubliions que le Cyclope étoit éloigné de tout ſecours.

Page 274. *Maron, fils d'Evanthes, grand Prêtre d'Apollon*] C'eſt peut-être de ce Maron que la ville d'Iſmare fut appellée *Maronée.*

De ce que touchés de ſon caractère] C'eſt ce que ſignifie ἁζόμενοι. Les gens pieux reſpectent toujours les miniſtres de la Religion.

Et une belle coupe d'argent] Le Grec dit, *toute d'argent*, parce qu'il y avoit des coupes d'argent dont les bords étoient d'or.

Il ne la laiſſoit à la diſpoſition d'aucun de ſes eſclaves] Voici un précepte œconomique. Ce qu'on a de plus excellent ne doit être confié qu'à peu de gens, & d'une fidélité connue. J'ai autrefois connu un homme de qualité qui avoit toujours le plus excellent vin, & qui n'en confioit la clef à perſonne : il l'avoit toujours, & il alloit lui-même faire tirer ſon vin.

Page 275. *Il méloit dans la coupe vingt fois autant d'eau que de vin*] Il n'y a point de vin qui puiſſe porter cette quantité d'eau là. Mais Homere exagere la force de celui-ci pour préparer ſes Lecteurs à l'effet ſurprenant qu'il va produire ſur le Cyclope, qui en ſera yvre-mort pour en avoir bû ſeulement trois coups.

Car j'eus quelque preſſentiment que] Les hommes ont quelquefois des preſſentimens de ce qui leur doit arriver, & les ſages profitent de ces preſſentimens, & ſe muniſſent contre tous les accidens qui les menacent, & qu'ils prévoyent.

Page 276. *Et les plus jeunes*] Pour dire, *les plus jeunes*, Homere ſe ſert du mot ἕρση, qui ſignifie *la roſée*. Il appelle donc ἕρσαι les agneaux & les chevreaux *les plus tendres*, c'eſt-à-dire, les plus jeunes, & qui ſont comme la roſée. C'eſt ainſi qu'Eſchyle dans ſon *Agamemnon* a appellé les petits oiſeaux qui viennent d'éclore, δρόσους, *de la roſée*. De-là les Grecs ont dit *des chairs de roſée*, pour dire, des viandes tendres & délicates. Alciphron a dit, ἧπαρ δρόσῳ προσεοικὸς, *un foye ſemblable à la roſée*, & comme nous diſons, *tendre comme roſée*. C'eſt une remarque de Caſaubon, Athen. liv. 9. ch. 8.

Je ne voulus jamais les croire, c'étoit pourtant le meilleur parti] Ulyſſe ne fait pas de difficulté d'avouer qu'en cette occaſion ſes Compagnons avoient eû plus de prudence

que lui, & par cette ſincérité il gagne encore plus de créance ſur l'eſprit des Pheaciens, & les diſpoſe mieux à croire tous ſes contes comme très-véritables.

Page 279. *Nous ſommes ſujets du Roi Agamemnon, dont la gloire*] Après qu'Ulyſſe a repréſenté ſes malheurs pour tâcher d'exciter quelque ſorte de compaſſion dans le cœur du Cyclope, il eſſaye de faire naître quelque eſpéce de terreur, en lui diſant qu'ils ſont des ſujets du Roi Agamemnon, qui vient de ruiner un grand Empire. Par là il veut lui faire enviſager qu'un Prince, qui a détruit un Empire ſi floriſſant, pourroit bien venger une injure faite à ſes ſujets. Mais un monſtre qui ne craint pas les Dieux, ne craint guère les hommes.

Page 280. *Ou tu viens de bien loin*] C'eſt-à-dire, *ou tu es bien ſimple & bien ignorant*. Car il faut venir de l'autre monde pour ne pas connoître les Cyclopes. C'eſt ainſi que nous diſons qu'*un homme eſt bien de ſon pays*, ou qu'*il n'eſt jamais ſorti de ſon pays*, pour dire qu'il eſt ſimple & niais.

Si mon cœur de lui-même ne ſe tourne à la pitié] De lui-même, c'eſt-à-dire, ſans aucune conſidération, ſans aucun reſpect ni pour les Dieux dont tu parles, ni pour ton Agamemnon. Ce que le Cyclope ajoûte ici fait un bon effet pour le Poëme; car en laiſſant Ulyſſe entre la crainte & l'eſpérance, il y tient auſſi ſon Lecteur.

Il parla ainsi pour me tendre des piéges] C'est ici le sens du mot πειράζων ; car il ne signifie pas *pour me tenter*, ni *pour m'éprouver*, mais *pour me tendre des embûches*, *des piéges* ; & je crois qu'Hesychius avoit ce passage en vue quand il écrit, πειράζων, ἐνεδρεύων, λῃστεύων.

Page 283. *Aussi facilement qu'on ferme un carquois avec son couvercle*] Cette comparaison est très-agréable, elle adoucit le ton horrible de cette narration, & fait voir la force énorme de ce monstre, qui n'a pas plus de peine à boucher l'entrée de sa caverne avec cette effroyable masse de rocher, qu'un homme en a à fermer son carquois de son couvercle.

Que le Cyclope avoit coupée] C'est ainsi qu'il y a dans toutes les Editions, τὸ μὲν ἔκταμεν. Mais Eustathe nous avertit que dans les Manuscrits les plus correcʈs il y a τὸ μὲν ἔσπασε, *que le Cyclope avoit arrachée*. Et c'est à mon avis la leçon qu'il faut retenir. Un Geant de la force du Cyclope ne s'amuse pas à couper un arbre, il l'arrache.

Pour la porter quand elle seroit séche] Car la massue étoit l'arme ordinaire des Geans, témoin le Geant Periphetes qui fut appellé *Corynetes* ; c'est-à-dire *porte-massue*, parce qu'il avoit une massue d'airain. Thesée le tua, & porta toujours sa massue. Dans le VII. Liv. de l'Iliade nous avons vû un Areïthoüs appellé aussi *porte-massue*, parce qu'il

avoit une maſſue de fer. Par cette arme Homere fait juger de la taille de celui qui la portoit.

Page 284. *J'en fis auſſi-tôt durcir la pointe dans le feu*] Pour le rendre plus ferme & plus ſolide en lui donnant une eſpéce de trempe. Cela ſe pratique encore ; car on ſe ſert de bâtons brûlés par le bout.

Enſuite je fis tirer tous mes Compagnons au ſort] Pour une entrepriſe ſi périlleuſe Ulyſſe ne devoit ni ne pouvoit choiſir ceux qu'il auroit voulu ; la prudence & la juſtice vouloient qu'il en remît le choix au ſort, afin qu'aucun ne pût ſe plaindre ni d'avoir été préféré, ni de n'avoir pas été choiſi.

Et heureuſement le ſort tomba ſur les quatre que j'aurois moi-même choiſis] Ulyſſe fait entendre que les Dieux qui vouloient le tirer de ce danger, firent tomber le ſort ſur les quatre qui étoient les plus hardis. Car les hommes tirent au ſort, mais c'eſt Dieu qui regle le ſort même. *Sortes mittuntur in ſinum, ſed à Domino temperantur.* Prov. 16. Nous avons vû dans l'Iliade de quelle maniere étoient ces ſorts ; c'étoient des marques, chacun donnoit la ſienne.

Page 285. *Je me mis volontairement à leur tête*] Comme la prudence & la juſtice demandoient qu'Ulyſſe fît tirer au ſort ſes Compagnons, l'honneur & la générosité exigeoient qu'il ſe mît volontairement à leur

tête ſans tirer au ſort. Theſée avoit déja donné l'exemple, quand on eut choiſi au ſort les ſept jeunes garçons & les ſept jeunes filles que les Atheniens envoyoient tous les neuf ans à Minos; Theſée reconnoiſſant qu'il étoit juſte de courir la même fortune que ſes ſujets, s'offrit volontairement lui-même ſans vouloir tenter la faveur du ſort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé qu'il s'égalât lui-même au peuple, & qu'il eût des ſentimens, non de Roi, mais de citoyen. *Plutarque dans la vie de Theſée.*

Soit qu'il craignît quelque ſurpriſe] C'eſt ce que ſignifie ici le mot ὀισσάμενος, *augurant quelque mal.* Ces étrangers qu'il avoit laiſſés dans ſon antre, lui faiſoient ſoupçonner, qu'il y en avoit d'autres cachés pour le piller.

Ou que Dieu l'ordonnât ainſi] Car tous les jours il arrive que Dieu fait faire aux méchans des choſes pour leur perte, & pour le ſalut des gens de bien. Si Polypheme n'avoit pas fait entrer contre ſa coûtume les moutons & les boucs dans ſon antre, jamais Ulyſſe n'auroit pû ſe ſauver.

Page 286. *Cyclope, tenez, buvez de ce vin*] Ce diſcours d'Ulyſſe eſt mêlé de remontrance, de commiſération & de flaterie, comme Euſtathe l'a très-bien remarqué.

Je l'ai apporté avec moi pour vous faire des libations comme à un Dieu] Voila une

flatterie bien forte. Ulysse fait semblant de regarder comme un Dieu ce monstre, qui vient de dévorer six de ses Compagnons. Homere veut faire voir par-là à quoi réduit la crainte d'un danger qui paroit inévitable.

Page 287. *C'est la mere-goute du nectar & de l'ambrosie même des Dieux*] Ἀπόῤῥωξ est ici *ἀπόσταγμα, ἀπόῤῥοια, ce qui coule sans être pressé*, c'est ce que nous appellons aujourd'hui la *mere-goute*, ou la *premiere goute*. Ce que ce Cyclope dit ici pourroit paroître trop poli, si on ne se souvenoit que ce monstre est fils de Neptune, & qu'il étoit vraisemblable qu'il avoit souvent oui parler du nectar & de l'ambrosie des Dieux. Au reste dans Homere le nectar & l'ambrosie ne sont jamais confondus : le nectar est dit de la liqueur, & l'ambrosie de la nourriture solide. Mais dans cet endroit il semble que l'un & l'autre soient mis pour la boisson. Homere a peut-être donné cela à la grossiereté du Cyclope. Les Poëtes qui sont venus après Homere ont fait tout le contraire ; ils ont mis le nectar pour la nourriture séche, & l'ambrosie pour la liquide. Alexis a écrit,

. . . . Τὸ νέκταρ ἐσθίω πίνω
Μάττων, διαπίνω τ' ἀμβροσίαν, καὶ τῷ Διῒ
Διακονῶ.

Je mange le nectar & je bois l'ambrosie, j'en verse même à Jupiter. Alcman a dit de même : *τὸ νέκταρ ἔδμεναι. Les Dieux mangent le nectar.* Et Sapho,

Ἀμβροσίας μὲν κρατὴρ ἐκέκρατο.

L'urne d'ambrosie étoit préparée.

Je m'appelle Personne] Ce nom est plus heureux en Grec ; car afin que le Cyclope ne puisse pas soupçonner la ruse, & découvrir que c'est l'adjectif οὔτις, composé de la négative οὐ & de τις, il le décline, & dit : *mon pere & ma mere m'ont appellé* οὖτιν, ce qui acheve de tromper le Cyclope, en lui persuadant que c'est un nom propre ; car οὖτις nom propre, fait à l'accusatif οὖτιν, au lieu que l'adjectif fait οὖτινα.

Page 288. *Personne sera le dernier que je mangerai*] Il y a dans le Grec une grace que l'on ne sauroit conserver, & qui consiste dans une équivoque que fait l'élision d'une seule lettre,

Οὖτιν' ἔγω πύματον ἔδομαι.

οὖτιν pour οὔτινα par élision. *Je ne mangerai plus personne.* Le Cyclope prophetise sans y penser. On peut voir Eustathe, p. 1633.

Voilà le présent que je te prépare] C'est ce qui a donné lieu au proverbe, *le présent du Cyclope :* & comme nous disons aujourd'hui, *la grace du Cyclope.*

Page 289. *Comme quand un charpentier perce avec un virebrequin une planche de bois*] On ne sauroit former une image plus vive ni plus naïve pour représenter l'action d'Ulysse & de ses Compagnons, qui crevent l'œil du Cyclope, que celle qu'en donne Homere par cette comparaison. On ne lit pas la chose, on la voit.

Le ſang réjaillit autour du pieu embraſé, la vapeur qui s'éleve de la prunelle, &c.] Cette deſcription eſt admirable, & rien n'égale la nobleſſe & l'harmonie des termes qu'Homere y a employés. Sophocle a bien ſenti la beauté de ce paſſage; car il l'a imité dans ſon Œdipe, lorſqu'il décrit la maniere dont ce Prince ſe creve les yeux.

Page 290. *Comme lorſqu'un forgeron*] Cette comparaiſon n'eſt ni moins juſte ni moins vraie que la précédente. Elle met ſi fort l'objet devant les yeux, qu'on ne le verroit pas mieux dans la nature qu'on le voit dans l'image. C'eſt en quoi Homere a excellé. Toutes ſes comparaiſons ſont des images de la nature, mais ſi vraies, qu'un miroir ne repréſente pas mieux les objets, que ſes comparaiſons repréſentent tout ce qu'elles peignent, & rien ne marque ſi bien l'étendue & la juſteſſe de l'eſprit.

Page 291. *Pouvons-nous vous délivrer des maux qu'il plaît à Jupiter de vous envoyer*] Cette réponſe des Cyclopes fait voir qu'ils n'étoient pas tous ſi impies que Polypheme l'a dit, puiſqu'ils reconnoiſſent que les maladies viennent des Dieux, & qu'il faut leur en demander la guériſon. Mais les impies croyent toujours que les autres ſont auſſi impies qu'eux.

Page 292. *Je ne pus m'empêcher de rire de l'erreur où ce nom ſi heureuſement trouvé les avoit jettés*] Homere nous dit ici deux cho-

ſes ; la premiere que ce nom équivoque fut heureuſement trouvé & avec beaucoup de ſageſſe & de prudence , & la ſeconde que c'eſt une invention fort plaiſante. L'Auteur du Parallele , qui avoit un eſprit bien ſupérieur , n'en juge pas de même. *Mais voici quelque choſe qui eſt bien joli* , dit-il ; *Polypheme ayant demandé à Ulyſſe comment il s'appelloit , Ulyſſe lui dit qu'il s'appelloit Perſonne , &c.* Et le Chevalier ajoûte : *Quand on a douze ans paſſés , peut-on prendre plaiſir à de tels contes ?* Pour moi qui ai douze ans paſſés , j'avoue que ce conte me divertit , & que je le trouve très-heureuſement imaginé dans l'occaſion préſente. Ce Critique n'en ſavoit pas aſſez pour voir que l'équivoque du mot Grec eſt mieux fondée & plus naturelle que celle de notre mot *perſonne* , qu'on ne peut ajuſter ſans lui faire violence. Au lieu que le mot οὖτις peut être fort naturellement un nom propre. On peut voir les Réflexions d'Euſtathe ſur ce mot.

Page 293. *Il y avoit un belier d'une grandeur & d'une force extraordinaire, je le reſervai pour moi*] Ulyſſe reſerve pour lui le plus grand belier , non qu'il eût plus de ſoin de ſa vie que de celle de ſes Compagnons ; car on voit au contraire qu'il a plus de ſoin de celle de ſes Compagnons que de la ſienne , puiſqu'il les fait ſauver les premiers , mais parce qu'il étoit apparemment plus grand , & que d'ailleurs il n'avoit que le belier ſeul ; car ſon belier n'étoit point au milieu de deux autres , comme ceux qui portoient ſes Compagnons.

Page 294. *Les brebis n'étant point traites à leur ordinaire, & se trouvant trop chargées de leur lait*] Il semble que cette particularité ne fait rien ici, & qu'elle n'y est pas nécessaire. Mais il en est de la Poësie comme de la Peinture, l'une & l'autre employent avec succès des circonstances qui ne sont pas proprement ni nécessairement du sujet, mais qui en sont les accompagnemens, & qui servent à rendre la chose plus vraisemblable & à lui donner un plus grand air de vérité.

Le belier sous lequel j'étois, sortit le dernier] Voilà le héros. Ulysse fait sauver ses Compagnons, & demeure le dernier. Homere ne manque à rien de tout ce que demandent l'honneur & la générosité la plus héroïque.

Et lui parle en ces termes : Mon cher belier] Il n'y a rien de plus ordinaire, sur-tout dans la passion, que de parler non-seulement aux bêtes, mais aux choses mêmes les plus insensibles. Nous en avons des exemples dans l'Iliade & ailleurs. Cependant un Critique moderne en a voulu faire un reproche à Homere : ce Poëte en a été assez bien justifié.

Page 295. *Un méchant homme nommé Personne, assisté de ses Compagnons aussi scélérats que lui*] Cela est plaisant qu'un monstre comme le Cyclope, qui a dévoré six de ses supplians & de ses hôtes, ose appeller quelqu'un méchant & scélérat. Mais voilà la na-

ture bien peinte. Les méchans n'appellent injuſtice & ſcélérateſſe que celle qu'ils ſouffrent, & ils regardent d'un autre œil celles qu'ils font.

Page 297. *Je leur fis ſigne de ceſſer ces larmes*] Ulyſſe dit, *je leur fis ſigne* ; car il n'oſoit encore parler, ſe trouvant trop près de l'antre, & craignant encore quelque terrible coup de déſeſpoir de ce monſtre, & la ſuite fait bien voir qu'il avoit raiſon.

Et ces maux vengeurs ne pouvoient pas manquer de t'arriver] Homere étoit donc perſuadé que les crimes attiroient tôt ou tard ſur ceux qui les commettent, des maux certains & inévitables.

Page 298. *Qu'elle tomba devant notre vaiſſeau*] Ce vers dans toutes les Editions eſt ſuivi de cet autre,

Τυτθὸν ἐδεύησεν δ' οἰήιον ἄκρον ἱκέσθαι.

Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombât ſur notre gouvernail. Et Euſtathe avertit que les anciens Critiques avoient marqué ce vers d'une étoile & d'une pointe. D'une étoile, pour marquer que le vers eſt beau & qu'il eſt d'Homere ; & de la pointe, pour marquer qu'il eſt déplacé. En effet, il ne convient point ici ; car il ne ſe peut que cette maſſe qui eſt tombée devant le vaiſſeau, c'eſt-à-dire, devant la proue, ſoit tombée preſque ſur le gouvernail, qui eſt à la poupe. Il eſt inutile de dire, comme quel-

ques anciens Critiques ont fait pour ſauver cette contradiction, qu'Ulyſſe avoit tourné ſon vaiſſeau pour parler au Cyclope ; car quelle néceſſité y avoit-il de le tourner ? Ne pouvoit-il pas lui parler auſſi bien de la poupe que de la proue ? En un mot, ce vers a été rapporté ici mal à propos, & repeté ſans raiſon. On l'a tiré de l'endroit qui ſuit, où Homere parle de la ſeconde roche que le Cyclope jetta contre Ulyſſe ; c'eſt là ſa place, comme les premiers Critiques l'ont reconnu.

La chûte de cette maſſe énorme excita un mouvement ſi violent dans la mer] Quelle force de peinture ! & quels Peintres pourroient exprimer les images que cette Poëſie nous préſente ?

Page 300. *Il y avoit autrefois ici un célébre devin*] Le Grec ajoûte, *fort & grand*, pour faire entendre qu'il étoit de la race des Cyclopes, qu'il étoit d'une force & d'une taille prodigieuſe comme eux. Puiſque les Cyclopes avoient un devin, c'eſt une marque qu'ils n'étoient pas ſi barbares.

Et me dit en propres termes, que je ſerois privé de la vûe par les mains d'Ulyſſe] Le Poëte a menagé ceci avec bien de l'art, pour faire admirer la ſageſſe d'Ulyſſe d'avoir déguiſé ſon nom. Que ſeroit-il devenu s'il s'étoit nommé ?

Je m'attendois de voir arriver ici quelque

homme beau, bien fait, de grande taille] Car quelle apparence y avoit-il qu'un homme ordinaire osât approcher du Cyclope? Polypheme attendoit un homme beau, bien fait, &c. c'est-à-dire, un monstre qui n'eût qu'un œil comme lui au milieu du front, &c. car c'étoit la beauté des Cyclopes.

Et aujourd'hui c'est un petit homme sans force & de mauvaise mine] Cet homme que les Pheaciens ont trouvé beau, grand, bien fait & de bonne mine, est traité par le Cyclope d'homme laid, sans force & de méchante mine. Le plus grand homme auprès de ce monstre n'auroit pû passer que pour un nain. Ulysse ne hazarde rien en rapportant aux Pheaciens le mépris que le Cyclope avoit eû pour lui, & il se releve bien en faisant voir combien la prudence est au-dessus de la force.

Je t'en prie, Ulysse, approche, que je te fasse les présens d'hospitalité] Le Cyclope n'est pas si insensé de se flatter qu'Ulysse se remettra entre ses mains. Ce sont de ces choses que la rage fait dire, & qui marquent tout le contraire de ce que l'on dit.

Page 301. *Et je n'attends ma guérison d'aucun autre Dieu*] Il croit qu'il n'y a aucun Dieu qui le puisse guérir que Neptune, & il le croit parce qu'il est son pere; sans cela il douteroit de son pouvoir comme de celui de tous les autres Dieux. Ce caractère est bien soutenu.

Comme il eſt ſûr que Neptune ne te rendra pas l'œil que tu as perdu] Ce n'eſt pas qu'Ulyſſe refuſe aux Dieux le pouvoir de rendre la vûe aux aveugles, il eſt très-perſuadé qu'ils peuvent le faire. Mais c'eſt que Polypheme ayant été aveuglé par l'ordre des Deſtinées, & cet aveuglement étant une punition de ſa barbarie, les Dieux ne le guériront jamais.

En levant les mains au ciel] Quoique Neptune ſoit le Dieu de la mer, il ne laiſſe pas d'être au ciel comme les autres Dieux, & c'eſt là que le Cyclope lui adreſſe ſes prieres.

Si je ſuis véritablement votre fils, & ſi vous êtes véritablement mon pere] Cela eſt ſpécifié avec cette préciſion, parce qu'on donnoit ſouvent le nom de pere & celui de fils à des gens qui ne l'étoient point véritablement.

Page 302. *Ulyſſe, le deſtructeur des villes, fils de Laërte, qui habite à Ithaque*] Il repete les mêmes titres qu'Ulyſſe s'eſt donnés, afin qu'il n'y ait point d'équivoque.

La roche tombe derriere notre vaiſſeau] La premiere étoit tombée devant le vaiſſeau, parce qu'il n'étoit pas encore bien avant dans la mer; mais comme depuis cela il a fait du chemin, celle-ci tombe juſtement derriere.

Il

Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombât] Voici l'endroit où ce vers eſt fort bien placé, auſſi dans les anciennes Editions il étoit marqué d'une étoile.

La chute de cette maſſe énorme fait reculer la mer, & le flot agité pouſſe en avant notre vaiſſeau] Comme la premiere roche en tombant devant le vaiſſeau, l'avoit fait reculer vers la Sicile, celle-ci tombant derriere, le doit pouſſer en avant vers l'iſle d'Ægusa qui eſt vis-à-vis.

Page 304. *Mais fort triſtes de la perte que nous avions faite*] Homere ne manque à aucune bienſéance. Je ſuis charmée de ce ſentiment qu'il donne à Ulyſſe. Combien de gens à qui la joie d'être échappés d'un ſi grand danger, feroit oublier la perte de leurs camarades ?



Argument du Livre X.

Ulysse arrive dans l'isle d'Eolie, où regne Eole, Roi & gardien des vents. Eole lui donne le Zephyre pour le conduire heureusement, & lui livre tous les autres vents enfermés & liés dans un outre. Pendant son sommeil, ses Compagnons ouvrent cet outre, pensant que ce fût de l'or. Ces vents déchaînés repoussent Ulysse sur les côtes d'Eole, qui refuse de le recevoir. Ulysse s'éloigne de cette isle & arrive chez les Lestrygons. Il perd là onze de ses vaisseaux; & avec le seul qui lui reste, il part & arrive à l'isle d'Eée, & envoye la moitié de ses Compagnons choisis par le sort avec Euryloque pour reconnoître le pays & ceux qui l'habitent. Tous ceux qu'il envoye, excepté Euryloque, sont changés en pourceaux par Circé. Ulysse va pour les chercher; Mercure lui donne une plante appellée Moly, *excellent antidote contre les enchantemens, qui le garantit de ceux de Circé. Ses Compagnons reprennent leur premiere forme; & Ulysse après avoir demeuré un an auprès de Circé, se rembarque par ses ordres pour descendre aux Enfers.*





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE X.

NOus arrivâmes heureusement dans l'isle d'Eolie, où regnoit Eole, fils d'Hippotes & favori des Dieux. C'est une isle flottante, ceinte tout autour d'une forte muraille d'airain, & bordée en dehors de roches escarpées. Ce Roi a douze enfans, six garçons & six filles. Il a marié les freres avec les sœurs, & ces jeunes gens passent leur vie auprès de leur pere & de leur mere dans des festins continuels où ils n'ont rien à désirer pour la bonne che-

» re. Pendant le jour le Palais par-
» fumé de parfums délicieux, re-
» tentit de cris de joie, on y en-
» tend un bruit harmonieux, & la
» nuit les maris vont coucher près
» de leurs femmes sur des tapis &
» sur des lits magnifiques. Nous ar-
» rivâmes donc dans ce Palais. Le
» Roi me régala pendant un mois,
» & me fit mille questions sur le
» siége de Troye, sur la flotte des
» Grecs & sur leur retour. Je satisfis
» sa curiosité, & je lui racontai en
» détail toutes nos aventures. Je lui
» demandai ensuite la permission de
» m'en retourner, & la faveur de
» m'en donner les moyens. Il ne
» me refusa point, & prépara tout
» ce qui m'étoit nécessaire pour
» mon voyage. Il me donna un ou-
» tre fait de la peau d'un des plus
» grands bœufs, où il enferma les
» souffles impétueux des vents; car
» le fils de Saturne l'en a fait le dis-

penſateur & le garde, enſorte « qu'il eſt le maître de les retenir « ou de les lâcher comme il lui « plaît. Il lia lui-même cet outre « dans mon vaiſſeau avec un cor- « don d'argent, afin qu'il n'en é- « chappât pas la moindre haleine. Il « laiſſa ſeulement en liberté le Ze- « phyre, auquel il donna ordre de « conduire mes vaiſſeaux; ordre « qu'il n'exécuta point, car nous « l'en empêchâmes par notre folie, « qui penſa nous faire tous périr. « Nous voguâmes heureuſement « pendant neuf jours entiers, & le « dixiéme jour nous découvrions « déja notre chere patrie, & nous « voyions les feux allumés ſur le « rivage pour éclairer les vaiſſeaux; « mais accablé de travaux & de laſ- « ſitude, je me laiſſai malheureu- « ſement ſurprendre au ſommeil; « car j'avois toujours tenu le gou- « vernail, & je n'avois pas voulu «

» me repoſer de ce ſoin ſur d'au-
» tres, afin d'arriver plus prompte-
» ment & plus ſurement. Pendant
» que je dormois, mes Compa-
» gnons ſe mirent à parler enſem-
» ble, dans la penſée que cet ou-
» tre, que j'avois dans mon vaiſ-
» ſeau, étoit rempli d'or & d'ar-
» gent qu'Eole m'avoit donné. Ils
» ſe dirent donc les uns aux autres :
» Grands Dieux, combien Ulyſſe eſt
» cheri & honoré de tous ceux
» chez qui il arrive ! Il emmene de
» ſon voyage de Troye un riche bu-
» tin, & nous, qui avons été les
» Compagnons de toutes ſes cour-
» ſes, & qui avons eſſuyé les mê-
» mes dangers, nous nous en re-
» tournons dans nos maiſons les
» mains vuides. Voilà encore un
» ſac plein d'or, dont lui a fait pré-
» ſent le Roi Eole pour gage de
» ſon amitié. Allons donc, ouvrons
» ce ſac & voyons toutes les gran-

des richesses dont il est plein. «
Ainsi parlerent mes Compagnons, & ce funeste conseil fut suivi. Ils ouvrirent le sac; en même-tems tous les vents sortirent en foule & exciterent une furieuse tempête qui emporta mes vaisseaux & les éloigna de ma chere patrie. Reveillé par ce bruit affreux, & par les cris & les larmes de mes Compagnons, je m'abandonnai presque au désespoir. Je déliberai en moi-même si je ne me jetterois point dans la mer pour périr dans ses gouffres, ou si je supporterois encore ce revers sans me plaindre & sans recourir à la mort. Je pris ce dernier parti comme le plus digne de l'homme, & me couvrant la tête de mon manteau, je me couchai sur le tillac de mon navire. Toute ma flotte est repoussée par la tempête sur les côtes de l'isle d'Eolie, d'où

» j'étois parti. Mes Compagnons
» ne pouvoient se consoler & fon-
» doient en larmes. Nous descendî-
» mes sur le rivage ; nous fîmes de
» l'eau , & mes Compagnons pré-
» parerent le dîner. Après un léger
» repas , je pris avec moi un héraut
» & un de mes Compagnons , &
» j'allai avec eux au Palais d'Eole ,
» que je trouvai à table avec sa fem-
» me & ses enfans. En entrant dans
» la salle nous nous arrêtons à la
» porte , & nous nous asseïons sur le
» seuil. Eole & ses fils , étonnés de
» nous revoir, Ulysse, me dirent-ils,
» pourquoi êtes-vous revenu? Quel
» Dieu ennemi vous a fait éprou-
» ver sa colere ? nous vous avions
» donné de bonne foi tous les
» moyens nécessaires pour vous en
» retourner dans votre patrie , &
» pour aller par-tout où vous au-
» riez voulu.

» Helas ! leur répondis-je avec

toutes les marques d'une verita- «
ble douleur, ce sont mes infidé- «
les Compagnons qui m'ont trahi. «
C'est un moment d'un malheureux «
sommeil qui m'a livré à cette in- «
fortune. Mais ayez la charité, mes «
amis, de remédier encore une fois «
à tous mes malheurs; les Dieux «
vous en ont donné le pouvoir. «

Je tâchois ainsi d'attirer leur «
compassion par la douceur de mes «
paroles. Ils demeurerent tous dans «
le silence. Le Roi le rompt enfin, «
& me regardant avec des yeux «
d'indignation: Va, me dit-il, fui «
promptement de cette isle, le plus «
méchant de tous les mortels. Il ne «
m'est permis, ni de recevoir, ni «
d'assister un homme que les Dieux «
immortels ont déclaré leur enne- «
mi. Va, fui, puisque tu viens dans «
mon Palais chargé de leur haine «
& de leur colere. «

Il me renvoya ainsi de son isle «

» avec inhumanité, malgré l'état
» pitoyable où il me voyoit. Nous
» nous éloignâmes donc de cette
» terre fort affligés. Le courage de
» mes Compagnons étoit abbattu de
» la pénible navigation à laquelle
» nous nous voyions encore expo-
» ſés par notre imprudence ; car
» nous n'avions plus aucune eſpé-
» rance de retour. Cependant nous
» fîmes route ſix jours entiers, & le
» ſeptiéme nous arrivâmes à la hau-
» teur de la ville de Lamus, de
» la ſpacieuſe Leſtrygonie, qui a-
» bonde en toutes ſortes de trou-
» peaux ; car le berger qui ramene
» ſon troupeau de moutons le ſoir,
» appelle le paſteur de bœufs, qui
» entendant ſa voix, fait ſortir auſſi-
» tôt ſes bœufs pour le pâturage. Là
» un berger, qui pourroit ſe paſſer
» de dormir la nuit, gagneroit dou-
» ble ſalaire : il meneroit paître les
» moutons le jour, & la nuit il me-

neroit les bœufs ; car ces deux « différens pâturages sont fort voi- « sins. Nous nous présentâmes pour « entrer dans le port, qui est fort cé- « lébre, mais l'entrée n'en est pas fa- « cile ; la nature l'a environné de ro- « ches fort hautes, & des deux côtés « le rivage s'avance & fait deux « pointes qui ne laissent au milieu « qu'un passage fort étroit. Mes « Compagnons entrerent dans ce « port & attacherent leurs vaisseaux « à terre les uns près des autres ; car « la marée étoit basse & la mer fort « tranquille. Mais moi, je n'y en- « trai point, & je tins mon vaisseau « dehors près d'une de ces poin- « tes, & après en avoir attaché le « cable à un rocher, je montai sur « une éminence, d'où je ne décou- « vris aucuns travaux de laboureurs, « je vis seulement de la fumée qui « s'élevoit, & qui marquoit que le « pays étoit habité. Aussi-tôt je choi- «

» fis deux de mes Compagnons que
» j'envoyai à la découverte, & je
» leur donnai un hérault pour les ac-
» compagner. Ils prirent le grand
» chemin par où les charrettes por-
» toient à la ville le bois des mon-
» tagnes voisines. Près de la ville
» ils rencontrerent une jeune fille
» qui étoit sortie pour aller puiser
» de l'eau à la fontaine d'Artacie,
» & c'étoit la fille même d'Anti-
» phate Roi des Lestrygons. Mes
» gens s'approcherent & lui de-
» manderent qui étoit le Roi du
» pays, & quels étoient les peuples
» qui lui obéissoient. Elle leur mon-
» tra le Palais de son pere; ils y al-
» lerent, & trouverent à l'entrée la
» femme du Roi, dont la vûe leur
» fit horreur; car elle étoit aussi
» grande qu'une haute montagne.
» Dès qu'elle les vit, elle appella
» son mari Antiphate, qui étoit à
» la place publique, qui leur pré-

para une cruelle mort; car empoignant d'abord un de mes Compagnons, il le mangea pour son dîner. Les autres tâcherent de regagner leurs vaisseaux par la fuite; mais ce monstre se mit à crier & à appeller les Lestrygons. Sa voix épouvantable fut entendue de toute la ville. Les Lestrygons accourent de par-tout à milliers sur ce port, semblables non à des hommes, mais à des Geans, & ils nous accabloient de grosses pierres du haut de ces roches escarpées. Un bruit confus d'hommes mourans & de vaisseaux brisés s'éleve de ma flotte. Les Lestrygons ensilant ces malheureux comme des poissons, les emportent pour en faire bonne chere. Pendant qu'on maltraite ainsi mes vaisseaux qui sont dans le port, je tire mon épée, & coupant le cable qui attachoit le mien hors

» du port à la pointe d'un rocher,
» j'ordonnai à mes Compagnons de
» ramer de toutes leurs forces pour
» nous dérober au danger qui nous
» menaçoit. Auſſi-tôt la mer blan-
» chit ſous l'effort de leurs rames,
» & dans un moment mon vaiſſeau
» fut hors de la portée des roches
» dont on tâchoit de l'accabler.
» Mais les autres périrent tous dans
» le port, ſans qu'il en échappât un
» ſeul.

» Nous cinglâmes vers la haute
» mer, fort affligés de la perte de
» nos vaiſſeaux & de la mort de nos
» Compagnons, & nous arrivâmes
» à l'iſle d'Ææa, qui étoit la de-
» meure de la Déeſſe Circé, dont
» la beauté de la voix répondoit à
» celle de ſon viſage. Elle étoit
» ſœur du ſévére Æëtes; le Soleil,
» qui éclaire tous les hommes, les
» avoit eus tous deux de la Nym-
» phe Perſa, fille de l'Océan. Nous

entrâmes dans le port ſans faire « le moindre bruit, conduits par « quelque Dieu. Nous deſcendî- « mes à terre, & nous fûmes là « deux jours & deux nuits à nous « repoſer; car nous étions accablés « de douleur & de fatigue. «

Le matin du troiſiéme jour dès « que l'aurore eut doré les ſom- « mets des montagnes, je pris mon « épée & ma pique, & j'avançai dans « la campagne pour voir ſi je n'en- « tendrois pas quelque voix, ou ſi « je ne trouverois point quelques « terres labourées. Je montai ſur un « tertre élevé, & jettant ma vûe « de tous côtés, j'apperçûs au loin « de la fumée qui ſortoit du Palais « de Circé, du milieu des bocages « & des forêts qui l'environnent. « Auſſi-tôt ma premiere réſolution « fut d'aller moi-même m'informer; « mais après y avoir bien penſé, je « trouvai qu'il étoit plus à propos «

» de retourner à mon vaiſſeau, de
» faire repaître mes Compagnons,
» & de les envoyer prendre langue.
» J'étois déja près de mon vaiſſeau
» lorſque quelqu'un des Dieux im-
» mortels eut pitié de me voir dé-
» nué de tout ſecours, & envoya
» ſur mon chemin un grand cerf qui
» ſortoit de la forêt pour aller ſe dé-
» ſaltérer dans le fleuve; car l'ar-
» deur du ſoleil avoit irrité ſa ſoif.
» Comme il paſſoit devant moi, je
» le frappai au milieu du dos, & le
» perçai de part en part d'un coup
» de pique. Il tombe mort ſur la
» pouſſiere en pouſſant un grand cri.
» Je courus auſſi-tôt ſur lui, & lui
» mettant le pied ſur la gorge, j'ar-
» rachai ma pique de ſon corps, je
» la poſai à terre, & j'allai prendre
» quelques branches d'ozier dont
» je fis une corde d'environ quatre
» coudées, avec laquelle j'attachai
» enſemble les quatre pieds de ce

monſtrueux animal, & le chargeai «
ſur mon cou, ma tête paſſée en- «
tre ſes jambes ; je le portai ainſi «
dans mon vaiſſeau, m'appuyant «
ſur ma pique ; car il n'étoit pas «
poſſible de le porter ſur mon é- «
paule d'une ſeule main, il étoit «
trop grand & trop fort. En arri- «
vant je jettai mon fardeau à terre, «
& j'excitai mes Compagnons en «
leur adreſſant ces paroles, qui ne «
leur furent pas déſagréables : Mes «
amis, quelque douleur qui nous «
preſſe, nous n'irons pas viſiter en- «
ſemble le ſombre Royaume de «
Pluton avant le jour marqué par «
la Deſtinée. Levez-vous, faiſons «
bonne chere, puiſque nous avons «
une aſſez bonne proviſion, & «
chaſſons la faim qui nous livroit «
déja une cruelle guerre. A ces «
mots ils reviennent de leur abbat- «
tement, & ſe découvrent la tête, «
qu'ils avoient couvertes de leurs «

» manteaux par désespoir. Ils se le-
» vent & regardent avec admira-
» tion ce cerf, qui étoit d'une gran-
» deur énorme ; quand ils se furent
» rassasiés du plaisir de le contem-
» pler, ils laverent les mains, & se
» mirent à préparer le souper. Nous
» passâmes le reste du jour à boire
» & à faire bonne chere, & dès que
» le soleil fut couché, & que la nuit
» eut répandu ses ténébres sur les
» campagnes, nous nous couchâ-
» mes près de notre vaisseau sur le
» rivage même. Le lendemain au
» point du jour j'assemblai mes
» Compagnons, & leur dis : Mes
» amis, nous voici dans une terre
» entierement inconnue ; car nous
» ne savons en quelle partie du mon-
» de nous sommes par rapport au
» septentrion & au midi, au cou-
» chant & au levant. Voyons donc
» quel conseil nous avons à pren-
» dre, s'il y en a quelqu'un, & je

doute qu'il y en ait un bon; car «
étant monté sur une éminence, «
j'ai reconnu que nous sommes «
dans une isle fort basse, & envi- «
ronnée d'une vaste mer; & j'ai «
vû sortir de la fumée du milieu de «
ses bocages & de ses forêts. «

Ces paroles abbattirent entie- «
rement le courage de mes Com- «
pagnons, à qui les cruautés d'An- «
tiphate & celles du terrible Cy- «
clope Polypheme, ne manque- «
rent pas de revenir dans l'esprit. «
Ils se mirent tous à crier & à ver- «
ser des torrens de larmes. Eh, à «
quoi servent les cris & les larmes «
dans l'affliction? Mais moi, après «
les avoir tous passés en revue & «
bien comptés, je les partageai en «
deux bandes; je leur donnai à cha- «
cune un chef, je me mis à la tê- «
te de la premiere, & Euryloque «
commanda la seconde. Je jettai «
en même-tems deux sorts dans un «

» casque pour voir quelle compa-
» gnie devoit aller à la découverte.
» Le sort d'Euryloque sortit le pre-
» mier. Il se met aussi-tôt en marche
» à la tête de ses vingt-deux Compa-
» gnons. Ils ne purent nous quitter
» sans pleurer amerement, ni nous
» les voir partir sans fondre en lar-
» mes.

» Dans le fond d'une vallée ils
» trouverent le Palais de Circé, qui
» étoit bâti de belles pierres de taille
» & environné de bois. On voyoit
» à l'entrée des loups & des lions,
» qu'elle avoit apprivoisés par ses fu-
» nestes drogues. Ils ne se jetterent
» point sur mes gens; au contraire
» ils se leverent pour les flatter en
» remuant la queue. Comme des
» chiens domestiques caressent leur
» maître qui sort de table; car il leur
» apporte toujours quelque dou-
» ceur; de même ces lions & ces
» loups caressoient mes Compa-

gnons, qui ne laissoient pas d'ê- «
tre effrayés de leur taille énorme. «
Ils s'arrêterent sur la porte de la «
Déesse, & ils entendirent qu'elle «
chantoit d'une voix admirable, «
en travaillant à un ouvrage de ta- «
pisserie, ouvrage immortel, d'une «
finesse, d'une beauté & d'un éclat «
qui ne se trouvent qu'aux ouvra- «
ges des Déesses. Le brave Poli- «
tes, qui étoit le plus prudent de «
la troupe & qui m'étoit le plus «
cher, prit la parole, & dit: Mes «
amis, j'entends quelque person- «
ne, qui en travaillant à quelque «
ouvrage, chante merveilleuse- «
ment, c'est une femme, ou plu- «
tôt une Déesse; ne craignons «
point de lui parler. «

En même-tems ils se mettent «
à l'appeller. Elle se leve de son sié- «
ge, ouvre ses portes éclatantes, & «
les convie d'entrer. Ils entrent «
par un excès d'imprudence. Eu- «

» ryloque ſeul, ſoupçonnant quel-
» que embûche, demeura dehors.
» La Déeſſe fait d'abord aſſeoir ces
» malheureux ſur de beaux ſiéges,
» & leur ſert un breuvage compo-
» ſé de fromage, de farine & de
» miel détrempé dans du vin de
» Pramne, & où elle avoit mêlé
» des drogues enchantées pour leur
» faire oublier leur patrie. Dès qu'ils
» eurent avalé ce breuvage empoi-
» ſonné, elle leur donna ſur la tête
» un coup de ſa verge, & les en-
» ferma dans l'étable. Ils avoient la
» tête, la voix, les ſoyes, enfin
» tout le corps de véritables pour-
» ceaux; mais leur eſprit étoit en-
» core entier comme auparavant.
» Ils entrerent dans l'étable en pleu-
» rant. Avant que de les enfermer,
» la Déeſſe remplit leur auge de
» gland & de gouſſes, dont les
» pourceaux ont accoutumé de
» ſe nourrir. Euryloque retourne

promptement au vaiſſeau pour « nous annoncer la malheureuſe & « ſurprenante aventure de mes « Compagnons. Il étoit ſi pénétré « de douleur qu'il ne pouvoit par- « ler, quelque envie qu'il eût de « nous l'apprendre, & ſes yeux é- « toient noyés de pleurs. Par l'état « où nous le voyions, il étoit aiſé « de juger que ſon affliction étoit « extrême. Enfin nous le preſſâmes « tant de parler, qu'il nous apprit « le malheur qui venoit d'arriver. « Divin Ulyſſe, me dit-il, nous a- « vons parcouru ces bois ſelon vos « ordres. Nous avons trouvé dans « le fond d'une vallée la maiſon de « Circé ; là nous avons entendu « une voix mélodieuſe ; c'étoit une « femme ou plutôt une Déeſſe qui « chantoit. Nos Compagnons ont « commencé à l'appeller. Elle a « quitté promptement ſon ſiége, « elle eſt venue ouvrir les portes, & «

» les a conviés d'entrer. Ils ſont en-
» trés par un excès d'imprudence ;
» mais moi, ſoupçonnant quelque
» embûche, je ſuis demeuré à la
» porte. Ils ſont tous péris dans le
» Palais, aucun d'eux n'a reparu,
» quoique j'aye attendu long-tems
» pour en avoir quelques nouvelles.
» A ces mots je pris mon épée
» & un javelot, & j'ordonnai à Eu-
» ryloque de me conduire par le
» même chemin qu'il avoit tenu.
» Mais lui ſe jettant à mes genoux,
» & les embraſſant étroitement, me
» conjuroit avec larmes de renon-
» cer à ce deſſein. Généreux Ulyſ-
» ſe, n'allez point là, me diſoit-il,
» je vous en prie, & ne m'y menez
» pas malgré moi. Laiſſez-moi plu-
» tôt ici ; je ſai que vous n'en re-
» viendrez point, & que vous ne
» ramenerez pas un ſeul de votre
» troupe. Fuyons ſans perdre un
» moment ; peut-être eſt-il encore
tems

tems de nous dérober au danger «
qui nous menace, & d'éviter ce «
funeste jour. «

Euryloque, lui dis-je, demeu- «
rez donc ici à faire bonne chere «
sur votre vaisseau; pour moi je «
suis résolu d'aller, car c'est une né- «
cessité indispensable. Je le quitte «
en même-tems, & je m'éloigne «
du rivage. «

J'avois à peine traversé le bois «
& parcouru une partie de la val- «
lée, que, comme j'approchois du «
Palais de Circé, Mercure vint à «
ma rencontre sous la forme d'un «
jeune homme qui est à la fleur de «
sa jeunesse, & m'abordant & me «
prenant la main, il me dit: Où «
allez-vous, malheureux, en par- «
courant ainsi seul ces côteaux, «
sans avoir aucune connoissance «
des lieux où vous êtes? Vos Com- «
pagnons sont dans ce Palais de «
Circé, enfermés comme des «

» pourceaux dans des étables. Ve-
» nez-vous pour les délivrer ? je ne
» croi pas que vous en ſortiez ja-
» mais ; vous ne ferez qu'augmen-
» ter le nombre. Mais j'ai pitié de
» vous, je veux vous garentir de ce
» danger : prenez le contrepoiſon
» que je vais vous donner ; avec ce
» remède vous pouvez ſûrement
» entrer dans ce Palais, il éloignera
» de vous tous les maux qu'on vou-
» droit vous faire. Je vais vous dé-
» couvrir les pernicieux deſſeins de
» Circé. Dès que vous ſerez arrivé,
» elle vous préparera une boiſſon
» mixtionnée, où elle mêlera des
» drogues plus dangereuſes que les
» poiſons. Mais ſes enchantemens
» ſeront inutiles ſur vous. Le remé-
» de que je vous donne eſt un excel-
» lent préſervatif, & voici de quelle
» maniere vous devez vous con-
» duire. Quand elle vous aura frappé
» de ſa longue verge, tirez promp-

tement l'épée, & jettez-vous sur « elle comme si vous aviez dessein « de la tuer. Effrayée de cette au- « dace, elle vous offrira sa couche, « & gardez-vous bien de la refu- « ser, afin qu'elle délivre vos Com- « pagnons, & qu'elle vous donne « tous les secours qui vous sont né- « cessaires. Mais auparavant obli- « gez-la de jurer le plus grand ser- « ment des Immortels, qu'elle ne « vous tendra aucune sorte de pié- « ge, afin que quand elle vous tien- « dra désarmé, elle ne vous rende « pas lâche & efféminé. «

Ce Dieu ayant parlé ainsi, me « présente cet antidote, qu'il arra- « cha de terre, & dont il m'enseigna « les vertus : c'étoit une espéce de « plante dont la racine étoit noire & « la fleur blanche comme du lait. « Les Dieux l'appellent *Moly*. Il est « difficile aux mortels de l'arracher; « mais les Dieux peuvent toutes « choses.

» En finiſſant ces mots, il s'éle-
» ve dans les airs, & prit ſon vol vers
» l'Olympe. Je continuai mon che-
» min vers le Palais de Circé, & en
» marchant j'étois agité de différen-
» tes penſées. Je m'arrêtai à la por-
» te de la Déeſſe, je l'appellai, elle
» entendit ma voix, vint elle-même
» ouvrir les portes, & me pria d'en-
» trer. Je la ſuivis plongé dans une
» profonde triſteſſe. Elle me mena
» dans la ſalle, & après m'avoir fait
» aſſeoir ſur un beau ſiége à mar-
» che-pied & tout parſemé de
» clouds d'argent, elle me préſen-
» te dans une coupe d'or cette boiſ-
» ſon mixtionnée où elle avoit mê-
» lé ſes poiſons, qui devoient pro-
» duire une ſi cruelle métamorpho-
» ſe. Je pris la coupe de ſes mains
» & je bus, mais elle n'eut pas l'ef-
» fet qu'elle en attendoit; elle me
» donna un coup de ſa verge, & en
» me frappant elle dit: *Va dans l'é-*

table, va retrouver tes Compagnons, «
& être comme eux. En même-tems «
je tire mon épée, & je me jette «
sur elle comme pour la tuer. Elle «
se met à crier, & tombant à mes «
genoux, elle me dit, le visage «
couvert de larmes : Qui êtes- «
vous? d'où êtes-vous? Je suis dans «
un étonnement inexprimable de «
voir qu'après avoir bû mes poi- «
sons, vous n'êtes point changé. «
Jamais aucun autre mortel n'a pû «
résister à ces drogues, non-seule- «
ment après en avoir bû, mais mê- «
me après avoir approché la coupe «
de ses lévres. Il faut que vous «
ayez un esprit supérieur à tous les «
enchantemens, ou que vous soyez «
le prudent Ulysse; car Mercure «
m'a toujours dit qu'il viendroit ici «
au retour de la guerre de Troye. «
Mais remettez votre épée dans le «
foureau, & ne pensons qu'à l'a- «
mour. Donnons-nous des gages «

» d'une paſſion réciproque, pour é-
» tablir la confiance qui doit regner
» entre nous.
» Elle me parla ainſi. Mais moi
» ſans me laiſſer ſurprendre à ces dé-
» monſtrations trop ſuſpectes, je lui
» répondis : Circé, comment vou-
» lez-vous que je réponde à votre
» paſſion, vous qui venez de chan-
» ger ſi indignement mes Compa-
» gnons en pourceaux, & qui me
» retenant dans votre Palais, m'of-
» frez inſidieuſement de partager a-
» vec moi votre couche, afin que
» quand je ſerai déſarmé, je ſois à
» votre diſcrétion, & que vous
» triomphiez de moi comme d'un
» homme ſans vertu & ſans force.
» Non, jamais je ne conſentirai à
» ce que vous me propoſez, ſi,
» comme Déeſſe que vous êtes,
» vous ne me faites le plus grand
» ſerment des Immortels que vous
» ne me tendrez aucun autre piége.

« Elle ne balança point : elle me
« fit le ſerment que je demandois.
« Ce ſerment fait tout du long ſans
« aucune ambiguité, je conſentis à
« ce qu'elle demandoit de moi.

« Elle avoit près d'elle quatre
« Nymphes dignes des vœux de
« tous les mortels; elles la ſervoient
« & avoient ſoin de tout dans ſon
« Palais. C'étoient des Nymphes
« des fontaines, des bois & des fleu-
« ves qui portent le tribut de leurs
« eaux dans la mer. L'une couvrit
« les ſiéges de beaux tapis de pour-
« pre, & étendit ſur le plancher
« d'autres tapis d'une fineſſe admi-
« rable & d'un travail exquis. L'au-
« tre dreſſa une table d'argent, & mit
« deſſus des corbeilles d'or. La troi-
« ſiéme verſa le vin dans une urne
« d'argent, & prépara les coupes
« d'or. Et la quatriéme apporta de
« l'eau, alluma du feu & prépara le
« bain. Quand tout fut prêt, elle

» me mit au bain, & versa l'eau chau-
» de sur ma tête & sur mes épaules,
» jusqu'à ce qu'elle eût dissipé la las-
» situde qui me restoit de tant de pei-
» nes & de travaux que j'avois souf-
» ferts. Après qu'elle m'eut baigné
» & parfumé d'essences, elle me
» présenta une tunique d'une extrê-
» me beauté, & un manteau magni-
» fique, & me remenant dans la
» salle, elle me plaça sur un beau
» siége à marchepied, & me pressa
» de manger. Mais je n'étois guère
» en état de lui obéir, j'avois bien
» d'autres pensées; car mon cœur
» ne me présageoit que des maux.
» Quand la Déesse s'apperçut
» que je ne mangeois point & que
» je m'abandonnois à la tristesse, el-
» le s'approcha de moi, & me dit:
» Ulysse, pourquoi vous tenez-
» vous là sans manger & sans dire
» une seule parole, rongeant votre
» cœur? Craignez-vous quelque

nouvelle embuche? Cette crainte « m'eſt trop injurieuſe ; ne vous ai- « je pas fait le plus grand & le plus « inviolable de tous les ſermens ? «

Grande Déeſſe, lui répondis- « je, eſt-il quelqu'un qui en ma pla- « ce, pour peu qu'il eût de bonté & « d'humanité, pût avoir le courage « de manger & de boire avant que « ſes Compagnons fuſſent délivrés, « & avant que de les voir lui-même « de ſes propres yeux. Si c'eſt par « un ſentiment d'amitié que vous « me preſſez de prendre de la nour- « riture, délivrez donc mes Com- « pagnons, que j'aye la conſolation « de les voir. «

A ces mots elle ſort, tenant à « ſa main ſa verge enchantereſſe. « Elle ouvre la porte de l'étable, fait « ſortir mes Compagnons, qui a- « voient la figure de pourceaux, & « les amene dans la ſalle. Là elle « paſſe & repaſſe autour d'eux, & les «

» frote d'une autre drogue. Aussi-tôt
» on voit tomber toutes les soyes
» qu'avoit produites la boisson em-
» poisonnée dont elle les avoit réga-
» lés. Ils reprennent leur premiere
» forme, & paroissent plus jeunes,
» plus beaux & plus grands qu'aupa-
» ravant. Ils me reconnoissent à l'ins-
» tant, & accourent m'embrasser
» avec des soupirs & des larmes de
» joie. Tout le Palais en retentit; la
» Déesse elle-même en fut tou-
» chée, & s'approchant de moi,
» elle me dit: Divin fils de Laërte,
» Ulysse si fécond en ressources &
» en expédiens, allez promptement
» à votre vaisseau, retirez-le à sec
» sur le rivage, mettez dans les
» grottes voisines tout votre butin,
» vos armes & les agrès, & en re-
» venant amenez-moi tous vos au-
» tres Compagnons. J'obéis sans
» perdre tems. Arrivé sur le rivage,
» je trouve mes Compagnons plon-

gés dans une douleur très-vive & « fondant en pleurs. Comme de ten- « dres genisses qui voyant le soir « revenir leurs meres du pâturage, « bondissent autour d'elles, & sans « que les parcs qui les renferment « puissent les retenir, elles accou- « rent au-devant & font retentir de « leurs meuglemens toute la plai- « ne ; de même mes Compagnons « me voyant, accourent & s'em- « pressent autour de moi, & m'envi- « ronnent avec de grands cris & les « yeux baignés de larmes. Ils témoi- « gnent la même joie que s'ils re- « voyoient leur chere Ithaque, qui « les a nourris & élevés. Je n'en- « tends de tous côtés que ces pa- « roles : Divin Ulysse, nous avons « autant de joie de votre retour, « que si nous nous voyions de re- « tour dans notre patrie. Mais con- « tez-nous la mort déplorable de « nos Compagnons. «

» Je tâchai de leur redonner
» courage, & de mettre fin à leur
» douleur : Mes amis, leur dis-je,
» mettons promptement notre vaif-
» feau à fec, retirons notre butin,
» nos armes & nos agrès dans les
» grottes voifines, & préparez-vous
» à me fuivre pour voir vos Com-
» pagnons dans le Palais de Circé
» merveilleufement bien traités &
» faifant très-bonne chere ; ils ont
» en abondance tout ce qu'on fau-
» roit défirer.
» Ravis de cette bonne nouvel-
» le, ils exécutent mes ordres fans
» balancer, & fe difpofent à me fui-
» vre. Le feul Euryloque tâchoit de
» les retenir, & leur adreffant la pa-
» role, il leur difoit : Ah, malheu-
» reux, où allons-nous ? pourquoi
» courez-vous à votre perte ? Quoi !
» aller dans le Palais de Circé, qui
» nous changera tous en pourceaux,
» en loups, en lions, pour nous

« obliger à garder ses portes? Avez-
« vous oublié les cruautés que le
« Cyclope a exercées sur nos Com-
« pagnons qui suivirent Ulysse dans
« sa caverne ? leur perte ne doit être
« imputée qu'à l'imprudence du
« chef.

« Je fus si irrité de cette insolen-
« ce, que j'allois tirer mon épée
« pour lui abbattre la tête, malgré
« l'alliance qui l'avoit uni à ma mai-
« son, si mes Compagnons ne se
« fussent tous mis au-devant, & ne
« m'eussent retenu par leurs prieres.
« Ulysse, me dirent-ils, consentez
« qu'il demeure ici pour garder le
« vaisseau, & menez-nous sans per-
« dre tems au Palais de la Déesse.

« Je m'éloigne en même-tems
« du rivage. Euryloque ne demeu-
« ra point dans le vaisseau, il nous
« suivit; car il craignit les terri-
« bles reproches que je lui aurois
« faits.

» Pendant que j'étois allé cher-
» cher mes Compagnons, Circé
» eut grand soin de ceux que j'avois
» laissés dans son Palais. Elle les fit
» baigner & parfumer d'essences,
» elle leur donna des tuniques &
» des manteaux magnifiques, & en
» arrivant nous les trouvâmes à ta-
» ble. Je ne saurois vous peindre
» l'entrevue de mes Compagnons.
» Ils s'embrassent, ils se racontent
» leurs aventures, & leurs récits
» sont entrecoupés de sanglots, de
» larmes & de gemissemens qui
» font retentir tout le Palais. La
» Déesse s'approche de moi, & me
» dit : Généreux Ulysse, faites ces-
» ser toutes ces larmes & tous ces
» sanglots. Je sai tous les maux que
» vous avez soufferts sur mer, &
» toutes les cruautés que des hom-
» mes inhumains & intraitables ont
» exercées contre vous sur la terre.
» Mais présentement ne pensez qu'à

vous réjouir & à faire bonne che- «
re, jusqu'à ce que vos forces & «
votre courage soient rétablis, & «
que vous vous trouviez dans le «
même état où vous étiez quand «
vous partîtes d'Ithaque. Le sou- «
venir de toutes vos miseres ne sert «
qu'à vous abattre encore & à vous «
affoiblir, & il vous empêche de «
goûter les plaisirs & la joie qui se «
présentent. «

Ce sage conseil nous persuada. «
Nous fûmes là une année entiere «
à faire grande chere & à nous ré- «
jouir. Après que les quatre saisons «
révolues eurent consommé l'an- «
née, mes Compagnons me firent «
leur remontrance, & me dirent : «
Sage Ulysse, il est tems que vous «
vous souveniez de votre patrie, «
si les Destinées ont résolu de vous «
y remener heureusement. «

Je profitai de cet avis. Nous «
passâmes encore tout ce jour-là «

» à table. Mais après que le soleil
» fut couché & que la nuit eut cou-
» vert la terre de ténébres, mes
» Compagnons se retirerent dans
» leurs appartemens pour se cou-
» cher. Et moi me voyant seul près
» de Circé, je me jette à ses genoux;
» elle me donne une audience fa-
» vorable, & je lui dis : Grande
» Déesse, après les bons traitemens
» que j'ai reçus de vous, la dernie-
» re faveur que je vous demande,
» c'est de tenir la promesse que vous
» m'avez faite de me renvoyer chez
» moi ; je ne soupire qu'après ma
» chere patrie, non plus que mes
» Compagnons, qui m'affligent
» continuellement & me percent le
» cœur par leurs plaintes dès que je
» ne suis plus près de vous.

» La Déesse me répondit : Ulys-
» se, il n'est pas juste que vous de-
» meuriez plus long-tems dans mon
» Palais malgré vous. Mais avant

que de retourner dans votre pa- «
trie, vous avez un autre voyage «
à faire : il faut que vous descen- «
diez dans le sombre Royaume de «
Pluton & de la redoutable Proser- «
pine, pour y consulter l'ame de «
Tiresias le Thebain. C'est un de- «
vin qui est privé des yeux du corps; «
mais en revanche il a les yeux de «
l'esprit si pénétrans, qu'il lit dans «
l'avenir le plus sombre. Proserpi- «
ne lui a accordé ce grand privi- «
lége de conserver dans la mort son «
entendement; les autres morts ne «
sont auprès de lui que des ombres «
& de vains phantômes. «

Ces paroles jetterent le déses- «
poir dans mon cœur. Je tombai «
sur son lit, que je baignai de mes «
larmes. Je ne voulois plus vivre «
ni voir la lumiere du soleil. Après «
que j'eus bien pleuré, & que je «
me fus bien tourmenté, je lui dis : «
Circé, qui est-ce qui me condui- «

» ra dans un voyage ſi difficile ? Il
» n'y a jamais eu de route ouverte
» aux vaiſſeaux pour arriver dans les
» Enfers.
» Fils de Laërte, me répondit-
» elle, ne vous mettez pas en pei-
» ne de conducteur. Dreſſez ſeule-
» ment votre mât, déployez vos voi-
» les & demeurez en repos; les
» ſeuls ſouffles de Borée vous con-
» duiront. Et quand vous aurez tra-
» verſé l'Océan, vous trouverez
» une plage commode & les bois
» de Proſerpine tout pleins d'arbres
» ſtériles, comme de peupliers &
» de ſaules. Abordez à cette plage
» de l'Océan, & allez de-là dans le
» ténébreux Palais de Pluton, à l'en-
» droit où l'Acheron reçoit dans ſon
» lit le Puriphlegeton & le Cocyte,
» qui eſt un écoulement des eaux
» du Styx; avancez juſqu'à la roche
» où eſt le confluant de ces deux
» fleuves, dont la chute fait un grand

bruit. Là, creusez une fosse d'une « coudée en quarré. Versez dans « cette fosse pour tous les morts « trois sortes d'effusions ; la premie- « re, de lait & de miel ; la secon- « de, de vin pur ; & la troisiéme, « d'eau, où vous aurez détrempé « de la farine. En faisant les effu- « sions, adressez vos prieres à tou- « tes ces ombres, & promettez-leur « que dès que vous serez de retour « dans votre Palais, vous leur im- « molerez la plus belle genisse de « vos pâturages, qui aura toujours « été stérile ; que vous leur éleverez « un bucher où vous jetterez toutes « sortes de richesses, & que vous « sacrifierez en particulier à Tire- « sias seul un belier tout noir, & qui « sera la fleur de votre troupeau. « Après que vous aurez achevé vos « prieres, immolez un belier noir « & une brebis noire, en leur tour- « nant la tête vers l'Erebe, & en «

» détournant vos regards du côté
» de l'Océan. Les ames d'une infi-
» nité de défunts se rendront en
» cet endroit. Alors pressez vos
» Compagnons de prendre ces vic-
» times que vous aurez égorgées,
» de les dépouiller, de les brûler &
» d'adresser leurs vœux aux Dieux
» infernaux, au puissant Pluton & à
» la févere Proserpine. Et vous, l'é-
» pée à la main, tenez-vous là, é-
» cartez les ombres, & empêchez
» qu'elles n'approchent de ce sang
» avant que vous ayez entendu la
» voix de Tiresias. Ce devin ne
» manquera pas de se rendre bien-
» tôt près de vous; il vous ensei-
» gnera le chemin que vous devez
» tenir, & la maniere dont vous
» devez vous conduire pour retour-
» ner heureusement chez vous.
» Elle me parla ainsi. En même-
» tems l'aurore parut sur son trône
» d'or. La Déesse m'habilla elle-

même, & me donna des habits «
magnifiques. Elle eut ſoin auſſi de «
ſe parer ; elle prit un grand man- «
teau de toile d'argent d'une fineſ- «
ſe admirable & d'un travail ex- «
quis, mit une belle ceinture d'or, «
& couvrit ſa tête d'un voile fait «
par les Graces. «

Je ne fus pas plutôt habillé, «
que j'allai par tout le Palais éveil- «
ler mes Compagnons pour les «
preſſer de partir. Mes amis, leur «
diſois-je, ne goûtez pas plus long- «
tems les douceurs du ſommeil ; «
partons ſans différer, la Déeſſe «
nous en donne la permiſſion. Ils «
reçurent cette bonne nouvelle a- «
vec joie, & ſe préparerent au dé- «
part. Cependant je ne fus pas aſſez «
heureux pour les ramener tous. Il «
y avoit parmi eux un jeune hom- «
me nommé Elpenor, qui n'étoit «
ni d'une valeur diſtinguée à la «
guerre, ni homme de beaucoup «

» de ſens, & qui ayant pris trop de
» vin la veille, étoit monté au haut
» de la maiſon pour chercher le frais
» & s'étoit endormi. Le matin ré-
» veillé en ſurſaut par le bruit & par
» le tumulte que faiſoient ſes Com-
» pagnons, qui ſe préparoient au
» départ, il ſe leva, & comme il
» étoit encore à demi endormi, au
» lieu de prendre le chemin de l'eſ-
» calier, il marcha tout droit devant
» lui, tomba du toît en bas & ſe
» rompit le cou; ſon ame alla avant
» nous dans les Enfers. Quand tous
» mes gens furent aſſemblés, je
» leur dis: Vous penſez peut-être
» partir pour retourner dans votre
» chere patrie; mais Circé m'a dé-
» claré que nous avions auparavant
» un autre voyage à faire, & qu'il
» faut que nous deſcendions dans
» la ſombre demeure de Pluton &
» de Proſerpine, pour conſulter
» l'ombre du devin Tireſias.

Ces paroles les pénétrerent d'u- «
ne douleur si vive, qu'ils se mi- «
rent à crier & à s'arracher les che- «
veux. Mais ils avoient beau pleu- «
rer & gémir, le mal étoit sans re- «
méde. Quand nous fûmes sur le «
rivage, & sur le point de nous em- «
barquer, tous fondant en larmes, «
la Déesse vint attacher à notre «
vaisseau deux moutons noirs, un «
mâle & une femelle, & disparut «
sans être apperçue ; car qui est-ce «
qui peut voir un Dieu, lorsqu'il «
veut se cacher & se dérober aux «
yeux des hommes? «



REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE X.

Page 339. NOus arrivâmes heureusement à l'isle d'Eolie] Entre la Sicile & l'Italie, un peu au couchant du détroit, il y a sept isles qu'on appelle *Eoliennes* & *Vulcaniennes*. Homere ne parle que d'une, qu'il appelle *Eolie*, quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom. Mais il la nomme ainsi, apparemment du nom de son Roi Eole. C'est sans doute l'isle de *Lipara*. Car tout ce qu'Homere dit ici d'Eolie convient à Lipara, comme nous le verrons dans la suite. De l'isle d'Ægusa, Ulysse pouvoit arriver facilement le jour même à l'isle d'Eolie, ou Lipara, qui est au-dessus en tirant vers le Promontoire de Pelore. Au reste Homere continue toujours de dépayser les lieux où Ulysse aborde, & quoiqu'ils soient tous véritablement dans les mers d'Italie, il les transporte dans l'Océan. Mais cela n'empêche pas qu'on ne voye toujours qu'il tire de l'Histoire le fond de ses fictions ; l'Histoire est le cannevas de ses fables, & il le trace & le remplit comme il

il lui plaît. C'eſt pourquoi Polybe rejettoit avec raiſon le bon mot d'Eratoſthene, qui diſoit aſſez plaiſamment, *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulyſſe avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit couſu le ſac où tous les vents étoient enfermés.* Et il vouloit qu'on ne prît nullement pour fables ce qu'il dit d'Eole & des erreurs d'Ulyſſe, ſoutenant que le fond en eſt vrai, mais qu'il y a mélé les fictions de la Poëſie, & c'eſt là le ſentiment de Strabon, qui dit qu'en ſe remettant devant les yeux l'hiſtoire ancienne, il faut examiner ſur ce pied ce que diſent ceux qui ſoutiennent qu'Ulyſſe a été porté dans les mers d'Italie & de Sicile, comme Homere le dit, & ceux qui le nient; car ces deux opinions ont chacune leur bon & leur mauvais, & l'on peut avoir raiſon & ſe tromper des deux côtés. On a raiſon ſi on croit qu'Homere, bien perſuadé qu'Ulyſſe avoit été porté dans tous ces lieux, a pris pour le fond de ſa fable ce ſujet très-vrai, mais qu'il l'a traité en Poëte, c'eſt-à-dire, qu'il y a ajoûté la fiction. Car on trouve des veſtiges qu'Ulyſſe a rodé non-ſeulement ſur les côtes d'Italie, mais juſqu'en Eſpagne. Et on ſe trompe ſi on prend pour une hiſtoire circonſtanciée tout le tiſſu de la fiction, comme ſon Océan, ſes Enfers, ſes Bœufs du Soleil, ſes réceptions chez des Déeſſes, ſes Métamorphoſes, ce qui eſt dit des Cyclopes & des Leſtrygons, la figure horrible de Scylla, les diſtances des lieux & autres choſes ſemblables, qui ſont de ces contes prodigieux qu'Homere a manifeſtement inventés; & ce-

lui qui soutiendroit tous ces points comme autant de vérités historiques, ne mériteroit pas plus d'être refuté que celui qui assureroit qu'Ulysse est véritablement arrivé à Ithaque comme Homere le raconte ; qu'il a tué les Poursuivans, & que les peuples d'Ithaque l'ont poursuivi & attaqué dans sa maison de campagne. L'une & l'autre opinion sont ridicules ; il faut tenir le milieu & démêler le fond historique d'avec les ornemens de la fiction. Nous allons voir qu'Homere étoit encore mieux instruit de la vérité, que Polybe & Strabon ne l'ont crû.

C'est une isle flotante] Le mot πλωτὴ peut signifier ici *qui est dans un lieu accessible & connu* ; mais Aristarque l'a expliqué *flotante*, & il prétend qu'Homere lui a donné cette épithete, ou à cause des fréquens tremblemens de terre qui la remuent de sa place, ou par quelqu'autre raison. Car on débite que cette isle paroît tantôt à droite, tantôt à gauche. Il y a de l'apparence qu'Homere a feint cela de cette isle, sur ce qu'il avoit oui dire qu'il y avoit des isles flotantes, comme Delos & comme l'isle d'Echemis près de l'Egypte. Comment ce Poëte n'auroit-il pas pû feindre cela d'une isle, puisqu'on a feint même des villes ambulantes, comme une certaine ville de Bacchus dans la Libye, qu'on ne trouvoit jamais deux fois dans un même endroit.

Ceinte tout autour d'une forte muraille d'airain] Ces quatre mots montrent la pro-

fonde connoissance qu'Homere avoit des lieux dont il parle. Il feint que cette isle avoit des murailles d'airain, parce qu'elle étoit pleine de feux souterrains, qui de tems en tems sortoient de ses entrailles. Aristote, en parlant de Lipara, qui est la plus considérable de ces isles Eoliennes, dit *que la nuit on voit l'isle de Lipara éclairée par des feux*, & Strabon y reconnoît des soupiraux de feu. C'est pourquoi on a placé dans les carrieres de cette isle les forges de Vulcain & des Cyclopes, & c'est de-là même qu'elle a tiré son nom; car, comme Bochart l'a fait voir, elle a été ainsi nommée du Phenicien *nibaras* ou *nibras*, qui signifie *un flambeau, une torche allumée*, & la raison est que cette isle éclairoit la nuit comme un flambeau. Voilà ce qui me persuade que l'isle d'Eole est la même que Lipara. Et ce qui suit m'a encore confirmée dans ce sentiment; aussi Virgile a-t-il dit: *Æoliam Liparen.* Æneid. liv. 8.

Ce Roi a douze enfans, six garçons & six filles] Je suis persuadée qu'il y a dans Homere des fictions qui n'ont point de sens caché, & qui ne renferment que ce que la lettre présente. Mais je crois aussi qu'il y en a d'autres qui cachent quelque mystère, mais la difficulté est de le développer. On recherche ici le sens de cette allégorie d'Eole, qui a douze enfans. Eustathe dit qu'Eole est l'année qui a douze enfans, qui sont les douze mois, &c. mais cette idée ne me paroît pas fort juste. Je croirois plus naturel de dire que le Poëte ayant feint un Eole Roi

des vents, par la raiſon que j'expliquerai plus bas, il lui a donné douze enfans, & ces enfans ce ſont les douze vents principaux, qui ſont toujours dans ces antres dans des feſtins continuels, parce que les feux & les exhalaiſons les entretiennent continuellement & leur ſervent comme de nourriture. Les freres ſe marient avec les ſœurs, parce que les vents ſe mêlent, &c.

Page 340. *Pendant le jour le Palais parfumé de parfums délicieux, retentit de cris de joie, on y entend un bruit harmonieux*] J'ai déja rapporté quelques raiſons qui m'ont fait croire qu'ici l'iſle d'Eolie eſt l'iſle de *Lipara* : en voici une nouvelle qui m'a confirmée dans ce ſentiment, & qui me paroît déciſive. C'eſt ce qu'Homere dit, que le Palais d'Eole *retentit tout le jour de cris de joie, &c.* Ce Poëte n'ignoroit pas ce qu'on diſoit des merveilles de cette iſle. *Dans une des ſept iſles d'Eole, appellée* Lipara, dit Ariſtote dans le livre des *Merveilles*, *on raconte qu'il y a un tombeau dont on dit des choſes prodigieuſes, &c. on aſſure qu'on y entend un bruit de tambours & de cymbales avec des cris éclatans, &c.* Il eſt aiſé de voir que cela eſt fondé ſur le bruit que faiſoit ce feu enfermé dans les cavernes de cette iſle, & par-là Homere fait alluſion à l'ancien nom de l'iſle, qui étoit appellée *Meligounis*, avant que d'avoir le nom de *Lipara*, comme Callimaque nous l'apprend dans l'Hymne à Diane : *Elle alla chercher les Cyclopes, & elle les trouva dans l'iſle de Lipara (c'eſt le nom qu'elle a préſen-*

tement, mais alors elle étoit appellée Meligounis) *ils travailloient à un gros bloc de fer rouge dont ils étoient pressés de faire un abreuvoir pour les chevaux de Neptune.* Or, comme Bochart l'a fait voir, c'est ce bruit qui lui fit donner ce nom; car elle fut appellée *Meligounis*, du mot Phenicien *Melogimin* ou *Menaggenin*, qui signifie *l'isle de ceux qui jouent des instrumens.* Tout ce qu'Homere dit donc ici n'est pas absolument de son invention; il est fondé sur les Traditions anciennes, dont il étoit parfaitement instruit.

Je satisfis sa curiosité] Homere fait bien voir ici qu'il avoit beaucoup de matiere pour amuser son Lecteur; mais il ne s'attache qu'à ce qui regarde Ulysse.

Il me donna un outre fait de la peau d'un des plus grands bœufs, où il enferma les souffles impétueux des vents; car le fils de Saturne l'en a fait le dispensateur] Ni Polybe ni Strabon ne veulent qu'on prenne pour fable tout ce qui est dit ici d'Eole, mais ils veulent qu'on soit persuadé qu'Homere a pris un fait historique qu'il a embelli par une ingénieuse fiction. Le fait historique est que le Roi de ces isles étoit un homme d'esprit très-sage & très-avisé, qui par la longue expérience qu'il avoit faite, connoissoit les vents qui devoient regner, & il en jugeoit par le cours de la fumée qui sortoit de son isle, ou même par le bruit que faisoient les feux & les vents dans ses caver-

nes souterraines. On peut voir Strabon, liv. 6. Servius rapporte de Varron : *Varro autem dicit hunc insularum Regem fuisse, ex quarum nebulis & fumo Vulcaniæ insulæ prædicens futura flabra ventorum, ab imperitis visus est ventos suâ potestate retinere.* Mais ce que ces Historiens n'ont pas sû, & que Bochart a découvert, c'est que le nom d'*Eole*, Homere l'avoit appris des Pheniciens, qui disoient *aol* pour *tourbillon*, *tempête*, *orage*, d'où les Grecs ont fait le mot ἀελλὰ, *tempête.* Ces Pheniciens voyant le Prince de ces isles si habile à prédire les vents, l'appellerent le *Roi Aolin*, c'est-à-dire, le *Roi des vents & des tempêtes* ; & de-là Homere a formé le nom propre de ce Roi, & l'a appellé *Eole.* Voilà le vrai ; ce qu'Homere ajoûte de cet outre, &c. c'est la fable pour repaître les Pheaciens avides de contes, & de contes prodigieux. Ces contes ont donné lieu dans la suite à des peuples du Nord de débiter qu'ils vendoient les vents.

Page 341. *Il laissa seulement en liberté le Zephyre*] C'est le vent du couchant, & c'étoit le seul bon vent pour aller de l'isle de Lipara à Ithaque.

Nous voguâmes heureusement pendant neuf jours entiers] Voici encore la fable. De l'isle de Lipara on pouvoit arriver en très-peu de tems à Ithaque, mais pour embellir son conte & faire croire que ces isles Eoliennes étoient fort loin dans l'Océan, il dit qu'il vogua heureusement pendant neuf jours.

Et nous voyions les feux allumés sur le rivage] Il parle ici des feux que les habitans d'Ithaque tenoient allumés nuit & jour, pour marquer aux vaisseaux le lieu le plus sûr pour la descente. Sans cela, comme l'isle étoit toute environnée de rochers, tous les vaisseaux auroient été exposés à se briser contre le rivage.

Page 342. *Dans la pensée que cet outre que j'avois dans mon vaisseau étoit rempli d'or & d'argent*] Rien ne ressemble moins à un outre plein d'or qu'un outre rempli de vent. Mais le cordon d'argent qui lioit cet outre, les trompa, & l'avarice ne raisonne point, elle a plutôt agi que pensé. D'ailleurs Eole lui-même avoit attaché cet outre au vaisseau, de maniere qu'ils ne pouvoient le soupeser sans le délier. Voilà pour la Fable. Mais comme le but d'Homere est de donner dans toutes ses fictions des préceptes utiles, il est bon de développer celui qui est enfermé dans cet outre de vents que les Compagnons d'Ulysse délierent par leur folie; car l'allégorie physique, que j'ai expliquée, n'empeche pas qu'il n'y ait une allégorie morale. Les vents donc enfermés dans cet outre marquent, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Poëme Epique, les mystères du gouvernement que les Princes tiennent secrets. Ce cordon d'argent qui les lie, c'est l'autorité respectable & légitime qui les scelle, & qui défend de les sonder. Les tempêtes qu'ils excitent quand on les a follement déliés, ce sont les mal-

heurs qui arrivent à ceux qui ſottement veulent les pénétrer & y prendre part ; car, comme Salomon l'a dit dans ſes Proverbes, 25. 27. *Sicut qui mel multum comedit, non eſt ei bonum, ſic qui ſcrutator eſt majeſtatis, opprimetur à gloria. Comme celui qui mange trop de miel en eſt incommodé, de même celui qui veut ſonder la majeſté, eſt opprimé par ſa gloire.* Les ſages ſujets laiſſent les vents enfermés dans leur outre, & ſe ſervent de celui que le Prince a voulu lâcher, & qui eſt le ſeul qui leur ſoit propre.

Page 343. *Je délibérai en moi-même ſi je ne me jetterois point dans la mer*] Il ne faut pas inférer de ce paſſage qu'Homere a crû qu'il étoit permis de ſe tuer ſoi-même pour éviter un plus grand malheur. On voit bien qu'Ulyſſe parle ici de ce que lui inſpiroit le déſeſpoir, qui combattoit contre la raiſon, & que la raiſon demeura victorieuſe. En effet, la raiſon veut que l'homme n'attente jamais ſur lui-même, & elle dit qu'il n'y a pas une marque plus certaine de petiteſſe de courage, que de ſe laiſſer vaincre au déſeſpoir. On peut voir ce que j'ai dit ſur cela dans la Préface.

Et me couvrant la tête de mon manteau] C'étoit la coûtume dans tous les grands malheurs ; on ſe couvroit la tête de ſon manteau, comme pour dire qu'on n'attendoit plus aucun ſecours des hommes, & qu'on n'attendoit plus rien que de Dieu.

Page 344. *Nous nous arrêtons à la porte & nous nous asseïons sur le seüil*] Comme des supplians & des pauvres, qui par respect n'osent entrer & s'approcher.

Page 345. *Va, me dit-il, fuis promptement de cette isle, le plus méchant de tous les mortels*] Eole fait ce jugement d'Ulysse, parce qu'ayant en sa disposition tous les vents, les Dieux lui avoient rendu ce présent, non seulement inutile, mais funeste. Ces barbares jugeoient ordinairement des hommes par les biens ou par les maux qui leur arrivoient. C'est ainsi qu'à Malte une vipere s'étant attachée à la main de saint Paul, les barbares se mirent à dire entr'eux : *Cet homme est sans doute quelque meurtrier, puisqu'après qu'il s'est sauvé de la mer, la justice divine le poursuit encore & ne veut pas le laisser vivre.* Act. 28. 3.

Il ne m'est pas permis de recevoir ni d'assister un homme que les Dieux immortels ont déclaré leur ennemi] On peut demander ici comment Ulysse ose dire des raisons si fortes devant le Roi des Pheaciens ; ne doit-il pas craindre que l'exemple d'Eole ne jette quelque scrupule dans l'esprit de ce Prince, & ne l'oblige à lui refuser le secours dont il a besoin ? Non, il n'a plus cela à craindre ; la colere des Dieux est satisfaite par tout ce qu'il a souffert ; & puisqu'il est échappé seul & qu'il est abordé chez les Pheaciens, c'est une marque sûre que les Dieux sont appaisés, & qu'on peut le secourir sans leur déplaire.

Page 346. *Cependant nous fîmes route six jours entiers , & le septiéme nous arrivâmes à la hauteur de la ville de Lamus , de la spacieuse Lestrygonie*] Il ne falloit pas sept jours pour arriver de l'isle d'Eole à la ville de Lamus , qui étoit l'ancienne *Formies* , sur la côte de la Campanie ; mais Homere continue dans sa Géographie fabuleuse , & il augmente l'éloignement pour rendre ses aventures plus merveilleuses & plus terribles. Tous les Historiens conviennent que la ville de Lamus est Formies , & que Formies étoit l'ancienne habitation des Lestrygons. Ciceron à Atticus , livre 2. 13. *Si verò in hanc τηλέπυλον veneris Λαιστρυγονίην, Formias dico.* Pline liv. 3. chap. 5. *Oppidum Formiæ , Hormiæ antè dictum , ut existimavêre , antiqua Læstrygonum sedes.* Mais comment peut-on placer sur les côtes de la Campanie les Lestrygons , qu'on fait avoir été voisins des Cyclopes , & avoir habité la Sicile près des Leontins ? C'est ce qu'il faut expliquer en peu de mots. Il est certain que les Lestrygons dans leur premiere origine ont habité la Sicile sur le fleuve Terias. Plin. liv. 3. chap. 8. *Flumina, Symæthus , Terias , intùs Læstrygonii campi , oppidum Leontini.* Cela est si vrai , que le nom de *Lestrygon* & celui de *Leontin* ne sont que le même nom ; car , comme Bochart l'a démontré , *Læstrygon* est un nom Phenicien , *Lais tircam , Lyon qui devore* , & ce nom a été rendu en Latin par celui de *Leontin* , qui signifie la même chose , & qui marque les mœurs féroces & leontines de ces peuples barbares. Il y a donc de l'apparence que

comme les Pheaciens avoient quitté la Sicile pour aller à Corcyre, les Lestrygons, ou une partie des Lestrygons, la quitterent de même & allerent s'établir sur les côtes de la Campanie. On ne peut pas douter que Lamus, qui bâtit Formies, ne fût un Lestrygon, son nom même le témoigne ; car *Lamus* signifie *dévorateur*, étant tiré du Phenicien *Laham* ou *Lahama*, qui signifie *dévorer*. Et de-là même a été tiré le nom de cette fameuse Reine de Libye appellée *Lamia*, parce qu'elle fendoit le ventre des femmes grosses pour dévorer leurs enfans. Horace en parle dans son Art poëtique.

De la spacieuse Lestrygonie] Τηλέπυλος peut signifier trois choses, *grande*, *vaste*, ou *fort éloignée*, ou *qui a des portes fort hautes & fort larges*. Le premier sens me paroît le plus naturel & le plus vrai.

Qui abonde en toutes sortes de troupeaux ; car le berger qui ramene son troupeau de moutons le soir] Ce passage a paru fort difficile, je ne sai pas pourquoi, ce n'est pas le défaut d'Homere d'être obscur. Je crois que la difficulté vient de ce qu'on a voulu y chercher trop de finesse, & que pour en trouver le véritable sens, il ne faut que s'attacher aux termes ; car dès que l'on a trouvé ce que les termes présentent naturellement, on peut s'assurer qu'on a trouvé ce que le Poëte a voulu dire. Nous avons vû que quand il a parlé de la terre des Cyclopes, il a dit qu'il n'y avoit que des moutons & des chevres.

Ici pour caractériser le terroir de Lestrygonie, il fait voir qu'il consistoit en pâturages, & qu'il nourrissoit non-seulement des troupeaux de moutons, mais aussi des troupeaux de bœufs. Ces derniers ne se menoient paître que la nuit, à cause des mouches qui sont très-incommodes en ce pays-là; au lieu que les moutons paissoient le jour, parce qu'ils sont garentis par leur laine. Homere décrit cela poëtiquement, & il dit que le berger ramenant son troupeau de moutons le soir, avertit le pasteur de bœufs, qu'il est tems de sortir pour les mener au pâturage, & qu'ainsi ce dernier sort quand l'autre rentre. Jusques-là nous ne pouvons pas douter que ce ne soit là le véritable sens de ce passage. Voyons si la suite sera plus difficile.

Là un berger qui pourroit se passer de dormir la nuit, gagneroit double salaire] Ce qu'il vient de dire attire naturellement cette réflexion œconomique; quand le berger rentre le soir, celui qui doit mener paître les bœufs sort & les garde la nuit; ainsi un berger qui pourroit se passer de dormir, gagneroit double salaire. Et pour faire voir que le pays lui donneroit cette commodité, il ajoûte, *car les chemins du jour & de la nuit sont voisins.* Il n'y a personne qui ne voie que ce vers est la raison du précédent, comme le fait assez voir la particule *car,* qui marque toujours la raison, la cause. Ce berger pourroit gagner double salaire, car les chemins du jour & de la nuit sont voisins. Homere appel-

le ici *chemins du jour & de la nuit* les pâturages où l'on menoit les moutons le jour, & ceux où l'on menoit les bœufs la nuit, & il dit qu'ils ſont voiſins, pour dire qu'ils ſont proche, & que par conſéquent un berger ſuffiroit pour le jour & pour la nuit. Car ſi les pâturages du jour & ceux de la nuit étoient éloignés, il ne ſeroit pas poſſible que le méme berger menât le jour les moutons & la nuit les bœufs. Cela eſt ſenſible. On a pourtant voulu chercher ici un myſtère aſtronomique, & expliquer ce vers *de la briéveté des nuits.* Comme ſi Homere avoit voulu marquer l'élevation du Pole, & par l'élevation, la ſituation du lieu. *Les chemins du jour & de la nuit ſont voiſins*, c'eſt-à-dire, diſent-ils, *la nuit eſt fort courte & le jour fort long.* Cratès a été le premier Auteur de cette belle explication. Mais c'eſt faire grand tort à Homere de lui imputer une vûe ſi fauſſe & une choſe de ſi mauvais ſens. Qu'eſt-ce que cette briéveté de nuits feroit au berger ? en devroit-il être moins de tems aux pâturages ? & le jour & la nuit, νυκτήμερον, n'auroit-il pas ſes vingt-quatre heures également ? Cratès a beau dire que les Leſtrygons ſont ſous la queuë du Dragon, où il n'y a preſque point de nuit l'été, c'eſt pourquoi Aratus a dit,

Μίσγονται δύσιές τε καὶ ἀντολαὶ ἀλλήλῃσι,

Le couchant & le levant ſe mêlent & ſe confondent. Et Scaliger a beau appliquer à cela le vers de Manille,

Vixque ortus, occaſus erit.

Tout cela ne peut s'accorder ni avec la raison ni avec la Géographie. Il ne peut s'accorder avec la Géographie, parce que, comme Bochart l'a remarqué, il est faux que la ville de Lamus soit sous la queuë du Dragon; si elle y avoit été, il auroit fallu à Ulysse, non pas sept jours, mais plus de sept mois pour aller des isles Eoliennes à cette ville, & pour revenir de cette ville à l'isle de Circé, c'est-à-dire, à Circeï. Et il ne peut s'accorder avec la raison, parce qu'Homere rendroit par-là une raison très-peu sensée, & qui ne seroit nullement une raison, comme je l'ai déja dit. C'est donc une imagination qui n'a nul fondement, & il ne faut pas chercher d'autre sens à ce passage que celui que je lui ai donné, & qui est le même que celui que Didyme avoit embrassé, αἱ νυκτεριναὶ καὶ ἡμεριναὶ νομαὶ ἐγγὺς εἰσὶ τῆς πόλεως, *Les pâturages du jour & ceux de la nuit sont près de la ville.*

Page 347. *Pour entrer dans le port, qui est fort célébre*] C'est le port même qui avoit fait donner le nom à la ville; car, comme Strabon l'a remarqué, la ville de Formies avoit été appellée *Hormies*, à cause de la commodité de son port. Φορμίαι, ὁρμίαι λεγόμεναι πρότερον διὰ τὸ εὔορμον. Liv. 4.

Mais moi je n'y entrai point] Ce qui venoit de lui arriver chez les Cyclopes l'avoit rendu plus prudent. Mais pourquoi souffre-t-il que ses Compagnons y entrent, & que ne se contente-t-il d'envoyer un seul vais-

ſeau ? Apparemment ils étoient entrés avant qu'il eût pû donner un ordre contraire.

D'où je ne découvris aucuns travaux de laboureurs] Il ne vit aucunes terres cultivées, ce n'étoit que des pâturages ; les Leſtrygons, non plus que les Cyclopes, ne s'amuſoient pas à labourer & à ſemer, ils ne faiſoient que des nourritures de troupeaux : & c'eſt pourquoi Bochart a eu raiſon de croire que leur pays avoit été appellé le pays des *Auronces* & des *Auſones*, des mots Hebreux *averot* & *vroth*, dont le premier ſignifie des *parcs de brebis*, & l'autre des *étables à bœufs*.

Page 348. *Et c'étoit la fille du même Antiphate Roi des Leſtrygons*] Comment Ulyſſe peut-il être informé de toutes ces particularités, puiſque ceux qu'il avoit envoyés reconnoître le pays périrent, que tous les vaiſſeaux furent écraſés dans le port, & qu'il n'y eut que ſon vaiſſeau ſeul qui ſe ſauva ? On répond que ce fut ou Circé ou Calypſo qui l'inſtruiſirent de toute cette aventure ; car il paroît qu'elles étoient très-bien informées de tout ce qui lui étoit arrivé.

Elle leur montra le Palais du Roi ſon pere] Les Cyclopes n'avoient point de Roi, chacun regnoit dans ſa famille, & voici un Roi qui regne ſur les Leſtrygons, race des Cyclopes ; & la raiſon de cette différence eſt que les Cyclopes n'avoient point changé de demeure, au lieu que les Leſtry-

gons ayant quitté la Sicile pour aller s'établir sur les côtes de la Campanie, à *Formies*, ils se firent un Roi, & obéirent à celui qui les conduisoit.

Page 349. *Les Lestrygons enfilant ces malheureux comme des poissons*] C'est le véritable sens de ce vers, ἰχθῦς δ' ὡς πείροντες. Ulysse ne pouvoit donner une plus grande idée de la taille gigantesque & de la force de ces Lestrygons, qu'en disant qu'avec les instrumens dont ils étoient armés, ils enfiloient ses Compagnons, & les ayant enfilés, ils les emportoient sur leurs épaules, comme une broche de harangs. Il faut se souvenir qu'Ulysse parle ici aux Pheaciens, c'est-à-dire, à des gens très-crédules & amoureux de fables & de contes les plus remplis du merveilleux le plus incroyable.

Page 350. *Et nous arrivâmes à l'isle d'Æxa, qui étoit la demeure de la Déesse Circé*] De la ville de Lamus, qui est Formies, Ulysse arriva le jour meme à l'isle d'*Ææa*, c'est-à-dire à *Circeï*, qui est une montagne fort voisine de Formies ; il l'appelle une *isle*, parce que, comme dit Strabon, la mer & les marais, qui l'environnent, en font une presqu'isle. Là étoit la ville de Circé, & il y avoit un autel consacré à Mercure. Homere lui donne le nom d'*Ææa*, parce qu'il transporte ici tout ce qui est dit d'*Ææa* dans la Colchide, com-

me je l'expliquerai plus au long ſur le commencement du XII. Livre.

Elle étoit ſœur du ſévére Æëtes] Strabon remarque fort bien qu'Homere connoiſſant ce qu'on a dit de Colchos, & la navigation de Jaſon à la ville d'Æœa, & de toutes les fables de Medée & de Circé, de leurs enchantemens & de la conformité de leurs mœurs, les a fait de la même famille, quoiqu'elles fuſſent fort éloignées, & que l'une habitât à l'extrémité du Pont Euxin, & l'autre ſur les côtes de l'Italie, & il les a placées l'une & l'autre au milieu de l'Océan. Il ſçavoit bien que ceux à qui Ulyſſe parloit ne découvriroient pas ce menſonge.

Page 351. *Mais après avoir bien penſé, je trouvai qu'il étoit plus à propos*] Cela eſt fort bien menagé pour la vraiſemblance de la fable qu'il va débiter, dit Euſtathe ; l'envoi de ſes Compagnons donne lieu au breuvage de Circé & a tous ſes ſortiléges, au lieu que ſi Ulyſſe fût allé d'abord, tout cela ne pouvoit plus trouver place.

Page 353. *Et le chargeai ſur mon cou, ma tête paſſée entre ſes deux jambes*] C'eſt ce que ſignifie καταλοφάδεια φέρων, *portant ſur les deux épaules :* car pour le porter ainſi il falloit que la tête d'Ulyſſe fût paſſée entre les jambes de l'animal Cette maniere de le porter lui laiſſoit une main libre pour s'appuyer ſur ſa pique, ce qui le ſoulageoit & le faiſoit marcher plus aiſément.

Page 354. *Nous voici dans une terre entierement inconnue ; car nous ne savons en quelle partie du monde nous sommes par rapport au Septentrion , &c.*] C'est à mon avis le véritable sens de ce passage ; car Ulysse ne veut pas dire qu'il ne sait pas où est le Nord de l'isle , où est le Midi , où est le Couchant , où est le Levant ; il lui étoit facile de s'orienter , puisqu'il avoit vû le coucher & le lever du Soleil ; mais il veut faire entendre que la disposition du ciel est si changée , qu'il est impossible de connoître à quelle élévation du Pole ils sont , & si cette isle est plus ou moins Orientale que les terres qu'ils connoissent. Les Astres ne sont plus les mêmes ; car cette disposition change à mesure qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne du Pole. Homere parle ainsi pour rendre plus croyable ce déplacement qu'il fait des lieux où Ulysse a abordé , & pour mieux persuader qu'ils sont au milieu de l'Océan. J'ai suivi Strabon , qui écrit , livre 10. qu'Homere a parlé ici des quatre points du monde , & que ζόφος *l'obscurité* , est pour le Septentrion , & ἠὼς *l'aurore* , pour le Midi , ou la plage Méridionale ; ἡ τοῦ ἡλίου πάροδος , & nous en avons vû déja un exemple. On pourroit croire aussi qu'Ulysse ne parle dans ces trois vers que de deux côtés du monde , du Couchant & du Levant , ζόφος l'*obscurité* , pour le *Couchant* , & ἠὼς l'*Aurore* , pour le *Levant* , & que le reste , *ni où le Soleil passe sous la terre* , *ni où il en sort* , n'est que l'explication de ces deux termes. Et qu'il veut dire simplement qu'il ne sait à quelle exposition il est par

rapport aux autres terres, ſur-tout par rapport à Ithaque. En effet, cette ignorance a commencé à paroître quand il eſt parti de Formies; car au lieu de prendre à gauche au Levant, comme il falloit pour aller à Ithaque, il a pris à droit au Couchant, & eſt arrivé à l'iſle de Circé, qui eſt au Couchant de Formies. De ſorte qu'il a raiſon de dire qu'il ne ſait plus où il eſt.

Et je doute qu'il y en ait un bon; car étant monté] Il auroit meilleure eſpérance ſi l'iſle étoit déſerte; mais ayant connu qu'elle étoit habitée, c'eſt ce qui fait ſon déſeſpoir, à cauſe de tout ce qu'il vient d'éprouver des Leſtrygons & des Cyclopes.

Page 355. *Et à quoi ſervent les cris & les larmes dans l'affliction!*] Le vers Grec veut dire mot à mot, *mais en criant & en pleurant on ne trouve point d'iſſue, de reméde à ſes affaires.* C'eſt ce qui fonde ce qui ſuit, *mais moi les ayant tous paſſés en revûe, &c.* Ulyſſe ne s'amuſe pas à pleurer, il agit, il cherche.

Je jettai en même-tems deux ſorts dans un caſque pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte] Les tragiques aventures qui leur étoient arrivées chez les Cyclopes & chez les Leſtrygons les avoient tellement effrayés, qu'Ulyſſe n'étoit pas aſſuré d'être obéi, s'il avoit voulu les envoyer de ſon autorité. Voilà pourquoi il a recours au ſort.

Page 356. *A la tête de ses vingt-deux Compagnons*] Ulysse avoit cinquante hommes sur chacun de ses vaisseaux. Il en avoit perdu six par chaque vaisseau, il en avoit donc encore quarante-quatre sur le sien, vingt-deux pour chacune de ces deux bandes.

Et environné de bois] C'est ainsi que j'explique le texte, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ, *dans un lieu couvert*, & non pas comme Hesychius, *dans un lieu élevé*. Car comment peut-il être dans un lieu élevé & dans une vallée ? On peut l'expliquer aussi, *dans un lieu reculé*.

Des loups & des lions qu'elle avoit apprivoisés par ses funestes drogues] Circé est ici l'emblême de la volupté, & Homere veut faire voir que la volupté dompte les animaux les plus féroces. Peut-être même que par ces lions & ces loups apprivoisés qui gardent la porte du Palais de Circé, le Poëte représente les ministres de ces maisons de débauche qui paroissent doux & polis, & qui dans le fond sont plus féroces & plus dangereux que les lions mêmes. Au reste cette aventure d'Ulysse avec Circé n'est pas une pure fiction, elle a un fondement véritable. Circé étoit une fameuse courtisane qui retint Ulysse chez elle assez long-tems. Ses mœurs corrompues n'empêcherent pas la postérité de lui accorder les honneurs divins. Du tems de Ciceron elle étoit encore adorée par les habitans de Circeï.

Page 357. *Le brave Polites, qui étoit le plus prudent de la troupe*] C'eſt-à-dire, le plus prudent de ceux qui étoient commandés; car Euryloque, qui les commandoit, fut plus prudent que lui, puiſqu'il n'entra point.

Page 358. *Et leur ſert un breuvage compoſé de fromage, de farine & de miel détrempés dans du vin de Pramne*] Juſques-là il n'y a rien d'extraordinaire dans ce breuvage. C'étoit la boiſſon ordinaire que l'on ſervoit aux perſonnes de diſtinction, & ſur-tout à ceux qui avoient beaucoup fatigué. Nous avons vû dans l'onziéme Livre de l'Iliade, tom. 3. pag. 96. que la belle Hecamede en ſervit un pareil à Machaon, qu'on avoit ramené bleſſé du combat, excepté que le miel n'y étoit pas mêlé; mais elle l'avoit ſervi à part dans un baſſin. Circé ajoûte à cette boiſſon des drogues enchantées, & il eſt aiſé d'imaginer ce qu'Homere a entendu par-là.

Elle leur donna ſur la tête un coup de ſa verge] Car la verge étoit l'inſtrument néceſſaire pour tous les enchantemens, & pour toutes les opérations miraculeuſes, & on ne peut pas douter que les Païens n'ayent tiré toutes ces idées de l'hiſtoire de Moyſe.

Enfin tout le corps de véritables pourceaux; mais leur eſprit étoit encore entier comme auparavant] C'eſt-à-dire, qu'ils étoient vautrés dans l'ordure comme de ve-

ritables pourceaux, qu'ils avoient abandonné leur corps à la débauche ; mais que leur esprit n'étoit pas absolument changé. Cependant il est certain que l'esprit ne demeure pas entier à ceux qui s'abandonnent au vice.

La Déesse remplit leur auge de gland & de gousses, dont les pourceaux ont accoutumé de se nourrir] Voilà le sort malheureux de ceux qui vivent dans la débauche, leur nourriture n'est plus que la nourriture des pourceaux. Au reste je ne sçai si l'on ne seroit pas bien fondé à croire que c'est ce passage d'Homere, je veux dire cette fiction si ingénieuse, que le vice métamorphose les hommes en bêtes brutes, qui a donné lieu à la fameuse Métempsycose ; ou si cette Métempsycose est plus ancienne qu'Homere, (car on prétend qu'avant lui elle avoit été imaginée par les Egyptiens,) je ne sai si l'on peut s'empêcher de croire que c'est de ces peuples qu'Homere l'a tirée. Quoi qu'il en soit, cette fable favorise tout à fait le sentiment de ceux qui ont soutenu que la Métempsycose n'est qu'une figure, & en même-tems elle a tout ce qu'il faut pour passer pour une vérité simple dans l'esprit des peuples crédules & superstitieux.

Page 359. *Nous avons parcouru ces bois selon vos ordres, nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé*] Euryloque est si pénétré de douleur, qu'il ne parle pas de suite, son discours n'est point

continu, il eſt coupé *per inciſa*, comme diſent les Rheteurs : & Longin a rapporté ce paſſage dans le chap. 16. pour montrer que rien ne donne plus de mouvement au diſcours que d'en ôter les liaiſons. *En effet*, dit-il, *un diſcours que rien ne lie & n'embarraſſe, marche & coule de ſoi-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vîte que la penſée même de l'Orateur.* Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, *dit Xenophon*, ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient enſemble. *Il en eſt de même de ces paroles d'Euryloque à Ulyſſe* : nous avons parcouru ces bois ſelon vos ordres ; nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maiſon de Circé, &c. *Car ces périodes ainſi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, ſont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même-tems & le force de parler.* C'eſt ainſi qu'Homere ſait ôter où il faut les liaiſons du diſcours. Euſtathe a bien connu en quoi conſiſte la beauté de ce paſſage : *Les Anciens*, dit-il, *ont loué le nombre & l'harmonie de ces deux vers, mais il y a une autre beauté, c'eſt le retranchement de liaiſons.* Καλὸν δ' ἐν τούτοις καὶ ἡ ἀσύνδετος εἰσβολή.

Page 360. *Mais lui ſe jettant à mes genoux*] Ce caractère d'Euryloque eſt le caractère d'un homme ſage, qui ayant vû ce qui étoit arrivé à ſes Compagnons, ſe défie de lui-même, & croit que le plus sûr eſt de fuir le danger ; dans ces occaſions c'eſt être brave que d'être poltron. Mais ce qu'il y a

encore de bien remarquable en cet endroit, c'est qu'Homere se sert de ce caractère sagement timide, pour relever celui d'Ulysse qui est sagement audacieux. Car plus Euryloque fait le danger affreux & difficile à éviter, plus on voit éclater l'intrépidité d'Ulysse, qui se confiant en sa sagesse & dans le secours des Dieux, veut tenter l'aventure pour délivrer ses Compagnons.

Fuyons sans perdre un moment] C'est ce que doit dire courageusement tout homme que l'idée de la volupté commence à attaquer.

Page 361. *Et d'éviter ce funeste jour*] J'ai voulu conserver cette expression, qui est précieuse & d'un grand sens. Il n'y a point de jour plus funeste que celui où l'on succombe à la volupté.

Demeurez donc ici, Euryloque, à faire bonne chere] Cette réponse est pleine d'amertume. Comme Ulysse n'a pas vû ce qu'Euryloque a vû, il croit que c'est par lâcheté qu'il refuse de le suivre. Et voilà comme on juge souvent très-mal des actions des hommes, parce qu'on n'en connoît pas les motifs.

Mercure vint à ma rencontre sous la forme d'un jeune homme] Homere a crû avec raison que sa fiction auroit manqué de vraisemblance, s'il avoit fait qu'Ulysse se tirât de là par ses seules forces; & il a voulu enseigner qu'en

qu'en toutes rencontres, & ſur-tout dans celle-ci, les hommes ne peuvent tirer leur force que du ſecours des Dieux.

Comme des pourceaux] Par ce ſeul mot *comme*, Homere fait voir que cette métamorphoſe eſt une allégorie; les Compagnons d'Ulyſſe ne ſont pas changés effectivement en pourceaux, ils ne ſont pourceaux que par la vie qu'ils menent.

Page 363. *Elle vous offrira ſa couche, & gardez-vous bien de la refuſer*] Voilà un malheureux conſeil pour un Dieu. Mais il ne faut pas juger de ces tems-là par les nôtres, où l'Evangile a porté par-tout ſa lumiere, & fait voir la néceſſité indiſpenſable de la pureté. Dans ces tems-là ces commerces, qui ſont aujourd'hui ſi odieux, étoient non-ſeulement ſoufferts parmi les Païens, mais encore permis, & même loués. Il n'y avoit que l'adultere qui fût un crime défendu par les loix, & quelquefois puni de mort. Nous avons vû auſſi dans le dernier Livre de l'Iliade, que Thetis même conſeille à ſon fils de ſe livrer à l'amour pour ſe conſoler de la mort de Patrocle. On peut voir là ma Remarque, tom. 4. pag. 516. Cette Remarque auroit bien dû empêcher l'impertinence d'un malheureux Critique, qui m'a accuſée d'avoir introduit le vice dans les maiſons, en y introduiſant une Traduction Françoiſe d'Homere. Mais, dira-t-on ici, Ulyſſe conſentant à la paſſion de Circé ne fait que ce qu'ont fait ſes Compagnons. Où eſt donc

la différence, & où eſt l'utilité du préſervatif? Les Compagnons d'Ulyſſe ſe ſont livrés à cette volupté pour aſſouvir leur paſſion brutale; ils ſont poſſédés par Circé, & ils croupiſſent dans cette ordure; mais Ulyſſe fortifié par ce préſervatif, ne ſe livre qu'avec quelque ſorte de ſageſſe pour délivrer ſes Compagnons, & pour obtenir les ſecours qui lui ſont néceſſaires; il poſſéde Circé, & n'en eſt point poſſédé; il ne boit pas en inſenſé comme ſes Compagnons; il ne cherche point à aſſouvir une paſſion brutale, il a un but qui excuſe ſa complaiſance, & qui, ſelon ces tems de ténébres, la rend même glorieuſe pour lui.

Afin que quand elle vous tiendra déſarmé, elle ne vous rende pas lâche & efféminé] Après qu'il aura quitté ſes armes, il faut que la raiſon & l'inſtruction lui en ſervent, & qu'elles l'empêchent de ſuccomber à l'attrait de la volupté.

Ce Dieu m'ayant parlé ainſi, me préſente cet antidote, qu'il arrache de terre, &c.] Le ſens caché ſous cette allégorie n'eſt pas difficile à pénétrer, & Euſtathe l'a expliqué à merveille. Mercure eſt la raiſon, ou même le Dieu des Sciences, & la plante qu'il donne pour préſervatif, & dont la racine eſt noire & la fleur blanche & douce, c'eſt l'inſtruction, la ſageſſe; ſa racine eſt noire, parce que les principes de l'inſtruction ſont déſagréables & amers, comme Platon dit fort bien en quelque endroit : *Les commence-*

mens de l'instruction sont toujours accompagnés de douleur & de tristesse. La fleur est blanche & douce, parce que les fruits de l'instruction sont doux, agréables & nourrissans. Mercure donne cette plante, parce que l'instruction ne peut venir que de Dieu. Mercure ne porte pas avec lui cette plante, mais il la prend dans le lieu même où il est, pour marquer que par-tout où Dieu se trouve, on peut trouver l'instruction & la sagesse, pourvû qu'il veuille nous enseigner, & que nous soyons disposés à l'écouter & à lui obéir.

Les Dieux l'appellent Moly] On prétend que *Moly* est un mot Egyptien, & qu'il y a une véritable plante qui porte ce nom en Egypte, & qu'elle est bonne contre les enchantemens. Pour moi je crois qu'il en est du *Moly* comme du *Nepenthes* dont il a été parlé sur le quatriéme Livre.

Il est difficile aux mortels de l'arracher] Car l'homme par ses seules forces ne peut parvenir à la sagesse, il faut qu'il la reçoive de Dieu, sans lui tous ses efforts sont inutiles : c'est ce que Platon a fort bien fait voir. *Si Dieu le veut*, dit Socrate à Theages, *vous ferez de grands progrès dans l'étude de la sagesse ; mais s'il ne le veut pas, vous travaillerez en vain.*

Page 364. *Je pris la coupe de ses mains, & je bus*] Ulysse boit la coupe ; mais il ne la boit pas en fou & en étourdi comme ses

compagnons, il la boit après s'être muni du contrepoiſon dont il avoit beſoin, & qui le met en état de réſiſter à tous les charmes de ſon ennemie. C'eſt ce qu'Horace avoit bien compris, lorſqu'il écrit à Lollius dans ſa II. Epît. du liv. I.

Sirenum voces & Circæ pocula noſti,
Quæ ſi cum Sociis, ſtultus, cupiduſque bibiſſet,
Sub domina meretrice fuiſſet turpis & excors,
Vixiſſet canis immundus, aut amica luto ſus.

On peut voir les Remarques de M. Dacier.

Page 367. *Ce ſerment fait tout du long ſans aucune ambiguité*] C'eſt ce que ſignifie ce vers,

Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ὄμοσέν τε τελεύτησέν τε τὸν ὅρκον.

Mot à mot, *mais après qu'elle eut juré & achevé ſon ſerment.* Celui qui exigeoit le ſerment, le dictoit lui-même, & il n'oublioit rien pour le rendre très-précis, très-exprès & ſans aucune équivoque. C'eſt ce que les Latins appelloient *conceptis verbis jurare*, & *jurare in verba alicujus.* Horace, *in verba jurabas mea.*

L'autre dreſſa une table d'argent] Il y a dans le Grec *étendit.* Ce qui fait conjecture:

que c'étoient des tables qui se plioient & se déplioient comme nous en voyons aujourd'hui.

Page 368. *Elle me plaça sur un beau siége à marchepied*] Après ce vers il y en a cinq que j'ai retranchés, parce qu'ils sont d'ailleurs, & répétés mal à propos. Nous avons déja vû une des quatre Nymphes mettre la table, Homere n'a donc garde de faire venir une autre esclave apporter de l'eau & mettre la table. On voit bien que cela ne peut subsister, cela ôte même une grande beauté à ce passage; Homere ne s'amuse pas ici à rapporter ce qu'on avoit servi à ce repas.

Car mon cœur ne me présageoit que des maux] Voilà la sagesse & la prudence d'Ulysse, après tout ce que Circé fait pour lui plaire & pour le bien traiter, après le serment qu'elle lui a fait, il est encore triste, & son cœur ne lui présage que des maux; un homme sage ne se croit jamais en sûreté dans une maison comme celle de Circé. Et d'ailleurs ce pressentiment, qui causoit sa tristesse, n'étoit que trop fondé; car le commerce qu'Ulysse eut avec cette courtisane fut très-malheureux pour lui, puisqu'il en eut un fils nommé Telegonus, qui le tua sans le connoître.

Page 370. *Et paroissent plus jeunes, plus beaux & plus grands qu'auparavant*] Homere marque bien ici le changement admi-

rable qui se fait dans ceux qui quittent le vice pour embrasser la vertu. La joie de se voir délivrés des maux qui accompagnent toujours les vicieux, & en possession des biens que la vertu prodigue à ceux qui la suivent, les rajeunit & les fait paroître tout autres. Cette Remarque est tirée d'Eustathe, & elle m'a paru digne de lui.

Page 371. *Comme de tendres genisses*] Cette comparaison tirée de ce qu'il y a de plus doux dans la vie rustique, fait ici un très-bon effet, & fait passer agréablement d'un ton triste à un ton plus guai.

Page 373. *Avez vous oublié les cruautés*] Le Grec dit, *comme a fait le Cyclope.* Et comme le Cyclope n'a rien fait de semblable, les Anciens ont fort bien remarqué qu'Homere fait parler ici Euryloque d'une maniere embarrassée & sans suite, pour mieux marquer le desordre où jette la frayeur. *C'est*, dit fort bien Eustathe, *l'imitation d'un caractère entierement troublé, que de représenter Euryloque parlant avec si peu de raison & de suite.* Mais je n'ai pas jugé à propos de laisser ce désordre dans ma Traduction, on me l'auroit attribué, & d'ailleurs ce désordre ne réussit pas en notre langue.

Leur perte ne doit être imputee qu'à l'imprudence du chef] Autant que le premier refus qu'Euryloque a fait de suivre Ulysse a été sage, autant ce second est insolent &

insensé, après le rapport que lui a fait son Général du bon état où il a laissé ses Compagnons. Homere a voulu montrer qu'il y avoit de l'humeur & de l'aigreur dans la sagesse d'Euryloque; & quand cela est, il n'est guère possible de garder de milieu.

Malgré l'alliance qui l'avoit uni à ma maison] Car il étoit beau-frere d'Ulysse, ayant épousé sa sœur Ctimené.

Page 377. *Il faut que vous descendiez dans le sombre Royaume de Pluton*] Pourquoi faut-il qu'Ulysse descende dans les Enfers pour aller consulter l'ame de Tiresias? Circé, qui étoit une Déesse, ne pouvoit-elle pas lui découvrir tout ce qui le regardoit? Voici sur cela une remarque d'Eustathe qui me paroit très-sensée. Circé déclare à Ulysse la nécessité de ce voyage, afin qu'apprenant de la bouche même de Tiresias *que la mort lui doit venir de la mer*, il soit disposé par-là à s'arrêter dans son isle à son retour de ce Royaume sombre, & à ne pas s'exposer à la mort dont il se verra menacé; ou s'il ne veut pas demeurer avec elle, qu'il refuse d'ajoûter foi aux promesses de Calypso, qui lui promettra l'immortalité. Et elle ne lui découvre pas elle-même les maux qui l'attendent, parce qu'elle voit bien qu'il ne la croira pas, & qu'il soupçonnera toujours que c'est l'amour qu'elle a pour lui qui la porte à lui prophétiser ces malheurs pour le retenir. Et cela est assez vraisemblable. Car qu'est-ce que l'amour & la jalousie

ne peuvent pas inſpirer ? Dans le Livre ſuivant je tâcherai de développer ſur quoi eſt fondée cette fiction de la deſcente d'Ulyſſe aux Enfers pour conſulter l'ame du Prophete. Cette fiction fait ici un très-bel effet, en donnant à Homere une occaſion très-naturelle d'embellir ſon Poëme de beaucoup de fables & d'hiſtoires très-capables d'inſtruire & d'amuſer ſes Lecteurs.

Mais en revanche il a les yeux de l'eſprit ſi pénétrans] Nous avons vû dans le XXIII. Livre de l'Iliade, tom. 4. pag. 344 qu'Achille ſur ce que l'ame de Patrocle lui apparoît, s'écrie : *Grands Dieux, il eſt donc vrai que les ames ſubſiſtent encore dans les Enfers après la mort ; mais elles ne ſont plus que l'image des corps qu'elles ont animés, & elles ſont ſéparées de leur entendement.* Et la Remarque que j'ai faite ſur ce paſſage, doit ſervir à éclaircir ce qu'Homere dit ici de l'ame de Tireſias :

. . . . . . Τοῦ τε φρένες ἔμπεδοί εἰσι.

Elle conſerve ſon eſprit, ſon entendement entier. Selon la doctrine des Egyptiens, qu'Homere ſuit, l'ame eſt compoſée d'un corps ſubtil & lumineux, & de ce qu'on appelle l'*entendement*, l'*eſprit*. Le corps ſubtil eſt la partie matérielle de l'ame, & l'entendement ou l'eſprit, φρένες, eſt la partie ſpirituelle. Après la mort, c'eſt-à-dire, après la ſéparation du corps terreſtre & de l'ame, il ſe fait une autre ſéparation des deux par-

ties de cette ame. Le corps ſubtil, qui eſt l'*idole*, l'image du corps terreſtre, s'en va dans les Enfers, & l'entendement, l'eſprit qui eſt la partie ſpirituelle, va dans le ciel. On voit par-là que les ames de tous les hommes dans les Enfers ſont ſéparées de leur entendement, de leur eſprit, c'eſt-à-dire, de la partie ſpirituelle, comme Achille le dit fort bien. Mais l'ame de Tireſias a eu ce privilége, qu'elle n'a point ſouffert cette ſéparation; elle a conſervé ſon entendement, ſon eſprit, & voilà pourquoi elle a tant d'avantage ſur les autres ames, qui ne ſont auprès d'elle que de véritables ombres, de vains phantômes, c'eſt-à-dire, des idoles, des images du corps terreſtre & mortel.

Page 378. *Et quand vous aurez traverſé l'Océan, vous trouverez une plage commode*] De l'iſle de Circé, ou de Circei, Ulyſſe arrive le même jour au lieu où Homere a placé la deſcente des Enfers, & l'endroit par où l'on évoquoit les ames des morts; c'eſt pourquoi il eſt aiſé de voir qu'il parle d'un lieu qui eſt entre Bayes & Cumes, près du lac Averne; car, comme dit fort bien Strabon, *les Anciens ont placé la Nécromantie d'Homere près de l'Averne.* La deſcription qu'Homere en fait, convient avec les relations des Géographes. C'eſt là qu'on a placé l'Acheron, le Puriphlegeton, le Cocyte, le Styx. On peut voir Strabon, liv. 5. Mais comme Homere a tranſporté l'iſle de Circé dans l'Océan, il ne faut pas s'étonner qu'il continue cette Géographie fabuleuſe.

Page 379. *La plus belle genisse de vos pâturages, & qui aura toujours été stérile*] Car il ne falloit offrir aux morts aucun animal fécond.

..... *Sterilem tibi, Proserpina, vaccam.*
Virgile.

Un bucher où vous jetterez toutes sortes de richesses] Non-seulement du miel, des fleurs, mais de riches étoffes, des armes, comme c'étoit la coûtume.

Page 381. *Il y avoit parmi eux un jeune homme nommé Elpenor, qui n'étoit ni d'une valeur distinguée à la guerre, &c.*] Ces sortes de particularités ne sont pas inutiles, elles donnent à la narration un air de vérité, comme si c'étoit une histoire; car les Historiens caractérisent souvent ainsi ceux dont ils parlent.

Page 382. *Tomba du toît en bas, & il se rompit le cou*] On alloit sur les toîts des maisons, ils étoient tous en terrasse.

Page 383. *Et à s'arracher les cheveux*] C'est la coutume de beaucoup de Nations, et sur-tout des Orientaux, dans les douleurs vives de s'arracher les cheveux. Nous avons vu dans le x. Liv. de l'Iliade, qu'Agamemnon s'arrachoit les cheveux. C'est ainsi qu'Esdras dit : *Cùmque audissem sermonem istum, scidi pallium meum & tunicam, &*

evelli capillos capitis mei & barbæ, & ſedi mœrens. 1. Eſd. 9. 13.

Deux moutons noirs, un mâle & une femelle] Car ils étoient néceſſaires, puiſqu'il en falloit verſer le ſang pour les ames.



Argument du Livre XI.

ULysse raconte aux Pheaciens le voyage qu'il fit aux Enfers par l'ordre de Circé ; les discours que lui tint Tiresias, pour lui enseigner les moyens de se sauver & de sauver ses Compagnons ; les héros & les héroïnes qu'il y vit ; la conversation qu'il eut avec sa mere, & avec beaucoup de ceux qui avoient été avec lui à la guerre de Troye, & les peines que les méchans souffrent dans un endroit séparé.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XI.

QUAND nous fûmes donc « arrivés à notre navire, nous « le mettons à l'eau, nous dressons « le mât, nous déployons les voi- « les, & après avoir embarqué les « victimes, dont nous avions be- « soin, nous quittâmes le rivage, « accablés de tristesse & baignés de « pleurs. La Déesse nous envoya « un vent favorable qui enfla nos « voiles, & qui secondé par l'effort « de nos rameurs & par l'adresse de « notre Pilote, nous faisoit voguer « heureusement. Nous courûmes «

» ainsi tout le jour jusqu'au coucher
» du soleil, & lorsque la nuit ré-
» pandit ses ténébres sur la terre,
» notre vaisseau arriva à l'extrémité
» de l'Océan. C'est là qu'habitent
» les Cimmeriens toujours couverts
» de nuages & enveloppés d'une
» profonde obscurité. Le soleil ne
» les éclaire jamais de ses rayons,
» ni lorsqu'il monte dans le ciel &
» qu'il fait disparoître les astres, ni
» lorsque se précipitant du ciel dans
» l'onde, il laisse à ces astres toute
» leur clarté ; une éternelle nuit
» étend ses sombres voiles sur ces
» malheureux. Nous mîmes là notre
» vaisseau à sec, nous débarquâmes
» nos victimes, & nous courûmes
» le long du rivage, jusqu'à ce que
» nous eussions trouvé l'endroit que
» Circé nous avoit marqué. Dès
» que nous y fûmes arrivés, Peri-
» mede & Euryloque se saisirent des
» victimes, & moi tirant mon épée,

je creusai une fosse d'une coudée « en quarré, où nous fimes à tous « les morts les effusions qui nous é- « toient ordonnées ; la premiere de « lait & de miel, la seconde de vin « pur, & la troisiéme d'eau, où « nous avions détrempé de la fari- « ne. J'adressai là mes vœux à ces « ombres, & je leur promis que « dès que je serois à Ithaque, je « leur immolerois une genisse sté- « rile, la plus belle de mes pàtura- « ges ; que je ferois consumer à leur « honneur un bucher rempli de tou- « tes sortes de richesses, & que je « sacrifierois en particulier à Tire- « sias seul, un belier tout noir, qui « seroit la fleur de mes troupeaux. «

Après que j'eus adressé à ces « morts mes vœux & mes prieres, je « pris les victimes & je les égorgeai « sur la fosse. Le sang coule à gros « bouillons ; les ombres viennent « de tous côtés du fond de l'Erebe. «

» On voit pêle-mêle de jeunes fem-
» mes, de jeunes hommes, des
» vieillards desséchés par de longs
» travaux, de jeunes filles décé-
» dées à la fleur de leur âge, des
» guerriers couverts de larges bles-
» sures, victimes du Dieu Mars,
» & dont les armes étoient encore
» teintes de sang. Ils se pressent tous
» autour de la fosse avec des cris ai-
» gus ; une frayeur pâle me saisit.
» Je commande à mes Compa-
» gnons de dépouiller les victimes
» que j'avois égorgées, de les brû-
» ler, & d'adresser leurs prieres aux
» Dieux infernaux, au puissant Plu-
» ton & à la severe Proserpine. Et
» moi l'épée à la main j'écarte ces
» ombres, & j'empêche qu'elles
» n'approchent du sang, avant que
» j'aye entendu la voix de Tiresias.
» La premiere ombre qui se pré-
» senta à moi, ce fut celle d'Elpe-
» nor, qui n'avoit pas encore été

enterré. Nous avions laiſſé ſon «
corps dans le Palais de Circé ſans «
lui rendre les devoirs de la ſepul- «
ture, parce que nous avions d'au- «
tres affaires & que le tems preſſoit. «
Quand je le vis, il me fit pitié ; «
je ne pus retenir mes larmes, & «
lui adreſſant le premier la parole, «
je lui dis : Elpenor, comment «
êtes-vous venu dans ce ténébreux «
ſéjour ? Quoique vous ſoyez à «
pied vous m'avez devancé, moi «
qui ſuis venu ſur mon vaiſſeau, «
& à qui la mer & les vents ont été «
favorables. «

Fils de Laërte, me répondit-il «
en ſoupirant, c'eſt mon mauvais «
genie & le vin que j'ai bû avec «
excès qui m'ont mis dans l'état où «
vous me voyez. J'étois couché «
tout au haut du Palais de Circé, «
à mon reveil je ne me ſuis pas ſou- «
venu de deſcendre par l'eſcalier, «
j'ai été tout droit devant moi, je «

» ſuis tombé du toît en bas, & je
» me ſuis rompu le cou, & main-
» tenant mon ombre eſt deſcendue
» dans ces triſtes lieux. Je vous con-
» jure donc par tout ce que vous
» avez de plus cher, par votre fem-
» me, par votre pere, qui vous a é-
» levé avec tant de ſoin & de ten-
» dreſſe, par votre fils Telemaque,
» ce fils unique, que vous avez
» laiſſé encore enfant dans votre Pa-
» lais, ſouvenez-vous de moi dès
» que vous ſerez arrivé à l'iſle de
» Circé; car je ſai qu'en vous en re-
» tournant du Palais de Pluton vous
» aborderez encore à cette iſle. N'en
» partez point, je vous prie, ſans
» m'avoir rendu les derniers de-
» voirs, de peur que je n'attire ſur
» votre tête la colere des Dieux.
» Brûlez mon corps ſur un bucher
» avec toutes mes armes, & éle-
» vez-moi un tombeau ſur le bord
» de la mer, afin que ceux qui paſ-

ſeront ſur cette rive , apprennent «
mon malheureux ſort. N'oubliez «
pas de mettre ſur mon tombeau «
ma rame , pour marquer ma-pro- «
feſſion & le ſervice que je vous «
ai rendu pendant ma vie. «

Je l'aſſurai que j'exécuterois de «
point en point tout ce qu'il déſi- «
reroit. Pendant que nous nous en- «
tretenions ainſi triſtement, j'avois «
toujours l'épée nue pour écarter «
ces ombres,& pour les empêcher «
de boire de ce ſang, dont elles «
ſont fort avides. Tout d'un coup «
je vis arriver l'ombre de ma mere «
Anticlée,fille du magnanime Au- «
tolycus, que j'avois laiſſé pleine «
de vie à mon départ pour Troye. «
Je m'attendris en la voyant, & je «
fondis en larmes. Mais quelque «
douleur que je reſſentiſſe en mon «
cœur, & quelque touché que je «
fuſſe de ſa peine,je ne la laiſſai pas «
approcher de ce ſang avant l'arri- «

» vée de Tiresias. Enfin je vis arriver
» l'ame de ce devin. Il avoit à la main
» son sceptre ; il me reconnut, & me
» parla le premier : Généreux Ulys-
» se, me dit-il, pourquoi avez-vous
» quitté la lumiere du soleil pour ve-
» nir voir des morts , & cette triste
» demeure? Vous êtes bien malheu-
» reux ! Mais éloignez-vous un peu
» de cette fosse, & détournez cette
» épée, afin que je boive de ce sang,
» & que je vous annonce ce que
» vous voulez savoir de moi. Je m'é-
» loigne donc de la fosse, & je re-
» mets mon épée dans le fourreau.
» L'ombre s'approche , boit de ce
» sang & me prononce ses oracles.
» Ulysse , vous cherchez les
» moyens de retourner heureuse-
» ment dans votre patrie , mais un
» Dieu vous rendra ce retour diffi-
» cile & laborieux ; car je ne pense
» pas que Neptune renonce au res-
» sentiment qu'il a conçû contre

vous, de ce que vous avez privé de la lumiere ſon cher fils Polypheme. Cependant malgré toute ſa colere, vous ne laiſſerez pas d'y arriver, après bien des travaux & des peines, ſi vous pouvez vous retenir & retenir vos Compagnons lorſque vous ſerez arrivé dans l'iſle de Trinacrie, & que vous verrez devant vous les bœufs & les moutons conſacrés au Soleil, qui voit tout & qui entend tout. Si vous avez la force de ne pas toucher à ſes troupeaux dans la vûe de ménager votre retour, vous pourrez eſpérer qu'après avoir beaucoup ſouffert vous arriverez à Ithaque. Mais ſi vous y touchez, je vous prédis que vous périrez, vous, votre vaiſſeau & vos Compagnons. Que ſi par une faveur particuliere des Dieux vous échappez de ce grand danger, vous ne retournerez chez

» vous de longues années, & qu'a-
» près avoir perdu tout votre mon-
» de. Vous y arriverez seul & sur un
» navire étranger. Vous trouverez
» dans votre Palais de grands désor-
» dres, des Princes insolens qui
» poursuivent votre femme, & qui
» lui font de grands présens. Vous
» punirez leur insolence. Mais après
» que vous les aurez mis à mort ou
» par la ruse ou par la force, pre-
» nez une rame, mettez-vous en
» chemin, & marchez jusqu'à ce
» que vous arriviez chez des peu-
» ples qui n'ont aucune connoissan-
» ce de la mer, qui n'assaisonnent
» point leurs mets de sel, & qui
» n'ont ni vaisseaux ni rames. Et afin
» que vous ne puissiez les mécon-
» noître, je vais vous donner un si-
» gne qui ne vous trompera point:
» Quand vous rencontrerez sur vo-
» tre chemin un passant qui vous di-
» ra que vous portez un van sur vo-

tre épaule, alors ſans vous enqué- «
rir davantage, plantez à terre vo- «
tre rame, offrez en ſacrifice à «
Neptune un mouton, un taureau «
& un verrat, & retournez dans «
votre Palais, où vous offrirez des «
hécatombes parfaites à tous les «
Dieux qui habitent l'Olympe, ſans «
en oublier un ſeul. Après cela, «
du ſein de la mer ſortira le trait «
fatal qui vous donnera la mort & «
qui vous ſera deſcendre dans le «
tombeau à la fin d'une vieilleſſe «
exempte de toutes ſortes d'infir- «
mités, & vous laiſſerez vos peu- «
ples heureux. Voilà tout ce que «
j'ai à vous prédire. «

Quand il eut ceſſé de parler, je «
lui répondis : Tireſias, je veux «
croire que les Dieux ont pronon- «
cé ces arrêts contre moi. Mais ex- «
pliquez-moi, je vous prie, ce que «
je vais vous demander. Je vois là «
l'ombre de ma mere ; elle ſe tient «

» près de la fosse dans un profond
» silence, sans daigner ni regarder
» son fils, ni lui parler ; comment
» pourrois-je faire pour l'obliger à
» me reconnoître ?

» Vous me demandez là une cho-
» se qu'il n'est pas difficile de vous
» éclaircir. Sachez donc qu'il n'y a
» que les ombres auxquelles vous
» permettez d'approcher de cette
» fosse & d'en boire le sang, qui
» puissent vous reconnoître & vous
» prédire l'avenir, & que celles à
» qui vous le refuserez s'en retour-
» neront sans vous parler.

» Quand l'ombre de Tiresias m'eut
» ainsi parlé & rendu ses oracles,
» elle se retira dans le Palais de Plu-
» ton. Mais moi je demeurai là de
» pied ferme jusqu'à ce que ma me-
» re se fût rapprochée & qu'elle eût
» bû de ce sang. Dès le moment elle
» me reconnut, & faisant de gran-
» des lamentations, elle me parla
en

en ces termes : Mon fils, com- «
ment êtes-vous venu tout en vie «
dans ce séjour de ténébres ? Il est «
difficile aux vivans de voir l'empi- «
re des Morts ; car ils sont séparés «
par de grands fleuves & par une «
grande étendue d'eaux, sur-tout «
par l'Océan, qu'il n'est pas aisé de «
traverser. Est-ce qu'à votre retour «
de Troye vous avez perdu votre «
route, & qu'après avoir été long- «
tems égaré vous avez été porté «
dans ces tristes lieux avec vos «
Compagnons, & avant que d'ê- «
tre retourné à Ithaque, & d'avoir «
revû votre femme & votre fils ? «

Ma mere, repartis-je, la nécesf- «
sité de consulter l'ombre de Tire- «
sias m'a fait entreprendre ce terri- «
ble voyage. Je n'ai pû encore ap- «
procher de la Grece, ni regagner «
ma patrie ; mais accablé de maux, «
j'erre de plage en plage depuis «
que j'ai suivi Agamemnon pour «

» faire la guerre aux Troyens. Mais
» apprenez - moi , je vous prie ,
» de quelle maniere la deſtinée vous
» a fait tomber dans les liens de la
» mort. Eſt-ce une longue maladie,
» ou ſeroit-ce Diane, qui avec ſes
» douces fléches auroit terminé vos
» jours? Dites-moi des nouvelles de
» mon pere & de mon fils ; regnent-
» ils encore dans mes Etats ? ou
» quelqu'un s'en eſt-il mis en poſſeſ-
» ſion, & n'attend-on plus mon re-
» tour ? Apprenez-moi auſſi ce que
» penſe ma femme, & la conduite
» qu'elle tient. Eſt - elle toujours
» près de ſon fils ? & a-t-elle ſoin
» de ſa maiſon ? ou quelqu'un des
» plus grands Princes de la Grece
» l'a-t-il épouſée ?

» Ma mere me répondit ſans ba-
» lancer : Votre femme demeure
» enfermée dans votre Palais avec
» un courage & une ſageſſe qu'on
» ne peut aſſez admirer ; elle paſſe

les jours & les nuits dans les lar- «
mes ; perſonne ne s'eſt mis en poſ- «
ſeſſion de vos Etats ; Telemaque «
jouit en paix de tous vos biens, & «
va aux feſtins publics que les Prin- «
ces & ceux à qui Dieu a confié ſa «
juſtice & ſes loix, doivent hono- «
rer de leur préſence ; car tout le «
peuple l'invite avec un grand em- «
preſſement. Votre pere demeure «
à ſa maiſon de campagne, & ne va «
jamais à la ville. Là ſon lit n'eſt «
point de beaux tapis, de riches «
étoffes, de magnifiques couvertu- «
res ; mais pendant l'hyver il cou- «
che à terre près de ſon foyer au «
milieu de ſes domeſtiques, & «
n'eſt vêtu que de méchans habits. «
Et l'été & l'automne il couche au «
milieu de ſa vigne ſur un lit de «
feuilles, toujours livré à ſes en- «
nuis, qu'entretient & qu'augmen- «
te de plus en plus la douleur de «
votre abſence, qui le fait encore «

» plus vieillir que les années. C'eſt
» cette même douleur qui m'a pré-
» cipitée dans le tombeau : ni Diane
» n'a abrégé mes jours par ſes dou-
» ces fléches, ni aucune maladie
» n'eſt venue me conſumer par ſes
» langueurs ; mais c'eſt le regret de
» ne vous plus voir, c'eſt la douleur
» de vous croire expoſé tous les
» jours à de nouveaux périls, c'eſt
» le tendre ſouvenir de toutes vos
» rares qualités qui m'ont ôté la vie.
» A ces mots je voulus embraſſer
» cette chere ombre; trois fois je me
» jettai ſur elle, & trois fois elle ſe
» déroba à mes embraſſemens, ſem-
» blable à une vapeur ou à un ſon-
» ge ; ce qui redoubla ma douleur.
» Ma mere, m'écriai-je, pourquoi
» vous refuſez-vous au déſir extrê-
» me que j'ai de vous embraſſer ?
» pourquoi ne voulez-vous pas que
» joints tous deux par nos tendres
» embraſſemens, nous mêlions en-

ſemble nos larmes, & que nous «
nous raſſaſions de regrets & de «
deuil? La cruelle Proſerpine au «
lieu de cette chere ombre ne m'au- «
roit-elle préſenté qu'un vain phan- «
tôme, afin que privé de cette con- «
ſolation, je trouve dans mes mal- «
heurs encore plus d'amertume? «

Je lui exprimois ainſi mes re- «
grets. Elle me répondit: Helas, «
mon fils, le plus malheureux de «
tous les hommes, la fille de Jupi- «
ter, la ſévere Proſerpine, ne vous «
a point trompé; mais telle eſt la «
condition des mortels quand ils «
ſont ſortis de la vie, leurs nerfs ne «
ſoutiennent plus ni chairs ni os; «
tout ce qui ne compoſe que le «
corps matériel, eſt la pâture des «
flammes dès que l'eſprit l'a quitté; «
& l'ame, ce corps délié & ſubtil, «
s'envole de ſon côté comme un «
ſonge. Mais retournez-vous-en «
promptement à la lumiere, & re- «

» tenez bien tout ce que je vous aî
» appris, afin que vous puissiez le
» redire à votre chere Penelope.
» Pendant que nous nous entre-
» tenions ainsi, je vois arriver les
» femmes & les filles des plus
» grands capitaines, que Proserpi-
» ne laissoit passer. Elles s'assem-
» bloient en foule autour de la fosse
» pour boire du sang; mais moi qui
» cherchois les moyens de les en-
» tretenir chacune en particulier,
» je pris le parti de tirer mon épée
» & de les empêcher de boire tou-
» tes ensemble. Elles approcherent
» donc de suite l'une après l'au-
» tre, & chacune m'apprenoit sa
» naissance. Ainsi j'eus le tems de
» les entretenir toutes, & de savoir
» leurs aventures.
» La premiere qui se présenta, ce
» fut Tyro, issue d'un sang très-no-
» ble; car elle me dit qu'elle étoit
» fille du grand Salmonée, & elle

fut femme de Crethée fils d'Eolus. «
Autrefois devenue amoureuse du «
divin fleuve Enipée, le plus beau «
de tous les fleuves qui arrosent les «
campagnes, elle alloit souvent se «
promener sur ses charmantes ri- «
ves. Neptune prenant la figure de «
ce fleuve, profita de l'erreur de «
cette belle Nymphe à l'embou- «
chure du fleuve, dont les eaux s'é- «
levant comme une montagne & «
se courbant comme en voûte, «
environnerent & couvrirent ces «
deux amans. Il eut d'elle les der- «
nieres faveurs, après lui avoir ins- «
piré un doux sommeil qui l'empê- «
cha de le reconnoître. Après que «
ce Dieu se fut rassasié d'amour, il «
lui prit la main, & lui parla en ces «
termes : Belle Nymphe, réjouis- «
sez-vous de l'honneur que vous «
venez de recevoir. Dès que l'an- «
née sera révolue, vous mettrez au «
monde deux beaux enfans ; car la «

» couche des Immortels est tou-
» jours féconde. Ayez soin de les
» nourrir & de les élever. Retour-
» nez dans le Palais de votre pere,
» ne me nommez à personne, & sa-
» chez que je suis Neptune qui ai
» le pouvoir d'ébranler la terre jus-
» qu'à ses fondemens. En finissant
» ces mots il se plonge dans la mer.
» Tyro accoucha de deux enfans,
» de Pelias & de Nelée, qui tous
» deux furent ministres du grand Ju-
» piter. Car Pelias regna à Jolcos,
» où il fut riche en troupeaux, &
» Nelée fut Roi de Pylos, sur le
» fleuve Amathus. Tyro eut de son
» mari Crethée ses autres enfans
» Æson, Pheres & Amythaon, qui
» se plaisoit à dresser des chevaux.
» Après Tyro, je vis approcher
» la fille d'Asopus, Antiope, qui se
» vantoit d'avoir dormi entre les
» bras de Jupiter. Il est vrai qu'elle
» eut deux fils, Zethus & Am-

phion, qui les premiers jetterent «
les fondemens de la ville de The- «
bes, & qui éleverent ſes murail- «
les & ſes tours; car quelque forts «
& vaillans qu'ils fuſſent, ils ne «
pouvoient habiter ſurement une «
ſi grande ville ſans ſes tours qui «
la défendoient. «

Je vis enſuite Alcmene femme «
d'Amphitryon, qui des embraſſe- «
mens de Jupiter eut le fort, le pa- «
tient, le courageux Hercule. «

Après elle venoit Megare, fille «
du ſuperbe Creon. Elle fut femme «
du laborieux fils d'Amphitryon, «
du grand Hercule. «

Je vis auſſi la belle Epicaſte, me- «
re d'Œdipe, qui par ſon impru- «
dence commit un très-grand for- «
fait, en épouſant ſon fils, ſon pro- «
pre fils, qui venoit de tuer ſon pe- «
re. Les Dieux découvrirent cet «
inceſte aux yeux des hommes. Ce «
malheureux accablé de douleurs, «

» regna ſur les ſuperbes deſcendans
» de Cadmus, ſelon les funeſtes dé-
» crets des Immortels, dans cette
» même Thebes pleine de malédic-
» tion. La Reine, qui étoit en mê-
» me-tems ſa mere & ſa femme, ſe
» précipita dans les Enfers; car
» vaincue par ſon déſeſpoir, elle at-
» tacha au haut de ſa chambre un
» fatal cordon, qui fut l'inſtrument
» de ſa mort; & en mourant elle
» laiſſa à ſon fils, devenu ſon mari,
» un fond inépuiſable de malheurs,
» que les Furies, qu'elle avoit in-
» voquées, ne manquerent pas de
» remplir.

» Après Epicaſte j'apperçûs Chlo-
» ris, la plus jeune des filles d'Am-
» phion fils d'Iaſus, qui regna dans
» Orchomene des Minyens; Nelée
» l'épouſa à cauſe de ſa parfaite beau-
» té, après lui avoir fait une infinité
» de préſens très-magnifiques. Elle
» regna avec lui à Pylos, & lui don-

na trois fils, Nestor, Chromius & « le fier Periclymene, & une fille « nommée Pero, qui par sa beauté « & par sa sagesse fut la merveille de « son tems. Tous les Princes voisins « la recherchoient en mariage; mais « Nelée ne la voulut promettre qu'à « celui qui lui ameneroit de Phyla- « cé les bœufs d'Iphiclus. C'étoit « une entreprise très-difficile & très- « périlleuse; il n'y eut qu'un De- « vin, nommé Melampus, qui eut « l'audace de l'entreprendre. Les « arrêts des Dieux, les bergers qui « gardoient ces bœufs, & les liens « où il fut retenu, l'empêcherent de « l'exécuter. Mais après que les « jours & les mois en s'écoulant eu- « rent achevé l'année, Iphiclus dé- « livra Melampus son prisonnier, « pour le récompenser de ce qu'il « lui avoit expliqué les anciens « oracles. Ainsi s'accomplirent les « décrets de Jupiter.

» Chloris étoit ſuivie de Leda, » qui fut femme de Tyndare, dont » elle eut deux fils qui furent très- » vaillans, Caſtor grand dompteur » de chevaux, & Pollux invincible » dans les combats du Ceſte. Ils » ſont les ſeuls qui retrouvent la vie » dans le ſein même de la mort. Car » dans le ſéjour des ténébres ils ont » reçu de Jupiter ce grand privilé- » ge, qu'ils vivent & meurent tour » à tour, & reçoivent des honneurs » égaux à ceux des Dieux mêmes.

» Après Leda je vis Iphimedée » femme d'Aloëus, qui ſe vantoit » d'avoir été aimée de Neptune. El- » le eut deux fils, dont la vie fut fort » courte, le divin Otus & le célébre » Ephialtes, les deux plus grands & » les plus beaux hommes que la ter- » re ait jamais nourris; car ils étoient » d'une taille prodigieuſe, & d'une » beauté ſi grande, qu'elle ne cé- » doit qu'à la beauté d'Orion. A l'â-

ge de neuf ans ils avoient neuf «
coudées de grosseur & trente-six «
de hauteur. Ils menaçoient les Im- «
mortels qu'ils porteroient la guer- «
re jusques dans les cieux ; & pour «
cet effet ils entreprirent d'entasser «
le mont Ossa sur le mont Olympe, «
& de porter le Pelion sur l'Ossa, «
afin de pouvoir escalader les cieux. «
Et ils l'auroient exécuté sans dou- «
te, s'ils étoient parvenus à l'âge «
parfait ; mais le fils de Jupiter & «
de Latone les précipita tous deux «
dans les Enfers avant que le poil «
follet eût ombragé leurs joues & «
que leur menton eût fleuri. «

Je vis ensuite Phedre, Procris, «
& la belle Ariadne fille de l'impla- «
cable Minos, que Thesée enleva «
autrefois de Crete, & qu'il voulut «
mener dans la sacrée ville d'Athe- «
nes ; mais il ne put l'y conduire, «
car la chaste Diane la retint dans «
l'isle de Dia, sur le témoignage «

» que Bacchus rendit contre elle.
» Après Ariadne je vis Mæra,
» Clymene & l'odieuſe Eriphyle,
» qui préféra un colier d'or à la vie
» de ſon mari. Mais je ne puis vous
» nommer toutes les femmes & tou-
» tes les filles des grands perſonna-
» ges qui paſſerent devant moi ; car
» la nuit ſeroit plutôt finie, & les
» aſtres qui ſe levent, m'avertiſſent
» qu'il eſt tems de ſe coucher, ou
» ici dans votre Palais, ou dans le
» vaiſſeau que vous m'avez fait équi-
» per. Je me repoſe ſur la bonté des
» Dieux & ſur vos ſoins de ce qui
» eſt néceſſaire pour mon voyage.

Ainſi parla Ulyſſe, & tous les Princes demeurerent dans un profond ſilence, enchantés par le plaiſir extrême que leur avoit fait ſon récit. La Reine Areté le rom-
» pit la premiere, & dit : Princes,
» comment trouvez-vous cet étran-
» ger, & que dites-vous de ſa bon-

ne mine, de la nobleſſe de ſa «
taille & de ſon bon eſprit? C'eſt «
mon hôte, & chacun de vous eſt «
riche & puiſſant; c'eſt pourquoi «
ne vous preſſez pas de le ren- «
voyer, & par cette diligence «
n'eſtropiez point les préſens que «
vous lui devez dans la néceſſité «
où il ſe trouve. Vous avez dans «
vos maiſons des biens infinis que «
vous tenez de la bonté des Dieux; «
quel meilleur uſage en pourriez- «
vous faire? «

Le héros Echenée, qui étoit
le plus âgé des Pheaciens, prit la
parole après la Reine, & dit: Mes «
amis, la vertu & la généroſité de «
la Reine doivent nous avoir pré- «
parés à ce qu'elle vient de nous «
dire; elle nous a fort bien remon- «
tré notre devoir: obéiſſez, & «
qu'Alcinoüs ordonne ce que nous «
avons à faire, & qu'il nous donne «
lui-même l'exemple. «

» Alcinoüs répondit : Tout ce
» que la Reine vient d'ordonner se-
» ra exécuté, si Dieu me conserve
» la vie & le sceptre. Que notre hô-
» te, quelque pressé qu'il soit de par-
» tir, ait la patience d'attendre seu-
» lement jusqu'à demain, afin que
» tous les présens qu'on lui destine
» soient prêts. Mes sujets prépare-
» ront de leur côté ce qui est néces-
» saire pour son départ, & moi j'y
» travaillerai du mien tout le pre-
» mier; car je veux bien leur don-
» ner l'exemple, puisque je tiens ici
» le premier rang.

Ulysse touché de ces honnête-
» tés, répondit : Alcinoüs, que vos
» grandes qualités distinguent au-
» tant que votre thrône, si vous
» vouliez que je demeurasse ici une
» année entiere pour vous donner
» le tems de préparer tout ce qui est
» nécessaire pour mon départ, &
» de me faire des présens magnifi-

ques & dignes de vous, j'y conſentirois de tout mon cœur. Car il me ſeroit bien plus avantageux d'arriver dans ma patrie avec des marques ſi glorieuſes. J'en ſerois plus honoré & mieux reçû de ceux qui me verroient de retour dans Ithaque.

Alcinoüs répondit : Ulyſſe, à vous voir on ne ſauroit vous ſoupçonner d'être un impoſteur ni un fourbe, comme il y en a grand nombre qui courent le monde, & qui pour venir à leurs fins compoſent des fables que l'on ne ſauroit démentir. Pour vous il eſt vrai que vos paroles ont tout l'air de ces contes ingénieuſement inventés ; mais vous avez un eſprit trop ſolide pour vouloir tromper. Vous nous avez expoſé, comme le meilleur chantre l'auroit pû faire, l'hiſtoire de tous les Grecs & celle de vos malheurs. Mais dites-moi, je

» vous prie, ſans me rien cacher, ſi
» vous avez vû dans les Enfers quel-
» qu'un de ces grands hommes, de
» ces héros qui ont été avec vous
» au ſiége de Troye, & qui ſont
» morts dans cette expédition. Les
» nuits ſont longues, & il n'eſt pas
» encore tems de ſe coucher; con-
» tez-moi ces aventures merveil-
» leuſes. Pour moi j'attendrois avec
» plaiſir l'aurore en vous écoutant,
» ſi vous aviez la force de me ra-
» conter tout ce que vous avez
» ſouffert dans ce voyage.

» Grand Roi, reprit Ulyſſe, il
» eſt vrai que les nuits ſont longues,
» & que j'aurai tout le tems de vous
» conter encore pluſieurs hiſtoires,
» & de dormir. Si vous avez ſi gran-
» de envie de m'entendre, je ne
» vous refuſerai pas cette ſatisfac-
» tion, & je vous raconterai des a-
» ventures plus pitoyables encore
» arrivées à mes illuſtres amis, qui

après avoir échappé à tous les pé- «
rils de la guerre ſous les remparts «
d'Ilion, ont trouvé la mort dans «
leur Palais par la perfidie même «
de leur propre femme. «

Après que la chaſte Proſerpine «
eut fait retirer les ombres de toutes «
les femmes dont je viens de vous «
parler, je vis arriver l'ame d'Aga- «
memnon toute éplorée, & envi- «
ronnée des ames de tous ceux qui «
avoient été tués avec lui dans le «
Palais d'Egiſthe. Il n'eut pas plutôt «
bû du ſang dans la foſſe, qu'il me «
reconnut, & ſe mit à jetter des cris «
perçans, à fondre en larmes, & «
à étendre ſes mains vers moi pour «
m'embraſſer; mais cette ombre «
étoit deſtituée de nerfs, & n'avoit «
plus ni vertu ni force. A cette vûe «
je fus ſaiſi de compaſſion, & les «
larmes aux yeux je lui dis: Fils «
d'Atrée, le plus grand des Rois, «
comment la Parque cruelle vous «

» a-t-elle fait éprouver son pouvoir?
» Neptune vous a-t-il fait périr avec
» votre flotte, en excitant contre
» vous ses flots, & en déchaînant ses
» vents & ses tempêtes? Ou des é-
» trangers vous ont-ils fait mordre
» la poussiere, en courant sur vous
» lorsque vous emmeniez leurs
» troupeaux? ou enfin, avez-vous
» été tué devant quelque ville, que
» vous eussiez attaquée pour la pil-
» ler & pour emmener ses femmes
» captives?

» Fils de Laërte, me répondit le
» Roi, ni le Dieu Neptune ne m'a
» fait périr, en excitant contre moi
» ses flots & en déchainant ses tem-
» pêtes, ni je n'ai succombé sous
» l'effort des étrangers qui ayent
» voulu repousser mes violences;
» ma mort est l'ouvrage du traître
» Egisthe & de ma pernicieuse fem-
» me, qui par le plus noir des at-
» tentats m'ont assassiné à un festin

comme on assomme un taureau à « sa créche. Voilà quelle a été ma fin « malheureuse. Tous mes Compa- « gnons ont été égorgés autour de « moi comme on égorge des mou- « tons dans la maison d'un hom- « me puissant & riche pour un fes- « tin de noces, pour quelque grand « repas, ou pour quelque grande « débauche. Vous avez bien vû « mourir des hommes qui ont été « tués à vos yeux, soit en combat « singulier, soit dans la sanglante « mêlée; mais cette vûe n'a rien « qui approche de l'horrible specta- « cle de nous voir massacrés autour « de l'urne sacrée & de la table où « nous étions assis, & de voir le « plancher inondé de sang. Dans « le moment même qu'on m'assassi- « noit, j'entendis la voix plaintive « de la fille de Priam, de Cassan- « dre, que la perfide Clytemnestre « tuoit pour me faire mourir plus «

» cruellement. A ſes cris, quoique
» je fuſſe déja à terre & expirant, je
» fis des efforts pour porter la main
» à mon épée; mais cette impuden-
» te me l'avoit ôtée. Après ma mort
» elle n'approcha point de moi
» pour me rendre les derniers de-
» voirs, en me fermant les yeux &
» la bouche. Non, il n'y a rien de
» plus pernicieux ni de plus impu-
» dent qu'une femme capable de ſe
» mettre en tête des actions auſſi
» abominables que le forfait que
» Clytemneſtre a commis en aſſaſ-
» ſinant ſon mari, & un mari avec
» qui elle avoit paſſé ſa premiere
» jeuneſſe. Dans le tems que je pen-
» ſois que mon retour feroit la joie
» de mes enfans & de ma famille,
» cette malheureuſe inſtruite aux
» crimes, s'eſt couverte d'une éter-
» nelle infamie, qui rejaillira ſur tou-
» tes les femmes qui naîtront après
» elle, même ſur les plus vertueu-

ſes & ſur celles qui aimeront le plus tendrement leurs maris.

O Dieux ! m'écriai-je, le puiſſant Jupiter, aux yeux duquel rien n'eſt caché, a donc bien haï la race d'Atrée, puiſqu'il lui a fait tant de maux, & toujours par des femmes? A combien de héros Helene par un ſeul crime n'a-t-elle pas cauſé la mort ? & voilà Clytemneſtre qui vous prépare un piége mortel pendant votre abſence.

Mon exemple, reprit promptement Agamemnon, doit vous apprendre à n'avoir pas pour votre femme trop de complaiſance, & à ne pas lui faire part de tous vos ſecrets. Il y a des choſes que vous pouvez lui communiquer, mais il y en a d'autres qu'il faut lui tenir cachées. Quand je dis vous, je parle à tous les hommes. Car pour vous, vous n'avez rien à

» craindre de ſemblable de la fille
» d'Icarius. Votre Penelope eſt un
» modéle de prudence & de ſageſ-
» ſe. Quand nous partîmes pour
» Troye nous la laiſſâmes très-jeu-
» ne dans votre Palais, ſon fils étoit
» encore à la mammelle, & préſen-
» tement il doit être en âge d'hom-
» me. Qu'il eſt heureux! ſon pere
» aura la conſolation de le revoir,
» & il aura le plaiſir d'embraſſer ſon
» pere, qu'il n'a pas encore connu.
» Ma pernicieuſe femme n'a pas
» permis que j'aye eu la ſatisfaction
» de voir de mes yeux mon cher
» Oreſte, elle m'a aſſaſſiné aupara-
» vant. Et ſur cela j'ai un avis à vous
» donner, gravez-le bien dans vo-
» tre eſprit, c'eſt que vous ne ſouf-
» friez pas que votre vaiſſeau entre
» en plein jour dans le port d'Itha-
» que: tâchez d'y entrer ſans être
» connu; car en un mot il ne faut
» plus ſe fier aux femmes. Mais di-
tes-

tes-moi une chose, & dites-la- «
moi sans déguisement, avez- «
vous appris quelque nouvelle de «
mon fils ? Est-il en vie ? s'est-il «
retiré à Orchomene, ou à Pylos «
chez Nestor, ou à Sparte chez «
mon frere Menelas ? Car mon «
cher Oreste n'est pas mort, nous «
ne l'avons pas vû dans ce Royau- «
me sombre. «

Fils d'Atrée, lui répondis-je, «
pourquoi me faites-vous ces ques- «
tions ? Je ne sai si votre fils est «
mort ou s'il est en vie, & il est «
inutile de parler de ce qu'on ne «
sait pas. «

Pendant cette conversation plei- «
ne de tristesse & de larmes, je «
vois arriver l'ame d'Achille, cel- «
le de Patrocle, celle d'Antiloque «
& celle d'Ajax, qui étoit le plus «
beau & le mieux fait des Grecs «
après le fils de Pelée. L'ame d'A- «
chille me reconnut, & m'adres- «

» ſant la parole avec de grandes la-
» mentations, elle me dit : Divin fils
» de Laërte, Ulyſſe ſi fécond en reſ-
» ſources & en expédiens, quelle en-
» trepriſe plus hardie que toutes cel-
» les que vous avez jamais faites,
» venez-vous d'exécuter? Comment
» avez-vous eu l'audace de deſcen-
» dre dans ce Palais de Pluton, dans
» cette demeure des morts qui ſont
» privés d'entendement, & qui ne
» ſont plus que les vaines ombres
» des hommes ſortis de la vie ?
» Achille, fils de Pelée, & le plus
» vaillant des Grecs, lui répondis-
» je, ce qui m'a porté à ce voya-
» ge, c'eſt le preſſant beſoin de
» conſulter Tireſias, pour voir s'il
» ne pourra pas m'enſeigner les
» moyens de retourner dans ma pa-
» trie ; car je n'ai pû encore appro-
» cher de la Grece ni de ma chere
» Ithaque, mais je ſuis toujours ac-
» cablé de malheurs. Pour vous, il

n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais « d'homme si heureux ; car pendant « votre vie nous vous avons tous « honoré comme un Dieu, & après « votre trépas vous regnez sur tou- « tes ces ombres. C'est pourquoi, « Achille, ne vous plaignez point « tant d'être mort. «

Et vous, généreux Ulysse, re- « partit Achille, ne me parlez point « de la mort. Je préférerois d'être « dans le monde le jardinier d'un « fermier, qui ne gagneroit sa vie « qu'à la sueur de son front, à re- « gner ici sur toutes les ombres. « Mais dites-moi, je vous prie, des « nouvelles de mon fils. Suit-il mes « exemples ? se distingue-t-il à la « guerre, & promet-il d'être le pre- « mier des héros ? Apprenez-moi « aussi si vous savez quelque chose « de mon pere. Ses sujets lui ren- « dent-ils toujours les mêmes hon- « neurs ? ou le méprisent-ils à cau- «

» ſe de ſon grand âge ? Car ne jouiſ-
» ſant plus de la lumiere du jour ,
» je ne puis le ſecourir. Si j'étois tel
» que vous m'avez vû autrefois, lorſ-
» que volant au ſecours des Grecs
» je fis mordre la pouſſiere à un peu-
» ple de vaillans hommes , & que je
» paruſſe un moment dans le Palais
» de mon pere, je ferois bientôt ſen-
» tir la force de mon bras à tous ces
» rebelles qui veulent le maîtriſer ,
» & qui refuſent de lui rendre les
» reſpects qu'ils lui doivent.
» Je n'ai appris aucunes nouvelles
» du ſage Pelée , lui répondis-je ;
» mais pour ce qui eſt de votre fils
» Neoptoleme, je vous dirai la pure
» vérité , puiſque vous me l'ordon-
» nez ; car ce fut moi qui le menai
» de l'iſle de Scyros à Troye ſur
» mon vaiſſeau. Toutes les fois que
» nous tenions conſeil ſous les rem-
» parts de cette ſuperbe ville, il par-
» loit toujours le premier , & ap-

puyoit fort bien son avis sans s'é- «
carter en vains discours. Il n'y a- «
voit que le divin Nestor & moi «
qui dans l'art de parler rempor- «
tions sur lui l'avantage. Mais lors- «
que nous donnions des combats, «
ne croyez pas qu'il se tînt au mi- «
lieu des bataillons ou des esca- «
drons, il devançoit toujours les «
troupes, & voloit le premier à l'en- «
nemi, ne cédant la gloire du cou- «
rage à aucun de nos héros. Il a tué «
de sa main une infinité de vaillans «
hommes dans la sanglante mêlée. «
Je ne saurois vous nommer ici «
tous ceux qui sont tombés sous ses «
coups; je vous dirai seulement «
que c'est à lui que nous devons la «
défaite du héros Eurypyle & de «
ses troupes, qui se firent toutes «
tuer autour de son corps. Ces bel- «
liqueuses bandes de Cetéens é- «
toient venues à cette guerre, at- «
tirées par des présens & par l'es- «

» pérance d'épouſer des femmes
» Troyennes ; leur général devoit
» être gendre de Priam. Je n'ai ja-
» mais vû un ſi beau Prince ; il n'y
» avoit que Memnon qui fût plus
» beau que lui. Mais l'occaſion où
» votre fils ſignala le plus ſon cou-
» rage, ce fut lorſque nous nous
» enfermâmes dans le cheval de
» bois avec l'élite des généraux de
» l'armée. C'étoit moi qui condui-
» ſois cette entrepriſe, & qui de-
» vois retenir les Grecs dans cette
» embuſcade, & leur donner l'or-
» dre quand il feroit tems d'en ſor-
» tir. Là vous auriez vû les plus
» braves capitaines eſſuyer en ſe-
» cret leurs larmes, & trembler de
» frayeur, au lieu que je ne vis ja-
» mais votre fils changer de viſage
» ni s'eſſuyer les yeux. Au contrai-
» re plein d'une noble impatience, il
» me preſſoit de donner le ſignal,
» toujours une main ſur ſon épée,

& l'autre ſur ſa pique, & ſe pré- «
parant à faire un grand carnage «
des Troyens. Quand nous eûmes «
ſaccagé la ville, il ſe retira ſain & «
ſauf,& emporta dans ſes vaiſſeaux «
ſa part du butin & un prix hono- «
rable dont on récompenſa ſa va- «
leur. Il ne fut bleſſé ni par l'épée, «
ni par les traits, comme cela ar- «
rive d'ordinaire dans la mêlée où «
Mars exerce toutes ſes fureurs. «

A ces mots, l'ame d'Achille «
pleine de joie du témoignage que «
j'avois rendu à la valeur de ſon «
fils,s'en retourna à grands pas dans «
la prairie d'Aſphodele. Les autres «
ames s'arrêterent près de moi «
plongées dans une profonde triſ- «
teſſe,& elles me racontoient leurs «
peines & leurs douleurs. Mais l'a- «
me d'Ajax fils de Telamon ſe te- «
noit un peu à l'écart,toujours poſ- «
ſédée par la fureur où l'avoit jetté «
la victoire que je remportai ſur «

» lui, lorſqu'on m'adjugea les armes
» d'Achille ; ce fut la Déeſſe ſa me-
» re, Thetis elle-même, qui pro-
» poſa ce prix, & ce furent les
» Troyens & Minerve qui me l'ad-
» jugerent. Eh, plût aux Dieux que
» je ne l'euſſe pas remporté ! la terre
» ne couvriroit pas aujourd'hui un
» ſi grand perſonnage, qui en bon-
» ne mine & en exploits de guerre
» étoit le premier des Grecs après
» le vaillant Achille. Lui adreſſant
» donc le premier la parole avec le
» plus de douceur qu'il me fut poſſi-
» ble pour tâcher de l'appaiſer : Fils
» de Telamon, lui dis-je, ne vou-
» lez-vous point même après la
» mort oublier la colere que vous
» avez conçue contre moi à cauſe
» de ces malheureuſes armes que
» les Dieux ont rendu ſi fatales aux
» Grecs ? Car vous, qui étiez leur
» plus fort rempart, vous êtes mort
» à cauſe d'elles. Nous ſommes tous

aussi affligés de votre perte que «
de celle du grand Achille. Il n'y a «
personne de nous qui soit cause de «
ce malheur; c'est Jupiter seul qui «
a pris en haine toute l'armée des «
Grecs, & qui pour la punir plus «
visiblement, a terminé votre vie. «
Mais approchez, grand Prince, «
afin que vous entendiez ce que «
j'ai à vous dire; surmontez votre «
colere & domptez votre fierté. «

Mes paroles ne purent le flé- «
chir, il ne daigna pas me répon- «
dre, & il s'en alla retrouver les «
autres ombres dans le fond de l'E- «
rebe. Si je l'avois suivi, quelque «
irrité qu'il fût contre moi, il n'au- «
roit pû refuser de me parler ou de «
m'entendre; mais je voulus voir «
les autres ombres, & ma curio- «
sité l'emporta. «

Là je vis l'illustre fils de Jupi- «
ter, Minos, assis sur son trône, «
le sceptre à la main, & rendant la «

» juſtice aux morts. Toutes les om-
» bres comparoiſſoient devant ſon
» tribunal pour être jugées : les
» unes étoient aſſiſes, & les autres
» debout.
» Un peu plus loin j'apperçus le
» grand Orion qui pourſuivoit dans
» cette vaſte prairie les bêtes qu'il
» avoit tuées ſur les montagnes. Il
» avoit une maſſue toute d'airain.
» Au de-là je vis Tityus, ce fils
» de la terre, tout étendu, & qui
» de ſon vaſte corps couvroit neuf
» arpens. Deux vautours attachés
» inceſſamment à cette ombre, lui
» déchirent le foye ſans qu'il puiſſe
» les chaſſer ; car il avoit eu l'inſo-
» lence de vouloir violer Latone
» femme de Jupiter, comme elle
» traverſoit les délicieuſes campa-
» gnes de Panope pour aller à Py-
» tho.
» Auprès de Tityus je vis le cé-
» lébre Tantale en proye à des dou-

leurs qu'on ne ſauroit exprimer ; «
conſumé par une ſoif brûlante , il «
étoit au milieu d'un étang , dont «
l'eau plus claire que le cryſtal , «
montoit juſqu'à ſon menton ſans «
qu'il pût en prendre une goute «
pour ſe déſaltérer ; car toutes les «
fois qu'il ſe baiſſoit pour en boi- «
re , l'eau diſparoiſſoit tout autour «
de lui , & il ne voyoit à ſes pieds «
qu'un ſable aride qu'un Dieu en- «
nemi deſſéchoit. Ce n'étoit là que «
la moitié de ſon ſupplice ; égale- «
ment dévoré par la faim , il étoit «
environné de beaux arbres , d'où «
pendoient ſur ſa tête des fruits dé- «
licieux , des poires , des grenades , «
des oranges , des figues , des oli- «
ves. Mais toutes les fois que ce «
malheureux levoit les bras pour «
en cueillir , un vent jaloux les «
élevoit juſqu'aux nues. «

Le tourment de Siſyphe ne me «
parut pas moins terrible ; il avoit «

» dans ſes mains un gros rocher
» qu'il tâchoit de pouſſer ſur le
» ſommet d'une montagne en grim-
» pant avec les pieds & avec les
» mains ; mais lorſqu'après des ef-
» forts infinis il étoit preſque parve-
» nu juſqu'à la cime, & qu'il alloit
» placer ſon rocher, une force ma-
» jeure le repouſſoit, & cette énor-
» me pierre retomboit en roulant
» juſques dans la plaine. Ce malheu-
» reux la reprenoit ſur l'heure & re-
» commençoit ſon travail ; des tor-
» rens de ſueur couloient de tous ſes
» membres, & ſa tête élevoit des
» tourbillons de pouſſiere en pouſ-
» ſant ſon rocher contre le mont.

» Après Siſyphe j'apperçûs le
» grand Hercule, c'eſt-à-dire ſon
» image ; car pour lui il eſt avec les
» Dieux immortels, & aſſiſte à leurs
» feſtins, & il a pour femme la
» charmante Hebé fille de Jupiter
» & de Junon. Autour de cette om-

bre on entendoit des cris aigus de « morts qui fuyoient devant elle « comme des oiſeaux devant le « chaſſeur. Il reſſembloit parfaite- « ment à une nuit obſcure. Son arc « toujours tendu & la fléche ap- « puyée ſur la corde, il jettoit de « terribles regards, comme prêt à « tirer ; ſon eſtomac étoit couvert « d'un large baudrier d'or, horrible « à voir, car il eſt tout rempli d'ou- « vrages admirables pour le travail, « mais effroyables à la vûe ; on y « voyoit des ours, des ſangliers, « des lions, des combats, des ba- « tailles, des défaites, des meur- « tres. Que l'ouvrier qui l'a fait n'en « puiſſe jamais faire de ſemblable, « qu'il ne puiſſe jamais employer ſi « malheureuſement ſon art. «

Cette ombre n'eut pas plutôt « jetté les yeux ſur moi, qu'elle me « reconnut, & qu'en pouſſant de « profonds ſoupirs, elle me parla «

» en ces termes : Ah, malheureux
» Ulysse, es-tu aussi persécuté par
» le même Destin qui m'a poursui-
» vi pendant ma vie ? J'étois fils du
» grand Jupiter, mais ma naissance
» n'a pas empêché que je n'aye pas-
» sé mes jours dans des peines &
» des traverses continuelles. J'ai é-
» té soumis à un homme fort infé-
» rieur à moi, qui m'a ordonné des
» travaux très-difficiles. En dernier
» lieu il me commanda de descen-
» dre dans cet empire des Morts, &
» d'emmener le chien qui en gardoit
» l'entrée ; car il pensoit que c'étoit
» un labeur au-dessus de mes for-
» ces, & que je ne pourrois jamais
» exécuter. J'en vins pourtant à
» bout, j'emmenai ce monstre ; car
» Mercure & Minerve me condui-
» soient.

» Après avoir ainsi parlé, il s'en-
» fonça dans le ténébreux séjour sans
» attendre ma réponse. Je demeurai

là de pied ferme pour voir s'il ne «
viendroit point encore quelque «
ombre importante, quelqu'autre «
des héros de ce tems-là. Et peut- «
être que j'aurois eu la satisfaction «
de voir ces grands personnages si «
dignes de ma curiosité, Pirithoüs «
& Thesée, ces illustres descen- «
dans des Dieux; mais des légions «
de Morts s'assemblerent autour «
de moi avec des cris perçans. La «
frayeur me saisit, & j'eus peur que «
la severe Proserpine n'envoyât du «
fond de l'Erebe la terrible tête de «
la Gorgone pour l'exposer à mes «
yeux. C'est pourquoi regagnant «
promptement mon vaisseau, j'or- «
donnai à mes Compagnons de «
s'embarquer & de délier les ca- «
bles. Ils obéissent, & s'étant assis «
sur les bancs, ils fendent aussi-tôt «
les flots de l'Océan à force de ra- «
mes, & un vent favorable vint «
bien-tôt les soulager. «

REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XI.

CE Livre est appellé Νεκυομαντεία, & Νεκύα, la *Necromantie*, parce qu'Ulysse descend dans les Enfers pour y consulter l'ame d'un mort. Et avant que de passer plus avant, il est nécessaire d'expliquer le fondement de cette fiction. L'opinion de l'immortalité de l'ame est très-ancienne, & c'est sur cette opinion qu'est fondée la plus ancienne de toutes les sortes de Divination, je veux dire, celle qui se faisoit par l'évocation des morts. Nous en voyons un exemple bien remarquable dans l'Ecriture sainte cent ou six vingts ans avant Homere. Saül se sert d'une Pythonisse pour évoquer Samuel, qui forcé par la vertu des charmes magiques, comparoit & annonce à Saül ce qui va lui arriver. 1. *Rois* 28. Je ne me mêlerai point de décider ici si c'étoit véritablement l'ame de Samuel, ou si c'étoit l'esprit de mensonge qui avoit pris la figure de ce Prophéte. L'une & l'autre opinion ont des défenseurs respectables; je dirai seulement

que je panche plus du côté de ceux qui croyent que c'étoit une imposture du Démon. Quoi qu'il en soit, on voit par-là que cette Divination, Νεκύια, est fort ancienne, & qu'Homere ne l'a pas inventée. Elle étoit née long-tems avant lui dans la Chaldée, & elle se répandit dans tout l'Orient, où elle se conserva long-tems. Dans une Tragédie d'Eschyle, intitulée *les Perses*, l'ame de Darius, pere de Xerxès, est évoquée de même que celle de Samuel, & vient déclarer à la Reine Atossa tous les malheurs qui la menacent. Voilà le fondement de cette fiction. Elle est bâtie sur une pratique constante & véritable; mais Homere l'a ajustée à sa maniere avec tous les ornemens que la Poësie fait emprunter de la fable.

Page 421. *Jusqu'au coucher du soleil, & lorsque la nuit répandit ses ténébres sur la terre*] Il n'y a peut-être pas dans Homere un plus beau vers, ni un vers plus harmonieux que celui-ci :

Δύσετό τ' ἠέλιος, σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.

Mot à mot : *le soleil se coucha, & tous les chemins furent obscurcis par les ombres de la nuit.* Cependant c'est ce beau vers que l'Auteur du Parallele défigure par cette Traduction très-ridicule : *Le soleil se coucha, & on ne vit plus goutte dans les rues. Dans les rues !* reprend le Chevalier : & le Président, encore plus sot que le Chevalier, répond : *C'est une maniere poëtique d'exprimer la venue de la nuit.*

Notre vaiſſeau arriva à l'extrémité de l'Océan] Homere appelle ici *l'extrémité de l'Océan*, le bout de la mer Occidentale où le ſoleil ſe couche ; & ce qui a donné lieu à cette fiction, c'eſt qu'Homere avoit appris dans ſes voyages qu'Ulyſſe avoit été porté juſques aux côtes Occidentales de l'Eſpagne ; car, comme dit Strabon, on trouve juſqu'à l'extrémité de l'Eſpagne des veſtiges des erreurs d'Ulyſſe.

C'eſt là qu'habitent les Cimmeriens, toujours couverts de nuages] Ulyſſe part le matin de Circeï, & arrive le ſoir ſur les côtes des Cimmeriens. Il faut donc chercher quels peuples ce ſont que les Cimmeriens, & où il les place. Strabon, pour faire voir qu'Homere tire toutes ſes fictions d'un fondement vrai, ne fait pas difficulté de s'appuyer ſur cet exemple. *Ce Poëte*, dit-il, *a connu les Cimmeriens du Boſphore, qui habitent vers le Septentrion, dans un lieu toujours couvert d'épais nuages. Et il ne pouvoit les ignorer ; car c'eſt vers le tems de la naiſſance de ce Poëte, ou peu d'années auparavant, que ces Cimmeriens firent des courſes juſques dans l'Ionie.* Ce Poëte connoiſſant donc non-ſeulement le nom de ces peuples, mais auſſi leur climat, les a tranſportés ſur les côtes de la Campanie, & il les y a tranſportés avec toutes les ténébres dont ils ſont envelopés, comme nous verrons dans le Livre ſuivant, qu'il a tranſporté à Circeï la ville d'Ææa de la Colchide avec toutes ſes propriétés. Il a bien vû que ces ténébres & cette obſcurité des Cim-

meriens convenoient à un lieu où il plaçoit la descente des Enfers. Ces Cimmeriens au reste, si l'on en croit les Pheniciens, avoient eu leur nom de ces ténébres mêmes ; car ils avoient été ainsi appellés du mot *cimrir*, qui, selon Bochart, signifie la *noirceur des ténébres.*

Page 423. *J'adressai là mes vœux à ces ombres*] Il leur adresse ses vœux avant qu'elles viennent & qu'elles puissent l'entendre, à moins qu'on ne veuille inférer de ce passage qu'Homere a crû que les ames des morts entendent sans être présentes & quoiqu'éloignées. Mais je ne trouve ailleurs aucun fondement de cette opinion.

Les ombres viennent de tous côtés du fond de l'Erebe] Eustathe nous avertit que les anciens Critiques ont rejetté les six vers qui suivent celui-ci. Parce, disoient-ils, qu'il n'est pas encore tems que ces ames viennent, & que d'ailleurs il n'est pas possible que les blessures paroissent sur les ames. Mais cette critique me paroît très-fausse. Pourquoi n'est-il pas tems que ces ames viennent ? Homere ne dit-il pas que *les ombres des morts viennent de tous côtés du fond de l'Erebe ?* & ne reçoivent-ils pas ce vers ? Les six qui le suivent n'en sont que l'explication. Quant aux blessures, il est bien vrai qu'elles ne peuvent paroître sur la partie spirituelle de l'ame, aussi n'est-ce pas de celle-là dont Homere parle, puisque les morts ne l'avoient plus ; il parle du corps

ſubtil de l'ame, & tout ce qui avoit bleſſé le corps terreſtre, avoit auſſi bleſſé le corps ſubtil, & y avoit laiſſé ſa marque. Voilà pourquoi il eſt dit que dans les ſonges on voit les ames dans le même état où ſont les corps, & voilà auſſi d'où vient la différence qu'Ulyſſe remarque dans ces ombres. Ce qui me paroît le plus ſurprenant ici, c'eſt ce qu'Ulyſſe ajoûte, que ces ames avoient encore leurs armes, & que *ces armes étoient encore teintes de ſang*. Comment ces ames, ces ombres, qui n'étoient que le corps ſubtil de l'ame, pouvoient-elles conſerver leurs armes? Je croi que c'eſt un point nouveau qu'Ulyſſe ajoûte ici à la Théologie reçue, & qu'il l'ajoûte, parce qu'il parle aux Pheaciens, peuple peu inſtruit. Cependant cette opinion s'eſt ſi bien établie, que Virgile s'y eſt conformé, & n'a pas dédaigné de la ſuivre.

Page 424. *Ce fut celle d'Elpenor, qui n'avoit pas encore été enterré*] Et qui par conſéquent n'avoit pas encore été reçue dans les Enfers. Elle erroit à l'entrée; c'eſt pourquoi elle vient la premiere & par un autre chemin que les autres.

Page 425. *Quoique vous ſoyez à pied, vous m'avez devancé*] Ulyſſe, quoiqu'attendri en voyant l'ame d'Elpenor, mêle pourtant la plaiſanterie à ſes larmes. Le caractère d'Elpenor ne demandoit pas un plus grand ſerieux. Ulyſſe plaiſante donc ſur ſa diligence. Et Euſtathe dit fort bien que le

Lecteur épanoui rira de cette idée d'une ame à pied qui descend plus vîte aux Enfers qu'un homme vivant qui va par mer & qui a eu les vents favorables. Mais cette plaisanterie ne laisse pas d'avoir un très-bon sens, quand on vient à l'examiner. En effet, c'est une chose très-merveilleuse qu'une ame se trouve dans les Enfers dès le moment qu'elle a quitté le corps. Qui est-ce qui expliquera comment se fait ce vol si rapide ? C'est dans ce moment qu'on peut dire de l'ame ce que les Pheaciens disoient de leurs vaisseaux, *qu'elle va aussi vîte que la pensée.*

Page 426. *Car je sai qu'en vous en retournant du Palais de Pluton*] C'étoit un point de la Théologie payenne, qu'après la mort les ames étoient plus éclairées que pendant la vie.

Page 427. *N'oubliez pas de mettre sur mon tombeau ma rame*] Selon la coutume très-ancienne de mettre sur le tombeau les instrumens qui marquoient la profession du mort.

Page 429. *Dans l'isle de Trinacrie*] La Sicile étoit appellée *Trinacrie*, à cause de ses trois promontoires *Pachine*, *Pelore* & *Lilybée.*

Que si par une faveur particuliere des Dieux vous échappez à ce danger] Autant que ce qu'Ulysse a dit de la colere de Neptune pouvoit allarmer les Pheaciens, en

leur faiſant craindre de déplaire à ce Dieu s'ils favoriſoient Ulyſſe, autant ce qu'il dit ici doit les raſſurer, en leur faiſant enviſager qu'en le renvoyant ſur un de leurs vaiſſeaux, ils ne feront que ſervir à l'accompliſſement des Deſtinées, & être l'inſtrument de la faveur des Dieux.

Page 430. *Et qui lui font de grands préſens*] Ils ne s'aviſerent que tard de la vouloir gagner par leur libéralité, comme nous le verrons dans le XVIII. Livre.

Ou par la ruſe ou par la force] Il pouvoit n'employer que la ruſe; mais comme ce moyen ſeul n'eſt pas aſſez noble pour un grand guerrier, après la ruſe il aura recours à la force comme à un moyen plus héroïque & plus digne de lui.

Prenez une rame, mettez-vous en chemin] Voici un plaiſant pélerinage que Tireſias fait faire à Ulyſſe, en lui ordonnant de prendre une rame ſur ſes épaules, & d'aller faire reconnoître Neptune dans des lieux où il n'étoit point connu; car c'eſt ainſi que le Scholiaſte l'a expliqué.

Qui n'aſſaiſonnent point leurs mets de ſel] Il ſemble qu'Homere ait voulu caractériſer par-là les peuples qui ne connoiſſent pas la mer, & qu'il ait crû qu'ils ne ſe ſervoient pas de ſel, & de là on peut conjecturer que ce Poëte ne connoiſſoit que le ſel de la mer.

Quand vous rencontrerez sur votre chemin] Homere fait bien garder ici à Tiresias le caractère des oracles, qui désignoient toujours par quelques circonstances les lieux où devoient s'accomplir les choses qu'ils prédisoient.

Qui vous dira que vous portez un van sur votre épaule] Car de prendre une rame pour un *van*, c'est une marque sûre d'un peuple qui ne connoît pas la mer, mais bien l'agriculture ; car le *van* est un instrument dont on se sert pour séparer la paille & les ordures du bon grain ; mais il falloit que de ce tems-là le van fût tout autrement qu'il n'est aujourd'hui ; c'étoit comme une espéce de pelle, & c'est ainsi qu'étoit le van des Hébreux. C'est pourquoi saint Jean-Baptiste dit de notre Seigneur, *Qu'il a le van à la main, & qu'il nettoyera son aire.* Matth. 3. 12. Luc. 3. 17. Et ce qui confirme cette conjecture, c'est qu'après Homere on a appellé ἀθηρολοιγὸν, *van*, *cochlear*, κώζαλιν, la *cuillere* dont on se sert à remuer la bouillie, parce qu'elle est faite comme une espéce de pelle. Sophocle la nomme ἀθηρόβρωτον.

Ὤμοις ἀθηρόβρωτον ὄργανον φέρων.

En faisant allusion à ce passage d'Homere.

Page 431. *Offrez en sacrifice à Neptune un mouton, un taureau & un verrat*] Un mouton, pour marquer la douceur de la mer quand elle est tranquille ; le taureau, pour marquer sa fureur & ses mugissemens quand

elle eſt irritée, & le verrat, pour marquer ſa fécondité, διὰ τὸ ὑγρὸν γόνιμον, dit Euſtathe. Ces ſacrifices de trois victimes de différente eſpéce étoient appellés τριττύα.

Du ſein de la mer ſortira le trait fatal qui vous donnera la mort] Voilà un oracle dont il étoit impoſſible à Ulyſſe de pénétrer le ſens, & qui marque bien que l'avenir étoit préſent aux yeux du Prophete. En effet Ulyſſe fut tué par ſon propre fils Telegonus, qu'il eut de Circé. Car ce fils ayant été envoyé par ſa mere pour ſe faire connoître à ſon pere, il fut pouſſé par la tempête ſur les côtes d'Ithaque, il deſcendit dans l'iſle, dont il ignoroit le nom, & fit quelque dégât. Ulyſſe & Telemaque accoururent, il y eut là un combat où Telegonus tua ſon pere ſans le connoître, & il le tua d'un javelot dont le fer étoit de l'os d'un poiſſon appellé *Turtur marina*, de ſorte que voilà bien clairement l'accompliſſement de l'oracle. Qui eſt-ce qui l'auroit deviné ? Dictys conte cette hiſtoire un peu autrement. On peut voir là les Remarques. Je ne parle pas ici de l'équivoque qui eſt dans le texte ἐξ ἁλὸς : car il peut être ſéparé en deux mots, ἐξ ἁλὸς, *du ſein de la mer* ; & il peut n'être qu'un mot, ἔξαλος, qui ſignifie tout le contraire, *hors de la mer*. Je ne croi point du tout qu'Homere ait penſé à cette équivoque, qui ne me paroît pas digne de lui. L'obſcurité de l'oracle eſt aſſez grande, il ne faut pas chercher à l'augmenter par l'équivoque du terme.

Et

Et vous laisserez vos peuples heureux] Quelle promesse pour un bon Roi !

Page 432. *Sachez donc qu'il n'y a que les ombres auxquelles vous permettrez d'approcher de cette fosse*] Mais ne vient-on pas de voir le contraire ? Elpenor a reconnu Ulysse sans avoir bû de ce sang. Tiresias l'a reconnu de même avant que d'en avoir bû. Cela est tout différent. Elpenor n'étoit pas encore enterré, ainsi son ame étoit encore entiere ; elle conservoit son entendement. Et pour Tiresias, Homere nous a avertis que son ombre conservoit aussi son entendement. Voilà pourquoi ils avoient toute leur connoissance.

Page 433. *Sur-tout par l'Océan, qu'il n'est pas aisé de traverser*] Homere fait voir ici bien clairement, comme l'a remarqué Eustathe, que cette descente aux Enfers se fait au bout de l'Océan ; car il est naturel de penser que le seul endroit pour y descendre, c'est celui par lequel le soleil & les autres astres y descendent eux-mêmes, lorsqu'ils regagnent le dessous de la terre & qu'ils se plongent dans la nuit. Par-là Homere veut confirmer sa Géographie fabuleuse, & faire croire que les lieux dont il parle, & qui sont véritablement dans la mer méditerranée, sont au milieu de l'Océan.

Page 434. *Votre femme demeure enfermée dans votre Palais*] Ulysse a fait à sa mere trois questions principales ; & sa mere

lui répond en commençant par la derniere, qui étoit peut-être celle qui tenoit le plus au cœur à son fils. Quel éloge pour Penelope!

Page 435. *Et va aux festins publics, que les Princes & ceux à qui Dieu a confié sa justice & ses loix, doivent honorer de leur présence*] C'étoit une coûtume ancienne; les peuples dans tous les festins publics invitoient toujours les Rois & les principaux Magistrats. Et les Rois & les Magistrats honoroient ces repas de leur présence. Cela entretenoit l'union des peuples avec leurs chefs, & faisoit que les Rois regardoient leurs sujets comme leurs enfans, & que les sujets regardoient les Rois comme leurs peres. Les Rois & les Magistrats étoient là comme les Dieux, & jouissoient du plaisir de se voir regardés comme les auteurs du bonheur & de la joie des peuples par la sagesse de leur gouvernement.

Il couche au milieu de sa vigne sur un lit de feuilles toujours livré à ses ennuis] C'est de cet endroit d'Homere & de deux autres que je marquerai dans la suite, que paroît avoir été tiré le caractère admirable de l'*Heautontimorumenos* de Terence, de ce pere qui se punit lui-même de l'absence de son fils, qui se prive de toutes les douceurs de la vie, & qui se rend malheureux pour égaler en quelque sorte la misere de ce fils. Ce n'est donc pas sans raison qu'Aristote a dit qu'Homere avoit fourni des idées & des caractères de toutes les sortes de Poësie.

Qui le fait encore plus vieillir que les années] Car rien ne fait tant vieillir que la douleur, & sur-tout la douleur causée par le regret, *desiderium*, des personnes cheres qu'on a perdues. Penelope dit fort bien dans le XIX. Liv.

Αἶψα γὰρ ἐν κακότητι βροτοὶ καταγηράσκουσι.

Les mortels vieillissent très-promptement dans la douleur. Ce qui a fait dire à quelqu'un : *οἱ ποθοῦντες ἐν ἤματι γηράσκουσι.* *Ceux qui desirent vieillissent dans un seul jour.* Non-seulement ils vieillissent, mais ils meurent, comme Anticlée va nous le faire voir.

Page 437. *Leurs nerfs ne soutiennent plus ni chairs ni os*] C'est pour dire qu'ils ne conservent plus ni nerfs, ni chairs, ni os. Les nerfs sont les liens & comme le ciment de tout cet assemblage.

Tout ce qui ne compose que ce corps materiel est la pâture des flammes, dès que l'esprit l'a quitté, & l'ame] Voici les trois parties de l'homme bien expliquées. Le corps materiel & terrestre, qui est réduit en cendres sur le bucher ; l'esprit, *θυμὸς* & *φρένες*, c'est-à-dire, la partie spirituelle de l'ame, qui retourne au ciel, lieu de son origine ; & l'ame, c'est-à-dire, le corps délié & subtil dont l'esprit est revêtu. C'est cette derniere partie qui descend dans les Enfers, & qui est appellée *idole* & *image*, comme je l'ai déja expliqué.

Page 438. *Ainsi j'eus le tems de les questionner toutes*] Homere ne se contente pas de faire passer en revue des femmes & des filles, il y fait passer aussi des héros, & toujours avec une variété admirable. Quel trésor d'histoires & de fables ce Poëte n'a-t-il pas jetté dans son Poëme par cette invention de la descente d'Ulysse dans les Enfers ! combien de différens caractères ! Quelle abondance d'idées, capables de fournir chacune un Poëme parfait, & quel riche supplément au Poëme de l'Iliade ! Virgile en avoit bien connu la beauté, puisqu'il l'a imité dans son Eneïde. Et si Virgile a sû intéresser les Romains par les grandes choses qu'il dit de leur Empire, Homere a aussi intéressé la Gréce, en parlant des histoires des principales familles, de la plupart desquelles il restoit encore alors des descendans.

Qu'elle étoit fille du sage Salmonée] Cette épithete, qu'Homere donne à Salmonée, prouve que ce qu'on a dit de ce Prince, qu'il étoit un impie, qui s'égaloit à Jupiter, qui imitoit ses tonnerres & qui en fut foudroyé, est une fable inventée après lui.

Page 439. *Autrefois étant devenue amoureuse du divin fleuve Enipée*] Les Anciens ne sont pas d'accord sur le fleuve dont Homere parle ici ; les uns veulent que ce soit du fleuve Enipée dans la Thessalie, lequel descendant du mont Othrys, reçoit l'Apidanus dans son sein. Apollodore & Properce

après lui, ont été de ce ſentiment. Les autres prétendent que c'eſt du fleuve Enipée qui eſt en Elide, & qui coulant d'une ſource qui eſt près de la ville de Salmoné, ſe jette dans l'Alphée. Je ſuis perſuadée qu'Homere parle de ce dernier. La ville de Salmoné & le voiſinage de la mer ſemblent appuyer ce ſentiment.

Neptune prenant la figure de ce fleuve] Comme les jeunes perſonnes alloient ſouvent ſe baigner dans les fleuves, cela donnoit lieu de leur faire mille fâcheuſes ſupercheries, dont elles ſe conſoloient, dans l'opinion que c'étoit le Dieu du fleuve qui les avoit aimées.

Page 440. *Qui tous deux furent miniſtres du grand Jupiter*] Le Grec dit : *les ſerviteurs de Jupiter*, θεράποντας Διὸς, Homere appelle les Rois les *ſerviteurs de Jupiter*, comme Dieu lui-même appelle Moyſe *ſon ſerviteur*, θεράπων μου Μωυσῆς.

Car Pelias regna à Jolcos] Dans la Magneſie, qui faiſoit partie de la Theſſalie ſur le golphe Pelaſgique. C'eſt de là que partirent les Argonautes, Pelias ayant envoyé ſon neveu Jaſon à la Colchide pour la conquête de la toiſon.

Je vis approcher la fille d'Aſopus] Aſopus étoit un fleuve de la Beotie, au-deſſous de Thebes.

Zethus & Amphion, qui les premiers jetterent les fondemens de la ville de Thebes] On peut conjecturer sûrement de ce passage, que la fable de Thebes bâtie par Amphion au son de sa lyre, n'a été faite qu'après Homere ; si ce Poëte l'avoit connue, il n'auroit pas manqué d'en orner son Poëme.

Page 441. *Car quelque forts & vaillans qu'ils fussent, ils ne pouvoient habiter sûrement une si grande ville sans ses tours*] Plus une ville est grande, plus il faut qu'elle soit forte. Zethus & Amphion, qui bâtirent Thebes, furent obligés de la fortifier, parce qu'ils avoient des ennemis redoutables, & sur-tout les Phlegiens.

Je vis ensuite Alcmene, femme d'Amphitryon] Voici deux femmes de suite dont Homere ne dit qu'un mot, quoiqu'il ne manquât pas de matiere. Mais en cela il faut louer la sagesse du Poëte, qui a crû ne devoir rien ajoûter à l'éloge qu'il leur donne, en disant que l'une fut mere & l'autre femme d'Hercule.

Je vis aussi la belle Epicaste, mere d'Œdipe] Il appelle *Epicaste* celle que ceux qui sont venus après lui, ont appellée *Jocaste*.

Qui commit un très-grand forfait, en épousant son fils, son propre fils, qui venoit de tuer son pere] Homere, pour mieux peindre l'horreur de cette action, insiste sur le mot *épousa* ; car après l'avoir dit de la

mere, il le dit du fils. J'ai crû que je conserverois toute cette horreur, en insistant sur le mot *fils, son fils, son propre fils.* Sophocle a fait sur ce sujet une Tragedie, qui est peut-être la plus parfaite piéce qui ait jamais été mise sur le Théâtre.

Ce malheureux Prince accablé de douleur regna sur les superbes descendans de Cadmus] Tout ce qu'on a donc ajoûté à l'histoire d'Œdipe, qu'il se creva les yeux, qu'il fut chassé; que conduit par sa fille Antigone, il arriva à Athenes dans le temple des Furies, & qu'il mourut au milieu d'une violente tempête, qui le fit descendre dans les Enfers; tout cela a été inventé après Homere par les Poëtes tragiques. Car Homere nous dit ici qu'Œdipe après ses malheurs continua à regner à Thebes.

Page 442. *D'Amphion fils d'Iasus*] Pour le distinguer de l'autre Amphion dont il vient de parler, qui étoit frere de Zethus, & fils de Jupiter & d'Antiope. Apollodore a confondu ces deux Amphions.

Qui regna dans Orchomene des Minyens] C'étoit une ville très-considérable & très-riche, entre la Beotie & la Phocide sur le fleuve Cephise. Et elle est appellée ville des *Minyens*, parce que les Minyens, ancien peuple, y avoient regné. Une colonie de ces Minyens alla à Jolcos. C'est pourquoi les Argonautes furent appellés *Minyens*.

Et lui donna trois fils] Apollodore en compte onze. Homere ne nomme que les trois plus considérables.

Page 443. *Et le fier Periclymene*] Homere l'appelle *fier*, parce que Neptune lui avoit donné le pouvoir de se changer en toutes sortes de formes, & que cela le rendoit d'une fierté insupportable. Neptune ne laissa pas de le tuer malgré ce beau présent.

Qu'à celui qui lui ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus] Ce n'étoit pas par un esprit d'injustice & de rapine que Nelée vouloit qu'on lui amenât les bœufs d'Iphiclus. C'étoit pour recouvrer le bien de sa mere Tyro, qu'Iphiclus, fils de Dejonée, oncle de Tyro, retenoit injustement. Phylacé étoit une ville de Thessalie. Ceci est conté plus au long dans le xv. Liv.

C'étoit une entreprise très-difficile & très-périlleuse] Car outre que ces bœufs étoient indomptables, ils étoient gardés par des chiens dont personne n'osoit approcher.

Il n'y eut que le Devin Melampus] Il étoit fils d'Amythaon fils de Crethée & de Tyro, ainsi Melampus étoit obligé de faire restituer à sa grand-mere le bien que son cousin germain Iphiclus lui retenoit injustement. Melampus travailloit en même-tems pour son frere Bias, qui devoit épouser Pero.

Les arrêts des Dieux] Car il étoit dans

les Destinées que celui qui entreprendroit d'enlever ces bœufs, seroit pris, & gardé un an entier dans une étroite prison; qu'après l'année finie il seroit délivré, & emmeneroit sa proie. Cette histoire est racontée au long par Apollodore, liv. 1.

Pour le récompenser de ce qu'il lui avoit expliqué les anciens oracles] Car il lui avoit expliqué ce que les anciennes prophéties avoient annoncé qu'il n'auroit des enfans que par le secours d'un Devin, qui instruit par un vautour, lui en donneroit le moyen. *Voyez Apollodore.*

Page 444. *Dont elle eut deux fils*] Ceux qui sont venus après Homere ont dit qu'elle n'eut de Tyndare qu'un fils, qui étoit Castor, & que de Jupiter elle eut Pollux.

Je vis Iphimedée femme d'Aloëus] Cet Aloëus étoit fils de Canacé & de Neptune, & il épousa Iphimedée fille de son frere Triops.

Dont la vie fut fort courte] Comme l'est ordinairement la vie de ceux qui font la guerre aux Dieux.

A l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de grosseur & trente-six de hauteur] Homere dit :

Ἐννέωροι γὰρ τοί γε καὶ ἐννεαπήχεες ἦσαν

Εὖρος, ἀτὰρ μῆκός γε γενέσθην ἐννεόργυιοι.

Mot à mot : *Car à l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de grosseur, & neuf orgyes ou brasses de hauteur.* Et sur cette mesure j'ai suivi le sentiment de Didyme, qui marque que le corps bien proportionné, est celui dont la grosseur est la quatriéme partie de la hauteur. Il a donc compté que l'*orgye* contenoit quatre coudées. Eustathe dit pourtant qu'elle n'en contenoit que trois : *Les Anciens*, dit-il, *louent la mesure exacte de cette proportion ; car ils disent que le corps est bien proportionné, & qu'il y a une juste symmetrie lorsque sa grosseur est la troisiéme partie de sa hauteur.* Ainsi, à son compte, ces Geans croissoient toutes les années d'une coudée en grosseur & de trois coudées en hauteur.

Page 445. *Ils menaçoient les Immortels qu'ils porteroient la guerre jusques dans les cieux, & pour cet effet ils entreprirent*] Eustathe nous apprend qu'il y a eu des Critiques, qui traitant cette entreprise de puérile, à cause de son impossibilité, marquoient ces vers comme des vers qui devoient être rejettés. Voilà des Critiques bien prudens & bien sages, de régler les idées des Poëtes sur la possibilité. Mais est-il possible qu'il y ait eu des Critiques qui n'ayent pas senti la grandeur & la beauté de cette idée ? Longin n'en a pas jugé comme eux dans son *chap. 6.* où il traite des *sources du grand* : il rapporte ces mêmes vers d'Homere pour prouver que le grand se trouve souvent sans le pathétique, & que souvent il se rencontre quanti-

té de choses grandes & sublimes, où il n'entre point du tout de passion. *Et tel est*, ajoûte-t-il, *ce que dit Homere avec tant de hardiesse, en parlant des Aloïdes* : Ils menaçoient les Immortels, &c. *Ce qui suit est encore plus fort* : Et ils l'auroient exécuté sans doute. En effet il n'y a rien de plus grand & de plus beau.

Et pour cet effet ils entreprirent d'entasser le mont Ossa sur le mont Olympe, & de porter ensuite le Pelion sur l'Ossa] Strabon nous fait remarquer ici la grande sagesse d'Homere dans cette idée. Ces Geans entreprirent de mettre l'Ossa sur l'Olympe & le Pelion sur l'Ossa, parce que de ces trois montagnes, qui sont dans la Macedoine, l'Olympe est la plus grande des trois, l'Ossa plus grande que le Pelion, & le Pelion la plus petite ; ainsi la plus grande est la base, comme la raison le veut ; sur cette base on doit mettre la plus grande ensuite, & la plus petite doit être sur les deux comme la pyramide. Voilà donc pour ce qui regarde la grandeur. Il y a encore une autre sagesse d'Homere dans ce qui regarde la suite. L'Olympe est la premiere montagne en descendant vers le midi, l'Ossa la seconde, & le Pelion la troisiéme. Ainsi le mont Ossa doit être mis sur l'Olympe comme le plus voisin, & le mont Pelion ne peut être mis que sur l'Ossa. Virgile a pris tout le contrepied, & sans avoir aucun égard pour la grandeur, il a suivi seulement l'ordre, parce qu'en remontant du midi au nord de la Macedoine

le Pelion eſt le premier, l'Oſſa le ſecond, & l'Olympe le troiſiéme ; ainſi il a mis le Pelion pour la baſe, ſur le Pelion l'Oſſa, & ſur l'Oſſa l'Olympe. Mais l'ordre d'Homere eſt le meilleur, parce qu'il eſt le plus raiſonnable.

Et qu'il vouloit mener dans la ſacrée ville d'Athenes, mais il ne put l'y conduire] Homere juſtifie ici Theſée de l'infidélité qu'on lui a reprochée d'avoir quitté Ariadne, apres les obligations eſſentielles qu'il lui avoit. Selon ce Poëte, Theſée n'eſt ni ingrat ni infidéle, il vouloit la conduire à Athenes pour vivre toujours avec elle ; mais Diane offenſée de ce qu'elle avoit prophané ſon temple, la retint dans cette iſle, où elle mourut.

Dans l'iſle de Dia] Entre l'iſle de Crete & l'iſle de Thera.

Page 446. *Je vis Mæra, Clymene*] Mæra, fille de Proëtus & d'Antée, ayant fait vœu de garder une perpétuelle virginité, elle viola ſon vœu, & fut punie par Diane, qui la fit mourir. Clymene fille de Minyas & mere d'Iphiclus.

Et l'odieuſe Eriphyle, qui préféra un colier d'or à la vie de ſon mari] Eriphyle fille de Talaüs & de Lyſimaché, qui fut mariée à Amphiaraüs, & qui gagnée par un colier d'or que lui donna Polynice, obligea ſon mari d'aller à la guerre de Thebes, quoiqu'elle ſût bien qu'il y devoit mourir. Voilà

pourquoi il lui donne cette épithete d'*odieuse*. Homere ne manque jamais de caractériser ainsi les vertus ou les vices des personnes dont il parle. Eriphyle fut tué par son fils Alcmæon.

Ou dans le vaisseau que vous m'avez fait équipper] Comme nous l'avons vû dans le VIII. Liv.

Page 447. *C'est mon hôte, & chacun de vous est riche & puissant*] Voilà deux raisons dont la Reine Areté se sert pour porter ces Princes à faire à Ulysse, qu'elle voit réduit à la derniere nécessité, des présens qui répondent & à leurs richesses & à la dignité de celle qui l'a pris sous sa protection.

Et par cette diligence n'estropiez pas les présens que vous lui devez dans la nécessité où il se trouve] C'est le véritable sens de ce passage. La Reine prévient ici une pensée que l'avarice pouvoit dicter à ces Princes, qui étoit de renvoyer promptement Ulysse, & de prendre pour prétexte l'envie de lui faire plaisir, & de satisfaire plutôt son impatience, lorsqu'en effet ils ne chercheroient qu'une raison plausible de ne pas lui faire de plus riches présens, que le tems trop court ne permettroit pas de lui préparer; elle leur défend cette précipitation faussement obligeante & véritablement intéressée. Cela renferme un sentiment très-fin.

Et qu'il ne donne lui-même l'exemple]

Cela eſt admirablement bien dit. C'eſt au Roi d'ordonner, mais c'eſt auſſi à lui à donner l'exemple. C'eſt ce qui fonde la réponſe généreuſe d'Alcinoüs.

Page 448. *Si vous vouliez que je demeuraſſe ici une année entiere pour vous donner le tems de préparer*] Il ſemble d'abord que cette réponſe d'Ulyſſe eſt trop intéreſſée ; mais ce n'eſt nullement l'intérêt qui le fait parler, c'eſt l'envie de répondre aux honnêtetés d'Alcinoüs & des autres Princes ; c'eſt pourquoi il leur fait entendre que quelque impatience qu'il ait de partir, il demeureroit là un an pour leur faire plaiſir, en leur donnant le tems de lui faire des préſens dignes d'eux. Car comme c'étoit une gloire pour les Princes de s'être acquittés honorablement des devoirs de l'hoſpitalité, c'étoit une politeſſe à leurs hôtes de leur donner pour cela tout le tems néceſſaire. Et pour les mieux aſſurer qu'il le feroit de tout ſon cœur, il leur fait voir l'avantage qui lui en reviendroit à lui-même, c'eſt qu'il en ſeroit plus eſtimé & plus honoré chez lui quand on le verroit revenir comblé de préſens ſi riches.

Page 449. *J'en ſerois plus honoré & mieux reçu*] Il ne conſidére pas ces préſens à cauſe de leur richeſſe, mais à cauſe de l'idée avantageuſe qu'ils donnent de celui qui les a reçus. Ils lui attirent l'eſtime, le reſpect & l'amitié de tout le monde. Et c'eſt de ces

présens qu'on peut dire avec raison ce qu'Hesiode dit des richesses :

. . . . Πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ.

Les richesses sont suivies de l'honneur & de la vertu : comme Didyme l'a remarqué.

Qui pour venir à leurs fins, bâtissent des fables que l'on ne sauroit démentir] Ce passage fait voir que l'art des fables est fort ancien ; les hommes y sont portés naturellement, & leur intérêt ajoûte souvent beaucoup à cette pente naturelle.

Pour vous il est vrai que vos paroles ont tout l'air de ces contes ingenieusement inventés, mais vous avez un esprit trop solide pour vouloir tromper] C'est à mon avis le véritable sens de ce vers,

Σοὶ δ' ἐνὶ μὲν μορφὴ ἐπέων, ἐνὶ δὲ φρένες ἐσθλαί.

Par μορφὴ ἐπέων, *forma verborum*, il entend le tour ingenieux de sa composition, qui en effet a tout l'air du tissu d'une fable, mais cela est corrigé par φρένες ἐσθλαί, par *un bon esprit* ; car cette solidité d'esprit qui éclate par-tout, fait croire qu'il ne trompe point, & qu'il ne dit rien que de vrai ; car un esprit solide ne ment point & ne trompe point. Ce passage est très-ingenieux. Homere fait donner à ses contes par Alcinoüs le plus grand de tous les éloges. Ils ont tout l'agrément de la fable, Σοὶ μορφὴ ἐπέων ; mais en méme-

tems ils ont toute la vérité & toute la solidité de l'histoire, φρένες ἐσθλαί. Et par là ils sont bien au-dessus de toutes les fables communes & vulgaires, qui ne sont faites que pour tromper, comme la plupart de celles que nous voyons aujourd'hui. Et voilà ce qui fait le véritable caractère des Poëmes d'Homere. Ils ont tout le merveilleux de la fable & tout l'utile de la vérité. C'est ce qu'Aristote a si bien connu & si admirablement démêlé. On peut voir le 25. chap. de sa Poëtique, & les Remarques de M. Dacier, à qui j'ai l'obligation de celle-ci.

Vous nous avez exposé comme le meilleur chantre l'auroit pû faire, l'histoire] Voilà la suite & l'effet de ce qu'il vient de dire; ce merveilleux de la narration, qui ressemble au tissu d'une fable, & cette vérité, cette solidité d'esprit qui paroissent par-tout, font que ces contes ressemblent aux chants de ces chantres, qui étant divinement inspirés, ne disent que de grandes vérités, parce qu'ils parlent d'après la vérité même. Avec quelle noblesse Homere releve ici l'art des grands Poëtes!

Page 450. *Les nuits sont longues*] Homere fait entendre ici qu'on étoit alors en automne. Il ne faut pas pousser cela plus loin, car il n'y a que peu de jours qu'Ulysse est arrivé chez les Pheaciens, & on a vû que la Princesse Nausicaa & ses femmes se baignoient encore dans la riviere.

Pour moi j'attendrois avec plaisir l'aurore] Qui est-ce qui ne l'attendroit pas ?

Page 451. *Par la perfidie même de leur propre femme*] Comme il n'y a qu'Agamemnon qui ait trouvé la mort dans son Palais par la perfidie de sa femme, & que le Poëte parle au pluriel, on a voulu expliquer ce passage autrement, & par γυναικὸς, par *cette femme*, entendre ou Helene ou Cassandre ; mais tout cela est forcé. Homere en parlant au pluriel porte d'abord sa vûe sur ce qu'il y a de plus tragique, & c'est la premiere histoire qu'il va conter.

Page 452. *Lorsque vous emmeniez leurs troupeaux*] C'est ce que signifie le mot περιταμνόμενον. Hesychius l'a fort bien expliqué, περιταμνόμενον, περιελαύνοντα, μεταφορικῶς ἀπὸ τῶν γηπέδων. Le mot περιταμνόμενον signifie *emmenant, par une metaphore tirée des campagnes où l'on fait le dégât.*

Ou enfin, avez-vous été tué devant quelque ville, que vous eussiez attaquée pour la piller & pour emmener ses femmes] Car un Prince qui revenoit victorieux avec sa flote, pouvoit bien profiter de cette occasion, & faire des descentes dans quelque pays ennemi, pour emmener des troupeaux & pour piller quelque ville sans défense, & en emmener les femmes & les enfans, comme c'étoit alors la coûtume.

Page 453. *Comme on assomme un taureau à*

sa créche] J'ai assez parlé de cette comparaison dans les Remarques sur le IV. Livre. Mais comme je me suis imposé la loi de suivre pied à pied l'Auteur du Parallele pour faire voir le ridicule de ses critiques, & de relever celles dont M. Despreaux n'a point parlé, je rapporterai ici la maniere dont il rend ce passage pour le rendre impertinent : *Agamemnon dit à Ulysse qu'il fut assommé comme un bœuf par Egisthe, & que ceux qui l'accompagnoient furent tués comme des cochons qu'un homme riche fait tuer pour une noce ou pour une fête, ou pour un festin où chacun apporte son plat.* A quoi le Chevalier ajoûte : *Je veux bien que les gens d'Agamemnon soient tués comme des cochons, quoique la comparaison ne soit pas fort noble, mais qu'importe pourquoi ces cochons sont tués ?* Tout se trouve là, une Traduction plate & basse, & une très-ignorante critique. Le mot Grec σύες n'étoit point ignoble, & l'usage continuel qu'on faisoit de cet animal pour les sacrifices, l'avoit maintenu en honneur, & il est encore relevé ici par cette épithete harmonieuse ἀργιόδοντες. Homere ne pouvoit pas deviner l'idée basse que nous aurions en notre langue des mots *pourceaux* & *cochons*; c'est pourquoi il a fallu les changer dans la Traduction pour s'accommoder à cette délicatesse de notre siécle. Du reste, l'idée est très-belle & très-juste, & la circonstance qu'Homere ajoûte n'est nullement inutile, puisqu'elle sert à marquer le grand nombre de ceux qui furent tués avec Agamemnon.

Soit en combat ſingulier] Car il arrivoit ſouvent que l'on choiſiſſoit deux combattans pour ſe battre en duel pour les deux partis ; ſouvent même dans les batailles il arrivoit de ces combats ſinguliers. Nous avons vû des exemples de l'une & de l'autre eſpéce dans l'Iliade. Il ne faut pas ſe ſervir de ce paſſage pour établir l'ancienneté de ces duels que nous avons vûs de nos jours, qu'une fureur diabolique a inſpirés, & que la piété du feu Roi a abolis. Les Grecs ni les Romains n'en ont jamais connu l'uſage.

Page 454. *A ſes cris, quoique je fuſſe déja à terre & expirant, je fis des efforts*] Homere conſerve ici le caractère d'Agamemnon, qui étoit un homme fort enclin à l'amour. Les cris de la perſonne qu'il aimoit, font plus ſur lui que le ſoin de ſa propre vie.

Inſtruite aux crimes] Elle y avoit été inſtruite par l'adultere, grand artiſan de crimes.

Qui rejaillira ſur toutes les femmes qui naîtront après elle, même ſur les plus vertueuſes] De quelles noires couleurs Homere fait peindre le crime ! Y a-t-il rien de plus horrible & qui doive faire plus d'impreſſion ſur l'eſprit d'une perſonne qui va commettre un crime, que de penſer que par cette action elle va ſe deshonorer éternellement, & deshonorer toutes celles de ſon ſexe qui naîtront dans tous les ſiécles, & qui le mériteront le moins ?

Page 455. *Et toujours par des femmes*] Il ne s'explique pas davantage, Agamemnon l'entendoit bien; il veut parler d'Aërope, femme d'Atrée, qui ayant été corrompue par Thyeste, plongea toute cette famille dans les plus épouvantables de tous les malheurs.

A n'avoir pas pour votre femme trop de complaisance, & à ne pas lui faire part de tous vos secrets] Je ne dis pas que ce conseil ne soit fort sage; mais on peut répondre à Agamemnon que ce ne sont pas les complaisances qu'il a eues pour sa femme qui l'ont perdue, & qui l'ont rendu capable de commettre le plus grand des forfaits. Agamemnon parle en homme irrité, qui voudroit que tous les hommes punissent leurs femmes du crime que la sienne a commis. Mais je voudrois bien savoir ce que pensoit la Reine Areté de ce discours d'Agamemnon; car il semble autant fait pour son mari que pour Ulysse. Au reste Ulysse profitera si bien de ces avis d'Agamemnon, qu'il entrera inconnu à Ithaque, & qu'il ne se découvrira à sa femme qu'après avoir achevé son entreprise, & s'être vû dans une entiere sûreté.

Page 456. *Qu'il est heureux! son pere aura la consolation de le revoir, & il aura le plaisir d'embrasser son pere*] Il n'y a rien de plus tendre & de plus touchant que ce sentiment que fournit à Agamemnon son propre malheur, en comparant son sort à celui d'Ulysse, & celui de Telemaque à celui d'Oreste.

Car en un mot il ne faut plus se fier aux femmes] Il vient de lui dire qu'il ne doit rien craindre de si tragique de Penelope ; cependant il ne laisse pas de lui conseiller d'arriver inconnu, & de ne pas se fier à elle ; car dans ces sortes d'occasions une femme sans aucun mauvais motif peut par imprudence laisser échapper quelque mot capable de nuire & de faire échouer le dessein le mieux concerté.

Page 457. *S'est-il retiré à Orchomene ou à Pylos chez Nestor, ou à Sparte chez Menelas ?*] Agamemnon nomme ici les trois retraites qu'un homme peut avoir. Chez ses parens, *est-il allé a Sparte chez Melenas ?* Chez ses amis, *s'est-il retiré à Pylos chez Nestor ?* Enfin dans quelque ville forte, qui soit un asyle inviolable, & telle étoit la ville d'Orchomene dans la Beotie, à cause de ses grandes richesses. Agamemnon ne savoit pas que son fils l'avoit vengé, qu'il avoit tué Egisthe & Clytemnestre, & qu'il étoit paisible possesseur de ses Etats.

Je vois arriver l'ame d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque & celle d'Ajax] Avec quel art & quel naturel Homere fait ranimer l'attention & la curiosité de ses Lecteurs.

Page 459. *Je préférerois d'être dans le monde le jardinier d'un fermier, qui ne gagneroit sa vie qu'à la sueur de son front, à regner ici sur toutes les ombres*] Voici un

des passages que Platon a condamnés dans le 3. liv. de sa Republique, & qu'il trouve très-dangereux pour les mœurs. Il ne peut souffrir que le Poëte fasse dire à Achille qu'il préféreroit la misere & la servitude à la mort; car ce sentiment ne peut que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, & les disposer à tout souffrir pour l'éviter. Cela est fort bon dans la morale; mais la Poësie a d'autres regles qui la menent au même but. Elle met avec succès dans la bouche d'un héros comme Achille une sentence tirée du sentiment commun, & pourtant contraire à l'exacte morale, quand cette sentence est directement opposée à ses sentimens qui sont connus. Il ne faut pas craindre qu'Achille persuade à quelqu'un qu'il faut préférer la servitude à la mort, lui qui a mieux aimé mourir que de ne pas venger Patrocle. Il ne nous persuadera pas plus ici qu'il nous a persuadés dans le IX. Livre de l'Iliade, quand il a dit que *la vie est d'un prix infini que rien n'égale; que tous les trésors du monde ne peuvent lui être comparés, & qu'il préfére une longue vie à une gloire immortelle, &c.* Ces paroles démenties & par les sentimens & par les actions de celui qui parle, font au contraire un très-bon effet.

Apprenez-moi aussi si vous savez quelque chose de mon pere] Voilà le caractère d'Achille conservé tel qu'Homere le présente dans l'Iliade; car nous avons vû que ce héros étoit un très-bon fils, & plein de tendresse pour son pere.

Page 460. *Car ce fut moi qui le menai de l'isle de Scyros a Troye*] Ulysse dit ceci, parce qu'Achille n'avoit pas vû Neoptoleme au siége; il n'y arriva qu'après sa mort.

Et appuyoit fort bien son avis sans s'écarter en vains discours] Voilà un grand précepte pour l'éloquence en général, & surtout pour celle qui convient quand on parle dans les assemblées où il s'agit de délibérer.

Page 461. *Il n'y avoit alors que Nestor & moi qui dans l'art de parler remportions sur lui l'avantage*] C'est ainsi qu'Ulysse doit parler, en comparant Nestor & lui à un jeune homme comme Neoptoleme.

Ces belliqueuses bandes de Cetéens étoient venues à cette guerre, attirées par des présens & par l'espérance d'épouser des femmes Troyennes] Il y a mot à mot dans le Grec, *Ses compagnons Cetéens se firent tuer autour de lui pour des présens de femmes.* Et c'est ce qu'il faut expliquer. Voici d'abord ce que Strabon a pensé de ce passage dans son XIII. Liv. *Homere nous propose plutôt ici un énigme, qu'il ne nous expose un point d'histoire clair & net. Car nous ne savons ni quels peuples ce sont que ces Cetéens, ni ce qu'il faut entendre par ces présens de femmes, & les Grammairiens en nous débitant leurs fables, nous débitent leurs imaginations bien plus qu'ils ne tranchent la difficulté.* Après cela n'y aura-t-il point de la témérité

à moi d'entreprendre d'expliquer ce qu'un ſi ſavant homme a trouvé trop difficile. Cependant je ne puis m'empêcher de l'eſſayer. Il y a donc ici deux difficultés : la premiere c'eſt de ſavoir qui ſont ces *Cetéens ;* & l'autre, ce qu'il faut entendre par *ces préſens de femmes.* Commençons par la premiere. Il eſt certain que le Royaume de Telephus, pere d'Eurypyle, étoit dans la Myſie Aſiatique, dans la Teutranie près du fleuve Caïque : Strabon en convient, & il dit que c'eſt le ſentiment d'Homere. Il convient encore que dans le Caïque va ſe décharger un gros torrent qui eſt comme un fleuve, & qui eſt appellé Cetée, Κήτειον. Je ne vois donc pas pourquoi ces peuples, qui étoient aux environs du Caïque & de ce gros torrent, ne pouvoient pas avoir été appellés *Cetéens*, du nom de ce torrent ; c'eſt même le ſentiment d'Heſychius, Κήτειοι, γένος Μυσῶν ἀπὸ τοῦ παραῤῥέοντος ποταμοῦ Κήτεος. *Les Cetéens ſont des peuples de Myſie, ainſi appellés du fleuve Cetée qui paſſe dans leur pays.* Il y a peu de noms de peuples dont l'origine ſoit mieux marquée & plus certaine. Venons à l'autre difficulté qui eſt ſur *ces préſens de femmes.* Je ſuis perſuadée que la fable nous donne le moyen de l'éclaircir. Elle nous dit que Priam, pour obliger Aſtyoche ſa ſœur à envoyer à ſon ſecours ſon fils Eurypyle, lui fit de magnifiques préſens, & lui envoya entr'autres choſes une vigne d'or que Jupiter avoit donnée autrefois à Tros. Par ces préſens de femme on peut donc entendre ces préſens envoyés à Aſtyoche, & qui furent

la

la cause de la perte d'Eurypyle & de ses troupes. Priam ne se contenta pas de cela, il promit de donner à Eurypyle sa fille Cassandre; & Eurypyle, dans l'espérance d'épouser cette Princesse, marcha a Troye avec ses troupes. Voilà donc ces présens de femmes qui l'attirerent. C'est ainsi que ce Poëte a mêlé l'amour dans l'Iliade, quand il a dit d'Othryonée, qu'il étoit venu de Thrace à ce siége, poussé par la gloire & par l'amour; car il demandoit en mariage cette même Cassandre, Liv. XIII. tom. 3. page 248. Et quand il dit ici *par des présens de femmes*, il peut avoir embrassé les deux histoires dont je viens de parler, c'est-à-dire, les présens faits à Astyoché mere d'Eurypyle, & le beau présent promis à Eurypyle même. Dictys les a embrassées toutes deux. *Inter quæ nuncius Priamo supervenit Eurypylus Telephi ex Moësia adventare, quem Rex multis anteà illectum præmiis, ad postremum oblatione desponsæ Cassandræ confirmaverat.* Lib. 4. pag. 95. Je l'ai suivi, & je me flatte qu'on ne trouvera plus ici d'énigme.

Page 462. *Là vous auriez vû les plus braves capitaines essuyer en secret leurs larmes, & trembler de frayeur*] Il y a des occasions où les plus braves peuvent trembler. Et je ne doute pas que dans celle-ci il n'y eût bien des momens où les plus résolus auroient bien voulu n'être pas enfermés dans cette machine.

Page 463. *Dans la prairie d'Asphodele*] J'ai conservé ce mot, parce que c'étoit le nom de la prairie, à cause d'une plante fleurie dont elle étoit pleine.

Par la fureur où l'avoit jetté la victoire que je remportai sur lui lorsqu'on m'adjugea les armes d'Achille] Quel devoit être l'étonnement des Pheaciens de voir un inconnu parler ainsi de ses grandes aventures ! & quelqu'un pourroit-il être surpris de la grande attention qu'ils lui donnoient ?

Page 464. *Ce fut la Déesse sa mere, Thetis elle-même, qui proposa ce prix*] Pourquoi ne pas garder les armes d'Achille pour son fils ? Ces armes divines ne devoient pas être possédées par un jeune homme qui n'avoit encore rien fait ; il étoit même trop jeune, & elles ne lui auroient peut-être pas convenu. Et d'ailleurs Thetis vouloit honorer la mémoire de son fils, en faisant disputer ces armes par les deux plus grands héros de l'armée.

Et ce furent les Troyens & Minerve] Comment les Troyens furent-ils juges de ce différend ? Agamemnon & les autres Généraux trouvant ce jugement très-difficile, & ne voulant pas s'exposer au reproche d'avoir favorisé l'un de ces héros, firent venir des prisonniers Troyens qu'ils avoient à l'armée, leur demanderent duquel des deux ils avoient reçû le plus de mal ; ils répondirent que c'étoit d'Ulysse, & sur cela ils lui ad-

jugerent le prix. Il ajoute que ce fut aussi Minerve; car on ne peut pas douter que cette Déesse ne préfére toujours la prudence à la force. Quel éloge cela ne fait-il point d'Ulysse, & quel respect cela ne devoit-il pas lui attirer de la part des Pheaciens ?

Eh, plût aux Dieux que je ne l'eusse pas remporté !] Ce sentiment est grand & digne d'Ulysse. Il voudroit avoir été vaincu, afin qu'Ajax ne fût pas mort.

Fils de Telamon, lui dis-je] Il n'y a rien de plus poli ni de plus flateur pour Ajax que ce discours; cependant il n'en est point touché, & il ne daigne pas seulement répondre. Homere a parfaitement connu ce qu'il faut donner à ces ames atroces. Il n'y a que le silence qui leur convienne. Qu'auroit-il dit ?

Page 465. *Et qui, pour la punir plus visiblement, a terminé votre vie*] Quelle grandeur dans ce seul trait ! Toute l'armée des Grecs punie & affoiblie par la mort d'un seul homme ! Qui est-ce qui sait ainsi louer ?

Page 466. *Les unes étoient assises & les autres debout*] Celles qui étoient debout, c'étoient celles qui plaidoient pour accuser ou pour défendre; & celles qui étoient assises, c'étoit celles pour lesquelles ou contre lesquelles on plaidoit, & qui alloient être jugées.

Qui pourſuivoit dans cette vaſte prairie les bêtes qu'il avoit tuées] Cela eſt heureuſement imaginé, pour faire entendre, ſelon la Théologie païenne, que les hommes portent dans l'autre vie les mêmes paſſions qui les ont agités dans celle-ci.

Au de-là je vis Tityus, ce fils de la Terre] Ce Tityus eſt l'image de ceux qui ſont dévorés par les paſſions, & ſur-tout par l'amour, dont les Anciens plaçoient le ſiége dans le foie. *Le véritable Tityus*, dit Lucrece, liv. 3. *eſt celui dont le cœur eſt déchiré par l'amour, qui eſt dévoré par de cuiſantes inquiétudes, ou tourmenté par d'autres cuiſans ſoucis.*

Comme elle traverſoit les délicieuſes campagnes de Panope pour aller à Pytho] Panope eſt dans la Phocide au-deſſous du Parnaſſe près de Delphes. Strabon écrit qu'Apollon allant d'Athenes à Delphes, paſſa à Panope, où il tua Tityus qui y regnoit, & qui étoit un homme violent & injuſte. Cependant nous avons vû dans le VII. Liv. de l'Odyſſée, que les Pheaciens conduiſirent autrefois Rhadamanthe en Eubée, où il étoit allé voir Tityus qui étoit né dans cette iſle ; & Strabon nous aſſure que de ſon tems encore l'on y montroit un antre appellé *Elara*, du nom de la mere de ce Geant, & une chapelle où l'on rendoit à ce monſtre une eſpéce de culte. Ces deux traditions qui paroiſſent ſi contraires, peuvent aiſément ſe concilier. Jupiter étant devenu amoureux d'Elara fille d'Or-

chomene, qui regnoit dans la ville de ce nom, peu éloignée de Panope, eut d'elle ce Tityus : mais pour dérober à Junon la connoissance de cette intrigue, il alla cacher cet enfant sous la terre dans l'Eubée, & l'en retira ensuite. Voilà pourquoi on dit qu'il étoit fils de la terre. Cet enfant devenu grand, retourna enfin dans le pays de sa mere, qui étoit sa véritable patrie, & où il fut tué par Apollon. Les Eubéens pour faire honneur à leur isle d'avoir été comme son berceau, montroient l'antre où il avoit été caché, & une chapelle où on lui rendoit quelques honneurs comme à un fils de Jupiter ; car les peuples profitent de tout pour honorer leur pays. Voilà pourtant un plaisant saint que Tityus.

Je vis le célébre Tantale] C'est la véritable image des avares qui meurent de faim & de soif au milieu de la plus grande abondance. Horace a bien employé cette image dans la sat. 1. du livre 1.

Page 467. *Le tourment de Sisyphe ne me parut pas moins terrible*] Sisyphe est l'embléme des ambitieux. Homére ne nous fait voir qu'un criminel puni pour chaque vice ; mais par-là il nous fait envisager le supplice de tous ceux qui ont vécu dans le même déréglement.

Page 468. *Une force majeure le repoussoit*] On peut entendre aussi que la propre force de ce rocher le repoussoit ; car il anime ce

rocher ; c'eſt pourquoi il ajoûte , *& cette pierre imprudente retomboit en roulant , &c.* Je n'ai oſé haſarder la même épithete , & j'ai craint les oreilles trop délicates & peu accoutumées à ces figures hardies , dont l'audace fait la beauté.

C'eſt-à-dire , ſon image ; car pour lui] Voici une confirmation bien claire de ce que j'ai déja dit plus d'une fois ſur ce partage de l'ame après la mort. L'ombre d'Hercule qui eſt dans les enfers , c'eſt l'image de ſon corps , εἴδωλον , c'eſt-à-dire , le corps délié & ſubtil dont ſon ame étoit revêtue. Et lui , c'eſt l'entendement , l'ame ſpirituelle qui étoit revêtue de ce corps ſubtil. Cette Théologie a été aſſez expliquée.

Et il a pour femme la charmante Hebé , fille de Jupiter & de Junon] Cette fable qui donne à Hercule , après ſa mort , Hebé pour femme , me paroît heureuſement inventée , pour faire entendre qu'une perpétuelle jeuneſſe , c'eſt - à - dire , une réputation qui ne vieillit jamais , eſt la récompenſe des héros , qui , comme Hercule , ont fait ſervir leur valeur & leur force au ſoulagement des hommes.

Page 469. *Des cris aigus de morts qui fuyoient devant elle*] Ceux qu'il avoit domptés & punis en cette vie , ou qui pour ſe dérober à ſa vengeance , s'étoient cachés dans des cavernes , le craignoient & le fuyoient encore après la mort.

Son estomac étoit couvert d'un large baudrier d'or] Dans le XIV. Livre de l'Iliade, Homere nous a donné la ceinture de Venus admirablement bien travaillée & chargée d'ouvrages très-exquis. Voici le pendant d'oreille, s'il m'est permis de parler ainsi ; c'est le baudrier d'Hercule chargé aussi d'ouvrages admirables, mais qui sont aussi terribles que les autres sont gracieux, & c'est cette opposition qui en fait toute la beauté. Comme ce Poëte a mis sur cette ceinture de Venus tous les artifices dont elle se sert pour surprendre les hommes & pour les perdre, il a mis sur le baudrier d'Hercule tout ce que des héros comme lui font pour les secourir & pour les sauver. Ils domptent les monstres, ils s'exposent aux plus grands dangers. Quelle grandeur & quelle finesse dans ce contraste !

On y voyoit des ours, des sangliers, des lions, des combats] Il y a bien de l'esprit & du goût à avoir mis sur ce baudrier toutes les actions d'Hercule, au lieu de les raconter.

Que l'ouvrier qui l'a fait n'en puisse jamais faire de semblable] Cet endroit d'Homere ne m'a pas paru difficile : cependant il faut bien que les Anciens y ayent trouvé de la difficulté, puisqu'ils en ont donné deux explications très-différentes. Les uns l'ont expliqué ainsi : *Celui qui l'a fait n'en avoit jamais fait de semblable, & il n'en fera jamais de pareil ; car il a employé à celui-là toute sa*

vie. Ou bien : *Il y a épuisé toute la force de son art.* Et les autres : *Que celui qui l'a fait, qui en a imaginé le dessein, n'en fasse jamais de semblable.* La premiere explication fait une très-grande violence au texte, & d'ailleurs elle ne dit pas grand'chose, & ne fait que l'éloge de l'ouvrier. J'ai donc suivi la derniere ; car outre qu'elle s'ajuste mieux avec les paroles d'Homere, & qu'elle est plus naturelle, elle renferme un sentiment très-passionné, & très-digne d'un homme sage & vertueux comme Ulysse ; car bien loin que ce soit une imprécation contre l'ouvrier, comme l'ont crû les Auteurs de la derniere explication, au rapport même d'Eustathe, ἕτεροι δὲ, dit-il, τὸν λόγον εἰς ἀρᾶς δεξάμενοι σχῆμα, *les autres prenant ce discours pour une sorte d'imprécation* ; c'est au contraire un souhait qui renferme une sorte de bénédiction, & c'est ce qu'il faut faire entendre. Ulysse vient de dire que ce baudrier étoit effroyable à voir, & il paroît qu'il en a eu peur ; remarquons en passant quel éloge c'est pour Hercule que cette peur d'Ulysse ; car si un héros comme lui, qui a détruit la superbe Troye, qui a affronté tant de perils avec tant de fermeté, & qui a eû le courage de descendre aux Enfers, est effrayé de l'image seule des monstres qu'Hercule a domptés, quel héros n'étoit point Hercule d'avoir attaqué ces monstres mêmes & de les avoir defaits ? Que produit cette peur d'Ulysse ? Un sentiment plein d'humanité ; il s'écrie, *Que celui qui a fait ce baudrier n'en fasse jamais de semblable.* Que jamais

l'Histoire ne lui fournisse le sujet d'un pareil dessein. C'est-à-dire, qu'il souhaite qu'il n'y ait plus de Geans à vaincre, plus de monstres à dompter, qu'il n'y ait plus de combats, de batailles, de meurtres, & qu'on voye regner par toute la terre, la piété, la justice & la paix. Faisons le même souhait. Que le grand Prince à qui les loix & les vœux des peuples viennent de confier la Régence de l'Etat, nous fasse jouir long-tems de cet avantage, & que le jeune Roi instruit par ses grands exemples, ait l'heureuse ambition de n'être grand que par la paix.

Page 470. *Es-tu aussi persécuté par le même Destin qui m'a poursuivi pendant ma vie*] Il y a dans le Grec : *Traînes-tu aussi avec toi un mauvais destin comme celui que j'ai apporté en venant au monde ?* Et cette expression est remarquable.

J'étois fils du grand Jupiter ; mais ma naissance n'a pas empêché que je n'aye passé mes jours] Homere donne ici une instruction indirecte, qui me paroît d'une grande beauté & d'une grande utilité. Hercule étoit fils de Jupiter, & il n'a pas laissé d'être assujetti à des traverses infinies. Toute sa vie n'a été qu'un tissu de peines & de travaux. Les hommes ordinaires qui ont dans la vie quelques malheurs, oseroient-ils se plaindre ?

J'ai été soumis à un homme fort inférieur

à moi] Un fils de Jupiter peut donc être foumis aux hommes. Grande vérité & en même-tems grande leçon. M. Dacier m'a fourni fur cela une réflexion d'Epictete que je trouve divine : *Hercule, exercé par Euryſthée, ne ſe diſoit point malheureux, & exécutoit tout ce que ce tyran lui ordonnoit de plus pénible, & toi exercé par un Dieu qui eſt ton pere, tu cries, tu te plains, & tu te trouves malheureux!*

En dernier lieu il me commanda de deſcendre dans cet empire des morts] Puiſqu'Hercule étoit déja deſcendu dans les Enfers, Homere n'a donc rien fait d'extraordinaire ni d'incroyable en y faiſant deſcendre Ulyſſe. C'eſt ainſi que ce Poëte fonde la vraiſemblance de ſa fable. Cela eſt fort adroit.

Page 471. *Et peut-être que j'aurois eu la ſatisfaction de voir ces grands perſonnages*] Homere fait encore voir ici qu'il n'auroit pas manqué de matiere pour continuer cet épiſode s'il avoit voulu ; mais il ſe contente de faire voir cette grande richeſſe ſans s'y amuſer.

N'envoyât du fond de l'Erebe, la terrible tête de la Gorgone, pour l'expoſer à mes yeux] Cela eſt plaiſant, comme ſi l'ombre même de la Gorgone avoit pû faire dans les Enfers ce que la Gorgone elle-même faiſoit dans cette vie, qui étoit de rendre immobi-

ſes & de convertir en pierres ceux qui la regardoient. Mais toute cette idée n'eſt que pour dire poëtiquement qu'il eut peur que ce ſujet ſi agréable ne l'amusât trop longtems, & ne lui fit oublier ſon retour.

La terrible tête de la Gorgone] Athenée, dans ſon livre 5. nous rapporte un paſſage d'Alexandre de Myndes du 11. de ſon hiſtoire des Animaux, qui nous découvre l'origine de cette fable de la Gorgone. Cet Hiſtorien dit que dans la Libye il naiſſoit un animal, que les Nomades appellent *Gorgone*, qui reſſembloit à une brebis ſauvage ou à un veau, & dont l'haleine étoit ſi empoiſonnée, qu'elle tuoit ſur le champ tous ceux qui l'approchoient. Une eſpéce de criniere lui tomboit du front ſur les yeux, & ſi peſante, qu'elle avoit bien de la peine à la ſecouer & à l'écarter pour voir. Mais quand elle l'avoit écartée, elle tuoit ſur l'heure tous ceux qui la regardoient. Il ajoute que quelques ſoldats de Marius en firent une triſte expérience dans la guerre contre Jugurtha; car ayant rencontré une de ces Gorgones, & lui ayant couru ſus pour la tuer, elle écarta ſa criniere & les prévint par ſes regards. Après ces premiers, d'autres eurent le même ſort; enfin quelques cavaliers Nomades ayant fait une enceinte, la tuerent de loin à coups de fléches. Sur ce fondement il n'a pas été difficile à la Poëſie de bâtir cette fable de la Gorgone.

Les flots du grand fleuve] Homere donne à l'Océan le nom de *fleuve*. Et l'on peut voir sur cela Strabon au commencement de son premier Livre.

Fin du Tome second.




LIBRARY
JAN
6
1987
UNIVERSITY
OF TORONTO



